LES

RUSSES A SÉBASTOPOL

D'APRÈS LES DOCUMENS PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DU CÉSARÉVITCH.

Bien des événemens auraient dû faire oublier l'année 1855. La dernière guerre surtout semblerait devoir effacer de notre mémoire toutes les guerres précédentes, puisque les victoires de Crimée, d'Italie et d'outre-mer ont eu pour épilogue l'affaiblissement de notre puissance. Et pourtant, si quelque souvenir de notre passé militaire pouvait nous rendre confiance en nous-mêmes, ce serait assurément le siége de Sébastopol. Précisément parce que le succès a été laborieusement, longuement disputé au milieu de sanglantes péripéties, et qu'il n'y eut là de surprise pour personne, on peut dire que la victoire a été bien acquise. En Crimée, il a fallu à nos soldats tous les genres de courage contre un ennemi qui les avait tous : tantôt l'élan impétueux du champ de bataille, tantôt la bravoure aventureuse de la guerre nocturne, tantôt la froide intrépidité de la tranchée ou la patience inébranlable à toutes les privations, aux maladies contagieuses, aux rigueurs du climat. Pendant onze mois, les deux armées ennemies sont restées en présence comme en un champ-clos, s'offrant l'une à l'autre la revanche jusqu'au dernier moment. Ni l'intrigue, ni la famine ne sont venues faciliter notre succès. En 1870 et 1871, on a bombardé et brûlé, presque sans péril pour l'agresseur, quinze ou vingt villes françaises qui n'avaient souvent de places fortes que le nom, et qui ont tenu cependant à honorer leurs vieux remparts; mais dans toute cette campagne de siéges combien les Allemands trouveront-ils à citer d'actions comme la prise des Ouvrages-Blancs, l'enlèvement du Mamelon-Vert ou les deux assauts de Malakof? Si cette guerre d'Orient est popu-

laire chez nous, on conçoit qu'elle le soit bien plus encore chez les Russes, qui depuis 1855 n'ont pas eu de guerre européenne. Malgré les campagnes du Caucase, du Turkestan, de Khiva, « malgré tout, écrit un officier russe, ces expressions, *les héros de Sébastopol, les vaillans défenseurs de Sébastopol*, prennent à chaque nouvel événement militaire une signification plus haute... Beaucoup d'hommes qui ne connaissent Sébastopol que par ouï-dire, des hommes qui ont pourtant un nom et une réputation, veulent avoir été sur les bastions et se posent en défenseurs de Sébastopol. N'est-ce pas le cas de rappeler le mot de Plutarque : le signe certain qu'une action est vraiment belle, c'est que tout le monde ressent le désir de l'imiter, ou le regret de ne pas y avoir pris part? » Si l'honneur est grand d'avoir emporté cette forteresse, celui de s'y être maintenu si longtemps est à peine moindre. Dans ce duel héroïque, la gloire française n'ôte rien à celle des Russes : elles grandissent au contraire et s'exaltent l'une par l'autre. La ténacité des soldats du tsar fait partie intégrante de notre gloire, de même que l'ardeur et la bravoure souvent téméraire du fantassin français sont le rehaussement de la leur. Le souvenir de Sébastopol est en quelque sorte le patrimoine commun et indivisible des deux armées.

Tout ce qui se rapporte à la grande lutte conserve encore à Saint-Pétersbourg et à Moscou comme un intérêt d'actualité. Il y a quatre ans le grand-duc héritier Alexandre Alexandrovitch fondait le « Musée de Sébastopol. » On n'a pas voulu y réunir seulement des canons, des éclats de bombes, toute cette ferraille sinistre et héroïque, muets témoins sortis du sol de Crimée, *exesa... scabra rubigine pila*. On a fait appel aux survivans de cette épopée guerrière : chez eux comme chez nous, la plupart ont déjà pris congé du drapeau. On les a priés d'adresser au grand-duc leurs mémoires ou leur journal de siége, les lettres qu'ils écrivirent alors à leur famille, leurs impressions de bastion ou de bivouac. On a déclaré qu'aucun fait n'était indifférent, que toute parcelle de vérité avait son prix, et qu'on demandait aux narrateurs non la perfection de la forme, mais la sincérité du récit. Ces documens ont été déposés aux archives du nouveau musée; les plus remarquables ont été livrés à l'impression; publiés sous les auspices du grand-duc, dédiés « à la glorieuse mémoire de tous les défenseurs de Sébastopol, » ils forment déjà trois volumes, œuvre de vingt-cinq collaborateurs (1). L'un nous fait l'histoire de la tour Malakof ou du bastion n° 4; un autre a rédigé les mémoires d'un régiment ou d'un bataillon, ou bien raconté un épisode de l'Alma

(1) *Sevastopolskii Sbornik. — Sbornik roukopisei predstavlennykh ego imperatorskomou vysotchestvou, gosoudariou nasliédnikou Tsésarévitchou o Sevastopolskoï oboronié Sevastopoltsami*, 3 vol. in-8°; Saint-Pétersbourg 1872-1873.

ou de la Tchernaïa. Quelques-uns se livrent à des appréciations scientifiques sur telle ou telle opération. Les collaborateurs du grand-duc ont usé largement du droit de critique ou d'éloge. Menchikof, Gortchakof, Totleben, ont leurs partisans et leurs détracteurs. Pour celui-ci, Menchikof n'a su ni prévoir le débarquement des alliés en Crimée, ni assurer par des fortifications de campagne la position de l'Alma, ni renforcer à temps les remparts du côté sud, ni même envoyer au gouvernement des rapports sincères sur la situation. Pour celui-là au contraire, il est le sauveur de Sébastopol : en livrant dans les conditions les plus défavorables la bataille du 20 septembre, il a, du premier jour, imprimé à toute la campagne un caractère d'activité audacieuse et de lutte à outrance; en maintenant les communications de son armée avec la ville, et en manœuvrant sur le flanc gauche des cantonnemens ennemis, il a fait tout ce que Bazaine a négligé de faire sous les murs de Metz. Il était, nous dit l'un, « la véritable incarnation du peuple russe armé pour la défense de la patrie. » — Nullement, nous dit un autre; « il ne comprenait pas le soldat russe, et le soldat russe ne le comprenait pas. » On voit percer dans ces documens les préjugés d'arme, de corps, de camaraderie, d'état-major; mais ces contradictions mêmes sont une preuve de l'impartialité avec laquelle ont été accueillies les diverses opinions. A ces savantes dissertations, on préférera peut-être les récits où de vieux officiers racontent longuement au grand-duc ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont souffert, leurs campagnes, leurs décorations, leurs blessures, leur captivité. Plusieurs ont joint à leur envoi, sans doute comme pièces justificatives, une carabine rayée ou un sabre-baïonnette, dépouilles opimes d'un *highlander* ou d'un zouave, dont ils font hommage au musée. Le lecteur qui tient à connaître par le détail les travaux de l'artillerie ou du génie et toute la technique du siége devra recourir aux ouvrages spéciaux du général Totleben ou du maréchal Niel; mais, s'il veut se représenter la vie quotidienne du bastion, les sentimens qui animaient les défenseurs de la place, les qualités morales de l'officier et du soldat russe, il s'intéressera sûrement à ces récits sans apprêt, à ces lettres qui n'étaient écrites à l'origine que pour la famille. Avec les narrateurs, il bivouaquera sur les hauteurs de l'Alma ou d'Inkerman, s'arrêtera sur les remparts au milieu de la grêle de bombes, se blottira dans les cachettes des tirailleurs, se glissera sous les blindages et dans les boyaux de mine, suivra les blessés à l'ambulance et les morts au cimetière du côté nord. Les *Commentaires d'un soldat*, par Paul de Molènes (1), les *Souvenirs*

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 1er et du 15 février 1860.

militaires et religieux de Crimée, par le père de Damas, nous ont familiarisés avec l'existence qu'on menait dans le camp français; ils ont rendu populaires chez nous les abris de nos francs-tireurs, et la tranchée où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe dans la neige fondue, et le théâtre des zouaves, et la jovialité guerrière de nos preneurs de bastions. Passons aujourd'hui dans l'autre armée, essayons de pénétrer dans l'intimité de nos ennemis d'alors; nous pouvons bien compatir à leurs souffrances et admirer leur bravoure. Ainsi firent à cette époque les soldats français en Crimée; à peine l'armistice fut-il proclamé qu'ils coururent en amis au camp des Russes.

I.

Quand les troupes de Menchikof, après la bataille de l'Alma, entrèrent dans Sébastopol, grande fut l'émotion des habitans. Depuis 1812, la Russie n'avait pas vu d'ennemis sur son territoire. La Crimée, protégée par une flotte formidable et surtout par le prestige de l'empereur Nicolas, se croyait mieux à l'abri que toute autre province. Les habitans furent comme éveillés en sursaut par cette double nouvelle : le débarquement des alliés et la défaite des Russes. L'envahisseur, que l'on croyait si loin, était aux portes; nous avons eu de ces surprises. D'abord ils s'en prirent aux soldats, qu'ils accusaient de s'être enfuis du champ de bataille. Le désarroi de certains régimens, les vêtemens en désordre, les armes brisées ou perdues, semblaient donner raison aux accusateurs. « Une bonne femme que je voulais désabuser, raconte le major Gorbounof, ne voulut pas entendre mes explications. A tout, elle répondait : — Pourquoi allez-vous tête nue? — Et en effet, je ne sais comment, j'avais perdu mon casque dans la bataille. » On commençait à regarder de travers tous les visages nouveaux; un inconnu ne pouvait être qu'un espion. Un aide-de-camp du général en chef, étant descendu chez un de ses amis, fut assez étonné d'y voir arriver le maître de police, que d'officieux voisins lui avaient dépêché. Un mot inquiétant, qui avait déjà couru dans les rangs de l'armée, circulait en ville. Le soldat et l'homme du peuple ne sont pas en Russie plus parfaits que chez nous. Autour des feux de bivouacs, après l'Alma comme après Inkerman, on se demandait « s'il n'y avait pas eu trahison. » Dans la ville, on affirmait que Menchikof avait dit : « J'avais l'intention de vendre Sébastopol, mais les Anglais ne m'en donnaient pas assez cher. » Cette absurdité fut, dans les lettres des militaires et des habitans, portée jusqu'à Saint-Pétersbourg. Pourtant, après le premier moment de panique et de confusion, pendant les cinq jours de répit que laissèrent les Français, on travailla

vigoureusement. La grande forteresse se trouvait prise au dépourvu comme tant de places le furent chez nous dans la dernière guerre. « Elle n'était pas, dit le maréchal Niel, à l'abri d'une attaque de vive force; » mais alors on vit se soulever de terre, sous l'effort de milliers de bras, des redoutes, des lunettes, des courtines pour relier entre eux les bastions, si fameux depuis, du Centre, du Mât, du Redan, de Malakof. En quelques jours, on répara des années de somnolence. Ce qu'on avait négligé d'élever en maçonnerie, on l'improvisait avec du sable et des fascines. On creusa des poudrières, on dressa des batteries. L'une d'elles fut élevée par des mains féminines et impures qu'on avait mises en réquisition; elle porta jusqu'à la fin ce nom : *Batterie des demoiselles*.

Une partie de la flotte fut coulée à l'entrée de la rade. En fermant l'accès du port, on priva l'armée anglo-française de la diversion maritime qu'elle avait espérée. De cette flotte condamnée, on tira pour la défense d'immenses ressources : 14,000 ou 15,000 marins, admirables canonniers, devinrent l'âme de la résistance. Les remparts se garnirent des énormes bouches à feu de la marine. Comme à Paris les amiraux Pothuau, La Roncière, Saisset, à Sébastopol on vit les Kornilof, les Istomine, les Nakhimof, les Pamphilof, diriger la défense (1). Chaque bastion devint comme un vaisseau de guerre où le matelot retrouvait ses caronades, ses chefs, ses habitudes du bord, — ou plutôt, suivant l'expression d'un officier russe, Sébastopol était comme un immense navire, aux flancs non plus de chêne, mais de terre et de gabions, qu'on allait pendant des mois entiers protéger contre l'abordage. Et pourtant, si le sacrifice de la flotte était nécessaire, l'accomplissement en fut pénible; officiers et matelots étaient désespérés de voir sombrer ces colosses sur lesquels ils avaient en triomphateurs parcouru les mers d'Orient. Si prompte fut l'exécution qu'on oublia de retirer des bâtimens une partie de leur armement et presque tout l'avoir des équipages. Le plus grand de ces navires, *les Douze-Apôtres*, s'obstinait à ne pas mourir. Bien qu'on eût pratiqué des voies d'eau dans sa cale, il luttait contre l'envahissement des vagues comme un être vivant; les marins qui en avaient formé l'équipage croyaient voir l'expression d'un désespoir presque humain dans le muet regard de ses sabords à demi submergés, et dans l'effort convulsif avec lequel il élevait tantôt sa poupe et tantôt sa proue au-dessus des flots. On fut obligé en quelque sorte de l'*achever*; on tira à boulet au-dessous de la ligne de flottaison. On racontait aussi que, malgré ses blessures, il continuait à surnager jusqu'au moment où quelqu'un se rappela qu'on avait laissé

(1) Voyez *la Marine d'aujourd'hui, la Flotte de la Mer-Noire*, par M. l'amiral Jurien de La Gravière, dans la *Revue* du 15 juillet et du 1er août 1871.

dans les cabines une icône vénérée de tout l'équipage; on courut chercher l'image, et alors seulement le navire consentit à sombrer.

Pendant ce temps, une partie de la population se faisait transporter à Simphéropol d'abord, puis à Odessa. Ce qui resta dans la place recueillait anxieusement les nouvelles. Les rumeurs les plus absurdes et même les plus fantastiques trouvaient des crédules. « Le bruit s'était répandu, raconte un officier russe, que la sentinelle en faction auprès du puits de la Quarantaine avait été témoin d'une chose étrange. Une femme était venue à ce soldat, le priant de la cacher; surtout il ne devait pas dire qu'il l'avait vue, quand même on l'interrogerait avec des menaces de mort. Tout à coup survint un cavalier monté sur un cheval noir, puis un second en manteau rouge, enfin un troisième armé de toutes pièces, en vêtemens blancs, sur un cheval blanc. Tous trois demandèrent au factionnaire s'il n'avait pas vu passer une femme; il répondit qu'il n'avait rien vu. Quand le dernier des cavaliers eut disparu, la femme sortit de sa cachette et expliqua au factionnaire ce que tout cela signifiait. Le cavalier noir annonçait qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Sébastopol, — le rouge, qu'il y aurait dans la ville incendies et sang versé, — le blanc, que la cité renaîtrait de ses ruines plus belle que jamais. Je ne sais si le conte fut réellement pris au sérieux, mais dès le lendemain un grand nombre d'habitans couraient à la Quarantaine pour demander les détails au factionnaire. Non-seulement on n'eut pas de détails, mais on ne trouva même pas de factionnaire au puits de la Quarantaine. »

Le 27 septembre, on vit apparaître sous les remparts du côté sud les premières masses de troupes alliées. Le 9 octobre, les Français ouvrirent la tranchée; le 17, ils démasquèrent cinquante-trois pièces et les Anglais soixante-treize. Ils étaient loin encore des huit cent quatorze bouches à feu qui, en septembre de l'année suivante, devaient tonner sur la ville; mais le siége de Sébastopol était commencé, — siége prodigieux, même après les prodigieux événemens de 1870. Il présente un autre genre d'intérêt que celui de Paris. Sébastopol n'avait pas une population de 2 millions d'âmes brusquement mise en présence avec toutes les férocités de la guerre; il n'y avait pas là, accumulés sous le canon ennemi, toutes les œuvres d'art, tous les trésors intellectuels d'une grande métropole, si bien que le boulet qui tombe sur la pierre et le marbre semble plus destructeur que celui qui s'abat sur de la chair vivante. Enfin il manque au siége de Sébastopol cet élément de tragique, la famine, qui rendit stériles tous les efforts de Paris, puisque le jour où l'on parvint à avoir des soldats on se trouva n'avoir plus de pain. A Sébastopol, ville de guerre et non pas capitale, où il y avait des casernes et des arsenaux, non des musées et des cathédrales, la population civile

était trop peu nombreuse pour être une cause de faiblesse dans la défense (1). On ne craignait pas le manque de vivres; il n'y avait pas d'échéance fatale comme le fut pour nous celle de janvier. On pouvait prendre non pas quatre mois, mais dix mois, mais un an pour écraser l'assiégeant. Le temps, qui travaillait avec tant d'âpreté contre Paris, était un allié pour la forteresse criméenne, et puis la garnison russe n'était pas livrée à l'isolement, à l'absence de nouvelles; communiquant avec la patrie, elle échangeait parfois la boue de la tranchée et l'ennui du bastion contre l'activité d'une armée d'opération. On se donnait du mouvement et de l'air à Inkerman et à la Tchernaïa.

L'originalité du siége de 1854, c'est son irrégularité. Les Français ouvrirent la tranchée devant une place qu'ils n'avaient pu investir que sur un tiers de sa circonférence. Il y avait moins des assiégeans et des assiégés que deux armées retranchées qui s'attendaient. Laquelle des deux donnerait à l'autre l'assaut? « Nous avons maintenant, écrit le capitaine Lesli à sa famille, deux Sébastopol qui se dressent l'un contre l'autre; le Sébastopol des étrangers est peut-être plus important que le nôtre, car, si l'on en croit les gazettes, ils y ont établi des chemins de fer. » Ces deux Sébastopol s'étaient élevés en même temps; pendant que nos travailleurs creusaient leurs parallèles, les Russes élevaient nuitamment ces ouvrages de Trans-Balkan, de Selinghinsk, de Volhynie, de Kamtchatka, qui formaient à la place comme une couronne de forts détachés. De part et d'autre, sous le canon ennemi, on maniait avec un égal acharnement la pelle et la pioche. Si l'assiégeant poussait ses approches contre la ville, l'assiégé semblait courir au-devant de lui par ses contre-approches et investir à son tour le camp et les ouvrages ennemis. D'autre part, bien que les alliés opérassent à une telle distance de leur pays, comme ils étaient maîtres de la mer, on leur envoyait assez rapidement les renforts, les engins de guerre, les projectiles. Les Russes recevaient tout cela par de lents convois de charrettes à travers les immenses plaines du sud. Comme les envahisseurs avaient des bateaux à vapeur et que l'armée du tsar n'avait pas de chemins de fer, on peut dire qu'en Crimée les Français étaient plus près de la France que les Russes de la Russie. Tels étaient pour nos ennemis les avantages et les inconvéniens de la dé-

(1) A la veille de la guerre, la statistique ne relevait dans Sébastopol que 4,505 femmes; comme une grande partie étaient des femmes d'officiers, de soldats et de marins, on voit combien peu nombreuse était la population civile. En 1864, Sébastopol avait de population fixe 5,747 habitans, dont 1,978 seulement formaient l'élément purement civil. M. Séménof, *Geogr. statist. slovar rossiiskoï imperii*, Saint-Pétersbourg 1872, article *Sévastopol*. — Sébastopol, grand port de guerre, immense forteresse, était donc une fort petite *ville*, presque un bourg, inférieur en population civile à beaucoup de nos chefs-lieux de canton.

fense; mais il faut d'abord leur rendre cette justice : ils ne se laissèrent décourager ni au commencement par l'insuffisance originelle de leurs fortifications, ni à la fin par la supériorité bientôt décisive des approches françaises. Leur défense fut réellement active et offensive. Dans cette guerre à coups de pioche, les soldats russes furent admirables. Travailler sous une grêle de projectiles, la nuit, sans pouvoir rendre coup pour coup, sans pouvoir un moment échanger la pelle contre le fusil, tomber sans vengeance un outil à la main, exige un courage supérieur à celui du champ de bataille. On avait ce courage dans les deux camps, car l'assaillant passa, lui aussi, par les mêmes épreuves. En outre l'armée russe de secours livra trois batailles sanglantes, quatre en comptant l'Alma. La garnison subit cinq bombardemens qui allèrent toujours en augmentant de violence et d'intensité à mesure que s'accroissaient les batteries anglo-françaises. Il n'y eut bientôt plus de ville pour abriter les défenseurs; quand les Russes y rentrèrent après la paix, ils ne trouvèrent debout que quatorze maisons (1). La canonnade s'entendait à plus de 110 kilomètres à la ronde. Jamais les assiégés, aux époques les plus calmes du siége, n'ont perdu moins de 40 hommes par jour. Les bombardemens de mai et de juin enlevaient quotidiennement 300 ou 400 hommes. Celui du 17 août leur coûta 1,500 hommes; les cinq jours suivans 5,000, et ainsi de suite jusqu'à l'assaut définitif. Du 17 août au 8 septembre, rien que par l'effet de la canonnade, ils eurent 18,000 hommes hors de combat. Chaque journée de bombardement était meurtrière comme une bataille. Il y eut des batteries où il fallut renouveler plusieurs fois en un jour les servans et les officiers. Parfois huit ou dix projectiles s'abattaient en même temps autour d'une pièce. Un seul jour, assure un des narrateurs, 70,000 bombes ou boulets creux tombèrent sur la ville (2). L'assiégé était assourdi par les détonations continuelles, les explosions de projectiles, de caissons, de poudrières. Les plus aguerris, comme le général Sémiakine, déclarent que « la tête leur sautait. » Le rapport officiel de Gortchakof reproduisait une expression qui était dans toutes les bouches : un feu d'enfer. En parcourant les récits des officiers russes, on voit que le 21e régiment a perdu 43 officiers sur 50 et 2,000 soldats sur 3,000,—que le régiment d'Olonetz, même avant le dernier assaut, est réduit à la moitié de son effectif, — que celui de Vladimir a pu être reformé à deux bataillons au lieu de quatre. Le prince Sviatopolk-Mirski, sorti de l'hôpital, ren-

(1) Sur 2,000 peut-être. En 1864, Sébastopol en comptait 1,578. Séménof, *Geogr. statist. slovar.*

(2) Suivant le maréchal Niel, on lança sur Sébastopol 510,000 boulets, 350,000 bombes, 236,000 obus, 8,000 grenades, etc., total, en comprenant ceux que lancèrent les Anglais, 1,500,000 projectiles, plus 25 millions de coups de fusil.

contre un clairon de son corps : « Quoi de nouveau dans le bataillon? lui demanda-t-il. — Le soldat d'abord garde le silence, puis, non sans embarras, répond : — Que vous dirai-je? On fait maintenant le gruau dans une seule marmite pour tout le bataillon; nous ne sommes plus que 50. » Comme ces exemples sont pris au hasard, nous avons le droit de généraliser. On peut apprécier par ces faits l'énergie de la défense.

Pour combler tant de vides, il fallait sans cesse du fond de la Russie diriger sur cet insatiable Sébastopol de nouveaux renforts et de nouveaux officiers. Quelques-uns de ceux-ci nous ont laissé leurs impressions de voyage dans la steppe. Ils arrivaient par exemple, comme le prince Sviatopolk-Mirski, par les ardeurs de l'été de Crimée. On marchait dans la poussière brûlante de la plaine desséchée, dépouillée de ses herbes. Le soleil apparaissait comme un disque rouge au milieu d'un air étouffant, à travers la poussière et le sable soulevés. L'hiver, c'étaient en revanche des routes défoncées qui allaient sans cesse s'élargissant par des ornières nouvelles, et qui semblaient bientôt de vastes marécages. Dans cette poussière ou dans cette boue passaient en longs convois les *arabas* tatares, dont les roues de bois grinçaient sur les essieux de bois non graissés : les unes, allant à Sébastopol, charriaient des poudres et des projectiles; les autres, qui en venaient, cahotaient des blessés et des malades; tout le long du chemin, du bétail abattu, des chevaux morts, des voitures que les convoyeurs indigènes avaient abandonnées pour s'enfuir. Faute de chevaux aux relais, on ne voyageait plus en poste; à un certain moment, sur les routes de Crimée, on faisait 10 kilomètres par jour. Les villages étaient déserts, désolés. Si on rencontrait une maison de quelque apparence, il n'était point rare de la trouver pillée et dévastée. Ce n'était l'œuvre ni des Français ni des Russes, c'était celle des Tatars, alors peu sympathiques à la race conquérante. Peut-être le voyageur militaire reprenait-il un peu courage lorsqu'il rencontrait une colonne de recrues dirigées sur Sébastopol. Les journaux et les caricatures de l'Occident affectaient à cette époque de nous représenter ces conscrits sous les traits de mougiks poltrons que l'on traînait à la gloire enchaînés par le cou et à grand renfort de coups de fouet. Le paysan russe n'a jamais eu beaucoup de passion pour l'état militaire : de tout temps, il a préféré sa cabane et son village à toutes les gloires de ce monde; mais la voix du tsar et les exhortations de l'église ne le trouvent point indifférent dans les grandes calamités de la patrie. Or la guerre de Crimée, qui n'était pour nous qu'une guerre politique, on n'avait pas manqué de la lui représenter comme une lutte nationale contre l'envahisseur de 1812, une sainte croisade contre

le Turc et ses alliés hérétiques, les Anglais, ou schismatiques, les Français. L'empereur et les évêques l'appelaient à défendre « cette terre bénie où saint Vladimir reçut l'eau du baptême. » Il y marchait « le fer à la main et la croix dans le cœur, » suivant l'expression du tsar Nicolas. L'image miraculeuse de saint Serge, envoyée par le monastère de Troïtsa, lui montrait le chemin. Malgré l'irritation croissante que soulevait dans les masses rurales le maintien du servage, on peut tenir le tableau suivant pour plus exact que nos caricatures : « De l'autre côté de Mélétopol, dans la plaine déserte, au lever du jour, dans un demi-sommeil, j'entendis tout à coup les chants de la prière matinale, et sur un côté de la route j'entrevis une troupe d'hommes. La prière était finie, le tambour battit, les hommes se mirent en rang et entonnèrent une chanson russe. C'étaient des gens de la milice d'Orel en route sur Sébastopol. L'aspect de ces soldats produisait la plus favorable et la plus rassurante impression. Leurs vêtemens, leurs barbes, leurs façons, leur démarche, annonçaient des conscrits; mais avec leur liberté d'allure et de mouvemens ils présentaient le véritable tableau du peuple russe se levant en masse contre l'invasion étrangère. Je rencontrai dès lors à chaque instant de ces détachemens. Tous marchaient bravement, gaîment, évidemment résolus à sacrifier leurs os pour la défense de la patrie. Là se révélait une force plus puissante que toutes les landwehrs du monde. »

Quand on approchait non pas même encore de la forteresse, mais seulement de Simphéropol, on entendait de sourdes et lointaines détonations. C'était le retentissement de cette grande forge enflammée où pendant onze mois rebondit sur la dure enclume russe le lourd marteau d'Occident. Simphéropol était comme un vaste hôpital; ses rues étaient encombrées de convois funèbres. Pour celui qui arrivait de l'intérieur, c'était déjà la guerre avec ses horreurs; pour celui qui venait s'y guérir, y respirer un peu au sortir du brasier de Sébastopol, Simphéropol c'était déjà presque la paix. Le nouveau-venu, oppressé par une émotion inconnue, y rencontrait, insoucians et endurcis, les officiers qui avaient quitté un moment leur poste de Malakof et du quatrième bastion, et qui venaient faire leurs emplettes dans les bazars. Si le voyageur visitait les hauteurs d'Inkerman ou du côté nord, un spectacle inoui, merveilleux, la nuit surtout, éclatait à ses yeux : le panorama embrasé de Sébastopol. « Ronflement du canon, pétillement de la fusillade, cris, hourrahs, raies lumineuses des bombes et des grenades qui se croisent dans les airs, tous les bruits de la lutte confondus en un seul tumulte, plein d'épouvante et de mystère, voilà Sébastopol. C'est un enfer! tel est le cri qui involontairement vous échappait. Ce

qu'on avait sous les yeux n'avait jamais été présenté aux regards de l'homme et n'avait pas de nom sur la terre. Quelquefois il se faisait un silence, mais ce silence semblait encore plus effrayant et solennel, puis soudain les coups de canon et les clameurs recommençaient avec une furie nouvelle, comme si on touchait à la dernière et décisive minute de ce drame gigantesque. » Cependant il ne faut pas s'attarder à cette contemplation, on a besoin du nouveau-venu. Pour un arrivant, il y a dix vides à combler. A peine a-t-il quelques heures à passer sur le côté nord, qui n'est séparé du côté sud, le véritable champ de bataille, que par la rade. Ici est le cimetière de Sébastopol, cette « grande cité des morts » qui va sans cesse s'agrandissant, et où l'on creuse chaque jour des centaines de tombes nouvelles : bien heureux l'officier débutant, si, « pour lui raffermir les nerfs, » on ne lui commande pas d'abord de surveiller cette lugubre corvée! Enfin il passe la baie en barcasse, non sans voir quelques bombes se croiser au-dessus de sa tête ou faire rejaillir l'eau de la rade autour de lui. Il arrive soit à la ville, soit à la Karabelnaïa, sorte de faubourg que défendent les redans et que domine la tour Malakof. Cette double protection n'a d'ailleurs d'autre résultat que d'attirer sur les quartiers les plus rapprochés de ces ouvrages un ouragan de projectiles. Entrons avec le capitaine Dechtchinski dans un des restaurans à la mode ou dans ce qui en reste. « C'était là que les officiers se rassemblaient pour souper. Le maître de ce *traktir* avait perdu les deux bras lors du premier bombardement. Une bombe avait effondré le toit, crevé le plafond et dévasté le plancher. » Pour aller aux remparts, on peut passer par la rue de la Mer, autrefois si vivante et si belle, maintenant si complétement ruinée et si obstinément visitée par les projectiles qu'elle a mérité le nom de « vallée de la mort, » ou par le « chemin des blessés, » ainsi nommé parce que les civières s'y succèdent à la file.

Arrivé au bastion, le nouveau-venu a au moins une peur, celle de paraître avoir peur. Les vieux matelots bronzés, debout à côté de leurs caronades, le regardent volontiers de travers, surtout s'il est un officier de l'armée de terre. Ils examinent du coin de l'œil sa contenance au sifflement des projectiles. Ils parieraient qu'il « saluera la balle, » ou qu'il se fera tuer bêtement par la première bombe. L'attitude qu'on estime au bastion est entre ces deux extrêmes; il ne faut pas de ridicule nervosité, et il faut une certaine adresse à éviter les éclats de fer. On avait bien construit des blindages et multiplié les traverses, mais l'accroissement énorme des batteries alliées compensait presque l'effet de ces perfectionnemens. C'étaient surtout les bataillons nouvellement amenés aux remparts qui four-

nissaient le plus de victimes : les soldats n'étaient pas encore familiarisés avec la configuration du terrain, la disposition des abris, la direction des batteries ennemies, les endroits découverts à éviter, la gymnastique à pratiquer pour décliner les projectiles. On avait installé en haut des parapets des guetteurs qui, armés d'une lunette et couchés à plat ventre, surveillaient le tir des Français et avertissaient leurs camarades. On entendait constamment crier : « Une bombe ! pour la batterie Gervais ! — un boulet ! pour le Quatrième ! — Pour nous ! gare la bombe ! » Ces renseignemens connus, voici comme un nouvel arrivé raconte la leçon de prudence que lui donna un ancien de ses amis : « Savez-vous ce qu'il faut faire, me demanda le major, quand une bombe tombe auprès de nous? — Je le sais, répondis-je ; il faut se coucher à terre le plus près possible de la coquine. » — A ce moment, le guetteur le plus rapproché cria : « Une bombe !... » et après un instant de silence il cria encore de toute la force de ses poumons : « Pour nous !... gare la bombe ! — Oui, reprit de son ton le plus paisible le major, elle arrive droit sur nous. La voyez-vous? — Non, répondis-je, j'ai la vue faible et ne puis soutenir l'éclat d'un ciel clair. — C'est un malheur, dit-il. Alors permettez-moi de vous gouverner à ma fantaisie. » Il me prit par le bras droit, et, suivant des yeux le projectile, il commença de manœuvrer d'un côté et de l'autre. Tout à coup il me poussa brusquement sur la droite, et au même instant sur ma gauche, à deux ou trois pas de moi, gronda une bombe. Le sol trembla, deux planches de la plate-forme sautèrent ; nous nous jetâmes à terre. La visiteuse s'agitait sinistrement dans le nid qu'elle s'était creusé. Je retins ma respiration, et, faisant le signe de la croix, je rampai vers elle sur le côté pour raccourcir encore la distance qui m'en séparait. Une explosion soudaine m'étourdit. Les éclats vibrèrent et chantèrent à mes oreilles. Tout couverts de poussière, nous nous remîmes sur pied, nous regardant l'un l'autre, sans pouvoir de quelques minutes échanger une parole. « Mes félicitations ! me dit alors le major. Vous venez de recevoir le baptême de feu : vous voilà membre de la confrérie sébastopolienne. Moi qui, je puis le dire, ai vieilli dans ce siége, je n'ai pas encore vu de si près l'hôte désagréable. »

II.

La vie de bastion était commencée : vie de privations, de fatigues, d'insomnies. Il fallait voir tomber autour de soi ses camarades, ses amis. L'un avait les deux jambes emportées, un autre la tête broyée, un troisième était réduit en sanglante bouillie. On ramassait ses dé-

bris dans un sac à pain qu'on jetait à côté des cadavres. En suivant tel de ces récits pris au hasard, on voit que le narrateur est presque toujours, à la fin, resté seul de tous les officiers qui ont commencé le service avec lui; encore ne s'en est-il pas toujours tiré sans égratignures. On ne peut imaginer ce qu'était un bastion russe dans les derniers jours du bombardement. « Le soleil, dit le commandant Drachenfels, par le jour le plus pur, était éclipsé par la fumée, la poussière, la terre, les éclats de projectiles et autres objets semblables qui littéralement emplissaient l'atmosphère. Nos ouvrages avaient été si diligemment labourés qu'une bombe s'y enfonçait profondément, projetait au loin dans son explosion une masse de terre, et nous mitraillait de cailloux et de gravier. J'avais le visage tout ensanglanté, les bras et les jambes tout meurtris des pierres qui volaient de toutes parts. » Quand la nuit tombait et que le tir de l'ennemi devenait plus incertain, il ne faut pas imaginer qu'on se croisât les bras. Ne fallait-il pas réparer les dégâts occasionnés aux ouvrages, renforcer le parapet dégradé, dégager les embrasures comblées, recharger la terre sur le blindage des poudrières, recompléter l'approvisionnement en poudre et projectiles, changer les pièces mises hors de service, éteindre les incendies, enlever les morts? Souvent le bruit de toutes ces besognes attirait l'attention des artilleurs ennemis. On montait une lourde pièce aux remparts; les soldats épuisés poussaient aux roues. « Une! deux! » criaient-ils pour s'enlever. Aussitôt, comme si on les eût appelées, arrivaient sur le groupe une demi-douzaine de bombes. Le lieutenant-colonel Rosine raconte que, la veille du grand assaut, la mise en batterie d'une seule pièce lui coûta quarante hommes. Et pourtant c'étaient des grenadiers, la joie et l'orgueil du tsar Nicolas, de ceux qu'il contemplait avec amour aux manœuvres de Krasnoé-Sélo et auxquels un jour il avait dit : « Merci! » — Quand on avait bien réparé le dégât, le lendemain recommençait semblable à la veille. De nouveau on se retrouvait sous le « feu d'enfer; » de nouveau il fallait charger, pointer, refouler. Et bombes d'éclater, et boulets de siffler, et soldats de tomber. On était las d'entendre le guetteur crier : « Pour nous! gare la bombe! » De fatigue et d'insomnie, les soldats et les officiers dormaient debout adossés au parapet, sans plus se soucier des explosions et des projectiles que s'ils n'eussent entendu qu'en rêve l'épouvantable canonnade. On sommeillait près d'une embrasure au risque d'avoir vingt balles dans la tête; on ne se réveillait même pas lorsque le canon vous tonnait aux oreilles. Mourir, soit; mais dormir! « Au rempart, chez soi, que l'on causât, qu'on lût, à table, au lit, toujours les mêmes détonations, les mêmes *gare! gare!* toujours et toujours le danger! Et cela le jour après la nuit, la nuit

après le jour, les mois après les mois, sans trêve, sans interruption, sans miséricorde! Un état d'hébétement et de langueur s'était emparé de tout le monde. Physiquement même on respirait avec plus de difficulté. »

A la canonnade des alliés se joignait l'incessante fusillade de leurs « francs-tireurs. » Les tranchées françaises, surtout à la fin du siége, s'étaient tellement rapprochées des ouvrages russes que les zouaves et les chasseurs de Vincennes pouvaient tirer dans les embrasures de la place. On avait bien tendu des espèces de tabliers en cordage pour arrêter les balles; mais les alliés profitaient du moment où ils se relevaient pour laisser passer le feu de la pièce. Sur plusieurs points, le parapet n'atteignait même pas à hauteur d'homme : tous ceux qui passaient par là sans se baisser étaient aussitôt harcelés par les balles comme par un essaim bourdonnant de frelons. Elles tuèrent aux Russes autant de monde que l'artillerie. D'ailleurs l'intervalle compris entre nos tranchées et les bastions russes n'était pas inoccupé; sous terre, mineurs contre mineurs, on cheminait avec la pioche et le pétard, on se préparait mutuellement de terribles surprises : camouflets, écrasemens de galeries, explosions de fourneaux. Sur terre, francs-tireurs contre francs-tireurs, abrités par des pans de murs noircis, blottis dans des trous, on se guettait, on se fusillait tout le jour. Les abris de tirailleurs formaient du côté des Russes de vastes embuscades qui souvent se transformaient en redoutes. La prise de ces réduits a fourni à l'histoire du siége quelques-unes de ses pages les plus mémorables. Si on enlevait aux Russes leurs logemens, ils tâchaient, également à la faveur de la nuit, de bouleverser nos ouvrages. Dans ces sorties nocturnes, l'officier russe se reposait des horreurs du bombardement; mais après la guerre du bastion c'était un nouvel apprentissage à faire que la guerre de surprises. On part, on sort par une poterne ou l'on dégringole par un talus éboulé, en faisant le signe de la croix. Par une nuit noire, on se trouve en pays inconnu, au milieu de cavités, de tranchées, de carrières à pic, d'entonnoirs de mine, sur un sol machiné comme le plancher d'un théâtre. A tout moment, on court le risque de se tromper de réduits et de tomber chez l'ennemi; mais les francs-tireurs cosaques sortent de terre pour guider les détachemens. On approche sans bruit de la tranchée anglaise, — les Anglais avaient la réputation de se garder moins bien que nous. A vingt pas, on fait un feu de peloton, on crie *hourrah!* et l'on se jette à plat ventre pendant que l'ennemi décharge ses carabines. On se relève, on escalade le parapet, on saute dans la tranchée, et alors on s'explique à l'arme blanche.

Le goût pour l'emploi de la baïonnette était commun aux Fran-

çais et aux Russes, les uns plus agiles, les autres plus robustes. Si les zouaves organisaient volontiers « un déjeuner à la fourchette, » les fantassins moscovites, au dire de leurs officiers, « étaient friands du travail à la baïonnette. » Dans leurs récits militaires, ces mots reviennent souvent : « l'invincible baïonnette russe, la terrible baïonnette russe. » Sur le champ de bataille de l'Alma, elle n'avait produit qu'un effet médiocre : les bataillons ennemis avaient beau se précipiter sur nous en colonnes serrées, les zouaves et les chasseurs s'ouvraient prestement devant cette poussée qu'on eût crue irrésistible, et, éparpillés sur les flancs de l'adversaire, le décimaient de leur alerte fusillade. La petite guerre du siége, l'exemple des Français, les leçons de leurs camarades qui avaient vu le Caucase, ne tardèrent pas à « dégourdir » les assiégés. C'était la routine des vieux officiers de caserne, les traditions de l'ancienne école prussienne, qui avaient fait du paysan russe un automate sanglé dans ses buffleteries; dans cette école buissonnière du siége, la souplesse originelle de la race slave reprit ses droits. Ces grands gaillards bien découplés firent honorablement leur partie dans cette guerre d'Afrique que nous avions transportée sous les murs de Sébastopol.

Après une algarade sur les tranchées alliées, la retraite n'était pas une opération sans danger. Déjà les réserves anglaises couronnaient les parapets et dirigeaient, un peu au hasard, une fusillade bien nourrie. On eût dit parfois un formidable roulement de tambour éclatant dans la nuit. Quant au sifflement des balles, « j'ai cherché longtemps, nous dit le commandant Zaroubaef, quel bruit me rappelait leur vol en essaims épais : j'ai trouvé que cela ressemblait au bruit d'une rivière ou d'un torrent qui coulerait au-dessus de votre tête. » D'autres fois les Russes se bornaient à épier les travaux des alliés; on tendait l'oreille, surtout si l'on percevait des coups de pioche. Alors on faisait un signal aux batteries russes, qui envoyaient sur le point suspect d'abord des pots à feu, puis des volées de mitraille qu'on entendait sonner et ricocher sur les pelles de fer. Dans cette vie d'aventures, on devenait dur aux autres et à soi-même. « Nos braves volontaires de Sébastopol, dit le capitaine d'état-major Akouliévitch, n'aimaient pas à faire des prisonniers; s'ils épargnaient les Français, ils expédiaient les Turcs sans miséricorde. » En pareille occurrence, les blessés sont un autre embarras. « Aussi, continue Zaroubaef, nous faisions tous nos efforts pour empêcher nos blessés de crier et même de se plaindre; souvent à de pauvres mutilés nous faisions honte de leurs cris. Ceux qui n'ont pas été dans ces alarmes nous accuseront d'inhumanité; mais que l'on songe à l'impression produite sur leurs camarades par les cris des blessés : sans ces cris, surtout la nuit, ils ne s'apercevraient pas de l'accident. Il faut ajouter que dans les derniers temps, l'ennemi étant si

rapproché de nous, les plaintes des nôtres étaient un encouragement pour lui, une occasion de redoubler son feu. Voilà pourquoi nous avions appris à nos blessés à se taire ou à gémir tout bas. Nous n'épargnions pas nos railleries aux officiers. Un des nôtres eut la clavicule et la mâchoire fracassées par un éclat de grenade; il poussa un cri. J'étais à côté de lui et je lui dis : — Qu'as-tu donc à crier? — Le lieutenant Sabourof ramassa à terre un brin de paille, le lui montra en disant : — Voilà ce que tu as reçu, et tu oses crier! — Tout le monde se mit à rire, et le blessé aussi. »

Sauf les bombardemens et les sorties nocturnes, la vie de l'assiégé présentait une certaine monotonie. On se blasait sur la canonnade, on bâillait au danger; on finissait par prendre, sous le vol des boulets, de véritables habitudes. A dix heures, les ordonnances apportaient aux officiers le déjeuner et l'eau-de-vie; souvent le porteur était tué ou le déjeuner répandu en chemin. L'ordinaire était médiocrement varié; peu de viande, tout ce carnage en avait donné le dégoût. On se réunissait parfois chez un camarade pour célébrer une fête de famille; il était rare que quelque invité ne manquât pas au rendez-vous, quelquefois même l'amphitryon. Alors le dîner préparé chez lui pour fêter un jour de naissance devenait un repas funèbre qu'on prenait silencieusement, le cœur serré, à côté de son cadavre mutilé.

Lorsqu'on se trouvait ainsi réuni, de quoi pouvait-on bien deviser? Du pays et de la famille, on parlait peu pour ne pas s'en augmenter le regret; on se racontait plutôt, comme des exploits de chasse, les aventures de la dernière nuit, et l'on raisonnait ou déraisonnait sur la politique générale. Les lettres que renferme le recueil russe, ayant été écrites au jour le jour, nous mettent au courant des illusions, des espérances et des déceptions quotidiennes. Au commencement du siége, on comptait bien jeter les alliés à la mer avant peu. « Non, écrivait à sa famille un officier de marine, M. Pierre Lesli, non, les Français ne verront pas Sébastopol, pas plus que leur oreille gauche! » Et il expose complaisamment l'embarras terrible où se trouvent les pauvres envahisseurs. S'ils essaient de monter à l'assaut, quelle fête! la mitraille, en chemin, détruira la moitié de leurs colonnes; le reste expirera sous la terrible baïonnette russe. S'ils s'attardent, voici l'hiver, l'hiver russe, qui en fera justice. S'ils veulent se retirer, l'armée d'observation tombera sur leurs derrières : bien peu se rembarqueront. Vraiment leur situation n'est point enviable, et « j'imagine que maintenant ils voudraient bien s'en aller. » Mais le temps se passe; les Français ne parlent encore ni de s'en aller, ni de donner l'assaut, avant d'avoir complété leurs ouvrages. Le marin russe s'impatiente, et leur en veut sincèrement de cet excès de prudence.

« Je les supplie instamment, s'écrie-t-il en décembre 1855, je les conjure humblement de vouloir bien monter à l'assaut. Nous avons cinq cents canons chargés à mitraille. Pas un n'en reviendrait... C'est bien dommage qu'ils ne veuillent pas monter à l'assaut. » Les assiégeans s'obstinant à ne pas comprendre tout ce qu'il y a d'amical dans ces objurgations, on cherche à s'en consoler avec les nouvelles qui courent, et il s'en propageait d'étonnantes! Un jour Canrobert était mort, un autre jour Raglan s'était pendu. Le bruit du voyage de l'empereur en Orient exerçait aussi l'imagination des nouvellistes. « On dit qu'une révolution a éclaté à Paris après le départ de Napoléon, et que Napoléon a été obligé de tirer à mitraille sur les révoltés : il n'y a eu que ce moyen d'en venir à bout. *Si c'était vrai seulement!..* Chaque jour, nous apprendrions de Paris quelque agréable échauffourée. On dit aussi qu'en Angleterre le peuple a tué les boulangers, criant qu'il mourait de faim et qu'il voulait du pain... *S'il y avait une goutte de vérité dans tout cela,* ce serait une excellente affaire pour nous; l'esprit révolutionnaire passerait en Crimée et pénétrerait dans l'armée française. Ce serait bien bon, si un beau matin ils arboraient le drapeau parlementaire, déclarant qu'ils ne veulent plus se battre. »

On se promettait beaucoup aussi des conférences de Vienne. Le plénipotentiaire anglais, assurait-on, s'y était brouillé avec le français, qu'il trouvait trop exigeant. La Prusse allait se déclarer pour la Russie; l'Autriche mettait ses troupes « sur le pied de paix, c'est-à-dire, ajoute ce profond politique, sur le pied de guerre. » Déjà le tsar faisait marcher sa garde sur le Rhin et ses grenadiers sur Cracovie. Le brave marin est tout le premier à déclarer que ces bruits sont faux, qu'ils sont absurdes, ridicules, insensés; il ne peut s'empêcher d'ajouter tout bas : « Et pourtant si c'était vrai? » *Si c'était vrai!* et voilà ses réserves critiques emportées dans le torrent de l'imagination. Du bastion Malakof, il voit déjà les Français hors de Crimée, les Russes en Lorraine, 1812 et 1814 qui recommencent, l'aigle à deux têtes arborée sur les murs de Paris. Quelquefois il s'amuse à interroger des prisonniers britanniques; c'est par eux qu'il apprend qu'une foule d'Anglais ne demandent qu'à déserter et qu'ils passeraient tous à l'ennemi, si l'on n'avait posé des piquets et des cordons sanitaires tout autour de leur camp. D'une source non moins certaine, il est instruit que les Français sont engourdis par l'hiver, gelés dans leurs tranchées, incapables de remuer leur fusil; leurs officiers ne pourraient les pousser en avant qu'avec le knout et le bâton. Le knout dans la main des officiers français, singulière revanche de nos caricatures! A mesure que le temps se passe, fertile en déceptions, le caractère de l'assiégé commence à s'aigrir. Il en

veut à ce tas de diplomates qui au congrès de Vienne n'ont pas su trouver à eux tous un moyen pour empêcher 200,000 braves gens de s'égorger. Il est furieux contre le parlement d'Angleterre, qui n'a pas voulu écouter les discours pacifiques de Cobden et de Bright : « Ce sont évidemment des gens inhumains qui n'écoutent même pas ce qu'on leur dit. » Si au moins Palmerston, au lieu de bavarder sur un bon fauteuil, venait coucher un peu sous la tente et tâter de l'hiver russe! « On dit maintenant que Sébastopol est à la mode et qu'à Saint-Pétersbourg les *lions*, ceux qui donnent le ton, ne vont plus qu'en grosses bottes et casquettes de toile cirée *à la Sébastopol*. Je voudrais bien un peu qu'on nous les envoyât ici avec leurs bottes et leurs casquettes; nous verrions s'ils sont aussi crânes dans les batteries que sur la Perspective Nevski. » A la fin du siége, les pensées du capitaine russe prennent une teinte de plus en plus mélancolique. Il voit que chaque jour le nombre des matelots et des officiers de marine diminue; ce corps d'élite fond à vue d'œil. « Bientôt il n'y aura plus de flotte de la Mer-Noire. » Il est pris de dégoût pour cette horrible, cette affreuse guerre : « Ah! Nadia, Nadia, écrit-il à sa sœur, quand donc finira-t-elle? Si l'on songe à tout ce qui est déjà tombé de braves, à tous ceux qui tomberont encore, les cheveux se dressent sur la tête. Quelle idée a pris aux Français de venir à Sébastopol! ce n'est pas meilleur pour eux que pour nous. Le service des tranchées est aussi pénible que celui de la garnison. »

Ceux qui avaient un instant de loisir allaient visiter leurs amis blessés à l'ambulance. L'ambulance, lieu sinistre où les soins mêmes que prodiguait la science semblaient ajouter aux souffrances des malheureux! Là régnait le grand chirurgien Pirogof, opérateur d'une réputation européenne, admiré des gens du métier; mais comment n'eût-il pas inspiré de la terreur au patient? L'entrée de M. Pirogof dans une salle d'hôpital annonçait toujours quelque redoutable et nécessaire opération. Le lieutenant-colonel Rosine raconte les anxiétés de son ami Stankiévitch, cloué sur son lit d'hôpital par une blessure à la jambe. L'éminent chirurgien était sa terreur; son nom même lui donnait la fièvre. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait dans la salle, il frissonnait, pâlissait, et ne se rassurait que pour trembler de nouveau. Un jour, elle s'ouvrit au grand large, un homme entra; c'était Pirogof! Tout un état-major médical l'accompagnait. L'angoisse du blessé était à son comble. On approchait de son lit. « Comment va cette jambe? demande une voix brève. — Parfaitement, — répond Stankiévitch, et, avec un effort inoui, héroïque, il montre qu'il peut la soulever et la mouvoir. — Quel courage tu as! dis-je à mon ami. — Oui, mais j'ai

sauvé ma jambe! » Un autre officier, Korjénevski, s'arrête sous la porte de l'hôpital, attendant des ordres, et contemple le défilé des civières. Ce jour-là, l'artillerie alliée tirait à pleines salves sur les bastions. Après une civière, une autre civière, et partout d'horribles blessures; souvent on retrouvait sur un brancard l'ami qu'on avait laissé une demi-heure auparavant plein de santé sur le rempart. Les chirurgiens rentraient et sortaient d'un air affairé. L'un d'eux avise Korjénevski : — Venez, lui dit-il brusquement; empoignez-moi ce brave homme, — et avec l'aide de Korjénevski, sans préparatifs, sans chloroforme, il pratique sur un patient l'amputation d'un doigt. Le blessé criait. — Tais-toi, interrompt l'homme de l'art, ou je vais te couper le bras. — Mais déjà l'opération est finie, et le pansage commencé. Korjénevski demande à un aide quel est ce praticien si habile et si original. — C'est Pirogof, répond son interlocuteur avec un air de fierté. — Dieu me garde de faire plus ample connaissance avec lui! — reprend en *a parte* l'officier. Quelquefois, à la simple inspection d'une civière, un médecin disait aux porteurs : « A la maison Gonchine!.. Pourquoi l'avoir apporté ici? » La maison Gonchine, c'était l'asile des incurables, au seuil duquel il fallait laisser l'espérance, la dernière étape vers le cimetière. Continuant son exploration, Korjénevski arrive à la grande salle d'opération. Cette fois c'est un marin qu'il faut amputer de la jambe. On l'endort avec le chloroforme, et le voilà à délirer, à « chanter des chansons, » à dire « des mots rouges, » qui ne font pas perdre contenance à l'admirable sœur de charité qui l'assiste. La chose faite, on le réveille, et la scène change. Le malheureux pleure sur le pain de sa famille qui est perdu, sur sa jambe qui est déjà jetée dans un coin de la salle parmi des débris informes. Sur un lit, on voit côte à côte un marin et une femme du peuple, deux amputés. Ils causent fraternellement. « Où as-tu été blessée, *ma tante?* demande le marin. — Dans ma maison, *mon petit père*, par une bombe, et, — montrant un enfant malingre couché à côté d'elle, — voilà le petit qui est blessé aussi et qui est bien malade. » Ce spectacle était fait pour refroidir les plus bouillans courages, mais on ne pouvait s'y dérober; on le retrouvait partout. Souvent l'officier qui entrait dans un restaurant à demi ruiné pour y réparer ses forces y coudoyait d'étranges compagnons de table. « Les chirurgiens et médecins, raconte Zaroubaef, y accouraient de l'ambulance principale avec leur tablier de toile cirée, tout couvert de sang caillé et de fragmens de chair desséchés, les mains luisantes et comme gantées de sang, y déjeunaient à la hâte et couraient de nouveau à leur terrible besogne. »

Ordinairement à la guerre, quand deux armées se poursuivent,

elles séjournent peu sur le champ de carnage. Celle qui est vaincue abandonne ses morts et ses blessés; la victorieuse ne laisse qu'une de ses divisions chargée de faire le sinistre ménage de la bataille. Toutes deux se dérobent ainsi au spectacle de cette terre qu'elles ont ensanglantée, et dont elles n'ont fait qu'entrevoir les épouvantes à travers les fumées de la bataille et les ardeurs de l'action. Ici, on resta onze mois sur le terrain disputé. Le soldat revoyait sans cesse les lieux où étaient tombés ses camarades. Longtemps il avait le spectacle de ses morts; il pouvait assister à l'agonie de ses blessés, qui expiraient sans secours. Pendant les nuits de bombardement, les Russes n'avaient guère le temps d'enlever les cadavres qui encombraient leurs batteries. « A l'angle de chaque bastion, il y avait des images devant lesquelles brûlaient nuit et jour quantité de cierges. C'est là qu'on apportait tous ceux qui avaient été tués pendant la nuit; on les couchait à terre en un rang, et à chaque mort les soldats plaçaient un cierge allumé entre les mains. Les corps restaient là jusqu'au matin, où arrivaient les fourgons pour les prendre; mais souvent les voitures funèbres étaient éventrées par un projectile et répandaient leur chargement sur le pavé. Un sous-officier, — on l'avait surnommé *Charon*, — venait les recevoir au rivage et leur faisait passer la rade en barcasse. Sur l'autre bord, les attendaient les charrettes tatares, les *arabas* aux essieux non graissés, qui avec un grincement plaintif et lugubre les conduisaient au cimetière. Au commencement, on faisait les enterremens des officiers en musique. Les sons de la marche funèbre s'entendaient du matin jusqu'à la nuit noire. On ne tarda pas à supprimer cette musique, qui nous arrachait l'âme. Chaque samedi et dimanche, un prêtre venait célébrer au bastion messe et vêpres. On nettoyait, on sablait la place où les morts avaient été couchés; mais lorsque, pendant la liturgie, on se mettait à genoux, l'odeur cadavérique vous montait aux narines. »

Le 7 juin, à la prise des Ouvrages-Blancs, le 18, à l'assaut manqué de Malakof, il y eut bien des victimes. Après la première journée, les morts et les blessés des Russes étaient mêlés à ceux des Français; après la seconde, il n'y eut que des Français. Jonchés de fantassins, de zouaves et de chasseurs à pied, les glacis de Malakof semblaient « un grand champ où les pavots auraient été mêlés aux bluets. » — « Les blessés français, raconte le colonel Plouchtchinski, nous tendaient les bras d'un air suppliant; ils mouraient de soif. Plus d'un cœur de soldat russe brûlait de porter secours à ses ennemis de tout à l'heure, maintenant pauvres êtres inoffensifs; mais le danger d'exposer soi-même et les siens au feu de l'ennemi modéra cet élan. Beaucoup des nôtres faisaient signe aux blessés

ennemis de ramper jusqu'à nous et leur montraient des bidons pleins d'eau; plusieurs parvinrent à descendre la nuit sur le glacis pour soulager les malheureux; ils en amenèrent quelques-uns à nos ambulances. » En ces circonstances, ordinairement on convenait d'un armistice. Le drapeau blanc, à l'heure fixée, était arboré sur les bastions russes et les retranchemens français. Des soldats sans armes formaient de part et d'autre un double cordon : l'espace entre les deux lignes était réputé neutre et chacun pouvait y ramasser les siens. L'armistice arrivait souvent trop tard pour sauver beaucoup de blessés; le froid ou la chaleur extrême les achevait. En été, les vers se mettaient dans leurs plaies, et les essaims de mouches tourbillonnaient autour d'eux. « Il arrivait parfois, raconte Korjénevski, que les soldats russes, en enlevant les corps, en trouvaient encore de chauds. — Voyez donc, s'écriaient-ils en leur posant la main sur le cœur, il vient seulement de passer. Dieu le reçoive en son royaume! — Et ils faisaient le signe de la croix sans distinguer s'il s'agissait d'un Français ou d'un de leurs frères. »

Ces armistices étaient des occasions de rapprochement entre les deux armées. Pendant que les brancardiers étaient à l'œuvre, on se hâtait de fraterniser. La conversation commençait par des présentations, on échangeait des cartes de visite. Les rapports étaient encore plus cordiaux lorsqu'on apprenait qu'on avait affaire à l'officier qui commandait la batterie dont on recevait le plus de projectiles. On se faisait montrer les chefs les plus renommés : nos compatriotes demandaient où était Khroulef, et nos ennemis où était Bosquet. On causait ainsi familièrement, on s'offrait des cigares, on se portait des toasts avec le champagne. Au témoignage des Russes, tandis que leurs officiers arrivaient en capotes souillées de la boue du rempart, les nôtres avaient des uniformes bien nets et même des gants glacés. Les Français étaient naturellement de meilleure humeur après un succès comme celui des Ouvrages-Blancs; après l'échec de Malakof, comme le remarquent non sans malice nos adversaires, « de dessous leurs sourcils, ils regardaient d'abord avec un air farouche, » mais les prévenances des Russes les avaient bientôt rassérénés. Nos adversaires trouvaient les Français plus communicatifs, plus sympathiques que les Anglais. « Un fait prouvera, dit Rosine, combien les Français ont plus de délicatesse que leurs alliés. Un général anglais, dirigeant une grande lunette vers nos ouvrages, les examinait attentivement. Un général français s'approcha de lui en toute hâte et lui parla avec véhémence. Il semblait qu'il voulût lui arracher cette lunette. A la fin, l'Anglais murmura je ne sais quoi et se retira d'un air irrité derrière la ligne de démarcation. Quelques officiers français qui avaient assisté à la scène s'élevaient fortement contre cette violation des lois de la guerre, et

parlaient avec le plus profond mépris de la conduite de ce général anglais. » Les officiers pouvaient facilement s'entendre, la connaissance de notre langue étant fort répandue chez nos adversaires. Les soldats en étaient réduits à une pantomime qui était parfois des plus animées (1). Les nôtres offraient à leurs ennemis du rhum et du cognac dans de « très petites » gourdes que le fantassin moscovite vidait d'un seul trait. Les Russes offraient en échange d'énormes rasades de l'eau-de-vie nationale dans les couvercles de bidons, et s'égayaient fort que les Français eussent la larme à l'œil de la violence du poison. On échangeait aussi des souvenirs : le chasseur de Vincennes retournait au camp avec une bonne casquette russe; le Russe était tout fier d'avoir le képi de son bon ami le tirailleur ou l'artilleur auquel chaque jour il servait de cible. On trouvait notre képi fort élégant : c'est peut-être de ces échanges peu conformes aux règlemens militaires que date l'introduction de cette coiffure dans l'armée d'Alexandre II.

III.

Nous avons vu à quel orage de fer on était exposé sur les bastions de Sébastopol. On se faisait pourtant un point d'honneur de ne pas déserter le bastion aux heures de danger, fût-on libre de tout service. Le major d'artillerie Démianovski, en proie à la fièvre, s'obstinait à rester à son poste. « Pourquoi n'allez-vous pas à l'hôpital ? lui demandaient ses camarades, émus de ses souffrances. — Écoutez, répondait-il, quand j'aurai attrapé une blessure, j'irai me faire guérir à la fois et de la fièvre et de la blessure. » Un autre, — c'était le dernier jour de Sébastopol, — déclare à ses soldats qu'il y a deux chemins pour se porter contre les assaillans : l'un plus abrité et plus long, l'autre plus court, mais sur lequel tombent les projectiles « aussi nombreux que les pois un jour de récolte dans la Petite-Russie. — Il n'y a pas à choisir, ajoute-t-il; allons par le plus court dégager nos camarades. » Les soldats répondent par une acclamation; il en tombe en route un bon tiers, le reste arrive à temps pour sauver un bastion. Un capitaine s'amusait parfois à se coucher sur le parapet les deux jambes en l'air, criant : « Allons ! va pour la pension entière ! » Pendant la durée du siége, malgré cent autres folies de ce genre, il n'eut pas une égratignure. Rien n'était plus

(1) Un jour cependant Rosine vit un soldat français qui conversait couramment avec les soldats russes. Il s'approcha et apprit que le Français avait servi chez un coiffeur du Pont-des-Maréchaux à Moscou. Rappelé en France par la guerre, il attendait avec impatience la fin de la campagne pour retourner « dans sa chère Moscou, qu'il regrettait si fort et où il faisait si bon vivre. » Du moins il était devenu l'ennemi des Russes et non leur espion.

propre à confirmer le soldat russe dans ses idées fatalistes. Considérant que de tels téméraires étaient épargnés, et que des gens prudens étaient quelquefois tués dans leurs abris, sous de solides blindages, il se persuadait de plus en plus que « l'homme destiné à mourir dans son lit n'est pas tué en bataille. »

Les officiers supérieurs payaient intrépidement d'exemple. C'est ainsi que tant de généraux comme Khroulef furent blessés aux remparts et que sur les ouvrages Malakof tombèrent successivement les trois amiraux Kornilof, Istomine et Nakhimof. Nakhimof surtout, qui tomba le dernier, avait eu le temps de se faire à Sébastopol une popularité inouie; dans la flotte même, sa réputation datait de loin. En 1822, il avait fait le tour du monde avec Lazaref, en 1828 assisté à la bataille de Navarin, puis conquis tous ses grades dans les croisières de la Baltique, de l'Archipel, du littoral caucasien, enfin il avait anéanti en 1853 l'escadre turque à Sinope. Quand les alliés arrivèrent en Crimée, il aurait voulu, avant de couler sa flotte, honorer sa ruine par une dernière bataille, même inégale. La confiance qu'il inspirait aux marins gagna bientôt les troupes de terre. Plus que personne il sut enraciner dans le cœur des soldats cette conviction, que Sébastopol n'était pas une forteresse que l'on pût rendre, et qu'il fallait sur place vaincre ou mourir. Où il se montrait, il créait comme une contagion de dévoûment. Il n'exhortait pas les troupes au courage, à l'intrépidité; il se contentait de prouver qu'être héroïque était facile, et qu'il n'y avait pas même moyen d'être autrement. Soit hasard, soit parti-pris, c'était dans les endroits les plus découverts qu'il s'arrêtait le plus volontiers pour recevoir des rapports ou donner ses ordres. Si on lui faisait remarquer qu'il s'exposait, il répondait de son ton brusque : « Ne dites donc pas de bêtises; croyez-vous qu'ils iront pointer le canon contre un homme isolé! » Un commandant de bastion vint lui annoncer la construction d'une nouvelle batterie anglaise par laquelle on serait pris à revers. « Mauvaise affaire! » répondit-il, et en manière de consolation il ajouta : « Du reste, ne vous tourmentez pas; vous savez bien que nous resterons tous ici. » Quand il voyait un nouveau-venu s'incliner au sifflement des balles : « Qu'avez-vous donc à me saluer? » demandait-il d'un ton goguenard. La construction d'un pont de bateaux sur la rade l'irrita profondément : rendre la retraite possible, à ses yeux c'était une trahison. « Un jour, raconte le colonel de génie Bulmerincq, on vint m'éveiller dans mon blindage et me dire que l'*amiral* me demandait. Je sortis aussitôt; je vis un amiral qui m'était inconnu et qui me demanda si je connaissais le chemin de la redoute Schwartz, me priant de l'y conduire par le plus court. Je sortis par le flanc droit du bastion; l'amiral, avec une suite peu nombreuse, venait après moi. Au lieu de continuer par le mur exté-

rieur, je tournai par derrière les batteries. Ce mur extérieur ne venait pas jusqu'à hauteur d'homme; je trouvais peu sage d'amener l'amiral et sa suite sous le feu des tirailleurs français. Tout à coup il m'appela d'une voix éclatante : — Ah çà! me dit-il, où me conduisez-vous? — Je lui exposai mes raisons. — Jeune homme, répondit-il, vous êtes excusable parce que vous ne savez pas encore qui vous conduisez. Je m'appelle Nakhimof, et je n'entends pas qu'on me cache dans des trous... Veuillez passer par le mur extérieur. — Nous y passâmes en effet; un des marins de la suite de l'amiral fut tué raide d'une balle de carabine. Une fusillade bien nourrie nous fit ainsi la conduite jusqu'à la redoute. L'amiral alors m'emprunta ma lunette, examina longuement les approches ennemies en me demandant souvent mon avis, après quoi, se tournant vers moi, il me tendit gracieusement la main, me fit décliner mon nom et me dit : — Maintenant nous voilà des connaissances; nous ne nous querellerons plus. »

Chaque jour, on voyait un vieux en uniforme d'officier de marine, avec de grosses épaulettes, une cravache à la main, monté sur un cheval cosaque et accompagné d'un cosaque pour toute escorte. Il allait ainsi, son pantalon sans sous-pieds remontant jusqu'aux genoux et laissant voir son caleçon et ses tiges de bottes, sa casquette enfoncée sur la nuque, ses cheveux gris fouettés en avant des tempes. Au pied d'un bastion, il mettait pied à terre et commençait sa tournée. A son apparition, les hommes se sentaient plus braves; on chargeait, on refoulait avec plus d'entrain, et un nom courait de bouche en bouche le long des banquettes : Paul Stépanovitch. On ne l'appelait en effet ni amiral, ni excellence, ni Nakhimof; on lui donnait son prénom et celui de son père : Paul, fils de Stéphane. Les visages des vieux marins s'illuminaient, et le plus hardi d'entre eux, son écouvillon à la main, s'écriait : « Bonjour, Paul Stépanovitch, cela va-t-il bien aujourd'hui? — Très bien, Gradka, comme tu le vois! répondait de bonne humeur l'amiral en poursuivant sa route. — Est-ce qu'on oublierait Sinope? disait-il à un autre. — Oublier! Faites excuse, Paul Stépanovitch; pas de danger! Le Turc en est encore à se frotter les reins. » Et ainsi la tournée continuait. Elle continua jusqu'au moment où, le 10 juin, une balle traversa la tête de l'amiral, laissant deux trous sanglans à sa casquette. Ces exemples n'étaient pas perdus pour les soldats. D'eux aussi, l'archevêque de Moscou, Innocent, pouvait dire qu'il « était venu visiter les défenseurs de Sébastopol, non pour les instruire, mais pour apprendre d'eux le courage, l'intrépidité, la patience au milieu des épreuves. » Souvent, dans les attaques de nuit, on ne pouvait les rappeler à temps de la tranchée ennemie; ils restaient sourds aux signaux, à la voix des chefs, au clairon qui sonnait

la retraite. Un jour, on imagina de leur envoyer le moine-prêtre Joanine, qui se jeta dans la mêlée un crucifix à la main. Il ne parvint qu'à grand'peine à les ramener; encore reçut-il lui-même deux blessures légères, et la partie supérieure de la croix fut emportée.

Il y avait d'humbles corvées militaires qui présentaient souvent plus de dangers que la bataille. « Que de fois, raconte Rosine, en me rendant aux fortifications, il m'arriva de rencontrer les équipages qui apportaient aux bastions l'eau, la poudre et les projectiles! Habitué au spectacle de la mort, ces convois me semblaient plus effrayans que la mort même. Ces hommes du train étaient vraiment des héros. Il fallait voir avec quelle adresse, quel dévoûment ils venaient au secours les uns des autres lorsque, effrayés par les bombes, les chevaux s'abattaient, se cabraient, se jetaient de côté, brisant les roues et les essieux. Avec une incroyable dextérité, ces convoyeurs calmaient les animaux effarouchés, coupaient les traits d'attelage, relevaient les voitures renversées; avec la même insoucieuse prévoyance, on les voyait sauter sur les tonneaux de poudre qui menaçaient de faire explosion à la première grenade qui tomberait sur eux. »

Le soldat russe a toujours été religieux. Or il ne faut pas méconnaître la puissance morale de la religion orthodoxe (1). On l'accuse d'attacher une trop grande importance aux pratiques extérieures; elle n'en inspire pas moins à ses adhérens assez de confiance en un monde supérieur pour leur faire supporter sans trouble les plus redoutables épreuves de l'existence. Nous avons vu que chaque bastion avait son icône : celle du Sauveur, à l'angle saillant du bastion du Mât, était célèbre dans toute l'armée et dans toute la Russie; placée au point en apparence le plus exposé de l'enceinte, les projectiles et les éclats de bombe l'avaient respectée. Beaucoup d'officiers sont de vrais croyans. Après le récit d'un succès, ils ne manquent pas d'en faire hommage « à la mère de Dieu et aux saints qui intercèdent pour la terre russe. » Plusieurs ont été sauvés par une icône, présent de leur mère ou de leur marraine, qu'ils portaient sur la poitrine. Voici un récit où le surnaturel ne fait pas défaut : « J'étais couché depuis une demi-heure dans le blindage, lorsque tout à coup, à ma gauche, là où se trouvait l'icône de la marine devant laquelle brûlait une lampe, j'entends une voix qui m'appelle par mon nom. Je me lève, je vais de ce côté, je n'y vois que des marins endormis sur leur lit. Au même instant, à l'endroit précis où j'étais couché tout à l'heure, tombe une bombe de 200 kilogrammes; elle fait explosion, brise la porte du blindage et tue plusieurs marins. Ainsi donc une force incompréhensible m'avait écarté de l'en-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er mars, *l'Église russe*, par M. A. Leroy-Beaulieu.

droit fatal. Par la miséricorde de Dieu, j'étais sain et sauf, et tous admiraient comme le Seigneur m'avait préservé. » La croix qui surmontait l'église de l'hôpital inspirait aux soldats une confiance particulière; elle avait survécu à tant de canonnades! Chaque jour, passant devant l'église et voyant la croix encore debout, ils se signaient joyeusement : « Tant qu'elle y sera, disaient-ils, tout ira bien. » Lors du dernier bombardement, elle fut emportée avec le clocher : « Frères, murmuraient-ils, maintenant cela va mal. » C'était en effet le présage de la catastrophe prochaine.

Le soldat russe est gai par momens; mais sa gaîté différait de celle du zouave, de l'enfant de Paris. Sébastopol ne paraît pas avoir eu de théâtre où débutaient des ingénues à tous crins. En revanche, le paysan, le soldat de la Moscovie et de l'Oukraine, a conservé le trésor inestimable des poésies et des contes populaires. A Silistrie, une partie des hommes creusaient la tranchée, tandis que les autres « chantaient des chansons qu'accompagnait le tambour. » On faisait son métier de brave sur un rhythme héroïque, en écoutant les exploits des vaillans d'autrefois, les *bogatirs* de la vieille Russie. Au bastion, dans les blindages, comme à la veillée des villages, il était bien rare qu'un conteur ne réunît pas autour de lui un cercle d'auditeurs. Il disait surtout l'histoire du soldat ivrogne, fainéant, joueur, mauvais sujet, mais qui malgré tout cela était un brave et digne garçon qui après sa mort trouva moyen de surprendre l'entrée du ciel. Si un obus tombait dans la marmite au gruau, on se consolait du dîner compromis avec des calembours : il y avait si rarement occasion de rire dans ce sombre Sébastopol! Les soldats avaient trouvé des mots divertissans pour tous les projectiles que l'artillerie alliée leur envoyait si libéralement. Le boulet s'appelait un *choucas*, un paquet de grenades une *escouade*, les projectiles de plomb, à l'aide desquels les Anglais essayaient de défoncer les blindages, les *lourdauds de Lancastre*, les bombes qui en ricochant semblaient galoper, laissant traîner derrière elles comme une queue lumineuse, des *étalons*, etc. Un Anglais, pour les soldats russes, était toujours un *milord;* ils ne tarissaient pas en plaisanteries sur le costume étrange des *highlanders*. « Voyez-vous les drôles d'hommes? s'écriaient-ils; il paraît que la reine n'avait pas assez de drap pour leur faire des pantalons! » Les zouaves ne furent d'abord pour eux qu'une variété de *Turcs*. Il se forma chez les Russes une bizarre légende sur le nègre blanc qui n'avait qu'un œil et qui, après avoir servi dans l'armée de Pharaon, avait passé la mer pour assiéger Sébastopol : souvenirs incohérens sans doute des imprécations bibliques que leurs prêtres avaient lancées contre nous! Quelquefois ils se divertissaient, pour chasser l'ennui et « amuser le Français, » à lancer un cerf-volant avec une carica-

ture de Turc ou de zouave. Les moins occupés recherchaient les balles ennemies, que l'on refondait pour nous les renvoyer. L'administration leur payait un rouble par kilogramme de plomb. Il se forma bientôt une compagnie de hardis spéculateurs; on voyait les fantassins russes avec leurs grosses bottes, leurs casquettes plates et leurs grandes capotes grises, rôder audacieusement le long des fossés, ramassant les balles qu'on tirait sur eux, riant et causant, « comme s'ils eussent récolté des pommes de terre dans le champ paternel. » Un groupe de ces glaneurs de balles fit preuve de tant de sang-froid et de bonne humeur, que les Français arrêtèrent la fusillade et de la tranchée leur envoyèrent une salve d'applaudissemens.

En général, les rapports entre officiers et soldats étaient faciles et affectueux. « Nous les aimions, ces braves gens, — nous dit un défenseur de Malakof, Drachenfels, — nous ne faisions qu'un avec eux. Pouvait-il en être autrement quand nous mangions la même nourriture, couchions à côté d'eux sur la même plate-forme et qu'eux-mêmes, voyant l'horreur de notre situation, ressentaient comme nous la même douleur amère de l'issue du siége? » Les privations et les dangers rapprochaient les distances; on apprenait à se connaître, à s'apprécier. « Sa noblesse! » l'officier et le paysan en uniforme se sentaient fils de la même patrie. Le soldat russe aimait, vénérait son officier. L'un d'eux, les jambes fracassées par un boulet, priait son capitaine de lui donner sa bénédiction. « J'accomplis avec bonheur, raconte celui-ci, cette dernière volonté d'un mourant. Je le bénis. Quelques minutes après, plein de confiance en Dieu, sans proférer une plainte, il expira. » Il n'est pas question dans ces récits de châtimens dégradans que le règlement autorisait encore à cette époque. Le fouet dans l'armée, comme le servage dans le peuple, avaient fait leur temps; la guerre de Crimée et la défense de Sébastopol achevèrent de mûrir la réforme; des hommes comme nos ennemis d'alors méritaient d'être libres et traités en hommes libres. Les paysans qui défendirent Malakof avaient noblement racheté de l'opprobre et de la servitude leurs frères des villages et de l'armée. Plus d'un affranchissement privé dans les campagnes russes put dater du siége, témoin cette lettre du capitaine Lesli à sa sœur : « J'ai une prière à te faire, chère Nadia; j'espère que tu auras plaisir à l'exaucer, parce qu'il s'agit d'attacher au nom de notre frère Eugène (tué à Sébastopol) une reconnaissance éternelle. Il faut prier le papa d'affranchir Fétis pour son long et fidèle service auprès de mon frère. Une *âme* de moins, ce n'est rien, et en échange la mémoire d'Eugène se conservera dans la famille de Fétis. J'ai déjà écrit au papa que, si je meurs ici, ma dernière prière est celle-ci : qu'il affranchisse mon Ivan. »

IV.

Jusqu'ici, nous avons parlé du défenseur de Sébastopol en général; il est bon de présenter au lecteur certains types militaires ou civils parmi lesquels la place d'honneur semble devoir appartenir aux « marins de la Mer-Noire. » Ils se considéraient comme une élite et prétendaient ne craindre aucune comparaison avec la flotte anglaise. La guerre de Crimée était pour eux comme une affaire personnelle : le but unique de l'expédition anglo-française n'était-il pas de ruiner *leur* forteresse, de détruire *leurs* vaisseaux? Bientôt les loups de mer durent se transformer en soldats. La première fois qu'ils parurent sur un champ de bataille, ce fut à l'Alma. Les troupes de ligne s'amusaient bien un peu de voir chaque matelot armé jusqu'aux dents, surchargé de fusils, sabres, haches, pistolets, comme s'il s'agissait d'un abordage. Malgré ce luxe d'équipement, on devinait à leur allure et à leur mine de rudes combattans. Leur manière d'être avec leurs officiers étonnait aussi les hommes de l'armée. Ils n'ôtaient pas toujours leurs casquettes en parlant à leurs supérieurs et ne disaient pas : « Votre noblesse. » On vit bientôt que cette familiarité ne nuisait pas à la discipline. Un geste de ces mêmes officiers les faisait se précipiter au plus fort du danger. Sur les bastions de Sébastopol, on pouvait dire qu'ils combattaient pour leurs foyers, beaucoup ayant leur femme et leur ménage dans la ville. Aussi les fantassins et les artilleurs de la ligne leur firent d'abord l'effet d'intrus quand ils vinrent s'installer auprès d'eux; mais la mort qui éclaircissait chaque jour leurs rangs les força bientôt d'accepter les nouveaux auxiliaires qui montraient tant de dévoûment à la cause commune. Toutefois le marin ne se résigna jamais de bonne grâce à être commandé par des chefs de l'armée : des capitaines de vaisseau ou des amiraux, à la bonne heure! Il prétendait que les autres « ne savaient pas le prendre. » Ces soldats exemplaires, sous les ordres d'un colonel, étaient capables de tout, même de murmurer.

Les historiens français de la guerre de Crimée ont souvent parlé des « francs-tireurs » russes, qui se donnaient à eux-mêmes le nom de *plastouns*, d'un mot qui signifie *se coucher*. En effet, on les voyait toujours se blottir ou ramper, épiant l'ennemi de derrière une touffe d'herbe. Ils disaient eux-mêmes : « Où la terre est sèche, sur le ventre, — où elle est mouillée, sur les genoux. » La plupart étaient des Cosaques du Don et s'étaient formés à cette tactique de Mohicans contre les montagnards du Caucase : sévère école où il n'y avait point de prisonniers, point de blessés. Qui se laissait sur-

prendre était un homme mort. Les hommes du Don étaient d'ailleurs de singuliers chrétiens. « Avant la bataille d'Inkerman, raconte Rosine, nos silencieux et peu communicatifs *plastouns* ne manquèrent pas de se tourner vers l'orient pour prier ou plutôt pour réciter une conjuration destinée à leur conserver la vie pendant la bataille, ainsi qu'ils le déclarèrent à nos soldats. L'expression de leur visage montrait que ces mystérieuses paroles, qui doivent être une prière de *raskolniks*, leur inspiraient une confiance absolue. » Ces irréguliers étaient les héros de la guerre des ténèbres, les hôtes habituels des trous creusés par la bombe, des entonnoirs ouverts par la mine, de toutes les cavités où peut se cacher un être humain. La nuit ils tenaient campagne, le jour ils dormaient; ils étaient de véritables nocturnes. Souvent, avant de quitter le glacis pour rentrer dans la place, ils préparaient à leurs camarades de la ligne ce qu'ils appelaient un divertissement. Une casquette d'uniforme posée entre deux pierres en faisait tous les frais. Comme ils se couchaient au lever du soleil, ils ne pouvaient jouir eux-mêmes du succès de leur plaisanterie; mais le soir, retournant aux avant-postes, ils prenaient leurs renseignemens aux bastions : « Eh bien ! *le Français* s'est-il amusé? — Je le crois bien, s'écriaient les soldats. — Longtemps? insistait le *plastoun*. — Deux bonnes heures, jusqu'au moment où il a vu de quoi il retournait. »

Pour une autre catégorie de ses défenseurs, Sébastopol était un lieu de purification par le feu. Le premier jour du siége, le général en chef avait rassemblé les détenus et leur avait dit : « Frères, vous avez péché contre Dieu et contre le tsar. En vertu des pouvoirs que je tiens du souverain, je vous appelle à servir les pièces de rempart. A celui qui succombera dans l'accomplissement de ce devoir, Dieu remettra ses offenses; l'église priera pour son âme. Quant aux survivans, ils recouvreront leur liberté et leurs droits comme défenseurs du trône et de la patrie. » Ces paroles excitèrent chez les misérables un véritable enthousiasme. Ils cherchèrent leur réhabilitation dans l'héroïsme. Si on leur confiait des blessés à transporter, ils les traitaient avec une douceur peu ordinaire, une tendresse presque fraternelle. Aux batteries, plus de la moitié se fit tuer. Bientôt ce ne fut plus assez de les traiter comme tout le monde : à ces dégradés, il parut juste d'accorder des distinctions. Beaucoup reçurent la croix de Saint-George. Le capitaine Reiners rapporte à ce propos une touchante histoire : « J'avais un admirable chef de pièce. Un jour, Nakhimof, étant venu au bastion, m'apporta un certain nombre de croix de Saint-George, qu'il appelait ses petits cadeaux. J'en décernai une à mon chef de pièce. Il m'avait dit qu'il était de la compagnie d'ouvriers, et, comme nous n'avions pas de chancellerie organisée, nous ne connaissions pas toujours les états de services de nos

subordonnés. Le lendemain, comme je passais devant cet homme, il se jeta à mes genoux en criant :—Grâce, grâce, je vous ai trompé en ne vous disant pas que j'étais un détenu! — Après lui avoir adressé une réprimande, je priai Nakhimof de le faire passer à la compagnie d'ouvriers et de lui laisser sa croix, qu'il avait réellement bien méritée. Mon protégé ne jouit pas longtemps de ses nouveaux droits. Quelques jours après, il eut les deux bras emportés et fut dirigé sur Nicolaïef. Peu de temps avant sa mort, apprenant que j'étais aussi à Nicolaïef par suite d'une blessure, il demanda à me voir. Quand j'approchai de son lit, il se mit à pleurer, à remuer ses épaules mutilées comme pour me tendre ses bras. Mon cœur se serra, je l'avoue, devant un si profond sentiment de reconnaissance chez l'ancien détenu qui avait si glorieusement racheté son passé. »

Dans la population civile, il faut citer en première ligne les courageuses femmes qui se dévouèrent au soulagement des blessés et des malades. Toutes les dames de la ville se montrèrent noblement : dès qu'elles apprenaient que quelqu'un de leurs amis ou de leurs connaissances était blessé, elles couraient à l'ambulance avec du linge, de la charpie et des cordiaux; mais les auteurs de ces récits ont surtout conservé le souvenir de la sœur Prascovia Ivanovna. Dans sa jeunesse, elle avait vécu à la cour, et les jeunes officiers recherchaient sa société. « Elle m'aime beaucoup, écrivait Lesli, parce que je badine volontiers avec elle. Je l'ai priée, puisqu'elle connaît la cour, de me trouver une riche et jolie fiancée. Ne suis-je pas un marin de la Mer-Noire? Elle me l'a promis et m'a invité, quand j'irais à Saint-Pétersbourg, à descendre chez elle. Elle dit qu'elle veut fermer sa maison à tous les civils et n'y recevoir que des officiers de marine. C'est étrange de voir ainsi une femme sous les boulets sans témoigner la moindre crainte. C'est un héros! » Aussi eut-elle le sort de beaucoup des héros dont elle partageait les dangers. Elle fut écharpée par une bombe au pied de la tour Malakof.

Tous les habitans n'avaient pas fui. Il restait d'abord beaucoup de marchands et de restaurateurs; « il restait notamment, raconte Zaroubaef, un certain cocher, toujours ivre, qui deux fois par jour nous apportait du pain frais. Il était accompagné de sa fille, charmante enfant de dix ans. Quelque épouvantable que fût la canonnade, ils arrivaient toujours à heure fixe au bastion. La fillette fut tuée vers la fin du siége. » Encore pendant l'été on voyait les dames se promener dans les rues et sur les boulevards, leur ombrelle à la main. Au tournant des rues les plus dangereuses, des sentinelles indiquaient aux passans la direction des projectiles. Tous les soirs, il y avait musique auprès du monument de Kazarski. Quand tombait une bombe, les dames fuyaient en poussant de petits cris d'effroi pour revenir un instant après; elles avaient surtout grand'peur des

fusées à la congrève que lançaient les Anglais; cet engin était plus bruyant que redoutable. Il ne faut pas oublier les braves femmes de marins qui venaient, même aux endroits les plus exposés, apporter au père ou au mari leur modeste repas. Sans peur, elles s'asseyaient auprès des gros canons, mangeaient avec *leurs hommes*, souvent aussi pleuraient avec eux sur la petite maison brûlée, un brave disparu, un petit enfant tué par quelque projectile égaré. « Puis la femme de matelot s'en retourne tranquillement avec ses assiettes, sans presser le pas, essuyant ses yeux. Elle ne tressaille pas au sifflement des boulets. » Les horreurs du siége ne la surprennent pas; elle s'est habituée, pendant les tempêtes de la Mer-Noire, à trembler pour son mari absent. Dans cette belliqueuse cité, même les enfans ne discontinuaient pas leurs jeux. « Je m'arrêtais malgré moi, dit Rosine, à les considérer : divisés en deux partis, ils élevaient des retranchemens de neige avec des embrasures, se lançaient mutuellement des os creux remplis de poudre. Une mèche déterminait l'explosion de ces ingénieux projectiles. Les éclats d'os, après l'explosion, blessaient jusqu'au sang nos jeunes héros. — Blessé, Egorka! blessé! — criait la troupe, et l'on traînait Egorka à une sorte d'ambulance où de petites filles, en qualité de sœurs de charité, l'entortillaient de chiffons. »

Ce tableau de la vie guerrière en Crimée serait incomplet, si l'on ne parlait des prisonniers. Nos officiers furent traités dans les villes russes avec bienveillance et respect. Sur les vaisseaux de la rade, les officiers de la garnison faisaient avec eux la conversation en français et leur servaient de partenaires aux jeux. Les prisonniers russes n'eurent pas non plus à se plaindre de nous. On leur donnait une solde égale à celle de nos officiers du même grade, outre le secours que leur faisait parvenir leur gouvernement. Leurs soldats étaient nourris comme les nôtres; seulement ils trouvaient le pain trop blanc et regrettaient le pain noir du village et du régiment. Le récit du capitaine Dechtchinski, fait prisonnier aux Ouvrages-Blancs, donnera une idée des impressions que nos adversaires ont rapportées de leur captivité chez les Français. A peine arrivé au camp ennemi, on désigna à ses camarades et à lui un certain nombre de tentes autour desquelles on plaça des factionnaires. Ils reçurent presque aussitôt la visite d'officiers français qui leur offrirent leur propre lit et les invitèrent à dîner. Le lendemain, ils arrivèrent aux quartiers de la garde impériale : ils y furent également entourés des officiers de ce corps, qui leur firent compagnie toute la journée. Un aide-de-camp de Pélissier leur apporta 200 francs par tête pour leurs emplettes les plus nécessaires et se chargea de leurs lettres, qu'on devait rendre à Sébastopol par la voie des parlementaires. Le jour de leur départ, un régiment de la garde impériale leur offrit un repas d'a-

dieux. Au dessert, on porta deux toasts, qui les touchèrent profondément, le premier « à sa majesté l'empereur Alexandre II, » le second « aux braves défenseurs de Sébastopol. » — « Dans tout ce qu'ils disaient, continue le narrateur, il était facile de remarquer beaucoup de sympathie pour la nation russe. » A bord du vapeur français le *Panama*, ils trouvèrent le même accueil chez les officiers de marine. « Le quatrième jour du voyage, au lever du soleil, nous arrivâmes devant Constantinople, au milieu des splendeurs du Bosphore. On jeta l'ancre : les marins nous donnèrent des costumes civils pour nous éviter d'être exposés, dans la ville, aux importunités des curieux. Ils nous accompagnèrent à terre, où nous pûmes acheter des vêtemens et des objets de toilette. Les jours suivans nous allâmes visiter la ville, également en compagnie d'officiers français. C'était une grande fête musulmane; les cérémonies de la mosquée de Sainte-Sophie nous étonnèrent par leur magnificence. Comme nous étions en bottes, les Turcs ne nous permirent pas d'entrer dans la nef, mais on nous fit monter dans les galeries intérieures qui font le tour de l'église. » A Toulon, « on nous conduisit à la citadelle, où l'on nous garda dix jours, on ne nous laissa pas sortir pendant ce temps; mais il nous vint beaucoup de visiteurs, surtout des dames, et on pouvait voir qu'elles appartenaient à la plus haute société. Le dixième jour, ayant reçu les instructions du ministre de la guerre, le commandant nous déclara que, si nous voulions engager notre parole d'honneur de ne pas sortir de France sans autorisation, on nous permettrait (officiers et *junckers*) de vivre en liberté dans telle ville de France que nous choisirions, Paris excepté. Les soldats devaient rester à Toulon. Nous prîmes l'engagement demandé, et d'après les conseils des officiers français nous demandâmes Roanne, *département de Clermont*, la vie y étant à meilleur marché qu'ailleurs. On nous remit des passeports, des papiers pour voyager en poste, et un mois de solde. »

Dechtchinski ne resta pas longtemps à Roanne. On l'appela à Paris, où il devait être échangé. Tous ceux qui étaient alors dans le même cas, — savoir un général, 2 officiers d'état-major, 31 officiers et 8 junckers, — furent invités à se rendre aux Tuileries. Dechtchinski raconte un singulier épisode de leur présentation à l'empereur Napoléon. « Il s'entretint courtoisement avec nous, demanda combien nous étions qui devions repartir pour la Russie, et passa dans une autre chambre d'où il revint un instant après avec un papier. C'était un bon de 2,000 francs sur le trésorier de la maison impériale. » Les prisonniers se montrèrent fort piqués de cette libéralité et refusèrent le papier, déclarant que leur gouvernement ne leur laissait rien à désirer. Ils passèrent ensuite sept jours à visiter les curiosités de la capitale, puis ils partirent pour

Berlin. « Cette ville nous parut ennuyeuse après Paris. Il nous affligeait de voir que, chez une nation qui était notre alliée, ni les militaires, ni la population, ni même le gouvernement, ne nous marquaient la moindre sympathie. Nous étions curieux de voir une grande cérémonie qui se célébrait ce jour-là dans une église; on nous en interdit l'entrée. Une espèce d'officier supérieur vint à passer; nous lui expliquâmes que nous étions des officiers russes, revenant de France, où nous avions été en captivité, et que nous désirions voir la cérémonie. Il répondit : — Qui vous pouvez être m'importe peu. Vous voulez voir la cérémonie, qu'est-ce que cela peut me faire? — Nous nous retirâmes fort mécontens, n'ayant d'autre pensée que de quitter Berlin au plus vite. »

Le jour suprême de Sébastopol était arrivé. Le dernier épisode du siége fut la défense de 60 Russes dans la tour Malakof. Elle provoqua l'admiration sincère de leurs adversaires; ce fut même sur le témoignage de Pélissier, en quelque sorte sur sa proposition, que l'empereur Alexandre décora quatre officiers russes. L'armée ennemie se retira en faisant tout sauter derrière elle. Bien des cœurs se serrèrent quand il fallut abandonner ces remparts que leurs défenseurs avaient littéralement trempés de leur sang, ce fameux *kourgane* de Malakof, où leurs grands amiraux étaient morts, et le quatrième bastion, « cette colline immortelle où, sur l'emplacement d'une vigne pacifique, on avait construit pour les aiglons du tsar blanc une aire inaccessible. » Et quand, du rivage septentrional, les Russes purent contempler Sébastopol étendu à leurs pieds, fumant comme un titan sous les coups de foudre, bouleversé par des explosions qui étaient comme ses convulsions suprêmes, illuminant au loin la Mer-Noire de ses embrasemens, une poignante douleur envahit ses défenseurs. Ils eurent alors cette défaillance héroïque qui fait envier aux survivans le sort de ceux qui périrent avant d'avoir vu la défaite. Il leur semblait affreux de rentrer sans être vainqueurs dans la « sainte Russie. » Une nouvelle consolante pour eux, heureuse pour tous, vint bientôt faire diversion à leurs souffrances : malgré les proclamations belliqueuses de Gortchakof, on poursuivait activement les négociations. On eut l'armistice d'abord, puis la paix.

La guerre de Crimée est une des plus sanglantes du siècle : elle est peut-être celle qui a laissé après elle le moins de souvenirs pénibles. A l'assaut, en rase campagne, on se battait avec un extrême acharnement; on se faisait le plus de mal possible avec les engins les plus terribles dont on pût disposer : bombes, fusées à la congrève, grenades, mitraille, boulets creux, voire boulets ramés. Hors

du champ de bataille, on ne savait pas se haïr. On ne se faisait pas une guerre de race, ni d'invasion, ni de revanche: les nations n'y étaient pour rien, ni les soldats. Ils se battaient bien : c'était leur devoir; mais dès qu'on avait quelques heures d'armistice, auprès des cadavres qu'on venait enlever, les pieds dans le sang, on fraternisait. Ce n'était pas une de ces guerres qu'aucune paix ne peut expier, et qui laissent subsister tout entières l'amertume au cœur des vaincus, l'insolence dans celui des vainqueurs. Les uns ont fait de leur échec dater une glorieuse régénération, les autres n'ont rien emporté du champ de bataille, rien que de magnifiques et inutiles lauriers et le vague regret peut-être d'avoir été contraints à se battre contre un adversaire auquel ils étaient devenus sympathiques. On n'a pas alors pétrolé des villes ouvertes, enlevé des otages, emprisonné des notables, fusillé des innocens. Sébastopol a été bombardé non comme une cité dont on voulait terrifier les femmes et les enfans, mais comme une position retranchée derrière laquelle il n'y avait guère que des soldats. A Odessa déjà, les Français n'avaient tiré que sur le port militaire; chez nous, les obus allemands ont toujours passé de préférence au-dessus des remparts pour s'attaquer aux bibliothèques et aux monumens. Le jour venu, nous n'avons pas eu un de ces succès qu'on peut discuter devant le tribunal de Trianon : la victoire, on est allé trois fois la saisir à travers une tempête de feu! S'il y a eu des ruines volontaires, c'est le patriotisme ardent de nos ennemis qui les a faites. Cette guerre terrible a été dans son ensemble conduite humainement, courtoisement, honnêtement. Dans les récits des officiers russes, comme dans un miroir sincère, l'officier et le soldat français peuvent se regarder sans embarras. Du côté de nos adversaires, ces détails intimes sur la vie du siége révèlent des qualités militaires de premier ordre : non-seulement la ténacité, la solidité, la résignation religieuse et presque fataliste qu'on a toujours reconnues aux Russes, mais aussi des qualités plus brillantes que nous avions admirées chez les Polonais, qui sont l'apanage des Slaves et qui les rapprochent des Français plus que de toute autre race guerrière. La valeur russe a eu dans cette campagne des allures libres et aventureuses et même cette témérité qui est comme le luxe, souvent coûteux, du courage. La campagne de Crimée, en mettant aux prises les deux nations, les avait pour ainsi dire présentées et révélées l'une à l'autre. On doit savoir quelque gré aux éditeurs du *Sévastopolskii Sbornik :* cette publication ne peut que raviver là-bas comme ici les favorables impressions qu'avait laissées 1855.

ALFRED RAMBAUD.

LE VIOLON DE JOB

SCÈNES DE LA VIE BRÉHATAISE.

I.

Il est impossible de méconnaître les liens mystérieux qui unissent la nature à l'homme, l'étrange ressemblance qui existe entre ce dernier et le sol qui l'a nourri, ni par conséquent la banalité qui envahit les caractères à mesure que chaque pays s'ouvre aux empiétemens de la civilisation. Les intelligences sont nivelées comme les grandes routes, les mœurs primitives s'effacent avec les précipices et les ravins, un langage commun prend la place de ces idiotismes pittoresques, singulièrement propres à exprimer les goûts, l'esprit, le type moral, pour ainsi dire, de la race qui se les est transmis de siècle en siècle. Légendes et traditions, pareilles aux fantômes de la nuit que disperse l'aurore, s'évanouissent, épouvantées par le sifflement de la vapeur, les lumières de la science, le fracas de l'industrie. C'est le progrès sans doute, et il faut le saluer comme tout ce qui nous rapproche du règne de la vérité, mais le poète cependant assiste avec tristesse à cette fuite des dieux du passé, tandis que l'observateur étudie curieusement les transformations qui s'ensuivent. — Je veux peindre les rudes vertus, les passions énergiques, les inébranlables croyances qui germent encore dans certaines terres vierges, et mon récit, tout vrai qu'il soit, ne paraîtra vraisemblable que si j'en fais d'abord connaître le théâtre.

L'île Bréhat ferme du côté de l'ouest la baie de Saint-Brieuc, et menace les navires comme l'un des écueils les plus terribles que présentent ses côtes déchiquetées, quand elle ne disparaît pas dans

de pâles brouillards. Ces voiles de brume blanchâtre ont un aspect fantastique; en se déchirant, ils laissent entrevoir un réseau de pointes aiguës d'où, à marée basse, se détachent des promontoires qui s'étendent au loin comme les pattes crochues d'un animal monstrueux, susceptible de changer de forme à tout instant, selon les jeux de l'Océan, dont il paraît être un mirage. La mer le ronge incessamment, le frappe avec un bruit de bombe, y creuse des golfes, des passes, lui livre enfin un combat de toutes les minutes et de tous les siècles. Pourtant cette noire forteresse, assiégée sans trêve, est à l'intérieur, comme tout le reste de la Bretagne, la terre de granit à ceinture d'or qu'ont chantée les vieux bardes : dans les plis qu'on aurait supposés arides s'épanouit une riche végétation que favorisent les courans atmosphériques; elle n'empêche pas que l'ensemble de l'île, embrassé du point culminant où se dresse la chapelle Saint-Michel, ne soit d'une tristesse qu'il faut attribuer à l'absence presque complète d'arbres, à l'aspect pierreux de la campagne, morcelée par des murs secs, et à la teinte grise uniforme des habitations. Ce qui étonne surtout, c'est le manque de mouvement : les chevaux ne sont pas moins rares qu'à Venise, il en est de même pour presque toutes les bêtes de somme; aussi les femmes, à qui les travaux de culture restent confiés, tandis que naviguent les hommes, doivent-elles se passer du secours de la charrue. Les vaches, les moutons, attachés sur l'herbe courte et percée de rochers qui l'effleurent d'une ombre mélancolique, sont de petite taille; il semble que la nature minérale se soit développée aux dépens des animaux. Par places, dans le nord surtout, l'herbe manque, ce n'est plus qu'un rude tapis de bruyères; les hauteurs sont couvertes de coquillages lancés par la mer en ses jours de fureur. La partie sud, qui formait jadis une autre île que Vauban relia au nord par une digue, est plus fertile. Au lieu des bancs de granit hachés, noircis et comme chargés de rouille, on y voit de petites plages de sable fin, au lieu de ces landes indéfrichables des tertres bien cultivés; la lame n'arrive qu'amollie par sa lutte contre les brisans. Les gens, les animaux même sont moins sauvages, tout le monde parle français, et de jolies maisons à étages entourées de myrtes et de lauriers-roses attestent que cette république renferme une bourgeoisie.

Dans les salons du sud, qui participent par leur ameublement du navire et de la case créole, on trouve en effet les petits-fils de ces hardis loups de mer dont la république fit des officiers, afin de combler les vides laissés par l'émigration. De la marine militaire, où s'illustrèrent leurs aïeux, la plupart sont retombés dans la marine marchande. La vie est à peu près la même pour les riches que pour

les pauvres : ils n'abandonnent la mer que lorsqu'elle ne veut plus d'eux. Bréhat ne renferme donc la plus grande partie de l'année que des vieillards et des femmes, ce qui explique l'étrange tyrannie qu'y exerçait au temps dont je parle M. le recteur Clech.

M. Clech était assurément le prêtre le plus austère de tout notre austère clergé breton. Dans le pays, il passait pour un saint, et, sous bien des rapports, méritait cette réputation. Les pauvres trouvaient toujours sa porte ouverte, il leur eût donné le dernier morceau de pain que renfermât son presbytère avant de songer à dîner lui-même. On prétendait qu'il portait un cilice et dormait sur la pierre; l'aspect de sa personne autorisait ces bruits étranges. Il faudrait chercher sur les retables d'autels des premiers maîtres flamands ou sous les porches de cathédrales gothiques une figure qui se rapprochât de la sienne par l'expression du fanatisme sincère et obstiné. Sa bouche fortement arquée, sa grosse tête brune que le hâle brunissait encore et qui s'enfonçait entre deux épaules athlétiques aux muscles saillans sous le drap rapiécé d'une vieille soutane, veuve le plus souvent de ceinture et de rabat, les rides prématurées de son visage osseux, où deux yeux caves brillaient d'un feu inquiet sans douceur et sans éclat, toute cette physionomie à la fois violente et ascétique rappelait les siècles de fer du moyen âge. L'abbé Clech vivait dans l'intimité rétrospective de ces « druides chrétiens » qui, lors de l'invasion saxonne, vinrent de Grande-Bretagne ou d'Hibernie peupler le littoral et les îles. Catholique et Breton avant tout, il taxait de félonie, pour peu qu'on le pressât, Duguesclin lui-même, qui fit passer son dévoûment au roi de France avant sa fidélité à la patrie armoricaine. L'indépendance d'un nouveau duché de Bretagne eût comblé ses vœux, mais il cachait le mieux possible ce rêve à ses paroissiens, qui pour la plupart avaient, en parcourant le monde, fait connaissance avec les diverses formes de gouvernement de manière à ne pas regretter outre mesure Alain le Grand ou Alain Barbe-Torte. Il se bornait à cultiver en eux, afin de perpétuer les vieilles coutumes, ce respect qui est si fort dans les âmes bretonnes en même temps que cette dévotion particulière au marin qui lui fait suspendre un *ex-voto* à la chapelle de la Vierge ou suivre la procession, sa part du navire sur l'épaule. Jamais il n'avait permis qu'un médecin portât ombrage aux sœurs de charité. — Chassez le médecin, disait-il, vous chasserez la maladie. — Les procès se plaidaient devant lui. De toute la puissance de ses poumons, il protesta contre la construction de cette tour géante des Héaux, bâtie au milieu de la mer par un Parisien de génie; il la qualifiait de Babel et prédit à mesure que s'éleva chacun des dix étages que le diable soufflerait sur ce monument d'orgueil avant qu'il ne fût

achevé. En réalité, le sujet de ses craintes était l'invasion des étrangers curieux, mais son autorité avait des bases trop solides pour qu'aucune influence du dehors pût l'amoindrir : elle était fondée sur la reconnaissance et l'attachement. Les femmes, les enfans, l'aimaient, celles-là parce qu'il disait chaque samedi une messe à l'intention de leurs maris, de leurs fils en péril, ceux-ci parce qu'ils sentaient en lui un allié contre le maître d'école. Quant aux hommes, s'il leur arrivait de s'apercevoir entre deux voyages que la domination du recteur sur leur famille dépassât les bornes raisonnables, ce dernier leur fermait la bouche en comparant sa paroisse à un navire dont il commandait et sauvait au besoin l'équipage. — Ne faut-il pas à bord, disait-il, une volonté unique? — D'ailleurs les moins dévots admiraient la force de son caractère et de son poignet, le volume formidable de sa voix timbrée pour le commandement, et surtout cet oubli de soi-même, ce désintéressement connu qui lui eût fait refuser de quitter Bréhat, fût-ce en échange d'un évêché. Il s'était juré de se consacrer à la sanctification de ce rocher, d'en faire la barque privilégiée qui toucherait au port tandis que sombrerait le monde, et pour cela tonnait sans relâche contre le progrès en pur breton. Cette langue antique aux sons gutturaux, dont il ne se servait que pour maudire, avait dans sa bouche un accent farouche impossible à rendre. Ses sermons se divisaient en trois anathèmes : anathème relativement modéré contre le cabaret, — anathème contre les livres et contre les colporteurs de ce poison, qu'il savait à l'occasion chasser de son île, — anathèmes plus véhémens, car il s'y mêlait à son insu un sentiment de haine personnelle, cris et vociférations contre les danses ou seulement la musique, qui, tentatrice abominable, ne manque jamais d'y conduire ! Ce troisième point était dédié à un homme qui, perdu dans la foule, se contenta longtemps de hausser les épaules; l'impatience l'ayant pris un dimanche cependant, il sortit de l'église et n'y rentra plus, ce qui lui valut la réputation d'un excommunié.

La vie de Job n'avait ressemblé en rien à celle des autres Bréhatais. Tout petit, il fréquentait l'école assidûment, et s'était montré, — M. Clech le constatait avec un soupir et une allusion à la chute des anges, — le modèle des enfans de chœur. Sa mère, qui était du doux pays de Tréguier, où les belles voix sont communes et dont le dialecte est le plus harmonieux de toute la Bretagne, l'avait bercé jour et nuit de chansons, étant veuve et n'ayant que lui à aimer. Il préférait aux jeux de son âge ces naïves mélodies qui, en s'imprimant dans sa mémoire, façonnaient à son insu ses goûts, ses habitudes et son cœur. La musique, à laquelle ne l'avaient initié jusque-là que la voix de sa mère, les cloches mélancoliques, les

ondes sonores, les échos du passé sous forme de ballades et de complaintes, lui fut révélée tout à fait par la veuve du capitaine baleinier Legorec, la virtuose de l'île. L'ayant entendue jouer du piano, Job en prit une sorte de langueur qui fut attribuée à l'amour. Il ne fit pas, comme les autres, le tour du monde pour gagner de l'argent, il vendit au contraire une pièce de terre pour faire son tour de France, et revint le gousset vide, mais avec un violon dont il jouait comme Mme Legorec n'avait jamais su jouer de son fameux piano.

Bientôt le bruit parvint jusqu'au recteur que le dimanche après vêpres la jeunesse se réunissait pour sauter sur le *Crech'Simon*, devant le menhir mutilé qui servait de trône au violoneux, — que le bal, contre lequel il avait les plus sombres préjugés, devenait le plaisir favori de ses jeunes paroissiennes. Il alla une fois écouter l'instrument séducteur, et déclara en se bouchant les oreilles qu'on ne pouvait entendre de pareils sons sans avoir l'âme ouverte aux piéges du malin. — Cette ivresse-là, dit-il, est autrement dangereuse que celle du vin, que dis-je? un pareil violon est pire qu'un livre, car il sait dire des choses pour lesquelles il n'y a point de mots. — Les jeunes filles versèrent quelques larmes, les garçons allèrent prendre leur revanche au cabaret; mais l'obéissance l'emporta, et on ne dansa plus le dimanche : seulement le recteur savait trop bien qu'on se disputait aux veillées Job et son violon; il savait que, la curiosité ayant été excitée par le bruit de cette lutte entre l'église et l'art, les bourgeois faisaient venir le violoneux. On le demandait à Paimpol, plus loin encore, pour les noces, et des Parisiens de passage avaient loué son talent d'improvisateur en l'engageant à se produire sur un vaste théâtre; mais Job tenait à la maison de ses aïeux, où lui étaient nés trois beaux enfans, il tenait au coin de terre qui lui eût donné de quoi vivre, n'eût-il pas eu d'autres ressources; il aimait Bréhat, où il était né, il aimait la mer pour mêler à sa chanson celle de son violon, que les vagues elles-mêmes semblaient écouter parfois adoucies et charmées. Le démon qui était en lui continua donc de s'acharner à la perte du troupeau de l'abbé Clech, au lieu de se précipiter avec ses pareils, comme l'eût souhaité le saint homme, dans l'enfer de Paris.

Habitant la côte, non loin du passage de l'Arcouest, j'allais souvent chasser à Bréhat le canard ou la bernache. Je marchais des journées entières le long des grèves, m'arrêtant de temps à autre pour répondre au salut d'un douanier, au sourire calme et patient d'une de ces femmes laboureurs qui se traînent ployées sous le goëmon qu'elles sont allées disputer aux vagues pour suppléer à l'insuffisance des autres engrais. D'ordinaire je faisais halte chez

mon ami le *guetteur*, gardien du bateau de sauvetage, qui jadis à bord dans les récits du quart avait obtenu de légitimes succès. L'auditoire lui faisant défaut désormais, il profitait de toutes les occasions d'assouvir le besoin de loquacité qui l'avait fait surnommer Belle-Langue. Adossé à sa porte, son béret de laine rejeté en arrière et tout en pelant l'oignon que dans son langage imagé il appelait une *poule de Provence*, il me disait les secrets de ces parages, les noms des navires qu'il avait contribué à sauver, ceux qu'il avait vus périr sans pouvoir leur porter secours, ceux qui s'étaient engloutis dans la nuit loin de tout œil humain, ou bien devant les vieilles batteries délaissées du Rosido, assis auprès de moi sur les canons sans affût qui se rouillent dans l'herbe, il me contait l'histoire belliqueuse de Bréhat, les siéges qu'il soutint héroïquement contre les Anglais, tentés par son excellente position, jaloux de sa marine, et la cruauté avec laquelle ceux-ci, alliés de Henri IV contre la ligue, firent pendre seize notables aux ailes des moulins. Il ne dédaignait pas non plus les anecdotes locales, et, longtemps avant de connaître Job Sainquer, j'étais au courant de sa querelle avec le recteur.

La première fois que je le rencontrai, ce fut au *pardon* de Bréhat. Ce jour-là, les danses sont de tradition, et M. Clech lui-même n'eût pas osé les interdire, se bornant à regretter la *bombarde* inoffensive et le naïf *biniou*. La grand'messe solennelle avait eu lieu, suivie d'une magnifique procession à travers l'île; durant plus de deux heures, on avait vu tantôt apparaître, tantôt s'effacer entre les rochers, à mesure que montait ou descendait le sentier, une longue file de cierges, de bannières, de grandes coiffes à voiles gonflées comme celles d'un navire, d'habits monastiques noirs ou blancs appartenant aux divers tiers-ordres dont font partie nombre de vieilles filles, puis on était rentré à l'église pour les vêpres; mais, avant même que celles-ci ne fussent terminées, Job Sainquer était à son poste au milieu de la prairie de l'Allegoat, où une fois l'an Bréhat se met en fête. Les danseuses manquaient encore : déjà cependant un cercle nombreux s'était formé dans l'espoir d'entendre les compositions originales qui excitaient à un si haut degré l'enthousiasme des bourgeois de l'île et l'envie des fins musiciens de Paimpol. On lui demandait à la fois celle-ci et celle-là; mais il secouait la tête, songeur, cherchant autre chose.

Tout à coup il préluda; sur un vieil air bien connu des anciens du pays, il se mit à broder des variations d'abord joyeuses et où éclatait la plus vive fantaisie, puis mélancoliques au point d'amener des larmes dans tous les yeux. L'inspiration s'emparait de lui, éclairant de sourires son front haut, un peu dégarni de cheveux, ou gon-

flant d'émotion sa poitrine; elle lui venait inégale, le poussant souvent en dehors des règles de l'art, l'élevant parfois au-dessus d'elles. Il lui arrivait, lorsque son violon ne rendait pas bien la pensée qui le maîtrisait, d'imposer silence à l'interprète infidèle et de se mettre à déclamer, car ce ménétrier était poète comme l'étaient ses pareils aux temps primitifs; musique et poésie s'entremêlaient inséparables sous ses doigts, sur ses lèvres, l'une provoquant l'autre, la mélodie tenant lieu de rime parfois, mais sans qu'il y eût jamais désaccord entre le rhythme et l'expression, les vers et le chant. Ses *zônes*, on les nommait ainsi, avaient une allure sauvage comme la lande même d'où elles avaient jailli. Si par hasard quelque réminiscence s'y glissait, on y trouvait la preuve d'une connaissance étonnante de l'antique poésie bretonne avec ses chants guerriers qui jadis excitaient les héros au combat, ses chants amoureux où l'Orient semble avoir répandu ses rêveries et sa flamme. J'aurais voulu noter quelques strophes pleines de la simplicité, de la grandeur épiques des *Barza-Breiz*. Quand Job en avait trouvé une, il la répétait avec une évidente allégresse et le plus complet oubli de son auditoire, comme s'il eût chanté pour lui seul. On l'écoutait pourtant avec ferveur. Il n'était pas jusqu'à l'*innocent* Fanchik qui ne roulât ses gros yeux vagues dans un transport de béatitude. Une vieille femme auprès de moi se signait comme à l'église; le guetteur avait pris une attitude belliqueuse, tous ces visages battus par la tempête et qui portent l'empreinte d'un travail surhumain se détendaient, perdant quelque chose de la dureté que semble leur prêter le roc natal. J'entendis un géant en suroit de toile cirée pour lequel, à en juger par sa physionomie, les influences énervantes tant redoutées du recteur eussent été un bienfait plutôt qu'un danger, dire à son voisin : — Quand cette musique-là sonne, on ne pense plus à boire, à rire, à se quereller,... les bras vous tombent.

— C'est comme si mon Yma (1) me parlait de là-haut, — disait à son tour la mère en deuil d'un mousse disparu. Plus loin, un jeune couple se tenait debout, muet, les mains enlacées; ce violon leur avait fait comprendre, à eux, qu'ils s'aimaient.

Ainsi chacun était ému selon son âge et sa nature, car c'est le don du génie de parler en même temps à chacun le langage qui lui convient. J'étais curieux, quant à moi, de savoir ce qui se passait dans l'âme d'une grande fille assise seule à l'écart sur la pente du gazon, dans une attitude grave et recueillie. Bien que les Bréhataises, malgré la grossièreté de leurs travaux, soient généralement remarquables par une rare délicatesse de traits et de carnation, il n'y en

(1) Diminutif d'Yves-Marie.

avait pas une qui pût rivaliser avec celle-ci. Ses lèvres s'entr'ouvraient attentives, découvrant des dents admirables; ses yeux, profonds et changeans comme la mer, fixés sur le vaste horizon, semblaient ne rien voir de ce monde-ci, occupés qu'ils étaient à plonger dans celui que leur ouvrait la musique. Cette belle personne n'avait pas changé contre le bonnet du dimanche la coiffure de travail que les femmes de Bréhat ont empruntée aux paysannes anglaises; l'épais bandeau qui sortait du chapeau de paille roussi au soleil, encadrant d'une onde noire la pâleur mate et brune de ses joues, laissait deviner la riche chevelure que les aïeules de nos filles des îles secouaient jadis aux vents avec la lueur des torches, lorsque du haut de ces rochers elles mêlaient au fracas des élémens celui de leurs imprécations.

— Voilà une beauté, dis-je au guetteur.

— La Jeannie? oui, mieux *gréée*, elle ne serait pas mal.

Je m'aperçus alors seulement que la robe qui couvrait cette statue était des plus pauvres, quoique scrupuleusement propre; mais je ne fus pas de l'avis du guetteur, la parure lui était complétement inutile. Cependant des essaims de jeunes filles sortaient de l'église en se tenant par le bras, quelques matelots en congé, les garçons venus pour la solennité des différens points de la côte, les invitaient à danser, et, sous l'archet agile du violoneux, qui avait interrompu brusquement ses mélodieuses divagations, pétillait un air de *branle*. A ma grande surprise, celle qu'on appelait Jeannie se leva d'un mouvement craintif, presque farouche; ses traits, épanouis tout à l'heure, prirent une expression de tristesse morne, et elle battit en retraite les yeux baissés, tandis que les groupes s'écartaient sur son passage sans que personne lui adressât un mot.

— Comment! m'écriai-je, la plus belle ne dansera pas?

— Elle? dit le guetteur stupéfait à son tour. Eh! qui donc la ferait danser? Qu'on la fasse travailler, qu'on l'aide, à la bonne heure! Il faut bien, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec un mépris tempéré par la compassion, qu'elle nourrisse son enfant.

La pauvre créature regardait de notre côté d'un air d'inquiétude, comme si elle eût deviné que nous parlions d'elle.

Je baissai la voix. — Séduite par quelque matelot, sans doute?

Le guetteur rougit jusqu'au front. — Nos marins respectent celles de leur pays. Ce qu'ils font ailleurs les regarde, mais jamais on n'a osé dire qu'aucun d'eux ait nui à la bonne renommée d'une Bréhataise; il n'y a que les soldats qui en soient capables. Nous avons quelques désœuvrés à la citadelle; ils passent, on n'entend plus parler d'eux, et dame! si nos filles ne se méfiaient pas;... mais elles se gardent bien toutes seules, soyez tranquille!

— Sauf celle-ci.

— Oh! celle-ci croyait au mariage, et le mariage se serait fait, car son amoureux lui était bien *accoré*, et il avait, à quelques mois près, fini son temps; mais vous comprenez que le père de la fille n'a pas voulu.

— Je ne comprends pas au contraire.

— Le père était un brave homme et mon ami. Je l'entends encore dire à sa fille en refusant son consentement : « Tu seras punie par ton péché. » Et elle a été punie.

Le guetteur fit un geste expressif qui prouvait qu'il eût été également inflexible à l'occasion. Je restai interdit. Dans quel pays l'honneur est-il compris d'une manière aussi rigide? Trouverait-on ailleurs un père capable de voir la honte uniquement dans la faute commise et non pas dans les suites? Et que dire de cette coupable, qui, sans murmure, immolait à l'autorité paternelle l'avenir de son enfant, le repos de sa vie, qui restait volontairement rivée au sol témoin de son malheur et de son abecjtion? Telles étaient les âmes formées par le terrible recteur. — Belle-Langue ajouta, comme la conséquence la plus naturelle, qu'une pécheresse ne pouvant être payée autant qu'une honnête fille, les gens qui la faisaient travailler ne lui donnaient que demi-salaire, bien qu'elle fût la meilleure ouvrière de l'île. — Mais on lui permet d'amener avec elle sa petite, que les parens ne garderaient pas au logis. L'été elle la couche sur l'herbe, l'hiver elle lui fait un nid dans la crèche pour dormir entre les pieds des vaches, et personne ne s'y oppose. La petite se trouve même nourrie chez les gens qui ont bon cœur, quoiqu'il y en ait d'autres qui blâment cela. Moi je suis garçon, j'ai vu toute sorte de choses aux quatre points cardinaux, je n'ai pas de raison pour être bégueule... et, — le vieux marin mâcha résolûment sa chique, — je fais comme ceux qui ont bon cœur.

Tandis que nous parlions, Jeannie était allée prendre sur les genoux d'une fillette un bel enfant qui lui tendit les bras.

— Vous nous la ramènerez ce soir, dit la petite fille, que Belle-Langue m'avait désignée quelques minutes auparavant comme l'aînée des enfans de Job Sainquer.

— Oui, ajouta l'une des matrones qui assistaient de loin aux danses, il faut que ce soit fête aujourd'hui pour toi comme pour les autres, Jeannie. Tu souperas à la maison.

— C'est la femme de Job, me dit le guetteur.

On éprouve une sorte de colère à voir un homme d'une supériorité quelconque enchaîné dans des liens apparemment indignes de lui. — Cette femme si maigre et si jaune!

— Elle a été fraîche; mais la plus fraîche se ressent d'avoir mis au monde et allaité des enfans. C'est une ménagère.

— Elle est plus vieille que lui?

— Un peu, et Job s'en trouve bien. Sa mère défunte, qui avait de l'esprit, l'a choisie exprès, sachant bien qu'il avait plus de cœur que de tête et point d'économie.

— Ils sont heureux ensemble?

— Je crois que les seuls ennuis qu'ils aient jamais eus leur sont venus du recteur; mais la Sainquer en souffre parce qu'elle est dévote,... une bonne dévote, monsieur. Avez-vous vu comme elle a parlé doucement à la Jeannie? Personne n'en aurait eu le courage.

Il était vrai que chez les Sainquer, et chez eux seulement, bien qu'elle allât dans toutes les maisons de l'île, Jeannie Kerlanou trouvait quelque adoucissement à sa condition de paria. On lui témoignait ailleurs soit du mépris, soit une compassion presque aussi offensante; là on l'estimait et on l'aimait. Les Sainquer étaient, par suite de la guerre que leur faisait le recteur, des réprouvés en quelque sorte, et ils pouvaient peut-être pour cette raison se montrer plus indulgens que d'autres. Quoi qu'il en fût, la mère de famille n'avait jamais marqué à Jeannie qu'elle la considérât autrement que comme une honnête femme; elle ne la louait point de son repentir, à l'exemple de quelques bonnes âmes, mais parfois, la voyant triste à la seule pensée de ce que deviendrait sa fille, si elle venait à lui manquer : — Il ne faut pas te tourmenter de cela, disait-elle, trois enfans ou bien quatre à élever, c'est à peu près la même chose, et Job gagne plus d'argent qu'il ne nous en faut. Ta Reinette est un bijou; tu ne refuserais pas, j'espère, de m'en faire cadeau. — Quand les larmes empêchaient Jeannie de la remercier, elle affectait de ne pas s'en apercevoir, et, afin qu'elle pût pleurer sans témoins, l'envoyait au jardin pour quelque commission, car les Sainquer possédaient, outre le courtil que cultivent tous les paysans bretons, un petit jardin de fleurs; Job avait le goût de toutes les belles choses inutiles. C'était sur le banc de mousse qu'il s'était construit, à l'ombre d'un figuier, que le violoneux improvisait les soirs d'été mieux qu'il ne l'eût fait pour le monde, sans autres auditeurs que ses enfans, qui jouaient avec Reinette, et la Jeannie, qui aidait sa femme à quelque travail de couture.

Ce beau visage, calme d'ordinaire, où se reflétaient à son gré les émotions d'artiste qui l'agitaient lui-même, l'inspirait peut-être sans qu'il s'en doutât. Jeannie lui manquait lorsqu'elle était appelée au sein d'une autre famille, et la pauvre fille, de son côté, pensait beaucoup à ces douces soirées pour prendre courage aux heures plus nombreuses où l'implacable réalité pesait sur elle. Quand le souvenir de son amant mort au loin, — en Afrique, avait-on dit, — lui revenait à la fois comme un regret et comme un remords, elle se

rappelait en même temps les précautions délicates que Job Sainquer avait prises pour lui annoncer cette nouvelle après s'être efforcé de la tenir cachée le plus longtemps possible. Jeannie s'était bien affligée alors, quoique depuis son départ de l'île le séducteur ne lui eût pas donné signe de vie, soit qu'il craignît de la mettre dans un plus grand embarras, soit qu'il l'eût oubliée; mais aujourd'hui il lui semblait n'avoir jamais aimé personne autant que Job et sa femme. Elle le disait naïvement à cette dernière, qui souriait et l'appelait « ma fille, » nom que feu son père n'avait jamais prononcé depuis qu'elle était tombée au rang de servante dans sa maison.

Il ne restait à Jeannie que des frères qui paraissaient avoir hérité du courroux paternel. L'orgueil formait le fond du caractère des Kerlanou, la première syllabe de leur nom les autorisant à se croire sortis d'un *château*, d'une caste privilégiée, quoique leur fortune consistât désormais en une barque de pêche. On s'était toujours quelque peu moqué de ces prétentions, on s'en moquait d'autant plus depuis que leur sœur s'était laissé déshonorer par un soldat, et ils ne lui pardonnaient pas cette humiliation.

Pauvre Jeannie! je la vois encore gravir le long escalier du Pan (1), où elle allait une fois la semaine mettre en ordre le ménage du stylite préposé au phare. Elle montait ces marches, taillées à vif dans le granit rouge, d'un pas ferme et dégagé en dépit du vent qui fouettait ses vêtemens, de la mousse blanche et salée qui jaillissait en flocons jusqu'à son visage, — un vase d'eau douce sur la tête, et, du bras qu'elle avait libre, retenant son enfant contre la hanche. Ce double poids imprimait un balancement régulier à sa taille nerveuse; j'éprouvais une véritable colère de ne pas savoir peindre. Il eût fallu d'ailleurs plus d'audace que je n'en avais alors pour oser l'aborder, lui adresser un mot. Elle passait rapidement, les yeux baissés, pour éviter de voir que personne ne la saluât d'un signe amical, portant toujours suspendue à la main ou accrochée au cou la preuve vivante de sa faute, qui riait et jasait ni plus ni moins que si elle avait eu le droit légitime d'être au monde.

II.

Cette année-là, une épidémie terrible fondit sur l'île comme un ouragan et emporta les plus jeunes, les plus forts. De pareils fléaux surviennent rarement à Bréhat, mais, quand par hasard ils éclatent,

(1) On appelle ainsi une sorte de couloir naturel entre les parois duquel un bloc énorme est resté comme étranglé, branlant, suspendu dans le vide. La mer s'y engouffre, et le fracas qui en résulte explique cette désignation imitative.

les ravages sont rapides parmi cette population ramassée sur un étroit espace de terre, loin de tout secours. Contre l'habitude, les médecins furent pourtant appelés de la côte; ils déclarèrent qu'un préservatif très simple aurait pu conjurer le mal, — parole cruelle, qui ne servit qu'à redoubler le désespoir des familles dont ils n'empêchaient pas les enfans de mourir. Ce fut au foyer, jusque-là privilégié, des Sainquer que la mort vint s'asseoir avec le plus de persistance. Elle frappa d'abord l'objet de la prédilection du violoneux, sa fille aînée, déjà grande, qui lui rappelait par les traits, le caractère, le nom et sa jolie voix fraîche, une mère dont il adorait le souvenir. Il l'avait quittée bien portante et gaie pour aller faire sa tournée annuelle sur la grande terre. Tout souriait à Job depuis quelques mois. Les bals de matelots sur les tertres avaient repris de plus belle, un certain nombre de garçons hardis et de joyeuse humeur s'étant trouvés réunis dans l'île à la suite de voyages au long cours. Ces scandales, selon l'expression du recteur, avaient été pour Job une source de succès et de profits, et il rapportait de son excursion, plus fructueuse encore, des présens pour chacun, une belle croix d'or entre autres à la petite Maharit. Sa surprise fut grande, en débarquant, de ne pas la trouver sur la jetée avec ses frères. La porte de sa maison ne s'ouvrit pas d'elle-même, aucune bienvenue ne lui fut faite. Lorsqu'il entra, saisi de pressentimens sinistres, Maharit gisait sur son lit, déjà méconnaissable : — Ah! soupira-t-elle faiblement, je savais bien que tu viendrais... — Il lui remit, sans pouvoir parler, la croix d'or qu'elle avait tant désirée; mais l'enfant secoua la tête : — Va! je ne la porterai point, dit-elle à Jeannie, qui veillait à son chevet, tu la prendras pour ta petite.

Quelques minutes après, s'adressant à son père : — Je t'ai attendu,... je voulais encore une fois entendre ton violon.

Et le pauvre Job, hors de lui, joua tant qu'elle le voulut et tout ce qu'elle voulut. Il joua une partie de la nuit comme jamais il n'avait joué, sans savoir ce qu'il faisait, en proie à une fièvre ardente. Les larmes ruisselaient sur ses joues, mais l'enfant ne les voyait pas. Dès qu'il s'arrêtait, elle répétait : — Encore, — comme si cette musique l'eût emportée plus vite en paradis. A l'aube, Job, épuisé, avait laissé tomber son archet, et le premier rayon du soleil se posa sur les lèvres, entr'ouvertes par l'extase, de Maharit, qui ne respirait plus. Le guetteur et bien d'autres me l'ont dit depuis : dès ce moment, Job eut l'esprit *chaviré*. Aucun des désastres qui suivirent ne le tira de sa stupeur, qui ressemblait à de l'hébétement.

Les progrès de la maladie avaient été chez Maharit d'une si effrayante rapidité que l'on n'avait pas eu le temps de songer au salut de ses petits frères en les éloignant du foyer de contagion. L'un après

l'autre, ils tombèrent comme deux pauvres pâquerettes fauchées du même coup. Dans cette crise, Jeannie s'acquitta envers ses bienfaiteurs par un acte de suprême dévoûment; elle exposa la vie de sa propre fille pour passer les jours et les nuits dans cette demeure infectée. Après avoir enseveli les enfans, Jeannie dut soigner la mère. Il semblait que celle-ci n'eût attendu pour s'aliter à son tour que le moment où elle ne pouvait plus être utile; sans doute elle ne se sentit pas la force de survivre à ce qu'elle avait aimé le plus au monde : — Pardonne-moi, mon pauvre Job, disait-elle à son mari, mais je ne peux pas demander au bon Dieu de rester ici; même auprès de toi, je serais trop malheureuse. — Pour elle, l'agonie fut longue et le délire épouvantable. Le recteur l'assistait, et chacune de ses visites redoublait l'agitation de cette pauvre âme au lieu de la calmer. Elle n'avait plus de connaissance qu'elle criait encore : — Job, c'est ton violon qui nous a tous perdus! c'est lui qui a tué les enfans! c'est par lui que je meurs! Chasse le démon, le démon qui est là.

Les reproches proférés incessamment contre lui par cette bouche si douce d'ordinaire augmentaient l'horreur des nuits de veille et de désespoir durant lesquelles le pauvre Job appelait la mort, qui ne voulait pas le prendre après lui avoir tout ôté; non-seulement ils lui brisaient le cœur, mais ils troublaient sa conscience. Il se rappelait trop que sa femme avait toujours nourri une sorte d'antipathie contre ce violon, qui cependant apportait l'aisance au logis.

— Quitte à gagner moins, lui disait-elle autrefois, tu devrais de préférence cultiver la terre. Le monde te respecterait davantage, tandis que tu ne fais que le réjouir et le dissiper comme ferait un baladin. — Le travail des bras avait de bonne heure, ainsi qu'il arrive pour presque tous les paysans, restreint l'horizon de sa pensée; l'exaltation de son mari lui faisait l'effet d'une faiblesse presque maladive; elle n'aurait pas su dire quelle différence existait entre son violon et le biniou le moins mélodieux. Souvent Job avait éprouvé du regret, presque de l'humiliation, en voyant que ce qu'il avait de meilleur était si mal compris; mais sa femme l'en consolait par une affection qui, l'eût-elle jugé mieux, n'aurait pu être plus forte. D'ailleurs peu lui importait qu'on le traitât de baladin, puisque pour Maharit il était un grand homme; sa fille l'admirait, lui donnait raison, se faisait son élève, mais désormais, hélas! Maharit était loin, et les terreurs superstitieuses auxquelles il avait répondu naguère par de faciles plaisanteries empruntaient au râle de la mort une effrayante solennité. Aussi, quand sa femme eût été rejoindre ses enfans au cimetière, Job, affolé par tant de coups répétés, s'accusait-il d'être leur meurtrier à tous. En vain la Jeannie,

qui conservait sa raison dans l'excès de la douleur, habituée qu'elle était à souffrir et à se résigner, s'efforça-t-elle de l'arracher à ces sombres chimères; il la fit taire avec une dureté qui prouvait qu'il n'était plus lui-même. — Va-t'en, dit-il, pourquoi restes-tu là, puisqu'ils n'y sont plus? Ta vue me les rappelle et ne me fait que du mal!

La pauvre fille, qui venait de remettre en ordre cette maison désormais silencieuse et vide, tout en récitant son chapelet, ne put retenir un sanglot. — Moi aussi pourtant, dit-elle, je perds tout, puisque je n'avais au monde que vous autres.

— Tu as ton enfant, toi! — répliqua-t-il d'un ton qui ressemblait à celui du reproche, et, voyant que malgré son ordre elle hésitait à se retirer, Job sortit en courant. Où allait-il? Le malheureux n'en savait rien; mais la mer était à deux pas, brillante et impassible, comme s'il n'avait rien perdu, prête cependant à lui offrir la seule consolation, le seul refuge dont il voulût, un tombeau. Deux bras vigoureux l'arrêtèrent, et la voix grave du recteur murmura au bord même de l'abîme dont elle semblait sortir : — Que veux-tu donc?

— Les retrouver!

— Tu prends le mauvais chemin, reprit la même voix sans s'émouvoir, le chemin de l'enfer! — M. Clech avait une façon de prononcer ce mot qui eût agi sur des nerfs moins surexcités que ne l'étaient ceux de Job. Ce dernier n'avait jamais été un *esprit fort*; les gens d'imagination ne le sont guère. Lors de sa prospérité, il vibrait aisément au moindre souffle comme les cordes mêmes de son violon, et maintenant la douleur le laissait sans plus de défense qu'un petit enfant. — Que faut-il donc faire? demanda-t-il en regardant son ancien ennemi avec la foi du naufragé.

Les hommes de la trempe du recteur, ne voyant de chaque chose qu'un seul côté, savent tout résoudre ou plutôt tout trancher en un clin d'œil. Celui-ci avait des inspirations hardies et soudaines qu'il attribuait assez gratuitement au ciel et qu'il acceptait d'emblée sans discussion comme venues de là. — Suis-moi, dit-il.

M. Clech prit le bras de Job, qui se soutenait à peine, et, le tenant ferme, car pour rien au monde il n'eût voulu laisser échapper cette proie, le ramena vers sa demeure. Lorsqu'il l'eut fait asseoir sur le banc du petit jardin : — Tu as péché, dit-il, par révolte, par orgueil, le reconnais-tu enfin?

Job ne répondit pas. Il pensait aux soirées où il s'était assis sur ce même banc, la petite main de Maharit dans la sienne, pour contempler la mer avec elle et lui enseigner des chansons.

— Si les yeux de ton âme sont encore fermés au point que tu ne comprennes pas pourquoi tu es châtié, es-tu capable au moins d'un grand sacrifice?

— Pour revoir mes enfans, ma bonne femme? demanda Job, que poursuivait une idée fixe.

— Oui, pour n'être pas séparé d'eux pendant l'éternité.

— L'éternité! répéta Job, l'éternité sans embrasser ma petite Maharit!

— Es-tu prêt au sacrifice? reprit le recteur. Tu la reverras, au nom de Dieu je te le promets, ajouta-t-il avec une intensité de conviction qui transfigura momentanément toute sa personne.

— De quel sacrifice parlez-vous donc? demanda le pauvre père.

— Il s'agit de brûler ce maudit violon, de chasser le diable, comme te l'a ordonné ta femme mourante.

— Mon violon?

— Allons, viens! dit le recteur, pénétrant dans la maison, où il se mit en devoir de ranimer les cendres à demi éteintes.

Bientôt pétilla un grand feu que Job contempla d'un œil fixe en pensant aux joyeuses soirées d'hiver où sautaient sous le manteau de cette même cheminée les crêpes de blé noir qu'aimaient tant ses enfans. Il tressaillit cependant quand le recteur leva la main pour prendre le violon accroché au-dessus. — Non, non, dit-il, ne le touchez pas. Il est resté là depuis la nuit où il a aidé Maharit à mourir.

— En lui faisant oublier Dieu, s'écria le recteur farouche. Ne vois-tu pas, malheureux, que là encore le diable venait disputer au ciel les dernières pensées de ta fille, et que tu étais l'instrument même de la tentation?

— Eh bien! s'il a damné Maharit, je veux être damné avec elle et non sauvé par vous, dit Job avec énergie.

Le recteur sentit que son zèle l'avait emporté trop loin, qu'il venait de faire fausse route. — Tu ne me comprends pas, ajouta-t-il en s'adoucissant, Dieu a triomphé dans ce combat, et ta fille est un de ses anges; mais, si tu l'avais aimée comme tu le dis, tu ne voudrais pas que le violon qui a charmé son agonie servît jamais à un autre usage.

Ce raisonnement touchait un point vulnérable. Job réfléchit une seconde, puis avec exaltation : — Vous avez raison, dit-il, je n'en jouerai plus pour personne;... mais à quoi bon le brûler?

— Parce que tu manquerais à ta résolution, dit le recteur, parce que le flot pousse le flot,... parce que tu oublieras, étant homme de chair et de sang.

— Oublier! s'écria Job avec indignation, oublier mon chagrin, quand rien ne m'est plus au monde!

— Si rien ne t'est plus, qui t'empêche de brûler ce morceau de bois? riposta la logique implacable du recteur.

Pour Job, ce n'était pas un morceau de bois, c'était son unique

ami; mais la pensée qu'on pût croire cet ami capable de le consoler lui inspira une sorte de fureur.

— Brûlez-le donc vous-même! dit-il en se détournant.

Le recteur n'attendit pas qu'il se ravisât, il lança dans le brasier l'instrument complice de Job. Les cordes craquèrent et se rompirent avec le bruit d'un sanglot humain. Job tremblait de tous ses membres, il lui semblait assister au meurtre d'une chose vivante, ou plutôt il lui semblait que son âme même le quittât. Son visage prit une expression qui fit croire à M. Clech qu'il devenait fou, ce qui valait mieux d'ailleurs que de rester criminel.

— Mon fils,... commença le prêtre cherchant des paroles pour le remercier et lui rendre courage; mais que lui dire? Job était tombé lourdement à genoux et battait de son front la pierre de l'âtre où son dernier amour achevait de se consumer. Longtemps le recteur resta près de lui à l'exhorter de son mieux, mais en vain; puis il appela un voisin auquel il enjoignit de veiller sur le malheureux, qui semblait plongé dans une sorte d'anéantissement, — facile à expliquer, dit-il, après tant de nuits sans sommeil. Les cendres du violon s'amassaient dans ce foyer qui avait été le foyer domestique. En sortant, M. Clech leur jeta un regard superbe comme à Satan terrassé; puis, sous un grain qui le trempait jusqu'aux os, par une froide nuit d'automne, il regagna son presbytère, insensible à tout ce qui n'était pas la victoire qu'il venait de remporter.

Le lendemain, on ne parlait à Bréhat que de la conversion de Job. Bien des curieux eussent voulu s'en assurer par eux-mêmes, mais la porte de la maisonnette en deuil ne s'ouvrait plus que devant le recteur, qui chaque jour allait poursuivre son œuvre. Malheureusement les lumières chez lui n'égalaient pas le zèle, et en conduisant Job à la pénitence il le menait droit à la folie. Il lui disait quelles macérations, quels renoncemens sublimes avaient expié les blasphèmes, les voluptés de toute une vie, les grandes leçons données sur le sol bréhatais même par des saints qui avaient fui le monde : saint Modé, dont on montre encore l'oreiller, un roc, dans l'îlot qui porte son nom, saint Judoc, saint Guénolé, qui firent leur Thébaïde de Lavret et de Béniguet. Le recteur parlait ainsi au nom même des morts bien-aimés dans la compagnie desquels Job vivait sans cesse et qui semblaient lui crier d'en haut : — Il dépend de toi de monter jusqu'à nous!

S'il se fût agi de pratiquer des vertus simplement ordinaires, Job fût peut-être resté sourd; il était de ceux qui en toutes choses poursuivent l'oiseau bleu et qui ne savent être rien à demi. Ce qu'il y avait de violent, de merveilleux, d'excessif dans les exemples offerts à son imagination le séduisit surtout; quelquefois cependant

le langage mystique de la religion était encore étouffé dans son cœur par les sons imaginaires d'un violon qu'il prenait pour le spectre du sien et dont les cordes filées d'or avaient une diabolique douceur. Pour échapper à cette hallucination, il s'avisa de quitter sa maison, trop pleine de souvenirs. Ceux qui le virent passer un soir le trouvèrent singulièrement changé. Son visage était hagard; il portait un petit paquet de linge à la main et poussait devant lui ses deux vaches. D'anciens amis l'abordèrent, mais il ne parut pas les voir et continua son chemin dans la direction de Lavret. — On l'aurait cru pris de vin, dit le guetteur, qui, lui ayant adressé la parole avec son indiscrétion ordinaire pour savoir où il allait, obtint de lui cette unique réponse : — Je veux vivre comme saint Judoc, puisqu'on me défend de mourir.

Du côté de l'est se dresse une sorte de pic désolé que rattache à l'île principale une longue chaussée en grande partie détruite. Cette chaussée servait dans un temps qu'il serait difficile de déterminer, avant peut-être les grands incendies ordonnés par le comte de Kent, à relier l'église de Lavret au château de Bréhat, qui n'est plus qu'un pan de mur croûlant. A marée haute, Lavret forme un îlot à part où le granit est d'un autre ton que celui de Bréhat, plus pâle, pailleté de mica, sillonné de veines de marbre qui de loin ressemblent aux neiges arrêtées dans les crevasses. Pas un arbuste dont l'ombre puisse reposer les yeux éblouis par la réverbération du sable des grèves, véritable poussière d'albâtre. De l'église, il reste quelques pierres cimentées en petit appareil roman et entre lesquelles s'insinue, se noue, s'incruste, avec les ondulations d'un serpent et l'audace d'un insolent parasite, le plus beau lierre que j'aie jamais vu; un archéologue aurait grand'peine à en déterminer le plan primitif, et les lapins y prennent leurs ébats comme dans tout le reste de l'île, où on les chasserait facilement à coups de bâton. La hutte que se construisit le violoneux dominait les escarpemens lointains de l'Ile-Blanche (1), de Logodec, de Saint-Riom, d'Ar'hiur, contre lesquels les vagues s'élancent turbulentes pour reculer aussitôt d'un grand bond, comme si elles se fussent blessées aux brisans qui les fouettent en aigrettes neigeuses. Devant cet horizon sévère, je retrouvai Job chantant pour ses enfans et sa femme trépassés, pour lui-même, qui attendait la délivrance et la réunion, un perpétuel *miserere*.

Voici comment eut lieu notre seconde rencontre. J'avais profité d'une de ces matinées de février qui ont tout le charme du mois de

(1) La masse informe de rochers qu'on appelle l'Ile-Blanche borne au nord la rade de Bréhat.

mai pour entreprendre une promenade en barque. A Bréhat, où la végétation est toujours précoce, les touffes épaisses du *burlet*, cette plante grasse qui s'attache en capricieuses guirlandes aux toits de chaume et aux vieilles murailles, se préparaient à fleurir, et les mousses renouvelées verdissaient le rocher lui-même. Étendu dans la barque qui glissait sur la mer, figée pour ainsi dire en un miroir d'or poli où se reflétaient les masses perpendiculaires de granit comme autant de citadelles isolées, j'éprouvais ce sentiment de bien-être qu'apporte le printemps et que le moindre brin d'herbe doit avoir en commun avec nous; la vie semble facile et bonne, on la subit passivement, délivré de toute inquiétude, de toute pensée étrangère. Un bruit lugubre me réveilla tout à coup. C'étaient les vêpres des morts lamentablement psalmodiées d'une voix pleine de sanglots qui ne pouvait partir d'aucune église; elle s'élevait de la mer, s'éteignant par intervalles, perdue dans la distance, puis éclatait, portée par le vent, avec une nouvelle et sauvage énergie; on eût dit des plaintes d'âmes en peine. J'interrogeai mon matelot, brave garçon qui répondait à un nom épique digne de la Table-Ronde, Tanguy. Il m'apprit l'édifiante transformation du violoneux. — Ce sont des idées qui ne viendraient jamais à un marin, ajouta-t-il. On a grand tort de rester toute sa vie arrimé au même cap. L'ennui vous assote. Je sais bien qu'il a eu des chagrins. Qui n'en a pas? Il faut laisser pleurer les femmes et prendre son parti. Allez! ce qu'il regrette le plus, c'est son violon. Il l'aimait comme j'aime mon bateau; mais, si je perdais mon bateau, ce n'est pas le jeûne qui me consolerait. Ce pauvre Job ne vit que du lait de ses vaches et du pain que lui apportent, quand la mer le permet, les petits chevriers qui viennent faire brouter leurs bêtes à Lavret.

Tout en parlant, il ramait, nous approchions de l'île, et la voix de son unique habitant résonnait plus distincte à mes oreilles. Il venait d'entonner sur un rhythme étrange le vieux chant trégorois, contemporain dit-on, de Merlin l'enchanteur :

Pa guz ann heol, pa goenv ar mor,...

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

« Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore.

« Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant.

« Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.

« Ce n'est pas que j'aie peur, je n'ai pas peur d'être tué;

« Ce n'est pas que j'aie peur, assez longtemps j'ai vécu.

« Peu importe ce qui arrivera, ce qui doit être sera.

« Il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer enfin. »

— Mais, dis-je, ce n'est point là un chant chrétien.

— Bah! répliqua mon matelot, croyez-vous qu'il s'en soucie? Il prend ses chants de mort où il peut.

— Si nous abordions?

— Pour lui parler? Il ne répondrait pas. Quoi qu'en disent ses litanies, tout lui fait peur. Il y a quelque temps, un voyageur anglais à qui l'on avait raconté son histoire s'est fait conduire à Lavret exprès pour lui promettre un violon neuf, et un bon, comme il n'en avait jamais eu, s'il voulait renoncer à cette existence oisive et stupide... Voyez-vous, les Anglais sont des hérétiques qui ne comprennent pas qu'on se martyrise. Job a fait un grand signe de croix, et a juré depuis, paraît-il, de ne plus engager de conversation avec aucun étranger. Vous perdriez votre temps à raisonner... — et Tanguy fit force de rames, comme s'il se fût agi de fuir la peste; — nous n'avons rien de bon à prendre ici.

Les lamentations s'affaiblissaient toujours, elles ne nous arrivaient plus que par lambeaux. Notre barque, en regagnant le port, passait au pied de la masse abrupte du Guersido; je crus reconnaître Jeannie, qui se tenait debout, abritant d'une main ses yeux fixés sur la mer.

— D'ici pourtant elle ne peut pas entendre, dit mon matelot; mais tous les jours, à l'heure où il crie ses prières, on la voit au mur du château. Dans les premiers temps, il y avait beaucoup de monde avec elle; mais tout s'use, et, après s'être tant occupé de Job, on ne sait quasiment plus s'il existe. Jeannie Kerlanou n'est pas comme les autres; cette fille-là n'oublie point qui lui a fait du bien, c'est justice à lui rendre, et on n'en pourrait dire autant de beaucoup de gens honnêtes!

III.

Il arriva qu'un jour Jeannie n'entendit point à l'heure habituelle la voix du solitaire de Lavret s'élever au-dessus des flots. Elle interrompit plus de dix fois sa besogne pour courir au rivage, où elle avait coutume d'interroger l'écho. Le jour suivant, même silence insolite. L'un de ses frères, à qui elle fit part de son souci, répondit brutalement : — Qui sait? peut-être est-il mort à force de le souhaiter, — supposition qui glaça le cœur de la pauvre fille. Ce nouveau malheur l'attendait-il après tant d'autres? Elle s'étonnait elle-même de l'effroi qu'elle en ressentait, comme s'il eût été le plus grand de tous. Pourquoi? Elle ne voyait plus Job, il n'était plus rien pour elle ni pour personne au monde; cependant l'heure où elle l'entendait chanter était la seule du jour où elle ne se sentît

pas tout à fait abandonnée. La pensée lui vint qu'en profitant de l'heure du reflux pour aller à Lavret elle serait de retour avant le coucher du soleil, mais un sentiment de crainte l'empêcha de s'y arrêter. — Peut-être m'en voudra-t-il, se disait-elle, et sûrement on me blâmera ici. — Tandis qu'elle s'inquiétait irrésolue, passa le petit *pâtour* qui paissait son troupeau sur le serpolet de Lavret, il portait joyeusement une pinte de lait. — Voilà, dit-il à Jeannie, ce que m'a donné Job Sainquer pour avoir trait ses vaches.

— Il ne les trait donc pas lui-même? demanda-t-elle, n'osant l'interroger d'une manière plus directe.

— Je l'en défierais bien, répliqua le jeune gars, il ne peut remuer bras ni jambes sur sa paille à l'heure qu'il est. — Et, sifflant ses chèvres, il continua de marcher. Jeannie était déjà partie de son côté. Elle suivait, sans réfléchir davantage, le sillon rompu à plus d'une place et tapissé partout d'algues glissantes, le long duquel, selon la tradition, douze belles demoiselles habillées d'écarlate se rendaient jadis du château de Bréhat à l'église de Lavret pour entendre la messe. Il faut croire que le flot a empiété depuis, car ce semblant de digue n'est praticable que pendant la courte durée de la basse mer; il faut espérer surtout, pour l'amour des pieds délicats de ces nobles châtelaines, que les pierres étaient mieux jointes et plus solides qu'elles ne le sont aujourd'hui sous l'épaisse fourrure de goëmon qui les recouvre, servant d'asile à toutes les variétés de coquillages et de crabes.

La petite Reinette, assez forte désormais pour courir, s'arrêtait à chaque instant, captivée par une chasse qui fait les délices des enfans bréhatais. Afin de la décider à presser le pas, Jeannie lui parlait du pauvre homme qu'elles allaient secourir. C'était son habitude d'entretenir cette enfant de tout ce qui occupait sa pensée. Elle l'allaitait encore que déjà elle la prenait pour confidente, — s'accusant de l'avoir jetée dans la vie sur un chemin trop rude, et le sourire de l'enfant lui avait toujours pardonné. Depuis Reinette avait appris à discerner, non pas par les paroles de Jeannie, mais par l'expression de son visage et de sa voix, les momens où elle était plus triste que de coutume; avec une gentillesse au-dessus de son âge, elle lui apportait la seule consolation qui fût en son pouvoir, une caresse; instinctivement elle comprenait que sa mère n'avait qu'elle au monde. Reinette se distinguait par cette douceur, cette humble soumission des enfans qui, loin d'être fêtés dès le berceau, sont forcés de découvrir trop tôt qu'ils ont à gagner la bienveillance de gens hostiles ou tout au moins indifférens. C'était la fille de Cendrillon. Dans la maison où on la tolérait, elle ne faisait ni bruit ni espièglerie d'aucune sorte, moins pour n'être pas grondée que pour ne pas

attirer de reproches à sa mère. Celle-ci lui ayant dit : — Si tu me mets en retard, tes oncles se fâcheront, — elle s'empressa de la suivre de toute la vitesse de ses petits pieds nus, sans plus se laisser distraire. Cependant, malgré sa bonne volonté, elle avait quelque peine à sauter de roche en roche, et le trajet prit beaucoup de temps. Jeannie calcula que la retraite de la mer ne durerait pas plus d'une heure encore; dans quel état allait-elle trouver Job? Ses jambes la soutenaient à peine en approchant de la cabane, dont une pierre retenait la porte, formée de branches entrelacées; elle frappa de plus en plus fort, puis, ne recevant pas de réponse, regarda dans l'intérieur par une étroite ouverture qui servait de fenêtre. Sur un lit de goëmon desséché gisait ce qu'elle prit d'abord pour un vieillard. Job avait laissé pousser toute sa barbe, et ses traits, qui, sans régularité ni beauté réelle, plaisaient autrefois, éclairés qu'ils étaient par la vivacité du sourire, l'animation du regard, l'exubérance de la gaîté, de la jeunesse, une jeunesse indépendante des années, celle du cœur, étaient maintenant voilés de pâleur terne et grise. Ses mains, jetées devant lui sur la couverture de laine brune, paraissaient crispées par le désespoir plutôt que jointes par la prière. La tête de Jeannie ayant intercepté le rayon de soleil qui pénétrait jusqu'à lui, il entr'ouvrit ses yeux démesurément grandis et brillans de fièvre : — Enfin, murmura-t-il, vous venez donc me prendre! — Comme la porte s'entr'ouvrait timidement, il ajouta : — Ce n'est que toi, Jeannie?

— Hélas! répondit-elle, Dieu sait que je donnerais ma vie pour vous rendre ceux que vous demandez; mais, là où elles sont, les chères âmes ne peuvent que vous attendre, et elles m'ont envoyée vers vous.

— Je te crois, balbutia-t-il, je te crois. — Il tendait machinalement les bras, et elle y plaça la petite Reinette, quoique celle-ci se débattît un peu effrayée. — Le dernier que j'ai perdu avait cet âge-là, — dit Job après l'avoir regardée dans une sombre rêverie. La croix d'or qu'elle n'avait jamais cessé de porter attira tout à coup son attention. — Maharit! s'écria-t-il. — Et il embrassa le bijou avec un tel emportement que l'enfant se mit à crier. — Maharit! répéta Job à plusieurs reprises. Il fondit en larmes. Jeannie pleurait aussi, et pour la première fois depuis bien longtemps le pauvre homme sentit son cœur se détendre.

— Mon Dieu! dit Jeannie, promenant des regards navrés autour de cette misérable hutte, est-ce bien vous qui pouvez vivre ici, Job?

— Va! bientôt je ne serai plus seul, répliqua-t-il en montrant le ciel et avec un accent qui disait assez l'horreur du supplice auquel

ce caractère sociable, cette âme expansive, s'étaient volontairement condamnés.

— Je vous comprends, interrompit Jeannie; mais la mort serait un trop triste remède. Vous guérirez, si vous voulez seulement renoncer à cette idée fixe qui vous a fait perdre la tête, et retourner chez vous.

Il répondit : — J'ai juré...

— Si j'avais agi comme vous, cette enfant-là n'aurait pas de pain.

— Tu étais moins coupable que moi, Jeannie ; tu n'avais fait de mal qu'à toi-même, et il paraît que moi j'en ai fait beaucoup aux autres.

— Quant à cela, je ne le croirai jamais, répliqua-t-elle avec indignation. Vous étiez le meilleur et le plus charitable de tout Bréhat. Si la musique était un péché, on ne nous la promettrait pas en paradis, et Dieu ne vous avait pas donné du talent pour n'en rien faire. M. le recteur défendrait volontiers aux oiseaux de chanter; mais les oiseaux ont plus de sagesse que vous, ils ne l'écoutent pas.

Un sourire triste effleura les lèvres de Job.

— Il faut bien se sauver à tout prix de l'enfer quand on a au ciel ce qu'on aime.

— Il faut d'abord, riposta Jeannie en prenant sa fille sur ses genoux, porter sa part de peines sans penser à soi-même, en vivant pour quelqu'un. — Elle se leva, alluma un bon feu de goëmon, le fit boire, le couvrit de sa cape, puis, voyant que la fatigue d'avoir parlé le conduisait au sommeil, voulut prendre congé de lui. — Demain, dit-elle tout bas, je vous amènerai la sœur.

— Reste, balbutia Job, presque endormi et la retenant par la main; reste, répétait-il comme en rêve.

Elle se rassit, partagée entre la compassion et la crainte. Elle voyait le soleil baisser de plus en plus, et croyait entendre ce premier frémissement à la suite duquel la mer se répand avec une prodigieuse rapidité. Pourtant il lui en coûtait de partir au moment même où elle était utile : le contact de sa main semblait en effet rafraîchir la main sèche et brûlante de Job, dont la respiration devenait plus légère, et Jeannie ne s'en étonnait pas, car souvent elle avait calmé ainsi son enfant malade.

Que faire? Chaque fois qu'elle se levait, décidée à s'éloigner, une plainte l'arrêtait. Un peu de temps se passa ainsi; enfin elle prit son parti, non sans effort, et sortit doucement.

A la vue de la mer, un cri lui échappa. Le flot avançait si vite qu'à peine le pied posé sur la chaussée, on eût été enveloppé par lui. La grande bataille périodique qu'il livre aux écueils s'engageait;

il enlaça d'abord les roches les plus avancées avec les mille circonvolutions d'un animal félin qui joue avant de dévorer, léchant leur base comme prélude à l'assaut et gagnant du terrain de tous les côtés à la fois. Sa marche, dissimulée par les accidens de la grève, n'avait encore rien de formidable en apparence; quelques secondes de plus cependant, et l'imprudent qui se fût aventuré au milieu des rochers encore découverts eût été englouti.

Jeannie savait à quoi s'en tenir. Affaissée sur le rivage, elle suivait d'un œil morne les manœuvres perfides de la mer qui rétrécissaient de plus en plus ce plateau semblable tout à l'heure à une lande immense. Un seul espoir lui restait, celui de héler quelque barque à la mer haute, encore était-ce là une ressource douteuse, car on était en pleines *malines* de l'équinoxe, et par ce temps-là les barques ne sortent pas volontiers du port, où d'ailleurs sa voix ne pouvait parvenir. Elle appela cependant de toutes ses forces, et Reinette joignit des cris perçans aux siens; mais un vent furieux qui s'était élevé vers le coucher du soleil empêchait qu'elles ne s'entendissent elles-mêmes. Il souffla bientôt si violemment qu'il fallut, au risque d'être emporté, rentrer dans la cabane. A sa grande surprise, Jeannie trouva Job debout et vêtu d'un méchant habit déguenillé. Ne la voyant plus auprès de lui au réveil, il s'était levé pour s'assurer de ce qu'elle était devenue.

— Ah! dit-il avec un soupir de soulagement, je n'ai donc pas rêvé!

Jeannie lui montra par la porte ouverte les grandes eaux qui s'enflaient de plus en plus.

— Eh bien! s'écria Job, emporté par un mouvement de joie irréfléchie, vous êtes à l'abri toutes les deux. Attendez.

— Attendre demain? Et jusqu'à demain que penseront mes frères? Ils auront un motif de plus pour m'humilier, comme si ce n'était pas assez!.. murmura-t-elle, ne pouvant retenir une larme.

Depuis quelques minutes, Job ne se sentait plus malade d'esprit ni de corps. Sa maladie n'était en somme que le vertige produit par cette contemplation de nous-mêmes qui est une forme ascétique de l'égoïsme; l'intérêt subitement réveillé dans son cœur pour une autre créature l'en avait délivré. Il voulut sortir malgré sa faiblesse, fit des signaux, essaya d'allumer des feux de détresse, mais la fureur des élémens croissait, annonçant de plus en plus une nuit de tempête; le vent éteignait le feu, emportait la voix, et aucune barque ne se montrait sur les liquides montagnes d'un vert écumeux, menaçant, qui avaient pris la place des roches submergées.

— Allons! dit Jeannie le rejoignant après avoir calmé sa fille, qui se désolait de ne point rentrer souper, allons, Job, du temps

qu'il fait vous ne pouvez rester dehors. Le mal est sans remède. Autant n'y plus penser! — Ses yeux étaient rouges néanmoins.

Job voulait qu'elle prît pour la nuit l'avant de la cabane; elle s'y refusa obstinément et coucha Reinette dans l'étable après lui avoir donné sa part d'un repas de laitage et de patates qui excita l'appétit du malade lui-même, habitué à une chère moins bien préparée. Ensuite Jeannie entreprit de raccommoder les haillons de son hôte sans rien dire, car elle avait le cœur serré. Job se taisait aussi. Il était honteux devant Jeannie de la misère et du désordre qui régnaient chez lui; il songeait à son ménage d'autrefois.

— Tu me rappelles, dit-il enfin, ce que ma défunte répétait toujours de toi : « Cette fille-là vraiment a des mains de fée. » Je m'étonne, sais-tu? qu'il ne se soit pas trouvé un garçon d'esprit pour faire de toi sa femme.

— Je crois bien, mon pauvre Job, que vous avez encore la fièvre, personne ne voudrait m'épouser, et, cela vous surprendra peut-être, je ne me soucierais, moi non plus, de personne.

— Parce qu'un seul pouvait te plaire? dit Job avec une pointe de mauvaise humeur.

Jeannie secoua tristement la tête. — Un homme capable de faire son plaisir du malheur d'une fille de dix-sept ans qui n'a pas de mère, un pareil homme, que Dieu lui pardonne, n'est pas digne d'élever son enfant. Ma Reinette est mieux sans lui.

— Pourquoi donc n'en pas vouloir un autre?..

— Qui me reprocherait ma faute?.. Bonsoir, Job. Il est temps de dormir. Cette nuit ne sera pas longue. Je ne veux pas manquer la marée basse encore une fois.

Elle lui sourit de son beau sourire grave et alla retrouver sa fille dans l'étable. Job resta les yeux fixés sur le feu jusqu'à ce que le dernier tison fût éteint. Il était animé d'un besoin vague de dévoûment, d'activité. Quand il eut regagné sa couche, la même rêverie continua de l'obséder, chassant le sommeil. La tempête déchaînée au dehors eût suffi d'ailleurs pour l'empêcher de fermer les paupières, il semblait qu'elle voulût emporter la cahute, tant celle-ci craquait sur ses bases; les éclairs d'un orage terrible brillaient à travers le volet disjoint; une inquiétude toute paternelle lui vint que la toiture délabrée de l'étable ne préservât mal de la pluie Jeannie et son enfant. Il lui avait semblé entendre gémir la petite Reinette. Allumant donc sa lanterne, il écarta un peu les fagots qui séparaient ces deux réduits. Sous l'haleine tiède des vaches paisibles, elle dormait d'un sommeil aussi doux que si les anges l'eussent bercée au lieu du tonnerre et de la rafale. Jeannie n'avait ôté de ses vêtemens que la coiffe qui enfermait d'ordinaire sa chevelure magnifique. A demi

étendue sur l'épaisse litière, le front dans sa main, elle serrait son enfant contre elle, et leur attitude à toutes deux évoqua pour Job une vision de la crèche de Bethléem. Il n'osa faire un pas de plus, ses genoux fléchirent. Pour la première fois, il était frappé de la beauté de Jeannie. En admirant la grâce chaste de son sommeil, il sentait une corde depuis longtemps muette vibrer au plus profond de lui-même, il sentait renaître les transports que l'inspiration lui prêtait autrefois, la joie de vivre! Effrayé d'abord, il laissa rentrer en lui peu à peu, sans leur opposer de résistance, les forces, les aspirations, les désirs si longtemps conjurés par le plus implacable exorcisme. Ce fut pour Job comme un réveil de la nature, de la raison, de l'homme tout entier. La rhétorique farouche du recteur s'envolait en fumée, de célestes violons chantaient plus haut que l'orage, et ce miracle s'opéra par la puissance d'une femme endormie. A l'aube, Job reposait enfin, vaincu par l'accablement qui peut suivre une telle crise; la mer grondait moutonneuse dans le lointain comme un monstre dompté, une belle journée se levait sur les grèves humides que Jeannie traversait d'un pas lent. Son nom fut le premier mot qui vint aux lèvres de Job, mais elle ne l'entendit pas, et lui, ne trouvant plus rien d'elle, aurait pu croire à une illusion de la fièvre et de la nuit, si la place qu'avait foulée son corps ne fût restée tiède sur la litière de l'étable. Il s'y jeta pour verser des larmes de reconnaissance qui furent ce matin-là toute sa prière au vrai Dieu qui l'avait délivré.

IV.

L'orgueil humain est si fort néanmoins que Job dut se donner à lui-même un prétexte, une excuse, pour quitter sa solitude. Il ne lui dit point un adieu définitif, il ne convint point qu'il allait manquer à son vœu téméraire d'y rester toujours; il crut, en cédant à l'instinct qui le poussait sur les pas de Jeannie, n'accomplir qu'un devoir, le devoir impérieux de la défendre. Un beau dimanche de printemps, il se mit en marche. Devant lui, Bréhat souriait comme l'espérance dans sa fraîche robe de petit blé nouveau, toute la partie sud de l'île n'était plus qu'un tapis de jacinthes, d'anémones, de narcisses et de violettes; les papillons ouvraient leurs ailes neuves, les tristes maisonnettes grises étaient devenues roses, de la couleur des fleurs de pêcher qui festonnaient leurs murs et contre lesquelles s'escrimait déjà le bec acéré des mésanges et des troglodytes, ces destructeurs du fruit en germe. Le nord, lui aussi, s'était paré, quoique d'une façon plus modeste; les primevères qu'on appelle *bouquets de Pâques* y prodiguaient leurs étoiles d'or dans toutes les

fissures du granit. Il n'était pas jusqu'aux *douès* qui retiennent l'eau douce dont la surface ne fût couverte d'un réseau de fleurettes blanches que devait écarter le bras nu des jeunes filles pour puiser à ces citernes.

Le printemps est certainement sur toute la surface du globe le plus grand bienfait dont il nous soit donné de jouir, mais le printemps de Bréhat, qui suit un hiver désolé, qui précède un été aride, a dans sa courte durée des attraits incomparables. Il paraît être le résultat d'un coup de baguette magique, ou plutôt il nous force de croire à la fée décrépite laissant tomber du même coup les guenilles de la misère et les rides d'un siècle : le rocher se métamorphose en bouquet; depuis le grain de sable plus brillant, l'algue plus fraîche, jusqu'au ciel dont les étoiles dilatées s'allument d'un feu plus vif, tout est transformé, rajeuni. L'azur prend une prodigieuse transparence qui se communique à la mer. L'aurore et le couchant deviennent si limpides que les îlots, les navires lointains, semblent eux-mêmes à certaines heures découpés dans l'éther bleuâtre ou rosé; plus de crépuscule; les nuits sont chargées de ce parfum enivrant entre tous, odeur de séve qui fermente à la fois dans les touffes tendres d'herbe nouvelle, dans les branches fleuries du lilas, dans la vigne qui pleure, et dans ces prairies sous-marines dont les fruits phosphorescens, les rameaux déliés comme des cheveux d'ondine, sont jetés en tribut au rivage.

Mille influences molles et caressantes s'étaient donc emparées de Job avant même qu'il n'entrât dans le bourg, où tout faisait silence, comme il convient à l'heure des vêpres. Le sémaphore avait replié ses grands bras, l'ombre fugitive des nuages tachait çà et là le sable limoneux du Port-Clos, où quelques barques de pêche dormaient échouées sur le flanc autour d'un cotre à sec, ses voiles nonchalamment carguées; on eût dit que toute la nature se soumît au repos du dimanche. A plus forte raison, les rares boutiques étaient-elles fermées, sauf celle du barbier, — qui est un lieu de réunion pour les causeurs, une sorte de club où se brassent les nouvelles, — et le cabaret. L'un se trahit sournoisement par un bouchon de bruyères, l'autre s'annonce de loin par un plat à barbe violemment enluminé qui se balance à toutes les brises. Une petite glace fait en outre partie de l'enseigne; ce fut là que les yeux surpris de Job rencontrèrent un visage qui leur parut à peine humain, tant il disparaissait dans une épaisse toison. — Grand Dieu ! pensa-t-il, Jeannie m'a vu ainsi ! — Et, comme s'il n'eût pas abjuré toutes les vanités de ce monde, il entra dans la boutique, où, grâce à un rasoir agile, l'ermite de Lavret disparut pour toujours, cédant la place à Job le violoneux, fort amaigri, les joues creuses, vieilli de dix an-

nées au moins, comme on peut l'être au retour d'une excursion en purgatoire.

Avec son visage d'autrefois, il aurait bien voulu retrouver ses anciens habits, toujours d'une propreté recherchée, qui l'avaient fait surnommer le *farôd*. Faute de mieux, le barbier lui prêta un de ces surcots de laine tricotée qui ressemblent à des cottes de mailles, un pantalon de toile et du linge frais, sinon fin. En l'aidant à faire sa toilette, il bavardait sans interruption. Il n'osa le plaisanter sur son retour imprévu, car on se rappelait juste assez Job Sainquer à Bréhat pour savoir que, malgré sa bonhomie habituelle, il n'était point patient; mais après avoir parlé de tout le monde avec plus ou moins de malice, il ne put s'empêcher de faire allusion à ce qui était depuis la veille le gros événement de l'île. — Ma foi! dit-il, on sera diantrement content de te voir rentrer chez toi, rien que pour ne plus entendre M. le recteur jeter du matin au soir ton exemple à la tête de ceux qui n'étaient pas ermites. Pauvre homme! était-il fier de son ouvrage; on aurait dit qu'il parlait de saint Modé en personne. Aussi depuis hier que les Kerlanou t'ont dénoncé, il est comme furieux; ce n'est pas à toi qu'il en veut le plus pourtant, c'est à Jeannie; il se reproche d'avoir jamais cru à rien de bon de la part de cette éhontée... Oh! il l'a nommée en chaire de bien d'autres noms, et il a défendu aux gens qui se respectent de la recevoir dorénavant; c'est d'après son conseil, à ce qu'on dit, que son frère l'a chassée.

— Ils ont chassé Jeannie! répéta Job atterré.

— Cela valait mieux que de la tuer, comme son frère le voulait d'abord. Dame! tu comprends que pour une famille qui a déjà enduré ce qu'enduraient les Kerlanou, c'est un rude affront! Passer de nuit la mer pour damner les saints... — Et le barbier partit d'un gros rire, assez vite interrompu du reste, car le poing de Job s'abattit sur son épaule de manière à lui prouver que les macérations n'ôtent pas toute vigueur.

— Tu mens! cria-t-il, Jeannie est une honnête fille que son bon cœur conduisait auprès d'un malade.

— Malade ou galant, cela m'est égal, dit le barbier en se frottant le dos, mais tu ferais mieux de ne pas assommer les gens parce qu'ils te répètent ce que tout le monde sait... Je ne prendrais pas si chaudement à ta place le parti de Jeannie. Qui a bu boira. Ce n'est point ta faute si elle allait te chercher!

Job comprit que tout ce qu'il pourrait dire serait inutile, et sortit de la boutique éperdu. Il ne savait où retrouver Jeannie, il ne voulait pas achever de la perdre en parlant d'elle à des gens incrédules ou prévenus. Tout à ses réflexions, il marchait droit devant lui, et

se trouva soudain au milieu du cimetière. Le cimetière de Bréhat entoure l'église; une intimité quasi orientale y règne entre les morts et les vivans. Chacun le traverse en allant à ses affaires, on s'y arrête pour causer, quitte à saluer d'une aspersion les tombes amies sur son passage, car un rameau de buis trempe toujours dans le *dahen* qui retient l'eau bénite. Parfois la tombe est vide; on y lit alors : *A la mémoire de..., mort en mer...* Sur d'autres, cette formule est suivie des quatre mots sinistres : *et de tout l'équipage.* Certaines tombes ne portent aucun nom. Les naufrages ne sont pas rares dans ce dédale d'écueils, et plus d'un cadavre a été jeté par le flot sur les grèves, où la piété publique recueille ces tristes débris. Il n'est pas de famille dans l'île à qui l'océan n'ait pris quelqu'un des siens. Les mères peuvent donc dire lorsqu'elles apportent un drap blanc pour ensevelir l'inconnu : — Je rends ce qu'une autre aura donné, j'espère, à mon garçon. — Le même sentiment de solidarité touchante fait entretenir avec soin ces tombes anonymes.

La vue du cimetière changea pour un instant le cours des pensées de Job. Il chercha d'un regard que le remords voilait de larmes la place où reposaient les siens, et, avec autant d'émotion que de surprise, trouva les tertres alignés où se lisait le nom de Sainquer jonchés de coquillages; une couronne fraîche ornait chaque chevet.

— Savez-vous qui prend soin de ces tombes? demanda-t-il à une bourgeoise qui priait agenouillée quelques pas plus loin. — La vieille dame ne leva point la tête.

— Une hypocrite, dit-elle sans le regarder, une fausse Madeleine. Elle nous a bien trompés, nous qui croyions que la reconnaissance l'amenait auprès de ceux qui dorment là, tandis qu'elle venait par ruse pour mieux cacher le mal qu'elle faisait en secret, depuis longtemps sans doute.

Job ne répondit rien, et entra dans l'église, où il se tint sur le dernier rang, cherchant avec angoisse la malheureuse Jeannie. Il ne l'aperçut point, mais l'œil perçant du recteur le découvrit en revanche, si bien caché qu'il crût être. M. Clech prêchait au moment même, et les paroles se glacèrent sur ses lèvres courroucées. Chez lui, la stupeur cédait vite à l'emportement; aussi, le bras tendu dans la direction de l'ennemi dont il désespérait désormais d'écraser la tête: — Oui, reprit-il, continuant son allocution, le diable peut prendre toutes les formes. Tantôt nous le voyons se déguiser en femme impudique pour aller troubler quelque effort de pénitence, tantôt il cherche à nous tromper par les apparences mêmes du repentir. Point d'indulgence coupable, point de lâche atermoiement! Dieu

châtia la concupiscence en l'exilant du paradis terrestre; ne soyons pas plus clémens que Dieu!

Tous les regards se tournèrent vers le point de l'église qu'indiquait le bras vengeur de M. Clech, et des chuchotemens coururent de bouche en bouche lorsqu'on reconnut Job, qui écoutait d'un air d'indignation et de défi l'arrêt prononcé à la fois contre lui et contre Jeannie. Sur plusieurs bancs, jaloux de montrer une ferveur particulière, le chuchotement grossit en murmure plein de menaces, et on ne sait quelle protestation s'en serait suivie, si le guetteur, qui était un homme de sens, n'eût quitté la stalle qu'il occupait dans le chœur pour aller prendre le bras de l'intrus. — Allons, dit-il tout bas, assez de scandale en effet. Tu as eu tort de te montrer ici. Sors avec moi.

Job, dégoûté pour jamais de l'obéissance passive, était résolu d'attendre qu'on osât le relancer; mais le guetteur ayant dit plus bas encore : — J'ai à te parler de Jeannie, — ce nom fit merveille, et il le suivit.

Lorsqu'ils furent dans le cimetière : — Je comprends pourquoi tu es venu, dit le guetteur d'un ton amical, quoique sévère; tu n'as pas voulu la laisser seule en face du danger, mais en courant après elle au lieu de rester là-bas, malade comme elle l'avait dit, tu donnes raison aux mauvais propos. Va-t'en donc et sois tranquille. Je la ferai passer sur le continent, chez des amis qui lui trouveront une bonne place. Mieux vaut servir les étrangers que des parens comme les siens.

— Est-il donc vrai qu'à cause de moi ses frères l'aient maltraitée?

— Bah! ils ne demandaient qu'un prétexte pour se débarrasser d'elle et de la petite; le prétexte était bon. Sans moi, Jeannie aurait été à son retour de Lavret huée dans la rue; aucune porte ne se serait ouverte pour la recevoir.

— Elle est chez vous! s'écria Job avec effusion, vous ne la croyez pas coupable!

— Coupable ou non, elle a besoin d'être défendue. J'ai été autrefois le parrain de son enfant, je n'oublie pas à quoi cela m'engage; mais tu n'as pas comme moi soixante ans et les droits d'un vieux camarade de son père. Un homme de ton âge et de ta réputation ne protége point les filles. Si Jeannie m'avait écouté, elle serait allée moins souvent dans votre maison, du temps même de ta défunte. Sais-tu ce qu'on disait? Que la chère femme n'était point assez jeune ni assez jolie, qu'elle n'avait point assez d'esprit surtout pour t'attacher, toi qui avais si longtemps passé pour volage, et que la Jeannie était ensorcelée par ton violon.

— Vous saviez bien que ce n'était pas vrai.

Le guetteur tira de sa pipe courte une bouffée insouciante. — Je ne m'occupe guère de ce qui ne me regarde pas; mais les gens avaient le droit de parler. Il n'y a pas de raison pour qu'on croie à la sagesse d'une fille qui a été folle une fois, et, s'il faut que je te le dise, je t'ai toujours jugé un peu fou, toi aussi. L'homme n'est pas au monde pour chanter comme une cigale, et tu n'as su faire que cela jusqu'au moment où le désespoir t'a mis de nouvelles sottises en tête. Maintenant je ne m'étonnerais pas que le mois d'avril t'eût féru d'un caprice pour la première venue. Voilà mon opinion.

Ces dures paroles dans une autre bouche eussent irrité Job, mais de l'unique protecteur de Jeannie il pouvait tout supporter. — Eh bien! dit-il avec un demi-sourire, nous allons voir si votre opinion ne changera pas. Vous me faites du tort sur un point, je suis fou peut-être, mais je ne suis pas méchant, et il me semblerait être le pire des hommes, si j'avais eu seulement la pensée d'abuser de la triste position de Jeannie.

— Bah! dit le guetteur d'un ton d'amertume gouailleuse, comment se ferait-on scrupule de perdre les filles déjà perdues?

— Arrêtez! s'écria Job avec feu. On n'appelle pas fille perdue une mère telle que Jeannie, et quant à moi, je l'estime tant que je serais prêt, si je ne craignais d'être trop vieux déjà pour lui plaire, trop fou, comme vous dites, pour qu'elle aît confiance... Tenez, ne vous moquez pas de moi,... cette idée-là m'est venue tout à l'heure à l'église, elle ne peut donc pas être mauvaise... Croyez-vous qu'elle voudrait d'un veuf pour mari?

— De toi! s'écria le guetteur en laissant d'étonnement choir sa pipe.

— Vous me trouvez trop vieux? insista Job.

— Sans doute, fit Belle-Langue, se remettant peu à peu, la différence d'âge est grande; elle n'a guère qu'un an de jeûne (on désignait ainsi les filles majeures à Bréhat sous le règne du recteur Clech), et tu as près de trente-cinq ans; mais ce n'est pas cela que je veux dire... On n'aurait jamais vu dans l'île de mariage pareil...

Tout en longeant le Port de la Corderie, ils avaient atteint l'ancienne demeure de la famille Sainquer. Job détourna la tête pour ne point la voir. — Ma pauvre maison, dit-il, mon pauvre jardin, si propres autrefois, si jolis!...

— Eh! regarde-les, dit le guetteur, ils sont toujours les mêmes. Jeannie ne t'a donc pas dit qu'elle y veillait?

Job joignit les mains suffoquant, hors de lui. — Encore! s'écria-t-il. Elle a gardé ce que j'abandonnais, mon foyer, mes tombeaux, elle m'a sauvé quand je croyais mourir, elle m'a rendu la raison en

me parlant de moi-même dans un moment où il aurait été si naturel de ne penser qu'à elle, qui bravait la calomnie, qui risquait de priver son enfant d'abri et de pain pour secourir un malheureux incapable de comprendre ses bienfaits ni de les reconnaître. Et aujourd'hui elle va partir sans me laisser savoir seulement qu'à cause de moi elle est chassée de sa maison, de l'église, du pays...

— Ma foi, tout cela est la vérité, dit le guetteur, qui depuis quelques secondes persistait à se frotter un œil du revers de la main en étouffant de gros jurons, ce qui était chez lui signe d'attendrissement; quand je disais, comme je ne me suis pas gêné pour le faire plus d'une fois : — Ce maudit Job! — elle me reprenait : — Je ne suis pas fâchée de souffrir un peu pour lui, parrain, il a été si bon pour nous deux. Ayez bien soin qu'il ne devine jamais pourquoi nous avons quitté l'île. Cela lui ferait trop de peine. Si vous allez à Lavret, dites-lui que j'ai trouvé de bons gages sur le continent et que cela m'a décidée.

Le magasin où s'abrite le bateau de sauvetage, et dont fait partie la chambre du guetteur, n'était plus qu'à deux pas. — Me refuserez-vous de la voir? demanda Job.

— Parbleu! dit le guetteur, se frottant l'œil de plus belle; puisqu'il est convenu que tu ne feras jamais que des sottises, fais-en donc une de plus!

La petite Reinette jouait sur le pas de la porte, tandis que sa mère, en prévision du prochain départ, formait un paquet de quelques hardes. Quand Job entra le premier, Jeannie poussa un cri de surprise, presque d'effroi, qu'il étouffa en l'embrassant. Longtemps il la retint frémissante dans cette étreinte, dont elle ne cherchait pas à s'arracher, car ce devait être, pensait-elle, le dernier, l'unique baiser échangé entre eux.

— Je suis contente, murmura-t-elle, d'avoir pu vous dire adieu.

Sa voix tremblait; Job sentit qu'elle partageait son trouble, et le courage de parler lui vint.

— Adieu? répéta-t-il tout bas. Si tu veux, nous ne dirons jamais ce mot-là, Jeannie. Ne m'as-tu pas appris que l'on pouvait toujours porter sa charge de peines en vivant pour quelqu'un? Pour qui veux-tu que je vive, si ce n'est pour toi?

Elle se dégagea de ses bras, n'osant comprendre, et si pâle que Belle-Langue, qui entrait à son tour, courut la soutenir. — Tu ne parles pas comme il faut, dit-il à Job. — Soulevant avec sa brusquerie ordinaire Reinette, qui le suivait : — Ce qu'on te demande, Jeannie, c'est si tu veux donner un père à ma filleule?

Elle s'appuya contre le mur et ferma les yeux, incapable de répondre, prise de vertige; cette joie inattendue l'accablait. — Et il y

avait de quoi vraiment, dit-on plus tard dans le bourg. Tout à l'heure seule au monde, déshonorée, pauvre, sans refuge, rencontrer à la fois la réhabilitation, l'aisance, un mari!.. Non, ce n'était pas cela, et le guetteur le vit bien, tout ignorant qu'il fût des choses du cœur; Job le vit mieux encore. Sur un point, les méchans avaient eu raison; rarement la méchanceté se trompe tout à fait. A son insu peut-être, mais depuis longtemps, Jeannie aimait le violoneux.

Le recteur n'eut pas le chagrin de bénir leur mariage, il périt presqu'à la veille du jour fixé en travaillant avec la vigueur d'un matelot et le zèle d'un apôtre au sauvetage de la *Rose-Marie*, qui se perdit, comme on sait, en vue du Pan. Peut-être mon pauvre ami Belle-Langue n'eût-il pas entrepris ce sauvetage, le jugeant impraticable, si M. Clech n'eût donné un exemple héroïque. Le canot ne revint point, c'était prévu d'avance; du moins l'absolution fut-elle portée aux trois matelots et au mousse qui montaient la *Rose-Marie*. Le pasteur donna sa vie pour le troupeau qu'il avait si rudement conduit par les plus âpres chemins, et son martyre consacra des enseignemens que Bréhat se rappelle encore avec vénération. De fait, M. Clech n'a pas été remplacé; son successeur, un jeune citadin, susceptible de prendre le mal de mer et incapable de prêcher en breton, n'est nullement populaire; on le traite de « poule, » d'autant qu'il ne voit pas grand mal aux danses du dimanche, qu'il invite à dîner le maître d'école, et que souvent le soir il s'arrête, comme moi, sous la treille de Job Sainquer pour entendre un air de violon. Un violon neuf, est-il besoin de le dire? a pris la place de l'ancien sur le manteau de la grande cheminée, théâtre d'un auto-da-fé lamentable. Du reste, Job n'en joue plus guère que pour sa femme et ses enfans,... ses enfans, car la petite Reinette a un frère auquel on trouve les yeux bleus de Maharit.

Une influence aussi douce qu'irrésistible fixe et fortifie tous les jours ce que le caractère de Job avait de faible, d'inconstant, de passionné. Que désirerait-il maintenant? L'idéal dont ce pauvre barde campagnard n'a jamais su le nom, mais qu'il avait poursuivi jusque sur son rocher de torture, s'est donné à lui, il le possède. La petite maison de la Corderie est remplie de chansons comme par le passé, elle est la plus riante, la plus hospitalière de tout Bréhat. Chacun a quelque bonne raison d'aimer les Sainquer. Personne ne se souvient plus de l'ermite de Lavret ni de Jeannie Kerlanou, personne, sauf eux-mêmes, qui n'oublient ni l'un ni l'autre qu'il suffit d'unir deux infortunes dans un esprit d'amour et de dévoûment pour en faire du bonheur.

TH. BENTZON.

JEAN DE BARNEVELD

The Life and death of John of Barneveld, by John Lothrop Motley. London 1874.

I.

M. Motley a raconté la longue lutte soutenue par les Provinces-Unies des Pays-Bas contre la puissance espagnole, et son livre est resté l'un des monumens historiques les plus importans de notre temps. Il avait mené son œuvre jusqu'au moment où, de guerre lasse, l'Espagne consentit, après quarante ans d'efforts inutiles, à une trêve de douze ans. La morgue de ses négociateurs n'avait pas voulu s'abaisser complétement devant les Hollandais : ils s'étaient refusés à reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies d'une façon explicite et définitive; ils se déclaraient seulement dans l'article premier de la trêve « contens de traiter avec lesdits seigneurs estats-généraux des Provinces-Unies, en qualité, et comme les tenant pour pays, provinces et estats libres. »

Le nouvel ouvrage de M. Motley est la suite de l'histoire de *la Fondation de la république des Provinces-Unies*, et l'on y retrouve les mêmes qualités, l'art de peindre, la profondeur des vues, une chaleur généreuse, une ironie puissante. Il avait conduit les états jusqu'au triomphe; il les montre au lendemain de la victoire pendant la période qui servit de prélude à la guerre de trente ans. Cette époque est comme les heures solennelles qui précèdent les tempêtes : on éprouve une sorte d'angoisse singulière pendant l'exposition du grand drame qui devait couvrir l'Europe de sang et de ruines. La Providence, avant de frapper ses coups sur les peuples, semble se préparer en frappant d'abord des hommes, et quels

hommes! Henri IV, Barneveld. En dépit de son titre, le livre de M. Motley n'est pas une simple biographie. Barneveld est la figure autour de laquelle il a groupé l'histoire de l'Europe; les dépêches inédites du grand avocat de Hollande lui ont fourni les élémens d'un ouvrage où la richesse, la profusion des détails, ne font que par instans disparaître une trame forte et unie. M. Motley a pu pendant plusieurs années fouiller les archives de La Haye; dans leur poussière, il a su retrouver les fils embrouillés de la diplomatie la plus savante, la plus prudente à la fois et la plus hardie, et il n'est pas étonnant que le politique qui pendant si longtemps avait tenu ces fils ait captivé son esprit, et qu'il l'ait suivi avec une sorte de pitié jusque sur l'échafaud où il expia le crime d'avoir trop aimé son pays, et d'avoir un moment servi de barrière à l'ambition d'un de ces hommes qui sont les glaives vivans d'une invincible fatalité.

Au moment en effet où s'ouvre la trêve qui couronnait les efforts des Provinces-Unies, deux hommes les résument pour ainsi dire aux yeux de l'Europe : Barneveld et Maurice de Nassau, l'homme d'état, le soldat. Maurice, entouré des trophées de cent combats, regardé par tous les hommes de guerre comme un maître, tirait encore une sorte de caractère sacré, aux yeux de la Hollande et de tous les pays protestans, du souvenir de son père, Guillaume le Taciturne, tombé sous le poignard d'un assassin. Il était la plus grande figure après Henri IV; qui pouvait se comparer à lui? Était-ce Jacques d'Angleterre, poltron, bavard, pédant et théologien couronné, ou le faible descendant de Philippe II, ou l'empereur d'Allemagne, Rodolphe, enfermé dans le Hradschin de Prague, toujours en querelle avec ses frères, réduit à l'impuissance et cherchant l'oubli dans ses galeries de tableaux, ses écuries, ou dans le ciel avec Kepler? Si Guillaume le Taciturne n'avait été assassiné, il est probable qu'il fût devenu roi : son fils pouvait sans crime aspirer à porter une couronne, d'autant plus qu'il n'ignorait point que l'indépendance absolue des Provinces-Unies, pour ne pas déplaire à l'Angleterre et à la France autant qu'à l'Espagne, ne laissait pas que de leur sembler quelque chose d'un peu trop audacieux. Tout le monde se souvenait encore que, dans leur détresse, les Provinces-Unies avaient cherché d'abord des rois à l'étranger. Au moment où Guillaume avait été assassiné, elles s'étaient crues d'abord perdues. Maurice n'avait que dix-huit ans; on avait imploré Élisabeth, Henri III; le roi de France, menacé par la ligue dans son propre royaume, ne songeait qu'à se défendre lui-même. Élisabeth reçut à Greenwich les ambassadeurs qui lui offraient la couronne des Pays-Bas, elle répondit qu'elle était avancée en âge (cela se passait en 1585), sans enfans, et qu'il n'y avait dans sa maison aucun prince qui pût aller prendre

les rênes du gouvernement à La Haye. Elle ne se souciait guère d'augmenter l'héritage du fils de la reine d'Écosse; elle se contenta donc de promettre aux états aide et appui. Au moment où la trêve fut signée entre les états et l'Espagne, Élisabeth ne régnait plus, mais des garnisons anglaises occupaient encore Flessingue, Ramekens et Brille, comme gages de la dette contractée par la Hollande envers l'Angleterre, et Jacques tenait vis-à-vis des états le langage d'un protecteur bien plus que d'un allié. Henri IV lui-même, qui était l'ami le plus sincère des « nobles, hauts et puissans seigneurs, messeigneurs les estats, » les tenait pour libres, mais non pour souverains, Francis Aerssens, l'envoyé des états, fut reçu et traité par lui avec les plus grands honneurs aussitôt après la signature de la trêve. L'ambassadeur d'Angleterre à ce propos demanda au roi s'il entendait continuer sa protection et son assistance aux états pendant la durée de la trêve. « Oui, répondit Henri. — Et pendant quelques années après? — Non, je n'entends pas offenser le roi d'Espagne de gaîté de cœur. — Mais ils sont libres! répliqua l'ambassadeur, le roi d'Espagne n'aurait aucun sujet d'offense. — Ils sont libres, dit Henri, mais non souverains. » — « Jugez, écrivait Aerssens à Barneveld dans la dépêche où il raconte cette conversation, dans quels termes nous serons avec l'Espagne à la fin de la trêve, si nos meilleurs amis font entre eux cette distinction à notre désavantage. Ils insistent sur cette différence entre la liberté et la souveraineté, considérant la liberté comme un état moyen entre la servitude et la souveraineté. »

Henri IV disait vrai : messeigneurs les états étaient libres, ils avaient conquis cette liberté par les plus généreux efforts; mais leur souveraineté était vague et indécise, parce qu'elle n'était point personnifiée dans un homme ou dans une dynastie. Leur état politique n'était défini par aucune constitution. Les Provinces-Unies n'étaient qu'un faisceau de provinces qui avaient fini par tomber dans l'héritage d'une famille étrangère, de cités qui avaient conquis ou acheté des libertés municipales. L'union d'Utrecht contractée en 1579 n'était qu'une ligue de provinces et de villes rebelles, un contrat qui n'était fait que pour la guerre, un traité. Les articles d'union réservaient formellement à chacune des sept provinces tous les pouvoirs qui n'étaient pas nécessaires au gouvernement pour mener à bonne fin la lutte entreprise contre le suzerain espagnol.

Pendant la chaleur de la guerre, les vices inhérens à toutes les ligues n'avaient point apparu; la province de Hollande avait joué le rôle prépondérant, car presque toute la richesse de la confédération y était concentrée, et c'est la puissance de l'argent qui avait fini par

venir à bout de l'Espagne (le revenu des Provinces-Unies allait de pair avec celui des plus grandes puissances; à la fin de son règne, Élisabeth avait de la peine à trouver 15 ou 17 millions par an, les Hollandais fournissaient souvent jusqu'à 25 millions par an au trésor); mais, quand la victoire couronna les efforts des états, on put se demander ce que serait en réalité ce gouvernement que l'Europe était forcée de reconnaître. Les Provinces-Unies ne resteraient-elles qu'une ligue ou deviendraient-elles une nation? L'instinct de conservation, plus fort que les traités et les conventions écrites, devait pousser invinciblement vers l'unité politique un peuple dont le territoire avait été artificiellement découpé par l'histoire. Les Provinces-Unies vivaient bien en république, elles avaient secoué le joug d'un souverain étranger; mais elles n'avaient point de haine héréditaire pour la monarchie, et tout s'inclinait naturellement devant Maurice, issu de la branche la plus illustre de la maison de Nassau, prince national dont la grandeur s'identifiait avec celle de la Hollande et qui à ce titre avait le vrai caractère des fondateurs de dynasties. Son ambition, s'il en avait, ne pouvait profiter qu'à son pays; il était d'assez grande race pour n'être séduit par les caresses ni du roi de France ni du roi d'Angleterre; sa vanité même était une force nationale. S'il ne devenait roi, il fallait que, sous un nom quelconque, il devînt le maître. L'homme qui avait livré tant de combats, fait tant de siéges, se contenterait-il, la paix venue, de donner des fêtes fastueuses comme un Spinola? Contemplez ses portraits, voyez cette face énigmatique, cet œil d'acier, dur et implacable, cette bouche serrée, cette mâchoire puissante, ce front hautain; il affectait la simplicité, portait un costume sombre et ne laissait deviner son rang qu'au collier de diamans négligemment enroulé autour de son chapeau de feutre. Taciturne comme son père, il passait des heures aux échecs; la guerre était son vrai passe-temps, et les hivers lui semblaient toujours trop longs. Il était prince et soldat; il avait son père à venger, son nom, sa nation, sa religion à défendre; en contentant son ambition et ses haines, il pouvait croire qu'il ne travaillait que pour sa patrie. Ayant à choisir, pour remplir ses desseins, entre le peuple, qui saluait en lui son héros, et de petites oligarchies marchandes qui voulaient défendre contre lui des priviléges municipaux et des prérogatives provinciales, il ne devait pas hésiter longtemps. Il se mit avec le peuple contre la bourgeoisie; il brisa tout ce qui pouvait menacer l'unité politique de la république naissante.

Un seul homme était assez grand pour lui faire obstacle : c'était Barneveld. Si Maurice était le général de la république, Barneveld en était le représentant politique. Né en 1547 de la vieille et honorable famille des Oltenbarneveld, il avait été quelque temps soldat

pendant les guerres de l'indépendance; mais son éloquence, son vaste savoir, le poussaient au gouvernement; nommé à vingt-neuf ans grand-pensionnaire de Rotterdam, il devint un des conseillers de Guillaume le Taciturne. Quand celui-ci périt, ce fut Barneveld qui fit nommer Maurice stathouder de Hollande, bien que le fils de Guillaume n'eût encore que dix-huit ans. Lui-même en 1586 fut nommé avocat de Hollande : sous ce titre, il devint le premier ministre des Pays-Bas; il regardait Maurice comme son pupille, le fit nommer stathouder dans les provinces de Gueldre, d'Utrecht, d'Overyssel; à vingt-quatre ans, le prince était stathouder dans cinq des sept Provinces-Unies.

Barneveld avait, sauf en ce qui regarde l'armée, des pouvoirs presque indéfinis. Il était ministre des affaires étrangères, et la collection de ses dépêches, consultées avec tant de fruit par M. Motley, est l'histoire de l'Europe pendant une longue période, écrite pour ainsi dire jour par jour. Vers la fin du règne d'Élisabeth, il alla à Londres pour négocier le départ des garnisons anglaises. Il eut avec la reine des entrevues orageuses. Élisabeth exigeait que les états payassent d'abord leur dette à l'Angleterre; elle menaçait sans cesse, si elle n'était payée, de faire sa paix avec l'Espagne. Barneveld réussit peu à peu à la ramener à d'autres sentimens. Il obtint une convention avantageuse, et quand il alla prendre congé, la reine lui dit : « Je vous aiderai, quand vous seriez dans l'eau jusque-là, » en montrant son menton. Barneveld retourna en Angleterre pour complimenter Jacques au nom des états, quand celui-ci monta sur le trône; enfin il prit la part la plus active aux négociations qui amenèrent la trêve de douze ans. C'est à ce moment que s'ouvre le grand drame que raconte éloquemment M. Motley dans son livre : le duel entre Maurice et Barneveld. Au lendemain pour ainsi dire de la paix, l'antagonisme commence. Louise de Colligny, la quatrième femme et la veuve de Guillaume le Taciturne, alla, à l'instigation de Maurice, demander secrètement à Barneveld si, dans l'intérêt des Provinces-Unies, il n'y aurait pas lieu de mettre la couronne sur la tête de son fils. Elle aimait Barneveld; celui-ci la vénérait profondément. Il lui déclara que son dévoûment à la maison d'Orange ne pouvait lui faire accepter cette pensée. Maurice avait des pouvoirs royaux, il était capitaine-général et amiral-général de cinq provinces. Il avait hérité de toutes les prérogatives des anciens ducs de Bourgogne, de Charles V lui-même, on augmenterait tant qu'il voudrait ses pensions, on ajouterait à ses dignités; mais la Hollande sortait meurtrie des mains d'un roi, elle avait presque toujours été en rébellion contre ses anciens maîtres; il ne fallait point lui parler d'une nouvelle royauté. Louise

de Colligny fut convaincue par ces argumens; elle raconta la conversation à Maurice, qui l'écouta froidement et sans rien répondre (1).

Barneveld avait à ce moment soixante-deux ans, Maurice n'en avait que quarante-deux : ce dernier avait passé vingt ans à faire la guerre, mais pendant trente ans le premier avait occupé le principat politique. Orateur, écrivain, diplomate, financier, il était à lui seul en Hollande plus que Sully, Villeroy, Jeannin, n'étaient en France à côté d'Henri IV. A cette heure critique de l'histoire, le sort de la France comme celui de la Hollande était dans les mains de deux hommes; mais, tandis que l'ambition et l'envie s'apprêtaient à séparer dans les Provinces-Unies le prince et le ministre, en France rien ne pouvait les diviser, car l'un était le roi. C'est l'avantage des monarchies d'incliner les plus grands noms devant un homme qui représente la patrie. On a vu quelquefois dans les démocraties de beaux exemples d'union; Seward et Lincoln ont défendu ensemble l'Union américaine contre des états rebelles, la constitution américaine est déjà assez ancienne pour tenir la place d'un roi. Quels prodiges n'eût pas accomplis l'union cordiale, généreuse, patriotique, de deux hommes tels que Maurice et Barneveld! Malheureusement ils ne trouvaient rien au-dessus d'eux, ni une dynastie, ni de vieilles institutions. La forme du gouvernement était trop élémentaire : les municipalités, qui se recrutaient dans l'oligarchie marchande, envoyaient leurs délégués aux assemblées provinciales; les sept assemblées provinciales nommaient des députés aux états-généraux. Les droits des états provinciaux, des états-généraux n'étaient définis par aucune loi. Si l'épée de l'Espagne n'avait été sans cesse tournée vers la Hollande, la discorde eût promptement séparé les provinces et les villes; la Hollande n'était ni république, ni monarchie, ses frontières politiques étaient aussi vagues que ses frontières naturelles.

La passion religieuse, l'intérêt du protestantisme, pouvaient-ils du moins servir de ciment à une confédération dont les liens étaient si lâches? La Hollande s'était d'abord révoltée contre l'inquisition espagnole; mais les plus terribles excès et l'amour même de la patrie ne déracinent que lentement la foi. La moitié des habitans étaient encore fidèles à la religion catholique, et les protestans vainqueurs se déchiraient entre eux. Un schisme avait failli éclater dans l'église protestante quand Arminius, en 1603, fut nommé professeur de théologie à Leyde. Gomar avait soutenu contre lui la doctrine orthodoxe de la prédestination. La foi populaire était le calvinisme

(1) Voyez les mémoires de Louis Aubéry, seigneur du Maurier, 1680. — Le père de l'auteur de ces mémoires était ambassadeur de France à La Haye.

le plus rigide : c'était celle des huguenots français, des puritains d'Écosse et d'Angleterre; les doctrines plus douces d'Arminius avaient trouvé créance dans la bourgeoisie aisée des villes. La guerre avait longtemps étouffé les germes de ces dissensions; mais dès que la trêve militaire fut signée, la trêve religieuse fut dénoncée. Si aujourd'hui même, dans notre vieille Europe, il semble impossible de séparer l'église de l'état, cette séparation ne pouvait se faire dans un temps où les états luttaient entre eux au nom de la foi. Le protestantisme avait couru, comme une traînée de poudre irrégulière, à travers l'Allemagne, découpée en une multitude de principautés, et chaque prince, si petit qu'il fût, se croyait le droit de dire : *cujus regio ejus religio*. L'Angleterre n'était sortie de l'orthodoxie catholique que pour entrer dans une orthodoxie anglaise. Il fallait bien que la Hollande eût son orthodoxie, qu'Arminius triomphât de Gomar, ou Gomar d'Arminius. Deux hommes seuls, les deux conducteurs politiques de la France et de la Hollande, eurent le rêve de la parfaite tolérance, et l'un finit son rêve sous le poignard, l'autre sur l'échafaud. Henri, qui allait à la messe, se souvenait du prêche. Barneveld, tolérant jusqu'au scepticisme, avait pris pour devise, comme son grand-père : *nil scire tutissima fides*. Il tenait pour la religion protestante, mais voulait réserver premièrement l'indépendance religieuse de chacune des Provinces-Unies, en second lieu les droits souverains de l'état sur l'église. Le gouvernement des petites églises hollandaises appartenait par moitié aux clercs, par moitié aux laïques; les fanatiques voulaient le donner tout entier aux pasteurs, non pas afin de rendre l'église indépendante du gouvernement civil, mais dans le dessein de subordonner le gouvernement civil aux docteurs. Ils prétendaient établir une théocratie calviniste. Les formules théologiques couvraient encore ici l'hostilité naturelle entre la riche bourgeoisie, qui voulait garder le gouvernement des églises et des synodes, et le peuple, mené par les prêcheurs, jaloux de toute autorité qui n'était point spirituelle.

II.

Nous venons de montrer quels germes de discordes fermentaient dans cette petite république, qui venait de jouer un si grand rôle dans les affaires de l'Europe. Henri IV lui en destinait un plus grand encore. Personne plus que le roi de France n'avait admiré la politique de Barneveld. Sully, d'esprit plus implacable, trouvait que les Provinces-Unies avaient eu tort de consentir à la trêve; le vieux huguenot tenait ferme pour la cause protestante, il harcelait sans cesse le roi, lui montrant qu'après des années du règne le plus glorieux et le plus prospère il était toujours entouré d'ennemis; la reine

appartenait à l'Espagne; deux ministres, Villeroy et Sillery, étaient d'anciens ligueurs, Épernon était un ennemi. Aerssens, l'habile ambassadeur des états, voyait sans cesse le premier ministre et le roi. Il raconte à Barneveld dans ses dépêches qu'à de certains momens le roi pressait Sully de se convertir. Un jour, il croit Sully perdu. Henri s'était laissé aller jusqu'à dire qu'il traiterait le duc comme le maréchal de Biron, et le ferait aussi petit qu'il l'avait fait grand. Ces boutades ne duraient pas; le roi savait que son ministre grondeur, haï de la cour, vain, d'humeur soupçonneuse et triste, était son vrai, son seul ami. Il avait deviné aussi dans Barneveld un allié sûr, plus dévoué à la France qu'à l'Angleterre, familier avec tous les ressorts de la politique européenne. « Sa majesté, écrit Aerssens (le 9 février 1609), admire et vante votre sagesse, qu'elle croit nécessaire à la conservation de notre pays, vous estimant un des plus rares et sages conseillers de notre âge. »

On sait comment tout d'un coup la paix se trouva menacée par l'ouverture de l'héritage des duchés de Clèves, de Berg et de Juliers. Les projets mûris par le roi pendant plusieurs années allaient se faire connaître. Ces territoires étaient placés comme une pomme de discorde entre la France, l'Allemagne, les Provinces-Unies, les Pays-Bas espagnols. Il était bien loin de la pensée du roi d'entreprendre une croisade religieuse; il savait mieux que personne que dans toute l'Europe les passions religieuses étaient un instrument des princes. Il ne songeait qu'à la grandeur de la France, comme fit après lui Richelieu; il voulait « couper la veine jugulaire de la prétendue monarchie universelle du roi d'Espagne, » comme le dit une dépêche d'Aerssens à Barneveld. L'archiduc Léopold se jeta dans Juliers; son plan était celui-ci : séquestrer les duchés au nom de l'empereur; si le coup réussissait, revenir à Prague, délivrer l'empereur du joug importun de son frère Mathias, recevoir en récompense la couronne de Bohême et la promesse de l'empire. Henri IV et Barneveld déjouèrent ce projet; les duchés furent occupés avec leur consentement par l'électeur de Brandebourg et par le palatin de Neubourg. « Léopold à Juliers, dit Henri IV, c'est un furet dans un trou de lapin. » Il fit avancer ses troupes vers Luxembourg, amassa son armée près de Metz, Toul et Verdun. Il reçut à Monceaux avec la plus grande hauteur Teynagel, le ridicule envoyé de Léopold, et lui déclara qu'il soutiendrait les princes, qui avaient établi leur *condominium* dans les duchés. Jeannin était présent à l'entrevue, « bien que, dit Aerssens dans sa dépêche, le roi n'eût pas besoin de pédagogue en cette occasion. » Il fit la même déclaration à l'envoyé des archiducs de Bruxelles. L'empereur lui dépêcha, pour expliquer ses intentions, un jeune prince de Hohenzollern, âgé de vingt-trois ans seulement,

« Que ferez-vous, lui dit ce jeune homme, que la timidité rendait audacieux, pour protéger les princes au cas où l'empereur leur commanderait de vider les provinces qu'ils ont injustement occupées? — Il n'y a que Dieu qui puisse me contraindre à dire plus que je n'en veux dire, répliqua le roi. C'est assez que vous sachiez que je n'abandonne pas mes amis dans une juste cause. L'empereur peut beaucoup pour la paix générale. Qu'il ne prête point son nom pour couvrir une usurpation. »

La guerre semblait inévitable : le roi achetait déjà ses chevaux; pourtant tout était encore suspendu à un fil. On sait comment l'amour d'Henri IV pour la princesse de Condé, réfugiée à Bruxelles, tantôt précipita, tantôt traversa ce qu'on est convenu de nommer le grand dessein. Tous les incidens de ce roman, dont la trame est mêlée à l'histoire, ont été racontés par M. le duc d'Aumale dans son *Histoire des princes de Condé*, et les dépêches hollandaises tendent à prouver qu'il ne se trompait pas quand il cherchait à démontrer que « l'ardeur amoureuse du roi n'était pas le vrai motif de sa politique... Ce n'était pas comme un paladin qu'il allait faire la guerre, c'était en grand capitaine et en grand roi. » M. Motley se complaît et s'attarde à ces instans solennels qui précèdent la fin lamentable d'Henri. Il recueille pieusement toutes ses paroles. « Je suis encore assez vert, disait le roi à Aerssens, pour mener une armée à Clèves. J'aurai bon marché de ces provinces; mais ces Allemands (il parlait de Brandebourg et de Neubourg) ne font que manger et dormir. Ils auront le profit et me laissent l'ennui. N'importe, que les états se tiennent prêts. » Le roi, avec 35,000 hommes, appuyé par 14,000 hommes commandés par Maurice, devait prendre les duchés. Le duc de la Force commandait une armée dans les Pyrénées. Enfin Henri IV donnait sa fille, par un traité secret, au fils aîné du duc de Savoie pour acheter son alliance; le duc entrait en campagne avec 12,000 hommes, appuyés par 15,000 Français, sous les ordres du maréchal de Lesdiguières. Henri IV promettait le Milanais au duc de Savoie, « et pourtant on proposa de demander au duc le duché de Savoie en contre-échange des secours du roi et de la cession de ses titres, en outre la ville de Gennes avec plain-pied en Italie (1)... »

Henri IV désirait ardemment que Barneveld vînt le voir à Paris. Il aurait voulu le tenir, le fasciner. Il le demandait sans cesse, mais l'avocat de Hollande était retenu par la crainte de déplaire au roi d'Angleterre, jaloux du roi de France. Il ne voulait pas paraître se livrer tout entier. Son ambassadeur l'alarmait par instans, lui écrivait : « Tout peut encore s'évaporer en fumée, si la princesse re-

(1) Dépêche d'Aerssens du 20 février 1610.

vient. » La souveraineté des Provinces-Unies n'était pas si bien établie qu'elles pussent mécontenter un seul de leurs alliés; Barneveld, en vrai patriote, marchandait un peu son amitié, cachait ses inquiétudes, ses antipathies et ses préférences sous les formes banales d'une diplomatie correcte. La finesse presque miraculeuse d'Henri IV avait deviné la haine secrète de Maurice pour Barneveld, il sentait dans le premier un ami de l'Angleterre, dans le second un ami de la France. A propos de quelques troubles qui eurent lieu à Utrecht, Aerssens écrit à Barneveld (3 avril 1610) : « Le roi désire que tout soit pacifié le plus tôt possible, de façon que les affaires publiques ne souffrent point d'embarras; mais il craint, m'a-t-il dit, que ces troubles ne fassent naître quelque nouvelle jalousie entre le prince Maurice et vous-même. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire, bien qu'il m'ait tenu ce langage très explicitement et sans nulle réserve. Je n'ai pu que répondre que vous vivez ensemble dans les meilleurs termes, en parfaite amitié et intelligence. »

Barneveld, ne pouvant aller lui-même à Paris, y envoie son beau-frère en mission extraordinaire; il fait partir en même temps son frère pour Londres afin de tenir la balance toujours égale entre ses deux alliés. Le roi Jacques, qu'Henri IV appelait familièrement maître Jacques, fait sonner bien haut le prix de son alliance; mais déjà, caressant le rêve d'un mariage espagnol pour son fils, il ne parle que de maintenir la paix. Il va jusqu'à invoquer ses droits sur les Pays-Bas. Henri au contraire, exaspéré par la conduite de Condé, irrité contre l'Espagne, sentant l'heure propice, veut « découpler les chiens, » entraîner rapidement le duc de Savoie avant qu'il n'ait eu le temps de mettre son alliance aux enchères. Il reçoit avec les plus grands honneurs Van der Myle, le beau-frère de Barneveld, et ses deux collègues, mais exprime tout d'abord le regret que Barneveld ne soit pas venu lui-même « la bride sur le cou, » et se plaint de la lenteur et de la timidité de messieurs les états. La première entrevue fut orageuse; le roi ne déguisa point sa mauvaise humeur. Il se plaignit qu'on ne lui eût point envoyé quelqu'un qui eût des pleins pouvoirs. Son ton prend une étrange majesté. « Il y a trois choses, dit-il, qui me font vous parler librement. Je vous parle comme à des amis qui me sont chers. Je suis un grand roi et dis ce que je veux dire. Je suis vieux et connais par expérience le train du monde. Je vous le dis, il est important que vous veniez à moi fermes et résolus sur tous les points. »

On éprouve une sorte de piété en relisant dans les rapports hollandais les dernières effusions de cet homme qui avec quelques travers fut si véritablement grand. Henri méditait, après une courte et décisive campagne, de donner à l'Europe les bienfaits de l'ordre, de

la tolérance et d'une paix durable. « Je ne serai pas toujours ici, dit-il après un moment de silence, et vous n'aurez pas toujours le prince Maurice et quelques autres hommes qui connaissent parfaitement l'état de vos affaires. Que messeigneurs les états se lèvent et agissent tandis qu'ils les possèdent. Mardi prochain, je ferai couronner la reine à Saint-Denis; jeudi, elle fera son entrée à Paris. Le jour suivant, vendredi, je partirai. A la fin du mois, je passerai la Meuse à Mézières ou aux environs. »

Toutes ces paroles furent transmises aux états dans un rapport qui n'a jamais été publié. C'est le 6 mai que le roi disait : « Je ne serai pas toujours ici. » Le 14 mai, il était frappé par Ravaillac. La France était décapitée, plus à plaindre que la Hollande : celle-ci gardait Maurice et Barneveld. Rien n'était changé à La Haye, tandis qu'à Paris la reine, Concini, Bouillon, Épernon, Condé, se disputaient les dépouilles d'un grand règne, que Sully était disgracié, que Villeroy reprenait la direction des affaires étrangères. Le vieux secrétaire d'état, rompu sous quatre règnes aux affaires, n'avait ni générosité ni grandeur; il avait été ligueur, il aimait avant tout le pouvoir et l'argent, mais il n'était pas dénué d'une sorte de patriotisme pour ainsi dire professionnel. Il pleura en recevant la première visite d'Aerssens. « Pauvre France, » soupirait-il sans cesse. — « Vous trouverez tous les conseillers de la reine, dit-il, ardens à remuer dans un sens diamétralement opposé aux vues du feu roi. » La reine aussi versa des larmes abondantes en recevant la visite de condoléance de l'envoyé hollandais : elle serait fidèle aux plans de son époux, elle maintiendrait ses alliances, elle protégerait les deux religions. Ces phrases n'étaient que sur les lèvres. Barneveld envoya bientôt Van der Myle en mission extraordinaire pour offrir les condoléances solennelles des états. Villeroy, à travers ses larmes, ne cacha point que la France pendant une minorité serait incapable de rien entreprendre. Les princes se maintiendraient bien dans les duchés avec l'aide seule des états. La France n'était pas sûre du roi Jacques. Il lui faudrait peut-être chercher bientôt d'autres alliés. Il ne nommait point l'Espagne, mais il ne songeait assurément qu'à cette puissance. Que pouvait Villeroy quand tous les princes du sang penchaient de ce côté?

Qu'allait devenir la Hollande? On tâta le roi Jacques, mais ce grand théologien se contenta de faire des sermons aux états. Il leur recommanda l'union et leur donna ses vues sur la prédestination. Le duc de Savoie, pris au piége, envoya son fils en Espagne pour implorer son pardon. Venise tremblait. Les Hollandais restaient seuls, et seuls ils se mirent en campagne. Le 13 juillet 1610, Maurice avec 13,000 hommes de pied, 3,000 chevaux et trente pièces de canon, marche droit sur Juliers et en commence le siége. Après une défense

honorable, l'archiduc se rend, à la condition qu'on le laissera décamper avec ses troupes. Il part, s'en retourne lentement par l'Alsace et la vallée du Danube, et, pillant partout sur son chemin, ne s'arrête que devant Prague. L'audace de Barneveld et de Maurice avait étonné l'Europe. L'archiduc de Bruxelles n'avait pas osé empêcher le passage des convois de Maurice. Le maréchal de La Châtre était arrivé, avec le contingent français de 8,000 hommes promis par les derniers traités, au milieu du siége; Maurice le garda auprès de lui pour être témoin de son triomphe. Il l'avait vu arriver presqu'à regret, et il eut sans doute préféré faire tout seul la loi à l'empereur d'Allemagne. La France offrit un instant de se substituer à l'empereur et de tenir les duchés sous son propre séquestre. Barneveld n'eut pas l'air de comprendre cette ouverture; Maurice laissa une garnison à Juliers, et s'en retourna tranquillement à La Haye.

III.

Les années qui suivent sont presque entièrement remplies en Hollande par les disputes religieuses. On comprendrait mal ces luttes, si l'on n'apercevait pas les dangers politiques qui leur donnaient pour ainsi dire d'aiguillon. Malgré le triomphe presque insolent de Maurice, jamais la Hollande n'avait eu plus de sujets d'inquiétude et de défiance. En France, elle avait presque tout perdu en perdant Henri IV; toutefois, avec une sagesse extrême, Barneveld restait fidèle à la cause de la couronne, sachant bien que la monarchie française renouerait tôt ou tard les fils coupés par Ravaillac; il tenait pour la reine en dépit de tout, tandis que Maurice de Nassau, allié de Bouillon, favorisait ouvertement les princes rebelles, et qu'Aerssens, l'ambassadeur de Hollande, était si mêlé à leurs intrigues que le gouvernement français finit par demander son rappel. Aerssens, longtemps honoré de l'amitié d'Henri IV, n'avait pas su rester un froid témoin des désordres de la cour nouvelle. On avait surpris les dépêches où il annonçait à son gouvernement que la condition mise par l'Espagne à la promesse d'une infante pour le jeune roi était l'abandon formel de l'alliance hollandaise. Il ne pouvait rester à Paris; revenu à La Haye, il comprit bien vite que la Hollande ne garderait pas longtemps deux têtes : entre Barneveld, qui préférait l'alliance française, et Maurice, enclin à l'alliance anglaise, il n'hésita pas. Il devint l'ennemi le plus dangereux de l'avocat de Hollande. Barneveld savait mieux que personne combien l'alliance de Jacques était peu sincère. Le roi d'Angleterre voulait une infante pour son fils, et, pour être plus secret, son désir était mille fois plus âpre et plus importun que celui de Marie de Médicis. Aussi

semblait-il qu'il voulût toujours avoir une querelle prête avec la Hollande; tout sujet lui était bon pour bouder, menacer, prêcher. Il n'était pas seulement l'allié ombrageux des états, il s'érigeait en directeur spirituel. Il entra dans une grande fureur quand l'université de Leyde donna une chaire à Vorstius, ami de Théodore de Bèze et suspect d'arminianisme. Jacques faisait écrire par son ambassadeur : « L'amitié du roi et l'hérésie de Vorstius sont choses incompatibles. » Barneveld craignait d'irriter le roi d'Angleterre, mais il ne voulait pas se laisser dicter jusqu'au choix d'un professeur. Dans ses dépêches, admirables de bon sens et de modération, il s'efface sans cesse devant les états; les états seuls doivent être juges de l'indignité de Vorstius. Il résistait aux puritains hollandais déchaînés contre Vorstius. Jacques les protégeait ouvertement, ce qui ne l'empêchait pas de persécuter les puritains d'Écosse et d'Angleterre. Ce monarque à double face cherchait partout la controverse.

On rirait de ces misérables querelles, si elles n'eussent couvert les plus noirs desseins. L'ambassadeur d'Angleterre, en sortant de chez Barneveld, allait conspirer contre lui chez Maurice. Qu'importaient à celui-ci Vorstius et les professeurs de Leyde? Il se laissa aller un jour à dire sa vraie pensée : « la prédestination! je ne sais si elle est verte ou bleue. » Mais il voyait dans Jacques un ennemi de Barneveld, et il écoutait sans rien dire le jargon théologique de l'ambassadeur. Il interrogeait l'avenir, mesurait le prix de l'alliance anglaise. Il ne pouvait pas ne point mépriser secrètement « maître Jacques, » mais il savait quelles forces puissantes couvrait la frêle royauté des Stuarts.

Le soldat silencieux, on l'avoue presque avec regret, semble avoir eu une vision plus nette de l'avenir que le savant, le noble et généreux Barneveld; il comprenait qu'aux heures de crise on ne peut rester neutre et planer dans la tolérance. Il devinait instinctivement qu'en face de la grande croisade catholique qui se préparait contre les puissances protestantes, le peuple hollandais se donnerait à ceux qui lui souffleraient le plus de haine. Deux sectes se disputaient le gouvernement, les remontrans, qui étaient de simples puritains, les contre-remontrans, qui étaient des doubles puritains. La théologie et la politique ne faisaient plus qu'un. La riche province de Hollande était remontrante, arminienne, c'est-à-dire à demi tolérante, elle admettait les « cinq points (1); » mais à Amsterdam même et dans les autres provinces on tenait pour les « sept points. » Les doctrines

(1) Les doctrines des remontrans sur la prédestination avaient été réunies dans cinq articles ou points. Les contre-remontrans y avaient répondu par sept points. Les arminiens admettaient que Christ était mort pour tous les hommes. Leurs adversaires disaient qu'il n'était mort que pour les élus de Dieu, choisis de toute éternité, et seuls capables d'être réconciliés avec Dieu.

les plus sombres convenaient le mieux à une nation qui se souvenait du duc d'Albe, qui avait eu des martyrs et dont le sang avait coulé à flots. Les théologiens diserts de la grâce et de la demi-tolérance ne pouvaient aller aussi bien au cœur de pauvres gens qui avaient peur de l'enfer, qui ne se croyaient dignes d'être sauvés que par une ardente foi, et qui mesuraient surtout la foi à la haine des infidèles.

Maurice savait, comme Barneveld, que l'indépendance de la Hollande était loin d'être assurée. De toutes parts se levaient les périls; l'Europe était grosse de la guerre de trente ans. Le *condominium* n'avait pu durer longtemps dans les duchés; le palatin de Neubourg s'était fait catholique pour épouser la sœur de Maximilien de Bavière. Les états alarmés avaient grossi la garnison de Juliers. L'Espagne se plaignit de cette violation de la neutralité, et les archiducs de Bruxelles, irrités, permirent à Spinola d'entrer dans les duchés. On vit alors la guerre la plus étrange, une guerre en pleine paix et sans batailles; Maurice et Spinola se suivaient, se fuyaient, avançant et reculant comme des fantômes. Maurice avait dans son armée Brandebourg, et Spinola Neubourg. Ce dernier prit Orsoy et quelques autres places, rasa les fortifications de Mülheim et surprit Wesel, qu'on appelait la Genève du Rhin. Après cette campagne si peu sanglante, des conférences s'ouvrirent à Xanten, où furent représentés l'Angleterre, la France, les archiducs, les états, les électeurs de Cologne, de Neubourg et de Brandebourg, et l'électeur palatin. On coupa les duchés en deux morceaux : d'un côté Clèves, de l'autre Juliers et Berg; Brandebourg et Neubourg eurent chacun leur moitié.

Cet arrangement bâtard dura jusqu'à la guerre de trente ans. La ligue catholique était sans tête depuis la mort de Philippe II; elle allait bientôt en retrouver une. L'anarchie régnait encore dans les états autrichiens; mais déjà Ferdinand de Styrie était désigné pour l'empire. Il avait été élevé chez les jésuites avec son cousin Maximilien de Bavière. Ce jeune prince était l'héritier présomptif de toutes les couronnes de l'empereur Maximilien II. On lui avait inspiré l'horreur de l'hérésie; il la voyait envahir, à la faveur des discordes de la famille impériale, la Moravie, la Silésie, les deux Autriches, et la trouvait dans ses états héréditaires de Styrie, de Carinthie, de Carniole. Prague était un foyer de rébellion. Le protestantisme y était protégé par la « lettre de majesté. » En Bohême, il y avait neuf protestans pour un catholique. Ferdinand fit le pèlerinage de Lorette et de Rome, se promit de rendre la couronne de Bohême héréditaire dans sa maison, de monter au trône impérial et d'exterminer l'hérésie. Si Ferdinand ou ses héritiers n'avaient pas d'enfans, le roi d'Espagne pouvait réclamer sa succession. Cette perspective épouvantait l'Allemagne protestante et les états.

Il faut se replacer par la pensée au milieu de cette Allemagne

coupée en trois cents petites souverainetés, imaginer ce qu'était l'empereur des Romains et le voir, comme Charles-Quint, avec la double couronne. Que deviendraient alors la petite Hollande et la maison d'Orange, quand le roi d'Angleterre lui-même était prêt à mendier une infante? Une force secrète ramenait pourtant toujours Maurice à l'Angleterre; il semble qu'il ait deviné l'avenir réservé à sa maison, et compris que le mariage de l'Angleterre et des Stuarts ne serait plus long. Jacques d'ailleurs, quand il désespérait de rien obtenir de l'Espagne, revenait aussi à la Hollande; le sort de Barneveld, resté fidèle à l'alliance française, fut peut-être décidé dans une entrevue que Maurice eut à Arnheim avec sir Ralph Winwood, l'ambassadeur anglais (M. Motley a trouvé le récit de cette entrevue dans les manuscrits des archives de Hatfield). Maurice parle de la nécessité de former une ligue évangélique, qui ferait obstacle aux plans de la ligue catholique; la ligue évangélique devait embrasser l'Angleterre, le Danemark, la Suède, les princes allemands, les cantons protestans de Suisse, les Provinces-Unies, les huguenots français; le roi d'Angleterre en serait le chef et le protecteur. « C'est là, dit Maurice, le seul coupe-gorge des complots de la France et de l'Espagne. » — « Et quelle apparence, lui dit Winwood, y a-t-il que les Provinces-Unies entrent dans cette confédération, puisque la foi religieuse y est ébranlée chaque jour? Celui qui gouverne la Hollande est le patron de Vorstius et des arminiens schismatiques. Comment les huguenots français peuvent-ils avoir confiance dans un homme qui est à la dévotion de la France? » Maurice avoua que Barneveld n'avait nul souci de la religion, mais, sauf quelques villes, les Provinces-Unies, ajouta-t-il, ne sont pas infectées par l'hérésie. « Il m'est plus difficile de vous satisfaire sur le second point, car je reconnais que Barneveld est tout à fait dévoué au service de la France. Pendant les négociations de la trêve, le président Jeannin vint à moi après un différend que j'avais eu avec Barneveld, me pria, au nom du roi de France, de bien traiter quelqu'un qu'il avait pris sous sa protection. Les lettres que l'ambassadeur des états en France écrivait à Barneveld, Barneveld les envoya en autographe aux mains de Villeroy. »

Pour comprendre cette perfide accusation, il faut se souvenir qu'on avait volé des dépêches à Aerssens; celui-ci, devenu l'ennemi juré de Barneveld, avait répandu l'accusation dont Maurice ne rougissait pas de se faire l'écho, oubliant qu'il parlait du premier ministre de son pays à l'envoyé d'un souverain étranger. Le prince se répandit sur les dangers que courait son pays, quand la France et l'Espagne avaient l'œil partout, et laissa tomber enfin ces menaçantes paroles : « il faut donc que de bonnes résolutions soient prises

pour sauver cet état d'une chute soudaine; mais en ceci il faut user de modération et de discrétion. »

La conduite de Jacques n'était pourtant guère en harmonie avec les assurances qu'il envoyait à Maurice; la France, même aux mains des anciens ligueurs, était encore moins dangereuse que son hypocrite amitié. « N'oubliez pas, écrivait Barneveld à Langerac, le nouvel ambassadeur des états, de caresser le vieux gentilhomme. » Il voulait dire Villeroy, qui, si décrépit qu'il fût, menait encore la diplomatie de la France et qui ne voulait pas se mettre tout à fait dans les mailles de l'Espagne. « Ne croyez pas, disait-il, que la France laissera détruire le duc de Savoie, cela va contre toutes les raisons d'état. » Barneveld voulait, qui pourrait l'en blâmer? gagner du temps, attendre la fin de la minorité du roi de France; il pressentait Richelieu. Il respectait le gouvernement légal de la France; il pouvait bien blâmer ceux que blâmait Duplessy-Mornay, fidèle sujet autant que bon huguenot. Il savait combien Jacques était peu sûr, fuyant, capricieux. Le roi d'Angleterre voulait tout régenter, offrait toujours sa médiation; « il ne fallait qu'un peu de cire pour arranger l'affaire des duchés. » Parfois il était insolent, menaçait les états, il enjoignait à tout le monde de vider les duchés. Il commande aux états de désarmer, se répand en exhortations pompeuses : « hier est le précepteur d'aujourd'hui, etc. » Barneveld le ménageait, répondait à ses textes par d'autres textes, qu'il avait l'habileté un peu dangereuse de tirer des écrits anciens du roi. Ses défiances étaient bien justifiées, car ce bon allié des états pensa sérieusement à partager les Provinces-Unies avec la France. Il écrivait à Cecil : « Si les états sont si faibles qu'ils ne puissent subsister pendant la paix ou pendant la guerre (il les pressait à ce moment pour le remboursement des sommes prêtées par l'Angleterre) sans que je me ruine pour le faire, certainement alors *minus malum est eligendum;*... qu'ils renoncent à leur vaine soif du titre d'état libre et *dividantur inter nos;* je veux dire que leur pays soit partagé entre la France et moi, autrement le roi d'Espagne est sûr de nous dévorer (1). » Après avoir beaucoup crié, il finissait d'ordinaire par céder; il rendit à la Hollande les places que des garnisons anglaises occupaient depuis Élisabeth contre une somme de 250,000 livres, et les régimens anglais restèrent au service des états.

En 1617, Ferdinand, devenu le chef de la ligue catholique, fut nommé roi de Bohême, et peu après, en dépit de la « lettre de majesté, » la persécution commença contre les protestans. La guerre de trente ans date virtuellement du 23 mai 1618, le jour où la po-

(1) Manuscrit de Hatfield.

pulace de Prague jeta par les fenêtres du Hradschin Slawala un protestant bohême converti au catholicisme et Martinitz, les deux magistrats qui avaient donné le signal de la persécution. L'élection d'un empereur approchait; le vieil empereur Mathias alla de sa personne avec Ferdinand à Dresde pour demander à l'électeur, qui était cependant le chef des luthériens, de donner sa voix au jeune roi de Bohême. « L'empereur était malade, dit M. Motley, le roi Ferdinand était frugal, mais l'électeur était un fort buveur. Ce n'était ni son habitude, ni celle de ses conseillers, de se mettre eux-mêmes au lit : on les y portait généralement; mais Ferdinand voulait être conciliant, et se conduisit aussi bien que possible au banquet. L'électeur était aussi un fort chasseur. Aucun de ses hôtes impériaux ne se souciait de chasser, mais on les mit à la fenêtre d'une maison de chasse, et sous leurs yeux l'électeur et ses courtisans tuèrent 8 ours, 10 cerfs, 10 sangliers et 11 blaireaux, sans compter beaucoup d'autres animaux. » La chronique raconte de ce Nemrod qu'avant de mourir il avait tué 28,000 sangliers, 208 ours, 3,543 loups, 200 blaireaux, 18,967 renards, sans compter les cerfs et les daims, ce qui faisait un total de 113,629 animaux. Il est clair, comme dit M. Motley, que le chef du parti protestant n'avait pas vécu en vain. Il promit sa voix à Ferdinand; on s'embrassait avant de se battre. L'empereur avait à peine le dos tourné, que l'électeur de Saxe célébra le grand jubilé, le centième anniversaire de la réforme. Mathias étant mort peu après, il tint pourtant sa parole; Brandebourg, l'électeur palatin lui-même, le gendre du roi Jacques, donnèrent comme lui leur voix à Ferdinand. Le jeune archiduc fut élu à l'unanimité; mais le jour même où le résultat du vote fut annoncé à Francfort, on apprit que les états de Bohême avaient prononcé la déchéance de Ferdinand et élu pour roi l'électeur palatin.

IV.

La guerre était imminente : Maurice résolut, avant d'y jouer son rôle, d'asseoir solidement son autorité dans les Provinces-Unies. Les états de la province de Hollande étaient dans la main de Barneveld : les doubles puritains, les partisans de Maurice, réclamaient un synode national; les états de Hollande se déclarèrent contre le synode en faveur de l'indépendance religieuse des provinces. Barneveld fit plus; il autorisa les villes à faire des levées pour leur propre compte, à défendre leurs temples, leurs fabriques, composées à moitié de laïques, à moitié de ministres; les municipalités enrôlèrent des *waartgelders*, armèrent des gardes civiques. A Leyde, la municipalité entoura l'hôtel de ville de retranchemens, de palis-

sades, que le bas peuple appela les dents de Barneveld. Maurice était devenu le chef avoué des contre-remontrans. Comme il arrive toujours dans les temps de révolution, l'imagination populaire résumait cette lutte entre deux factions théologiques et deux systèmes politiques dans une formule simple, dans un cri : « Orange ou Espagne ! » Orange, c'était le héros, le fils du martyr, le chef victorieux de l'armée; Espagne, c'était Barneveld, bien que toute sa vie il eût lutté contre la tyrannie espagnole, mais il n'avait lutté qu'avec la plume et la parole : son vaste labeur, ses veilles, ses tourmens, sa vie usée au service de sa patrie, n'avaient eu que peu de témoins. Parce qu'il ne voulait point de persécution, on l'accusa d'être un papiste déguisé. Maurice invoquait volontiers le serment qu'il avait prêté lorsqu'on l'avait nommé stathouder : il avait juré de défendre la religion réformée. Barneveld essayait de lui prouver qu'il y avait place dans la religion réformée pour d'autres que les purs calvinistes. « Je ne suis pas un théologien, disait Maurice. Faisons venir les ministres, et qu'un synode décide la question. » Un jour, Barneveld, Grotius et d'autres essaient de lui prouver que, si les contre-remontrans refusent de recevoir la communion des ministres remontrans, s'ils veulent avoir d'autres temples ou s'approprier les temples existans, l'état marche à sa ruine. Maurice mit la main sur son épée : « Il n'est besoin de discours fleuris ni d'argumens savans. Avec cette bonne épée, je défendrai la religion que mon père a plantée dans ces provinces, et je voudrais voir celui qui m'en empêchera ! »

Il fit plus; il quitta la paroisse où il avait coutume d'aller au prêche et se rendit solennellement, au milieu d'une foule immense, à un vieux cloître devenu l'église des dissidens. La procession passa sous les fenêtres de Barneveld. Le gant était jeté : Barneveld le ramassa, et c'est à la suite de cet événement qu'il obtint des états de Hollande une déclaration contre le synode général qui devait ériger la nouvelle secte en église officielle pour toutes les Provinces. Nous voyons ici, dans le microcosme hollandais, remuer toutes les passions qui agitaient l'Europe, les réformateurs, armés d'abord contre la persécution, devenir persécuteurs à leur tour, les fils des martyrs changés en bourreaux, les princes au service des églises et les églises au service des princes, les passions nationales et religieuses tantôt confondues, tantôt en conflit, enfin ce qu'il y a de plus vil et ce qu'il y a de plus noble servant aux mêmes desseins, encore mystérieux.

Personne ne respectait la liberté de l'âme humaine, personne ne trouvait naturelle la diversité des cultes : chaque église voulait dominer la société laïque; l'idée catholique de la soumission de l'état

à l'église, source et maîtresse de vérité, avait pénétré jusque dans les sectes les plus misérables. Les dissidens ne voulaient pas de dissidens. Faut-il s'étonner d'une telle intolérance quand après deux siècles la vision des églises libres, élevées au-dessus de tous les intérêts terrestres, hors des grossières passions humaines, ne traverse encore que si peu d'esprits, quand chacun, aujourd'hui comme autrefois, veut se faire un bouclier de son Dieu et une arme de sa foi? Barneveld avait l'âme véritablement tolérante; il voulait peut-être trop subordonner l'église à l'état, il demandait dans chaque église une orthodoxie un peu large, un peu facile, pour ne pas multiplier les schismes, il ne lui plaisait pas que les pasteurs devinssent les régens de l'état; il repoussait la rigide unité théologique. Malheureusement pour lui, il voulut appuyer le principe de la liberté théologique sur celui de l'indépendance provinciale, et la nécessité réclamait l'unité politique, la soumission des provinces à un gouvernement central. Les Provinces-Unies ne pouvaient vivre à l'état de faisceau toujours dénoué; la main de fer de Maurice prit ce faisceau et le serra de telle sorte qu'elles devinrent une nation.

Maurice résolut trois choses : établir l'unité religieuse au moyen d'un synode national, affermir l'unité politique en brisant les municipalités, se débarrasser de Barneveld. Nous allons le voir suivre ses projets avec une inflexible dureté. La ville d'Utrecht s'était armée à l'instigation de l'avocat de Hollande, non qu'il désirât commencer la guerre civile, mais il voulait que les provinces eussent en quelque sorte leurs places de sûreté. Au printemps de 1618, Maurice commença une tournée dans les provinces. Il va d'abord à Nimègue avec un grand appareil militaire, convoque les échevins, les réprimande et installe de nouveaux magistrats à leur place. Il continue ainsi de ville en ville dans cinq provinces, et partout dissout les gardes civiques. Une caricature du temps, raconte M. Motley, représente une balance. Sur un plateau, il y a de vieux parchemins, des chaînes d'or et des robes d'échevin avec cette inscription : « droit sacré de chaque cité; » sur l'autre plateau un volume, « les *Institutes* de Calvin. » Le plateau municipal est surveillé par Arminius, le plateau calviniste par Gomar. Des juges en perruque et en robe regardent la scène; le stathouder, en grand uniforme militaire, entre et jette son épée du côté des *Institutes*.

Le stathouder s'embarqua à Kampen pour aller par le Zuiderzée à Amsterdam. Il y fut accueilli avec des transports; le canon salua son approche. Il y entra plutôt comme un roi que comme le magistrat d'une république. Maurice se sentait désormais assez fort. Utrecht était le foyer principal du parti provincial attaché à Barneveld; cette ville, où les articles d'union avaient été signés, était

le berceau des libertés bataves. Un beau soir d'été, pendant la kermesse, quand les rues étaient pleines d'une foule oisive parmi laquelle se promenaient les gardes civiques en uniforme, Maurice arrive; il mande les magistrats. « Vous ne m'attendiez pas, leur dit-il, à votre fête. »

Des conférences commencèrent le lendemain entre un comité des états-généraux qui accompagnait Maurice et les états d'Utrecht. Maurice demandait le désarmement des gardes civiques et le synode. « Trois nuits après la dernière conférence, Maurice envoya sous main ordre à des troupes régulières de se trouver en armes à Utrecht le lendemain matin à trois heures et demie : environ 1,000 hommes d'infanterie, outre la garnison régulière de la place, avaient été rassemblés sans bruit de tambour avant trois heures et demie du matin et étaient rangés sur la place du marché. A l'aube, le prince arriva de sa personne, à cheval, entouré de son état-major, sur cette place, un grand rectangle où débouchent les sept ou huit principales rues de la ville. Chacune des entrées de la place avait été gardée par les ordres de Maurice, et le canon était braqué sur toutes les rues. Une seule compagnie de gardes civiques stationnait sur la place. Le prince s'en approcha tranquillement à cheval, et ordonna aux gardes de mettre bas les armes. Ils obéirent sans un murmure. Il fit rechercher tous les gardes dans la ville entière. Cet ordre fut promptement exécuté, et au bout de peu de temps le corps entier des mercenaires, au nombre de mille, avait déposé ses armes aux pieds du prince. » On ne brûla pas une amorce; la plume jaune du stathouder avait fait, sans combat, toute une révolution. Les conseillers les plus mutins prirent la fuite, et quatre jours après le stathouder installa un nouveau gouvernement municipal composé de ses créatures. Il annonça aux nouveaux magistrats qu'il les nommait à vie : l'usage avait été jusque-là de les nommer pour un an seulement. Il donna avant de partir la cathédrale aux contre-remontrans. Peu de jours après, les états-généraux, qui étaient dévoués à Maurice, envoyèrent des convocations dans toutes les provinces pour le synode national.

Barneveld était vaincu. Les états de la province de Hollande lui restaient fidèles; mais Maurice s'appuyait sur les états-généraux, qui représentaient toute la confédération, sur l'armée, sur les classes populaires, sur la secte la plus fanatique et la plus remuante. Il avait brisé les municipalités les plus arrogantes, il s'était promené dans les provinces sans rencontrer aucune résistance, il avait dissous toutes les gardes civiques. Le 29 août, Barneveld se rendit en voiture aux états de Hollande. Ces états, comme les états-généraux, se réunissaient dans le Binnenhof, l'ancien palais des comtes de Hol-

lande. Le stathouder habitait une aile du même palais. Quand Barneveld arriva, un chambellan l'avertit que le prince désirait lui parler. Il le suivit; il rencontra bientôt le lieutenant Nythof, des gardes-du-corps de Maurice, qui l'arrêta au nom des états-généraux et le conduisit dans une chambre du palais. Grotius, qui se rendait aux états, fut arrêté le même jour, ainsi que le pensionnaire Hoogerbeets. Tous deux étaient amis de Barneveld. A Utrecht, on arrêta le secrétaire Ledenberg.

Quand on apprit dans la chambre des états de Hollande l'arrestation de l'avocat, la stupeur fut telle que personne ne parla. Enfin un député se leva et dit simplement : « Vous nous avez pris notre tête, notre langue et notre main; désormais nous n'avons qu'à rester assis et à regarder. » Faite au nom des états-généraux, l'arrestation était bien en réalité l'œuvre de Maurice : huit députés réunis secrètement la veille l'avaient décidée avec lui. Il n'y avait eu ni enquête ni discussion publique.

Il faut le dire à l'honneur de la France, seule elle osa élever la voix en faveur de Barneveld, mais ce n'était plus un Henri IV qui pouvait plaider sa cause ou un Sully. Il y avait alors à La Haye un ambassadeur envoyé en mission extraordinaire, M. de Boississe. Il alla avec Du Maurier implorer Maurice. « Barneveld, leur dit le prince, m'a personnellement offensé. Il s'est vanté de me faire sortir du pays comme Leicester. Il est accusé d'avoir voulu semer le trouble dans le pays pour le ramener sous le joug de l'Espagne. La justice décidera. Les états seuls sont souverains dans cette question. Adressez-vous à eux. » — « Rien ne paraît, écrivait Du Maurier à son gouvernement, contre les prisonniers. Avant de les condamner, on est déterminé à les déshonorer. » Depuis longtemps, d'infâmes libelles cherchaient tous les jours à salir la réputation du malheureux Barneveld; il avait toujours dédaigné les flèches de la calomnie, elles seraient tombées sans force à ses pieds; la haine de Maurice les ramassa et s'en fit une arme mortelle.

Aussitôt après l'arrestation de Barneveld, Maurice recommença sa tournée dans les provinces. C'était dans chaque ville la même scène : « un régiment ou deux, quatre-vingts ou cent voitures d'équipages, entrant par la grande porte et précédant le prince et ses 300 gardes-du-corps, des bruits de hallebarde sur les marches du grand escalier de l'hôtel de ville, des bruits d'éperon dans la salle des séances, le conseil appelé devant le stathouder. Les conseillers étaient informés qu'on n'avait plus besoin de leurs services, et on leur permettait de se retirer avec de grands saluts. Une nouvelle liste était proclamée qui avait été préparée d'avance par Maurice et dictée par ses partisans. » Çà et là on essayait une faible protestation; à

Hoorn par exemple, les magistrats osèrent demander pourquoi ils étaient déposés. « Le repos du pays l'exige, répondit froidement Maurice. Il faut que nous ayons des résolutions unanimes dans les états-généraux à La Haye. Cela ne peut se faire qu'avec ces changemens préliminaires. Je crois que vos intentions sont bonnes, et que vous avez été de fidèles serviteurs du pays, mais cette fois il faut qu'il en soit ainsi. »

A la décharge de Maurice, il faut dire que ces conseils étaient pour la plupart de petites corporations; ils ne représentaient que des intérêts étroits, des monopoles, des familles, des priviléges surannés. Ils ressemblaient de tout point aux corporations anglaises que la chambre des communes fut si lente à réformer. Partout le peuple saluait Maurice de ses acclamations; la populace fanatique s'amusait de la déconfiture des arminiens.

Amsterdam était le quartier-général des sectaires, des ennemis d'Arminius et de Barneveld. La majorité du conseil de la ville était dévouée aux intérêts de Maurice, mais la minorité était très remuante, et le stathouder jugea nécessaire de dissoudre tout le conseil. Quand il annonça sa décision, un vieillard de soixante-douze ans, le père de l'historien Pierre Corneliszoon Hooft, prit la parole. « Personne ici, demanda le vieux conseiller, n'a-t-il rien à dire en défense des lois et de nos priviléges? — Non, » lui fut-il répondu. Il se leva alors, parla avec une grande éloquence, dénonça la dissolution du conseil comme une mesure illégale et inutile, rappela que le conseil avait toujours été dévoué aux intérêts de la maison de Nassau, et que l'opposition de la minorité n'avait jamais été factieuse. Maurice écouta avec une méprisante bonté cette harangue. « Grand-père, répondit-il, il faut qu'il en soit fait ainsi cette fois, la nécessité et le service du pays l'exigent. »

Ce fut tout : l'unité était faite, des municipalités dévouées à Maurice étaient partout nommées, le synode national fut convoqué. Le stathouder avait subordonné les villes et les provinces aux états-généraux; il avait donné au stathoudérat toute la force de la monarchie. L'histoire ne saurait l'en blâmer; notre siècle a vu quels dangers coururent les confédérations quand les confédérés prétendent conserver tous les attributs de la souveraineté. Des flots de sang ont été versés aux États-Unis, pendant la guerre de sécession, pour assurer le triomphe de l'Union. La Suisse a lutté les armes à la main contre la ligue du Sonderbund. Maurice ne violait, n'invoquait aucune constitution : il était lui-même toute la constitution. Il avait mission de défendre la Hollande, et il ne pouvait la défendre, si elle était divisée contre elle-même. Il voulait établir l'unité politique, empêcher les grandes villes de s'armer contre les états; l'indépen-

dance dérisoire de quelques corps d'échevins était peu de chose auprès de l'indépendance d'une nation. L'unité politique était une nécessité suprême dans le nouvel état, sans cesse menacé, qui avait presque autant à craindre de ses alliés que de ses ennemis. L'unité religieuse pouvait sembler aussi nécessaire à Maurice : le temps était passé où il demandait dédaigneusement si la prédestination était « verte ou bleue; » il avait épousé le calvinisme le plus intraitable, la religion la plus haineuse, la plus propre à soulever, à entraîner, à enivrer le peuple. Les prêcheurs contre-remontrans étaient ses tribuns, ses trompettes, ses hérauts; mais il méprisait secrètement les théologiens, le récit de leurs querelles importunait un homme habitué à l'ordre des camps ou au silence d'une cour taciturne. Il pensait que la religion des peuples doit être celle des princes. Le synode national qui devait fixer la liturgie, le gouvernement des églises et le symbole de foi était à ses yeux une mesure d'ordre public. Son triomphe était si complet qu'on se demande pourquoi il ne s'arrêta point sur la route de la vengeance : n'était-ce pas assez d'avoir fait plier les provinces et les cités, les états de Hollande et les vieux sénats des villes, d'avoir chassé les ministres arminiens de leurs temples, et d'avoir livré l'église à une secte devenue officielle? Barneveld n'avait pas levé le drapeau de la guerre civile; dès qu'il avait compris que Maurice serait le maître, son patriotisme avait fait taire ses alarmes, ses passions et ses répugnances; il cédait, et c'est à ce moment même qu'on le jetait en prison, qu'on le dénonçait et qu'on s'apprêtait à le punir comme un traître vendu à la France et à l'Espagne.

Son procès fut une indigne moquerie de la justice : pas un des juges ne croyait sans doute aux accusations qu'on portait contre lui. Richelieu, qui pourtant n'était pas d'âme tendre, fut plus généreux que Maurice de Nassau : il respecta dans Louis de Rohan, longtemps rebelle à son autorité, un grand serviteur de la France; il ne lui demanda que d'aller la servir au dehors, et Rohan avait accepté l'exil, un exil encore actif et utile à son pays. La Hollande était peut-être trop petite pour contenir à la fois Maurice et Barneveld; à Londres ou à Paris, ce dernier, accablé déjà par les années, aurait gémi en silence sur l'ingratitude du stathouder et d'un peuple qu'il avait tiré de l'oppression; jamais il n'eût noué contre cette patrie, qui avait été l'idole de sa vie entière, des intrigues indignes de son grand cœur. Maurice n'en jugea pas ainsi : il vivait dans un temps où la vie comptait pour peu de chose; depuis cinquante ans, les âmes étaient tendues par la violence, raidies par la haine et le fanatisme dans ces provinces où il semble pourtant que tout doive inviter à la paix, les grands horizons, les gras pâturages,

les eaux endormies, jusqu'à ce vaste ciel traversé de nuées, qui de toutes parts semble envelopper l'homme et le détacher de la terre.

« Quand l'avocat, dit M. Motley, brisé par l'âge et sa vie de travail, et appuyé sur sa canne, entra dans la chambre qu'on lui avait donnée, après avoir péniblement monté le raide escalier, il fit cette remarque : « C'est ici l'appartement de l'amiral d'Arragon. » C'est là en effet qu'après la bataille de Nieuwport Maurice avait logé son principal prisonnier. Il y avait dix-huit ans de cela : de ses fenêtres, l'avocat de Hollande voyait de l'autre côté de la cour les fenêtres de la « salle de la trêve, » où si souvent il avait reçu les ambassadeurs de tous les souverains d'Europe, celles de la salle des états, où sa parole grave avait tant de fois été entendue avec émotion et avec respect.

Il fut tenu au secret pendant sept mois, séparé de sa femme, de ses enfans; son procès commença enfin le 7 mars 1619. On avait pris pour former le tribunal six commissaires en Hollande et deux commissaires dans chacune des autres provinces. Tout était irrégulier dans la procédure. Barneveld avait été arrêté illégalement : d'après les anciennes chartes, la détention préventive n'aurait pas dû se prolonger au-delà de six semaines. Il n'y avait pas eu d'instruction; on n'avait pas donné d'avocat à l'accusé. On lui avait refusé tous les documens où il aurait pu trouver les élémens de sa défense.

L'acte d'accusation, un long manuscrit de 136 pages, découpé en 125 articles, est conservé dans les archives de La Haye. M. Motley laisse déborder son mépris et sa colère en remuant tant de mensonges accumulés contre un innocent. Il voit du sang sur cette poussière. Ne sachant où frapper Barneveld, les juges tournent autour de lui, cherchent le point vulnérable. C'est lui qui a permis à Arminius de corrompre l'université de Leyde, lui qui a défendu, soutenu l'hérésie de Vorstius, lui qui s'est toujours opposé au synode national, lui qui a poussé les cités à enrôler des mercenaires, lui qui a prétendu soustraire les gardes civiques à l'autorité du commandant de l'armée, lui qui a averti les échevins de Leyde de l'arrivée prochaine du prince, lui qui a encouragé Utrecht à la révolte, lui qui a diffamé le prince en disant qu'il aspirait à la couronne, lui qui a excité les provinces à la guerre civile. Les juges s'arrêtent pourtant, ils reculent devant l'accusation de haute trahison, ils n'osent. La défense de Barneveld fut telle qu'on pouvait l'attendre de lui; contraint de tirer tous les faits de sa mémoire, il parla plutôt comme un sage qui apprend l'histoire à ses contemporains que comme un accusé.

Du Maurier alla aux états, comme les ambassadeurs de France et

d'Angleterre avaient droit de le faire, et en présence du prince Maurice il parla en faveur des prisonniers, demanda qu'ils fussent élargis, s'ils n'étaient coupables de haute trahison; il fit un éloquent appel aux sentimens de Maurice, et le conjura d'ajouter à sa gloire le lustre de la générosité. La princesse douairière Louise de Colligny, le comte Guillaume, cousin de Maurice, auraient voulu sauver Barneveld. La vieille princesse vit en secret une fille du prisonnier, Mme de Grœneveld, elle insista pour que la famille de l'accusé adressât une supplique aux états; Mme de Grœneveld consulta ses frères et refusa : Barneveld eût approuvé le stoïcisme de ses enfans.

Le 12 mai, on lut à Barneveld sa sentence dans la chambre qui lui servait de prison. Il apprit avec plus d'étonnement que d'émotion qu'il était condamné à mort. Il demanda simplement à écrire une lettre. La voici :

« Ma bien-aimée femme, mes enfans, mes gendres et mes petits-enfans, je vous salue tous avec grande affection. Je reçois en ce moment la douloureuse nouvelle que moi, un vieillard, pour tous les services rendus fidèlement à ma patrie pendant tant d'années (après avoir rempli tous les devoirs du respect et de l'amitié envers son excellence le prince autant que le permettaient mes devoirs officiels, après avoir témoigné de l'affection à des gens de toute sorte et n'avoir volontairement nui à personne), je dois me préparer à mourir demain.

« Je me console dans la pensée de Dieu notre seigneur, qui connaît tous les cœurs et qui jugera tous les hommes. Je vous prie de faire comme moi. J'ai constamment et fidèlement servi messeigneurs les états de Hollande, les nobles et les cités de Hollande. Pour les états d'Utrecht, souverains de mon propre pays, je leur ai, à leur requête, donné des conseils loyaux et fidèles pour les préserver des mouvemens de la populace et du carnage qui les a longtemps menacés. J'avais les mêmes vues pour les villes de Hollande, voulant que chacun pût être protégé et que personne ne fût molesté.

« Vivez dans l'affection et la paix. Priez le Dieu tout-puissant pour moi, ce Dieu qui nous tiendra tous dans sa sainte garde.

« De ma chambre de douleur, 12 mai 1619. »

Les états envoyèrent à Barneveld un ministre, Antoine Walœus. L'avocat, ne le connaissant pas, lui demanda quel était l'objet de sa mission. « Je viens ici, dit le prêtre, pour consoler votre seigneurie dans ses tribulations. — Je suis un homme, dit Barneveld, et je sais me consoler moi-même. » Il regretta ensuite ce mouvement de fierté, rappela Walœus, lui confia même un message pour Maurice;

il le chargea d'assurer le prince qu'il l'avait toujours servi avec fidélité. Si dans l'exercice de ses fonctions il avait fait quelque chose qui fût contraire à ses vues, il le priait de le lui pardonner et de tenir ses enfans dans sa gracieuse faveur. Quand Maurice entendit ce message, ses yeux se mouillèrent; il exprima quelques sentimens de compassion; il avait toujours, dit-il à Walœus, cherché à retenir Barneveld, à lui faire comprendre ses erreurs. Comme tous ceux que trouble un remords, il revint longuement sur tous ses griefs. Deux choses surtout l'avaient indigné : Barneveld l'avait accusé d'aspirer à la souveraineté; à Utrecht, il lui avait fait courir les plus grands périls; mais il pardonnait tout... Au moment où le ministre sortait : « N'a-t-il pas parlé de pardon? dit-il avec une émotion mal déguisée. — Monseigneur, je ne saurais, en vérité, vous dire qu'il y ait fait aucune allusion. » Un mot sans doute aurait sauvé le vieil avocat de Hollande: ce mot, il ne pouvait pas le prononcer... Il n'eut pas un moment de faiblesse; sa sérénité arrachait des larmes à tous ceux qui l'approchèrent pendant ces heures suprêmes. Il disserta tranquillement avec quelques ministres sur la prédestination, leur fit des questions sur le synode : « on veut retourner au système des conciles. » Il avoua qu'il eût mieux aimé des synodes provinciaux. « Vous avez poussé les choses à l'extrême, dit-il aux ministres, vous n'avez pas été assez doux les uns pour les autres. »

Il passa la nuit sans dormir, écoutant les prières que lui lisait un ministre, l'interrompant de temps à autre pour disserter avec lui. Il demanda vers le matin si Grotius et Hoogerbeets seraient exécutés avec lui. Pendant cette même nuit, Louise de Colligny tenta de pénétrer chez Maurice; on lui dit que Maurice dormait. Le bon Du Maurier essayait en vain de réunir les états; il écrivait une lettre qui reste aux archives de La Haye, implorant la grâce de Barneveld.

Le Binnenhof était rempli dès le matin de milliers de spectateurs. A neuf heures et demie, Barneveld fut amené sur un plancher de bois qui avait été échafaudé à la hâte devant le palais. Il jeta les yeux autour de lui, demanda s'il n'y avait point un coussin, puis s'agenouilla tout de suite sur le plancher. « Son domestique, raconte M. Motley, qui le servait avec autant de calme et de tranquillité que s'il eût été à table, le tenait par un bras. On remarqua que ni le maître ni le valet, en vrais stoïques et Hollandais, ne versèrent pas une larme sur l'échafaud.

« La Molle pria un quart d'heure, l'avocat étant toujours à genoux. Il se leva ensuite et dit à Jean Franken : « Vois qu'il ne vienne pas trop près de moi, » en lui montrant le bourreau, qui se tenait en arrière avec sa grande épée à deux mains. Barneveld alors débou-

tonna rapidement son habit de ses propres mains, et le valet l'aida à l'enlever. « Dépêche-toi, dépêche-toi, » lui dit son maître. Il s'avança sur le devant de l'échafaud et dit au peuple d'une voix forte et ferme : « Ne croyez pas que je sois un traître à ce pays. Je me suis toujours conduit honnêtement et loyalement en bon patriote, et comme tel je mourrai. » La foule était parfaitement silencieuse. Il prit ensuite la casquette de Jean Franken, l'enfonça sur ses yeux et s'avança vers le tas de sable, disant : « Que Christ soit mon guide. Seigneur, mon père céleste, reçois mon esprit. » Quand il fut sur le point de s'agenouiller, le visage vers le midi, le prévôt lui dit : « Que votre seigneurie se tourne de l'autre côté, pour que le soleil ne soit pas dans ses yeux. » Il s'agenouilla en effet, le visage tourné vers sa propre maison. Le valet prit congé de lui, et Barneveld dit au bourreau : « Faites vite, faites vite. » Le bourreau lui emporta la tête d'un seul coup. »

Beaucoup de témoins se jetèrent sur l'échafaud et trempèrent leurs mouchoirs dans le sang. Maurice était resté dans son cabinet pendant l'exécution avec le colonel Hauterive. Il écrivit le même jour à son cousin Guillaume, qui avait quitté La Haye pour n'être pas témoin de l'horrible drame : « Les juges ont été occupés de la sentence contre l'avocat Barneveld pendant plusieurs jours; elle a enfin été prononcée, et ce matin, entre neuf heures et neuf heures et demie, elle a été exécutée dans le Binnenhof, devant la grande salle. » Il ajoutait qu'il lui enverrait copie de la sentence, que la famille du coupable n'avait présenté aucune supplique pour obtenir son pardon.

La sentence, nous l'avons dit, ne prononçait point le nom de trahison. On y ajouta, avant de l'envoyer aux provinces, une déclaration des états-généraux, où il était dit, en termes vagues, que les états avaient reçu des juges diverses informations non spécifiées dans la sentence, et qui donnaient de fortes raisons de douter si Barneveld n'avait pas été en rapport avec l'ennemi de la Hollande. Ce n'était pas assez de tuer un innocent, il fallait outrager sa mémoire.

Grotius ne montra pas dans sa prison la fière tranquillité de Barneveld. Pendant que sa femme faisait preuve d'un courage stoïque, il fléchit devant la mort; il chercha des excuses, plaida, plutôt en coupable qu'en innocent; il parut douter même de celui qui, presque aussitôt après avoir entendu sa propre condamnation, avait dit : « Grotius doit-il mourir aussi? Il est si jeune, et pourrait vivre pour servir l'état. » — Grotius, comme Hoogerbeets, fut condamné à la prison perpétuelle. Il chercha sa consolation dans les lettres. Après deux ans de la plus rigoureuse captivité, il réussit à s'éva-

der avec l'aide de sa femme, et alla chercher un refugeen Suède.

La révolution était depuis longtemps accomplie, et quand Maurice apprit la romanesque évasion, il dit en souriant : « Il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas su garder Grotius en prison; il avait à lui seul plus d'esprit que tous ses juges. » Le stathouder était devenu presque un souverain : l'unité politique, l'unité religieuse étaient faites. Le mariage de la maison d'Orange et des Provinces-Unies était devenu indissoluble, il avait été célébré sur un échafaud. Les nations et leurs ministres s'unissent par les crimes comme par les victoires; il semble qu'un peuple ne sache plus rien refuser à celui qui, pour le servir, a arraché de son cœur toute pitié, qui a renoncé non-seulement au repos, à la paix, au bonheur, mais à l'amitié, à la reconnaissance, à la bonne foi, à la justice. Il se livre presque sans réserve aux hommes qui, à une heure donnée, sont les représentans des intérêts généraux, nationaux, et qui deviennent pour ainsi dire impersonnels. L'instinct politique de Maurice, qu'il fût ou non inspiré par l'orgueil de race et l'amour du commandement, était juste et en harmonie avec les besoins de la nation. Les doctrines de l'avocat de Hollande affaiblissaient un pays qui se sentait déjà trop faible; celles du stathouder étaient la rude expression du bon sens. Les Provinces-Unies ne voulaient pas un tyran, elles voulaient un chef; elles aimaient leurs libertés locales, mais elles détestaient bien plus la tyrannie étrangère, et l'anarchie ramenait forcément cette tyrannie.

Maurice de Nassau tient une grande place dans l'histoire; cependant combien sa gloire serait plus pure, s'il avait apaisé les discordes intérieures, établi la paix parmi les églises, sans souiller ses mains d'un sang inutile! Le souvenir du malheureux vieillard qui fut la victime choisie du stathouder hanta longtemps les bourgeois, les arminiens, tous ceux qui s'étaient sentis frappés avec lui. La royauté, déguisée sous le nom de stathoudérat, si utile, si nécessaire même aux Provinces-Unies, resta longtemps menacée par les défiances du parti oligarchique. Quand celui qui devint Guillaume III d'Angleterre était encore au berceau, le pensionnaire de Witt, traitant avec Cromwell en 1653, stipula que le stathoudérat serait aboli. Cromwell poursuivait encore dans le jeune prince d'Orange le roi Charles Ier, et de Witt vengeait Barneveld sur la race de Maurice de Nassau.

AUGUSTE LAUGEL.

L'IMPÉRATRICE LIVIE

ET

LA FILLE D'AUGUSTE

Bossuet, dans l'antiquité, ne voit que le peuple juif; Dante, lui, ne voit que Rome. Auguste est à ses yeux le souverain légitime par excellence; Auguste est de droit divin, et voici par quelle dialectique procède le grand théoricien de la monarchie. L'Évangile selon saint Luc porte que le Christ a voulu naître sous l'édit de Rome, ce qui nécessairement implique la légalité de cet édit, et, comme il n'y a qu'un légitime souverain qui soit en état de formuler un édit légal, il s'ensuit que César Auguste est le plus légitime des empereurs. Cette qualité appartiendra également à son successeur, car Jésus-Christ, né sous le règne d'Auguste, est mort sous le règne de Tibère, et pour que l'acte d'éternelle rédemption, pour que le mystère de la croix soit une vérité, il faut qu'il y ait eu là, pour prononcer l'arrêt de condamnation, un juge institué légalement, sans quoi la mort du juste, au lieu d'avoir été le juste châtiment de nos péchés, ne serait qu'une simple et vulgaire iniquité. Or ce juge fut Ponce Pilate, lequel tenait ses pouvoirs de Tibère, empereur par la grâce de Dieu! « Une fois seulement, sous le règne d'Auguste, à l'heure choisie par le Sauveur pour descendre sur la terre, une fois seulement, écrit Dante, il fut donné aux hommes de contempler la monarchie dans la plénitude et la magnificence de son épanouissement. L'univers pacifié reconnaît la loi d'un maître unique, l'humanité respire et frémit d'aise, Paul lui-même nous l'atteste, qui proclame cette période une bénédiction. »

Je me figure Dante (le Dante du traité *de Monarchia*) une sorte de pèlerin du moyen âge circulant à travers l'antiquité classique. Chemin faisant, il distribue sur ce monde du paganisme les foudres

et les auréoles catholiques dont sa besace est pleine. La société qu'il parcourt ne saurait l'entamer, il reste ce qu'il est, sectaire, mystique. Il ne connaît que les armes et les récompenses de son temps, exorcise ou damne ceux qui ne répondent point à sa conception politique et religieuse, canonise les autres. Il a des nimbes pour tous les amis, transforme Auguste en précurseur de Charlemagne, avec la dalmatique au dos; il mêle ensemble le paradis et l'élysée, et fait de Virgile un théologal *in utroque*. Du reste, vue de la sorte, l'antiquité a bien son charme : c'est le procédé de l'incantation, si l'on veut, de la nécromancie; mais ce jeu d'ombres et de reflets donne à la vieille histoire je ne sais quel rajeunissement qui l'aide à se populariser parmi les générations du xve siècle.

De nos jours, la connaissance de l'antiquité n'est le privilége exclusif de personne; tout le monde y peut aller voir. Les musées, les collections de médailles, les bibliothèques, livrent à chacun leurs trésors, et, grâce à la photographie, les documens les plus lointains nous sont transmis. On pourrait presque se mettre en campagne sans aucun bagage de latin ni de grec, tant abondent les excellentes traductions, tant les commentateurs ont aplani la voie : poètes, orateurs, philosophes, historiens, nous les possédons tous au grand air. Ce qui flottait à l'état d'ombres dans l'obscur nuage du passé a pris corps et réalité, ces anciens siècles disparus appartiennent désormais au public, et l'homme du monde peut les aborder au même titre que le savant de profession, bien mieux, je ne jurerais pas qu'il n'y ait pour l'homme du monde un certain avantage que lui vaudra la familiarité dont il usera d'emblée vis-à-vis de personnages avec lesquels un vrai savant de bonne roche n'osera jamais se mettre à son aise. J'ai connu nombre d'honnêtes gens qui refusaient de croire que les Grecs de l'époque de Périclès et les Romains du siècle d'Auguste fussent tout simplement des hommes comme nous, et cependant l'être humain, hélas! ne varie guère. Personne, que je sache, ne croit aujourd'hui à ces héros dont aucun intérêt mesquin, bourgeois, n'influence les actions, à ces demi-dieux qui ne se nourrissent que d'enthousiasme, ne vivent que de passion et de gloire. On bâtissait dans la cité de Romulus comme nous bâtissons sur les bords de la Seine, et les matériaux qu'employaient les maçons de Vitruve n'étaient point différens des nôtres. Les éléphans de Pyrrhus et d'Annibal mangeaient et digéraient comme ceux du Jardin des Plantes, et les fameux pavots sur lesquels Tarquin promenait sa baguette d'augure ressemblaient singulièrement à ces fleurs banales de nos champs que moissonnent les herboristes.

Notre curiosité, qu'elle s'applique à l'avenir ou au passé, n'est point un jeu frivole. Elle prouve d'abord que nous avons le sentiment des choses que nous recherchons, et c'est par le sentiment

qu'on arrive à connaître. Serait-ce donc une prétention si téméraire que de vouloir interpréter l'antique d'après notre impression personnelle? Il s'agit moins de rendre la vérité dans son exactitude absolue que d'animer, de faire vivre; d'ailleurs cette vérité, qui donc parmi les plus savans se vantera de l'avoir possédée? Écrire l'histoire, c'est donner simplement au public notre manière de voir sur l'histoire. Quand vous seriez le cerveau le mieux doué, le plus profond, le plus sagace de votre temps, vous n'empêcherez pas que d'autres viennent après vous qui liront plus avant dans le cœur de l'humanité et feront de votre point de vue si respecté jadis quelque chose de suranné, de hors d'usage. Ces événemens du passé, sous combien d'influences ne les écrit-on pas, influences de climat, de religion, de patrie, de public et de mode! Exiger d'un travail historique la reproduction photographique des personnages et des événemens, c'est émettre la plus belle des contradictions, attendu que le passé ne se compose pas seulement d'élémens matériels, qu'il est loin de nous, et que par le procédé photographique on ne prend sur le fait, on ne fixe que des corps. Donc, qu'on le veuille ou non, quiconque s'adresse à l'antique ne saurait donner que des impressions de voyage et d'étude. Et si ces impressions sont vivantes, si l'écrivain a le sentiment et l'amour du monde qu'il observe, s'il trouve un style et des images pour nous le représenter tel que son imagination le lui montre, je ne vois guère ce qu'on pourrait demander davantage. Par exemple, pour ce qui regarde l'histoire romaine telle qu'on l'écrit aujourd'hui, où mieux que jamais elle est comprise, il est certain que les Romains du siècle d'Auguste et de Tibère auraient quelque peine à se reconnaître dans son miroir. Chacun de nous semble voir là ce qu'il veut; c'est affaire de pays, de mœurs, d'opinion politique. N'avons-nous pas eu sous l'empire un moment où les anciens césars renaissaient au monde l'un après l'autre pour endosser l'impopularité du césar moderne?

C'est que, par le fait, l'histoire est un art comme la peinture, comme la statuaire, comme la poésie. Le mensonge absolu n'existe pas, ou, pour mieux dire, au fond de tout mensonge historique se cache un brin de vérité, à ce point qu'en certains momens les procédés même de l'œuvre d'art semblent indiqués. L'écrivain, quoi qu'il fasse, ne saurait s'abstraire de l'événement qu'il raconte; il croit tenir son sujet, et c'est son sujet qui le tient. Le voilà, malgré lui, composant, arrangeant, forçant la lumière sur tel endroit qu'il s'agit de mettre en relief et plongeant le reste dans l'ombre, — si bien qu'il résulte de cette élaboration quelque chose d'entièrement nouveau, et qui vous rappelle le fait primitif dans sa crudité, à peu près comme une figure idéale placée dans un tableau vous

rappelle les traits du modèle qui a posé pour le peintre. L'historien doit connaître les faits, mais il doit aussi connaître la vie, et par sa propre expérience s'être acquis certaines qualités qui lui paraissent bonnes à répandre. Quiconque s'y prend autrement se fourvoie, car ce que nous admirons chez les grands savans, c'est bien moins l'énorme bagage de leur information que ce mystérieux pressentiment qui les dirige à travers leurs études, et dans leur cerveau coordonne les résultats. L'esprit seul a le don d'évocation, et, s'il est vrai, comme on l'a dit, que sans l'œil humain le soleil serait comme s'il n'était pas, si les plus belles mélodies n'existent que parce que l'oreille humaine est là pour les comprendre, on peut affirmer également que les documens amoncelés dans toutes les bibliothèques du monde ne sont que lettre morte tant que l'esprit n'a pas soufflé dessus. Donc les figures du passé ne sauraient vivre que de la vie que notre cerveau leur communique.

Qui ne connaît une admirable estampe d'après Ingres où Virgile est représenté lisant un chant de l'*Énéide* devant Auguste et l'intimité de sa maison? Cette image me paraît le modèle de ce que devrait être la reproduction d'une scène antique selon la conception moderne. C'est idéal et c'est profondément réel. Empreintes au plus haut degré du calme, de la dignité, de l'harmonie classiques, toutes les figures sont ressemblantes. Ces statues-là sont des portraits, le moment et la situation ne les absorbent pas au point de leur ôter le sens du monde extérieur; détachez-les du cadre, elles vont revivre en plein courant d'humanité; bien plus, même en ce fugitif instant qui les rassemble, chacun des personnages poursuit quelque arrière-pensée dont un œil clairvoyant saisira l'expression sous le masque de circonstance. Le doux Virgile cherche à plaire au maître, ce roseau qui pense est aussi le roseau qui ploie, la bouche aux vers mélodieux est aussi la bouche aux flatteries : *tu Marcellus eris!* Louer un enfant, chose difficile! mais avec du génie on se tire de tout, et quand on n'a point là sous la main de grandes actions à célébrer, on se contente de chanter les espérances, *rhetorice spem laudat in puero quia facta non invenit!* Amateur de belle poésie et familier du prince, Mécène écoute d'un air un peu distrait, car, tout en se laissant bercer à ce divin langage, il songe aux récentes confidences d'Auguste, aux troubles domestiques obscurcissant les jours de son ami. Octavie n'écoute que son deuil, et qui sait ce que ces larmes maternelles cachent d'ambition déçue, de projets de domination personnelle à jamais renversés par la mort de ce fils malingre dont l'image en pied préside à ces assises de famille? Maintenant prenez à part ce Caïus Octave préoccupé, sombre et chagrin; il vous répondra comme tantôt il répondait à Mécène : « Tout ce que l'humaine ambition peut rêver de puissance m'est

acquis, je commande aux armées de terre et de mer, j'exerce sur toutes les provinces d'un empire sans bornes les droits illimités de proconsul, ma personne est inviolable; tribun à vie, je m'impose au sénat; censeur, j'administre les mœurs, — pontife souverain, les choses divines. Regarde, ô Mécène, regarde, c'est bien ton vieil ami, ton Auguste, qui trône au faîte des grandeurs, et qui, morne et découragé, te crie : Oh! rends-moi ma jeunesse tranquille, rends-moi ces temps heureux où le pieux Apollodore m'enseignait le bonheur dans la modestie de la condition, et la simple et douce pratique des devoirs du citoyen et du sage! Ces devoirs, je les ai trahis, mes pieds ont glissé dans le sang. L'ambition et ses furies m'ont emporté, et me voilà, moi, le maître du monde, regrettant et pleurant d'être devenu ce que je suis. » — Ainsi le Caïus Octave d'Ingres semble s'exprimer, et sa Livie, que nous dit-elle? De celle-là, j'en voudrais parler tout à mon aise. Telle que le crayon du peintre l'a saisie avec son visage de camée, ses formes de déesse, habile, séduisante, rusée, pleine d'enchantemens et de précipices, je la prends pour faire de son personnage le centre d'une étude à part. Autour d'elle viendront se grouper des figures qui ne sont pas dans le tableau, mais qui sont dans Pline, dans Sénèque, dans Suétone et dans Tacite, et sur lesquelles l'érudition et la critique modernes ont projeté leurs clartés.

I.

Je m'incline devant la majesté du caractère de Livie, j'admire ces grâces décentes, cette douceur d'accueil, qui la distinguent des rudes figures du passé; il n'en est pas moins vrai que cette vestale des matrones avait au cœur, sous une apparence de placidité, l'ambition la plus remuante et la plus atroce. Son petit-fils Caligula, ce fou qui l'avait d'enfance beaucoup et de très près observée, disait d'elle : « C'est Ulysse en robe de femme. » On ne combat point l'intrigue des autres avec cette habileté suprême sans être soi-même rompu plus ou moins à l'art de l'intrigue. Quand je vois l'histoire travailler imperturbablement pendant un demi-siècle à la fortune d'un personnage, l'idée me vient de rechercher dans quelle mesure de complicité ce personnage peut être avec les événemens, et j'avoue que trop de calme ici me donne à réfléchir. Les circonstances ne nous aident point seules, il y faut bien aussi tenir la main, et cette main, je n'aime pas qu'elle se cache. Livie avait cela de commun avec Auguste, qu'elle savait se dominer, être maîtresse de soi dans la douleur et par occasion jusque dans le crime. Je me défie de Tacite, et cependant comment ne point avoir des doutes en présence de cette suite de catastrophes qui semblent se donner le mot pour venir coup

sur coup aider aux combinaisons dynastiques d'une femme? Auguste n'a point de fils, Livie a Tibère, et c'est maintenant au destin de s'arranger de manière à favoriser le plan de l'impératrice, laquelle entend et prétend que le successeur d'Auguste soit Tibère et non autre. Le destin travaillera-t-il seul? Rien ne nous empêche de le croire. L'histoire a des versions en sens contraire : pures calomnies! Des héritiers au trône du monde ne peuvent-ils sortir jeunes et brillans de cette vie sans qu'on attribue leur mort à la violence? Louis XIV, dont les dernières années par leurs revers et leurs deuils rappellent tant la fin d'Auguste, le grand roi vit également devant ses yeux la solitude s'étendre, les lis tombèrent moissonnés tout à l'entour. On parla de crimes secrets, d'empoisonnemens; l'histoire a depuis instrumenté, et son enquête n'a rien trouvé. C'est possible que toutes ces funérailles répétées fussent dans les décrets des dieux. Oh! ces fameux projets des fondateurs de dynastie, éternelle déception dont l'exemple n'instruit personne! Tant de travaux, de ruses, de scélératesses entassées, pour qu'à un jour donné tout s'effondre!

De cette femme, l'honneur, la joie et l'ornement de son trône, Auguste n'aura point d'enfant. Comment perpétuer la race, faire refleurir le précieux sang? Julie est là, sa fille unique, fille d'un premier lit. Il la donne à Marcellus, né d'Octavie, la sœur bien-aimée, et presque aussitôt Marcellus meurt. Il n'avait pas vingt ans; le peuple l'aimait de cet amour étrange, irréfléchi, qu'il témoigne aux héritiers présomptifs. On met en eux espoir et confiance, on se grise d'illusions à leur sujet; s'ils viennent à succomber jeunes, la mort pose à leur front une auréole dont les rayons brillent ensuite à travers les âges. Toutefois ne nous y trompons pas; ces hyperboliques panégyriques ne sont point les seuls courans par où s'épanche la douleur des peuples, le livre de nos mécomptes est en partie double, et l'éloge du héros défunt n'obtient tout son effet que lorsqu'il renferme un acte d'accusation contre celui des survivans auquel l'événement profite ou semble profiter. Auguste, en le mariant, avait adopté Marcellus. Déclaré prince héréditaire de l'empire, le fils d'Octavie barrait le chemin au fils de Livie. Dion Cassius a bien quelques soupçons, mais il n'insiste pas. « D'ailleurs, écrit-il, cette année et celle qui suivit comptèrent parmi les plus insalubres, nombre de gens furent enlevés. » Le jeune prince était de complexion délicate, point malade cependant; Antonius Musa, médecin d'Auguste, lui prescrivit la cure d'eau froide dont il mourut à Baïa. « Ou ce sera la maladie qui tuera le malade ou ce sera le médecin. » Nul doute que Beaumarchais, plaçant à Rome la scène de sa comédie, n'eût ajouté : « A moins que ce ne soit le poison. » Ce bruit émut, passionna la ville; il passionna surtout la cour. Qu'on se représente les ennuis de Livie au milieu de ces

femmes, toutes ses rivales à divers titres, toutes de la maison et détestant en elle l'étrangère : Scribonia, l'épouse dépossédée, Julie sa fille, que le veuvage rapprochait de sa mère contre la marâtre, Octavie, que l'affection avait élevée au rang même de l'impératrice et au partage des honneurs suprêmes, Octavie, dont le désespoir jaloux ne pardonnait pas à la femme d'Auguste d'avoir deux fils pleins de force et d'éclat, tandis que son Marcellus à elle n'était plus! « Elle détestait toutes les mères, dit Sénèque, et par-dessus toutes abhorrait Livie, qui lui semblait avoir pris pour ses fils le bonheur qu'elle s'était promis. » Marcellus dura peu, et sa prompte fin s'explique aisément. L'époux n'était point de complexion à supporter l'épouse; livré en pâture aux premiers feux d'une Julie, le délicat et fragile enfant n'eut même pas le temps de se reconnaître. On le voit plier, s'affaisser. Laissons dormir les poisons de Livie, nous en retrouverons la trace ailleurs, et ne parlons ici que des brûlans triomphes de Lucine et de la consomption qui en résulte.

Marcellus mort, pleuré, chanté, Julie redevenait un embarras. « J'ai deux filles, disait Auguste, qui me sont un égal tourment, ma Julie et la république romaine. » Le père ne se séparait pas du politique, et ce fut le grand mal. Il y perdit la joie du foyer, spéculation suprême de son égoïsme, et ne réussit qu'à pousser hors des tempéramens la plus insoumise et la plus folle des créatures. A qui la marier? Livie, dès ce moment, n'eût pas demandé mieux que de la prendre pour Tibère; mais Octavie, en bonne sœur, s'interposa. Auguste, toujours préoccupé d'intérêts dynastiques, penchait vers Agrippa. « Tu l'as fait si grand, cet homme, lui soufflait Mécène à l'oreille, qu'il faut à présent qu'il devienne ton gendre, ou qu'il tombe! » Mais Agrippa dépassait la quarantaine, et Julie avait dix-sept ans; de plus, il était marié avec Marcella, sœur de Marcellus. N'importe, ce que voulait Auguste, Octavie le voulait non moins. Déjouer les plans secrets d'une Livie, quelle fête, et comment ne pas interrompre son deuil en pareil cas? La mère éplorée fit trêve à ses douleurs, et travailla de toute son influence au divorce, heureuse, au prix même d'un tel outrage infligé à sa fille, de couper court aux arrogantes combinaisons d'une matrone détestée.

Livie avait le calme des âmes fortes, toujours maîtresses de l'heure, même quand elles n'en profitent pas. Battue dans le présent, ses calculs se portèrent aussitôt sur l'avenir : partie remise, jamais perdue! Dans sa modération, sa patience entrait comme un pressentiment des longues années qu'elle avait à vivre. Le mariage de Julie et d'Agrippa eut lieu selon le vœu d'Auguste, et le vainqueur d'Actium ne tarda guère à connaître les bénéfices d'une si fameuse alliance. Une chose manquait à Vipsanius Agrippa, que ni les services rendus ni la faveur d'Auguste ne pouvaient donner : la

naissance. Aux yeux de l'aristocratie romaine, dont sa femme allait représenter l'exquise fleur, ce fier soldat, ce grand ministre n'était en somme qu'un parvenu! Avec cela, point de jeunesse, l'humeur sévère et la rudesse d'un homme qui, ayant passé son temps au milieu des combats et des affaires, ne connaît rien de la vie, de ses plaisirs ni de ses élégances, et partant les méprise. *Vir simplicitati proprior quam deliciis*, écrit Pline; signalement certain, auquel répond exactement le portrait. On peut voir à Venise, dans la cour du palais Grimani, une statue superbe d'Agrippa, marbre colossal et qui jadis décorait le panthéon d'Auguste. Le héros est représenté nu, à la manière grecque, son glaive dans la main droite, sa chlamyde jetée sur l'épaule, le pas en avant comme pour l'attaque. La poitrine se développe largement, partout la force éclate, mais sans grâce aucune. Vous êtes devant le type d'un robuste laboureur de la campagne de Rome; la nuque tient du taureau, et les attaches de la tête montrent une musculature herculéenne. Le buste que nous avons au Louvre donne la même idée : masque viril, œil renfoncé, regard scrutateur, bref tout ce qui dénonce un caractère sombre et médiocrement fait pour plaire aux femmes. « La liberté dont on jouissait sous le divin Auguste fut si grande, que nombre de gens allèrent jusqu'à reprocher impunément son manque de noblesse à l'omnipotent Agrippa. » Julie en cela ne se gênait point, et du milieu de son cercle de jeunes seigneurs et de beaux esprits donnait le ton. Plus tard, Caligula renia carrément l'ancêtre; plutôt que de passer pour le petit-fils d'Agrippa, il répandit la fable d'un commerce incestueux d'Auguste avec sa propre fille. En attendant que, mort, on le désavouât, Julie rougissait de lui vivant. Sur un sujet, ils auraient pu s'entendre. Julie n'était pas simplement la fille d'Auguste, elle était aussi la personne la plus lettrée, la plus instruite. Agrippa, de son côté, appréciait infiniment les belles statues et les beaux édifices, ne rêvait pour Rome qu'embellissemens : tous deux avaient des goûts artistes, ce qui les rapprochait; mais dans la pratique le point de vue était tout différent. La femme ne songeait qu'à son agrément personnel, au luxe particulier de sa maison, tandis que lui, dont les préoccupations ne cessaient de s'étendre au-delà de la vie privée et d'embrasser l'état, n'aimait les arts que pour les avantages publics qu'ils procurent, et dépensait sa fortune à bâtir des portiques, des temples et des thermes, à construire des aqueducs, à planter des jardins où les statues, les fresques, naissaient et se multipliaient sous la pluie d'or.

Ce malheureux hymen commença pourtant par donner de beaux fruits : Caïus d'abord, Lucius ensuite, puis Julie, puis Agrippine. Auguste voyait s'accomplir ses vœux les plus chers. Sur-le-champ il adopta ses petits-fils, assurant ainsi la succession au trône dans

sa race, et la prémunissant contre les attentats dont il pourrait être l'objet. On n'aborde pas impunément une Circé comme Julie. Malgré le triple airain qui l'entourait, ce cœur de soldat fut envahi. Agrippa subit le charme irrésistible, et, bientôt forcé d'ouvrir ses yeux à l'évidence, combattit le mal sans le vaincre. Sa dignité lui défendait de se plaindre et de rien laisser voir. Les expéditions militaires, les travaux et les fatigues de la vie d'état semblaient devoir offrir un refuge à son chagrin, il n'y trouva que des prétextes pour quitter la place où d'autres, plus brillans, plus heureux, se prélassaient. Vainement refoulée, la possession démoniaque le suivit partout, hâta sa fin. Agrippa meurt à cinquante-deux ans. A peine laisse-t-on à sa veuve le temps de mettre au monde un dernier enfant, — cet Agrippa posthume au sort duquel il sera dûment pourvu au jour donné. Aussitôt l'intrigue se renoue. « Bien coupé, mon fils, dira plus tard la mère de Charles IX, maintenant il s'agit de recoudre. » Livie s'entendait à recoudre. Dix ans, elle avait attendu que Julie redevînt libre, et cette fois il la lui fallait pour son Tibère. Tristes noces, plus funestes encore que les secondes!

Déjà du vivant d'Agrippa, Julie s'était distinguée par les désordres de sa conduite, désordres que facilitaient les continuelles absences d'un mari dont les affaires de l'état sollicitaient la présence tantôt au milieu d'un camp, tantôt à la tête du gouvernement d'une province reculée. Vers cette grande dame, la première dans Rome et la plus belle, affluait tout ce que la jeunesse avait de brillant, et pas n'était besoin de savoir par cœur *l'Art d'aimer* ou tel autre poème d'Ovide pour s'entendre à lier et mener une intrigue de galanterie avec la femme du vieil amiral. Julie, à la faveur du mariage, s'émancipait délicieusement des lourds ennuis endurés sous le toit domestique. Enlevée de bonne heure à sa mère et transportée au palais, elle avait grandi sous la direction d'un père affectant beaucoup la simplicité des mœurs bourgeoises et d'une rigidité souvent pédantesque. Tout n'était point rose dans ce gynécée entre la tante Octavie, l'austère marâtre Livie et Scribonia, la vraie mère, qu'on ne perdait pas une occasion de quereller. Auguste avait cette manie de ne vouloir porter que des vêtemens fabriqués chez lui par les siens; il fallait bon gré mal gré coudre et filer de la laine du matin au soir, et cette attitude rétrospective d'un chef d'état visant la popularité agaçait invinciblement la jeune princesse, qui n'était rien moins qu'une Nausicaa, et par ses impatiences déjà préludait à cette fameuse réponse venue plus tard : « Si mon père oublie qu'il est césar, j'ai le droit de me souvenir, moi, que je suis sa fille! » Quant à des jeunes gens, on n'en voyait pas un seul. Tout le système d'éducation tendait à convaincre les Romains de la divinité du sang de Jules; c'était un cérémonial de sanctuaire avec quelque

chose de l'étiquette de la cour d'Espagne sous Philippe II. Un jour aux bains de Baïa, un jeune homme de qualité, Lucius Vicinius, croit de son devoir de venir présenter ses hommages à la princesse, et tout de suite Auguste le remet à sa place et lui reproche « sa démarche incorrecte » dans un de ces billets qu'il rédigeait en homme d'esprit et traçait en calligraphe.

Julie étouffait à la chaîne, en elle la nature violente se révoltait, et, quand le mariage ouvrit à ses ardeurs le libre espace, elle s'y précipita d'un de ces élans cent fois accrus par la compression. Ici commencent les grands jours de ses désordres. Avec Agrippa, l'ami de jeunesse et l'intime confident d'Auguste, le ferme soutien de l'établissement impérial et le plus populaire des héros de Rome, elle avait pu garder certains ménagemens; mais qu'avait-elle à se contenir vis-à-vis de ce Claudien ténébreux et toujours s'effaçant derrière une mère intrigante, de ce fils d'une Livie, trop honoré de s'unir au sang des princes dont elle était, et qui, — incapable de lui donner cette situation véritablement suprême où l'avait mise son second mari, — à tant de disgrâces joignait celle d'avoir jadis méprisé ses avances (1)? La liaison avec Sempronius Gracchus, entamée du vivant d'Agrippa, reprit de plus belle et comme à ciel ouvert. Après, en même temps, d'autres eurent leur tour : Murena, Cœpio, Lépide, Ignatius, Antoine, fils du grand triumvir, pour le goût des plaisirs, l'ambition, tenant de son père, plus doué cependant du côté des finesses de l'esprit, un délicat, presque un poète et l'ami d'Horace, qui l'a célébré dans une de ses odes. C'était là sans aucun doute une société fort immorale et comme les pouvoirs despotiques réussissent à en établir en faisant refluer dans la vie privée toutes les énergies militantes, toutes les forces habituées à se dépenser dans la vie publique. Plus de forum, plus de politique, mais un besoin effréné de luxe et de jouissances, de misérables intérêts de coterie, la foire aux anecdotes, aux scandales, mille pernicieux canaux par lesquels la dérivation s'opère. Auguste, en constituant sa monarchie, réunit tous les pouvoirs dans sa personne. Alors commence le rôle des femmes de la maison impériale, dont les caprices et les galantes équipées deviennent affaires d'état. Sous ses dehors d'élégance et de savoir-vivre, cette société, — ce grand siècle, ainsi qu'on l'appelle, — cache des abîmes de corruption. Sa littérature, ses beaux-arts, ses raffinemens de goût, pure surface, tapis de fleurs et gazons verts couvrant et dérobant l'infect marais! Le chantre

(1) Parmi les aventures de Julie qui déjà faisaient bruit, on se racontait un caprice qu'elle avait eu (étant la femme d'Agrippa) pour le fils de Livie, un des hommes les plus beaux et les plus robustes de ce temps; mais Tibère négligea l'invite. En place du jeune lion qu'elle cherchait, la chasseresse au bois ne trouva qu'un sanglier grogron, et quitta le jeu sans pardonner.

de la modération dans les plaisirs, de la vie bornée, Horace perd de sa faveur, c'est Ovide qui tient le haut pavé : *l'Art d'aimer* est dans toutes les mains, et l'empereur Auguste, « restaurateur des bonnes mœurs, » n'y voit point de mal. C'est qu'au fond la morale proprement dite l'occupe assez peu, il ne demande que des ménagemens extérieurs : soyez au dedans ce que vous êtes, — des libertins et des courtisanes, — mais au dehors, en public, point de scandale! Pour le peuple, du pain et des spectacles; pour la noblesse, toutes les jouissances d'une vie de loisirs.

Il y eut cependant des natures absolument réfractaires à cet esprit de dissimulation; on en vit qui par opposition affichèrent leurs débauches. Julie était de ces natures, toujours vraie et portant haut même ses vices, — du reste le parfait produit de son temps et de la société qui l'avait élevée. Jugée à ce point de vue, l'effroyable pécheresse ne vaut pas moins que tout ce qui l'entoure, elle vaut peut-être mieux. Outre cette droiture dont je parle, elle avait l'humanité, la bonté d'âme; *præterea mitis humanitas minimeque severus animus,* dit Macrobe. Livie était assurément une plus honnête femme; elle, Julie, était un plus honnête homme. Ses crimes n'ont fait d'autres victimes qu'elle-même, jamais vous ne lui surprenez la main dans un meurtre, ce qui ne se peut dire de l'épouse d'Auguste, chaste et pudique, mais cruelle, — sang de vipère, tranquille, froid et venimeux. D'ailleurs à ces désordres que d'excuses! Son père en la mariant avait-il une seule fois considéré autre chose que la raison d'état? Des premiers battemens de son cœur, de ses vœux de jeune fille, qui s'était occupé? Julie sentait les implacables droits qu'elle avait à l'indulgence de son père; son tempérament de feu et la dépravation de la jeune noblesse firent le reste. Ingénieuse et brillante, elle apportait à la conversation toutes les ressources de l'intelligence la plus diverse et la mieux informée. Parler de sa beauté serait facile; nous n'avons point ici, comme pour Cléopâtre, à conjecturer sur la foi de quelques documens que l'imagination interprète. Les médailles, les pierres gravées, nous renseignent; à qui ce genre d'iconographie ne suffit point, le Louvre offre son répertoire. La statue que nous avons d'elle au musée la représente en Cérès, la couronne au front. Vous êtes vis-à-vis d'une femme abordant la trentaine, belle et d'une superbe distinction. Le visage, où se montre la fierté des races royales, n'en respire pas moins un grand charme; les traits sont fins, délicats, la vie et l'esprit les animent. Involontairement devant ce marbre vous vous dites : « Qui que tu sois, tu seras vaincue, et fille de césar bien plus encore! » Légèreté, hauteur, coquetterie, tout l'arsenal de la provocation, et rien pour la défense; aucune volonté, point d'énergie, un large et souple pallium enveloppe le corps élancé dont le maintien trahit la

grande dame. Dans ce costume, décent jusqu'à l'austérité, ne découvrant que la main gauche, tandis que le bras droit se relève sous les plis et doucement sert de support au cou, — l'œil scrupuleux d'Auguste ne trouverait pas un défaut à reprendre.

On sait quel juge morose était César et combien il avait la remontrance aisée en ces questions d'attitude et de toilette. Trop de luxe, de familiarité l'indisposait; il ne permettait pas à sa fille de paraître vêtue librement. Un jour, au théâtre, pendant un combat de gladiateurs auquel assistait la famille impériale, il constata, non sans mauvaise humeur, la différence très marquée d'impression que produisirent sur l'assemblée l'apparition de Livie et celle de Julie. L'une arrivait accompagnée d'un conseil d'hommes graves et déjà mûrs, tandis qu'autour de l'autre avait pris place une députation de la plus frivole jeunesse. Julie, à peine rentrée, eut sa semonce sous forme d'un de ces billets que son père aimait à décocher, et, comme elle avait l'esprit de famille et n'était point une personne à se déconcerter jamais, elle riposta sur-le-champ : « Patience pour mes jeunes gens, et ne me les reprochez pas tant, car eux aussi vieilliront avec moi ! » Auguste sourit et continua son métier d'épilogueur débonnaire. Au fond, il l'adorait et refusait de croire à son inconduite; tout au plus admettait-il ce que nous appellerions des inconséquences. Une autre fois il la surprit se faisant enlever quelques rares cheveux blancs poussés bien avant la saison sur cette jolie tête. La cueillette allait son train, lorsque l'arrivée soudaine de césar dérangea tout; les femmes n'eurent que le temps de s'échapper, emportant ou croyant emporter le secret de l'opération; néanmoins il resta des traces, deux ou trois cheveux égarés. L'empereur les remarqua, se mit à causer de choses diverses, et, sans en avoir l'air, amena la conversation sur l'âge de Julie. « Et penser, lui dit-il, que dans quelques années tu vas commencer à vieillir. Qu'aimeras-tu mieux alors, des cheveux blancs ou de la calvitie? — Moi, cher père, mais il me semble que je préférerais encore des cheveux blancs ! — Oh ! la fourbe ! reprit Auguste. S'il en est ainsi, pourquoi souffres-tu que tes femmes déjà commencent à te rendre chauve ! » Je me la représente devant l'autel de sa toilette, environnée de tout le personnel, de tout le cérémonial du culte. Assise sur le siége d'or, — tandis que des servantes empressées passent aux doigts de ses pieds les anneaux de pierreries ou baignent de senteur les draperies de sa tunique, — elle jase et badine, et sa bouche fraîchement teintée de carmin ébauche un sourire à l'esclave qui lui tend le miroir. L'esclave au miroir est de toutes les filles du service la plus rapprochée de sa maîtresse. On la veut jeune, belle, et surtout irréprochablement saine de corps, chose rare à trouver au milieu de la corruption des mœurs romaines. La

pureté de son haleine décide de sa fortune. Elle souffle sur le miroir, et, pour être adoptée, il faut que la surface limpide un moment ternie renvoie à l'odorat de la grande dame un parfum de rose et de violette. Comme elle a son Éthiopien pour l'accompagner et la garder, Julie a son esclave favorite préposée au miroir, aux secrets messages. Phœbé vit dans la contemplation, l'adoration de sa patronne. Cette jeune tigresse devient une gazelle apprivoisée aux genoux de l'auguste princesse, qui, selon les caprices de l'heure, la flatte, l'attife, l'enguirlande, ou s'amuse à lui darder dans les chairs son épingle à cheveux.

On n'en finirait pas avec ces traits anecdotiques qui nous montrent, — chacun dans son caractère et son contraste, — ces deux personnages si peu semblables, quoique si rapprochés, et malgré tout liés d'invincible tendresse : celui-là, dévotieux gardien des convenances, fauteur des vertus domestiques, circonspect, économe, frugal; celle-ci, tout à son luxe, à ses entraînemens, à ses passions, le sang impétueux du grand Jules, sa vraie nièce, et la postérité retrouvée de Vénus, l'immortelle aïeule! Auguste, ayant un soir désapprouvé l'équipage de sa fille, la vit venir à lui le lendemain mise très simplement, et comme il la félicitait du changement : « C'est qu'aujourd'hui, répondit-elle, je me suis habillée pour mon père, et hier pour mon mari. » Chez une Romaine de la république, le mot pourrait passer; mais chez Julie comment y croire? C'est pour ses amans qu'elle s'habillait et non pour son mari, qu'elle abhorrait, et qui, farouche, à l'écart dévorait sourdement ses colères, ne se sentant point de force à porter plainte. Les bruits promenés par la ville, certains propos licencieux de Julie, lui tintaient aux oreilles. A l'observation d'un de ses amans, lequel, sachant le fond des choses, lui demandait comment il se faisait que tous les enfans d'Agrippa ressemblassent à leur père, l'épouse impudique n'avait-elle pas répondu par ce trait d'une audace dont l'honnêteté de notre langue ne souffre point la traduction : *Nunquam enim nisi navi plena tollo vectorem?*

II.

Revenu depuis peu de sa dernière campagne en Germanie, Tibère, d'un simple coup d'œil, s'était rendu compte de la situation, et, la mesurant bien, avait dû reconnaître qu'elle n'était pas à son avantage. L'influence de Julie régnait sans égale; une riche lignée de princes et de princesses entourait la féconde mère et déjà grandissait pour la dynastie. L'aîné de ses fils, Caïus César, héritier présomptif, s'avançait chaque jour d'un pas plus assuré dans la faveur publique. Auguste l'y aidait de tout son pouvoir, et dans son impa-

tience à le couvrir, à l'accabler d'honneurs, lui et son frère, obtenait du sénat les dispenses d'âge nécessaires. Les infans, salués, acclamés par la foule, occupaient la scène au premier rang; ils habitaient chez Auguste, qui lui-même présidait à leur éducation, les voulait pareils à lui en toute chose et s'évertuait à leur transmettre jusqu'à son écriture. A la table de famille, il les plaçait à sa droite sur le triclinium; en voyage, ils chevauchaient près de l'empereur ou montaient dans une litière qui précédait la sienne. Tibère n'était pas seulement mis à l'ombre, il gênait. Le tribunat même, dont il venait d'être investi, ne le défendait point contre l'outrage. A trente-six ans, malgré ses victoires et ses nombreux services, il lui fallait à chaque instant subir les arrogances des jeunes princes du sang et de leur cour. Le peuple l'accueillait avec froideur et la société n'avait plus assez de sarcasmes pour cet époux si aveugle ou si tolérant, *impudicitiam uxoris tolerans aut declinans.*

Julie cependant réclamait davantage, la présence de Tibère l'importunait pour vingt raisons. Elle entreprit donc de persuader son père, et l'odieux fils de Livie reçut la mission d'aller en Orient guerroyer contre les Parthes. On évitait ainsi toute chance de conflit entre un mécontent dangereux et ces jeunes césars, dont l'astre naissant ne devait pas être offusqué. A l'époque du premier mariage s'était déjà produit quelque chose de pareil à cette situation. Marcellus, qui jouait alors, comme époux de Julie, ce brillant premier rôle que le prince Caïus, fils de cette même Julie, tient à l'heure où nous sommes, — l'imberbe Marcellus, ivre de sa popularité, de sa faveur auprès du maître, avait osé vouloir lutter d'influence avec un Marcus Agrippa, et, — signe caractéristique, — c'était l'enfant présomptueux qui l'avait emporté sur le vainqueur d'Actium. Auguste, malade et en danger de mort, avait remis l'anneau de l'empire à son coadjuteur illustre, de quoi le petit aiglon devint tout rouge et cria si fort que césar, aussitôt rétabli, dut s'incliner devant cette puérile prétention et lui sacrifier Agrippa, ce que Pline appelle à très juste titre la regrettable mission d'Agrippa, *pudenda Agrippæ ablegatio.* On sait comment le vieux soldat prit l'affaire; il accepta cette mission, en chargea des officiers de sa suite et demeura, lui, dans le voisinage de l'Italie. Tibère avait trop de piété, de soumission envers ses bons parens, pour jamais risquer de leur déplaire. D'ailleurs ce que l'indispensable ami d'Auguste pouvait se permettre n'était point là de saison. Tacite vante la modestie de Tibère; cette vertu ne l'empêchait pas de ressentir l'injure, mais elle communiquait à son ressentiment une invincible force de passivité. Le dégoût, la mélancolie aidant, il résolut de rompre à tout prix avec ces relations dont le poids l'accablait. Il en avait assez de ces misères que lui infligeaient de tous côtés la jalousie des jeunes

princes et l'implacable animosité de sa femme. Il voulait l'absolue solitude, une retraite silencieuse et lointaine, et pour seules consolations la science et les lettres. Peut-être aussi qu'un secret calcul n'était pas étranger à ce dessein, et qu'il comptait provoquer de sérieuses réflexions chez son ingrat beau-père en le mettant à même de sentir le vide de son absence et de voir si c'était avec des jouvenceaux qu'on remplaçait un homme tel que lui. Il déclara donc que sa santé non-seulement ne lui permettait pas d'entreprendre une nouvelle campagne, mais le forçait de se démettre pour un temps de tous ses emplois. L'empereur refusait d'y croire, il supplia, peine perdue! La dissimulation implique toujours une certaine faiblesse, et Tibère avait l'entêtement des caractères faibles, qui lentement cheminent vers un point et jamais ensuite n'en démordent.

Il quitta Rome et l'Italie, se dirigeant vers Rhodes. Auguste ne s'y trompa point; c'était son divorce avec Julie que Tibère venait de dénoncer. Le maître du monde reçut l'outrage avec amertume. « La retraite de Tibère, remarque Pline, fut une des hontes et des grandes douleurs de la vie d'Auguste; » mais cet exil volontaire, grâce aux manœuvres de Julie et de Sempronius Gracchus, n'allait guère tarder de se changer en exil forcé. Tibère en effet laissait Livie seule aux prises avec une cabale impitoyable. Julie et Scribonia sa mère l'emportaient; derrière elles se groupaient tous les ennemis de l'impératrice et de son fils, cet odieux pédant, comme on l'appelait dans sa propre famille. Il ne s'agissait plus que de profiter de l'avantage pour creuser entre Tibère et son beau-père ulcéré un de ces abîmes qui rendent les retours impossibles et chasser une fois pour toutes cet intrus de la maison de Jules. Le but n'était pas hors de portée, seulement il eût fallu prendre au sérieux l'aventure, vouloir ce qu'on voulait, et par malheur Julie était bien légère et Livie bien forte. La partie néanmoins s'engagea.

Au premier rang de la jeune noblesse romaine figurait Sempronius Gracchus, très bien doué, très instruit, passé maître dans tous ces agrémens qui vous mettent un personnage à la mode, et d'autant plus dangereux que ces talens, qu'il possédait en quantité, lui servaient de préférence à nuire. Cet homme, l'amant de Julie sous Agrippa, et qu'elle avait voulu quitter en se remariant, ne pardonnait point à Tibère d'avoir jeté un moment le trouble dans ses relations secrètes. Après les premières couches de sa femme, Tibère, ayant perdu l'enfant, s'éloigna peu à peu, et Sempronius, habile à saisir l'occasion, reconquit sa maîtresse et sa proie. N'importe, cette rupture avait aigri le libertin non moins que l'intrigant; c'était donc entre lui et Tibère, — qui d'ailleurs savait tout, — une haine à mort. Le programme était des plus simples : envenimer la bles-

sure faite au cœur d'Auguste vieillissant, pousser à l'irritation, à la colère, le mécontentement contre Tibère impie envers le meilleur des pères, rebelle envers son souverain. Julie écrivait à l'empereur des lettres intimes que dictait Sempronius, correspondance pleine de griefs et de rancunes, acte d'accusation poursuivi pendant quatre ans, au bout desquels l'absent devint un proscrit. Julie avait brisé l'obstacle; débarrassée enfin de son importun surveillant, elle crut pouvoir s'affranchir de tout respect humain à l'égard d'une alliance qui légalement tenait encore. Auguste, pris d'un redoublement de tendresse, la comblait de soins, de prévenances, comme s'il l'eût chérie davantage à cause de la conduite de Tibère. « Les princes, écrit Dion Cassius, savent tout plutôt que ce qui se passe dans leur propre maison, et tandis que leurs moindres actes sont connus de chacun, rien ne leur arrive de ce qui se fait dans leur entourage. » C'était le cas d'Auguste envers sa fille. Il l'estimait un modèle d'honneur et de vertu; ses reproches ne visaient jamais que des oublis de convenance. Il avait bien, du temps d'Agrippa, jadis ouï parler de désordres, mais ces bruits ne résistaient point à la première enquête. Un simple regard promené autour de lui sur les enfans de Julie avait suffi pour le rassurer. Les chers enfans rappelaient, à s'y méprendre, les traits d'Agrippa leur père, et césar, qui naturellement ignorait certains secrets confiés aux seuls élus, ne pouvait que rougir d'avoir douté.

Elle cependant, mettant de côté toute retenue, descendait chaque jour d'un degré l'horrible échelle. Livie, impassible, observait, prête à s'avancer pour jeter au gouffre sa rivale; mais le moment, il fallait l'attendre. Froide, muette, elle guettait; le serpent dans la jungle a de ces affûts : l'oiseau frivole et toujours gazouillant tombe de branche en branche; un mouvement encore, il est mort! L'imprudence, trop de hâte pouvait tout perdre; allez donc disputer son trésor à ce père frappé d'aveuglement et qui, non content de traiter le bruit public de calomnie, en est venu à se faire de sa Julie un idéal de chasteté! « Ainsi, disait-il entre amis, devait être cette Claudie dont parle l'histoire, » — Claudia Quinta, qui jadis, aux temps de la seconde guerre punique, avait par un miracle confondu ses accusateurs. Un navire, apportant de Grèce la statue de la mère des dieux, s'était échoué près du port d'Ostie, et les devins annonçaient que, seule, une honnête femme pouvait le remettre à flot. Alors, d'un groupe de matrones venues au-devant de l'image sacrée, Claudia se détache, elle saisit la rame en invoquant Cybèle : ô prodige! sous cette faible main, la masse pesante s'ébranle, remonte le Tibre et gagne la ville au milieu des acclamations du peuple. Ne croirait-on pas lire une légende du moyen âge? De ce navire de Cybèle, il semble que la barque de Lohengrin soit sortie. Illusion

étrange, comparer Julie à cette femme dont les dieux attestaient le mérite et qu'une statue d'airain immortalisa dans Rome!

Auguste avait soixante et un ans; sa gloire, son pouvoir, son bonheur domestique, touchaient au faîte. En revêtant la robe virile, Caïus d'abord, plus tard Lucius, son frère, avaient été présentés au peuple, et désormais, proclamés princes de la jeunesse, ces deux fils de Julie, dans leur brillante armure d'argent, conduisaient au Champ de Mars l'escadron de la chevalerie romaine. Salué lui-même par le sénat du titre de père de la patrie, le fortuné souverain entendait des millions de voix porter son nom jusqu'aux nues; c'était le plus grand honneur que Rome pût décerner. A l'occasion de cet événement, des fêtes eurent lieu; Auguste les présida, partout accompagné de Julie, orgueil suprême de sa race. Et quel père en effet n'eût été fier d'une telle fille? A ne parler que de sa beauté, la distinction régnait sur tous ses traits, d'une expression ordinairement plutôt sévère; la ligne droite qui, tombant du front, dessinait le nez de forme grecque se courbait légèrement à la hauteur des yeux, et donnait au visage un air sombre, parfois dur, signe caractéristique des césars. La froideur et le dédain se lisaient sur les lèvres. Un sein sculpté dans le marbre, des épaules de déesse, prêtaient à l'ensemble de la physionomie des séductions faites pour tempérer l'excès de dignité. Au front brillait le diadème, tandis que sur la nuque trois rangées de perles cerclaient une masse de cheveux noirs tordus en un seul nœud. Au moment où son père lui présentait la main soit pour sortir du palais, soit pour y rentrer, un cri d'admiration jaillissait de toutes les poitrines, et, parmi tous ces hommes au milieu desquels elle passait impénétrable, combien n'étaient-ils pas ceux qui pouvaient se dire : « Vesta! j'ai soulevé tes voiles! » Malheureux Auguste! quel réveil l'attendait! Tandis qu'il s'abandonnait à ses paternelles effusions, d'horribles rumeurs circulaient par la ville. Il n'était bruit que des amours criminelles de Julie, de ses déportemens; on se racontait ses défis impudens portés à la morale publique, ses folles jouissances que doublait l'attrait irritant du péril.

L'orage se formait, grandissait. Ces fêtes que partageait Livie, ces odieuses solennités en l'honneur de Julie et des jeunes princes, ne lui rappelaient à elle que son Tibère disgracié. Le ramener au pied du trône, lui restituer avec son crédit les espérances d'autrefois, c'était l'œuvre où depuis longtemps s'appliquait la persévérante matrone. Julie, par l'impétuosité de ses déréglemens, semblait vouloir d'elle-même hâter sa perte. Déjà la catastrophe l'enveloppait, elle ne voyait rien; ses pas étaient suivis, de tous côtés des espions éventaient sa trace. Livie sentait son ennemie là où elle la voulait, et, quand elle eut bien reconnu que nul moyen ne

lui restait de s'échapper, tira le filet sur sa proie. Le premier instant fut terrible, jamais pareil scandale n'avait soulevé Rome; les dénonciations arrivèrent foudroyantes, et, grâce aux bons offices de la magnanime impératrice, toutes portaient coup. C'est qu'il ne s'agissait pas aujourd'hui de menus griefs, de galanteries plus ou moins discrètement gouvernées, la fille de César était accusée de s'être ravalée au niveau de la dernière des créatures. Outrages répétés à la foi conjugale, impudicités de toute sorte, flétrissure portée à la maison impériale par de grossières débauches et le mépris des lois et ordonnances du souverain, intelligences politiques et complots avec plusieurs de ses amans reconnus coupables d'avoir conspiré, — tel fut l'acte d'accusation qui, frappant Julie, allait atteindre son père encore plus cruellement peut-être. Il fallait que ces divers crimes eussent pour eux des témoignages publics bien irrécusables, que tout cela fût bien patent, bien avéré, pour que Livie jugeât l'occasion venue de lancer l'attaque.

Auguste adorait cette fille; en outre il avait horreur du scandale. L'opinion lui força la main, et le maître du monde, impuissant à sauver même les apparences, dut se résigner à voir la discussion publique s'emparer de ses secrets et de ses hontes de famille. Son amertume s'accrut de cette circonstance, il se reprochait aussi tant d'affection, d'indulgence, envers cette enfant, hier l'orgueil, désormais l'opprobre de sa vie. Capable de supporter la mort des siens, mais non pas de souffrir leur honte, il se voyait en présence de la plus affreuse catastrophe; la flétrissure imprimée au front de son enfant unique, l'honneur de sa maison violé, profané aussi ce divin sang des Jules dont la pureté constituait la force de la dynastie, et par là compromise à jamais la légitimité des héritiers de son nom et de sa puissance : c'était à perdre la raison. La bonne Livie avait calculé juste. Au saisissement de la première heure succéda bientôt la colère du désespoir; lui-même requit les poursuites, et, ne pouvant se rendre en personne au sénat, chargea son questeur d'aller y notifier l'acte d'accusation. Le témoignage de l'histoire est écrasant, Sénèque surtout vous stupéfie; les autres, Tacite, Suétone, Velleïus, dictent leurs arrêts, prononcent à distance; lui, vous diriez qu'il a devant les yeux les pièces mêmes du procès; il parle d'autorité, raconte, et quels faits il avance! Convenons que ces grandes dames romaines étaient des impures épiques. Il y a dans leurs débauches et leurs vices quelque chose de monstrueux qui rappelle la fable : on se croirait parmi leurs dieux, tant c'est horrible!

Un jour devait arriver où le destin livrerait en pâture à quelques hommes l'univers avec toutes ses jouissances. Après la dernière guerre civile, il semble que la roue du temps cesse de tourner. C'est

un silence formidable dans l'histoire, tout se tait, s'immobilise. Arrêt sinistre précédant l'inévitable écroulement du vieux monde! Auguste règne à l'ombre du passé, les anciennes formes de la république l'aident à gouverner : s'il prospère et va jusqu'au bout, c'est pour avoir conquis le pouvoir qu'il exerce, pour s'être fait lui-même ce qu'il est; mais ses successeurs, eux, n'ont plus rien à prétendre, le monde est à jamais conquis, il ne leur reste qu'à jouir, l'humanité leur appartient, qu'en faire? Ils ne le savent, car la jouissance veut être conquise, et surtout veut être ménagée. La jouissance sans limites, sans intermittences, ne donne que des misanthropes ou des monstres. Tibère à Caprée bâille sa vie; les autres, Caligula, Claude, Néron, sont des hallucinés, des hystériques. La fille d'Auguste est de ce monde-là : insensée, insatiable!

III.

A l'une des extrémités de Rome, dans le voisinage du cirque, s'élevait le temple d'Hercule, vieil édifice d'un mauvais renom et qui datait du temps du roi Numa. Qu'on se figure une immense rotonde avec une double colonnade ionique recevant la lumière par en haut : tout autour régnait une galerie garnie de lits de repos et sur laquelle s'ouvraient les cabines et vestiaires des gladiateurs; au milieu se creusait fraîche et limpide la piscine qui servait à leurs bains et dont une statue de Phidias, — Hercule terrassant l'hydre de Lerne, — formait le rond-point. Les plus fâcheux bruits couraient sur ce temple, qui passait pour un lieu de rencontres clandestines et même pour un coupe-gorge. Une ordonnance du sénat en avait interdit l'accès aux femmes; c'était une raison pour que celles du meilleur monde se fissent un devoir d'y pénétrer. Là se rendait assidûment Julie, le visage masqué, un long voile enveloppant son corps de la tête aux pieds. La princesse emmenait avec elle dans ces expéditions son Éthiopien, grand et bel esclave fièrement découplé, devant qui s'abaissaient toutes les consignes. Reçue à la porte par le prêtre de service, elle enfilait, svelte et furtive, un escalier dérobé qui la conduisait au haut de la rotonde, où l'attendait, avec ses riches tentures, ses tapis, ses coussins de pourpre, un élégant salon, sorte de loge grillée qui par son ouverture livrait au regard tout ce qui se passait à l'intérieur. Voir sans être vue, plaisir de reine! D'aventure, quand une amie se trouvait là, on échangeait ses idées, on se nommait les figures de connaissance qui se cachaient également dans les loges voisines, ou bien, accoudée seule, l'œil ardent et fixe, on rêvait.

Cependant les gladiateurs se préparaient aux combats du cirque,

ceux-ci, plongés à mi-corps dans la piscine de porphyre, se détendant et s'étirant après le bain, ceux-là s'exerçant à l'escrime, quelques-uns frictionnant leurs membres assouplis, d'autres couchés entre les colonnes, causant et plaisantant avec leurs camarades encore dans l'eau. Rome, qui payait fort cher ses jeunes athlètes, les voulait dispos de corps et d'esprit, il fallait pour la satisfaire qu'on mourût avec de belles attitudes. Souvenons-nous ici de ce chef-d'œuvre du musée Capitolin (1) et pensons aux vers de Byron : « Sur un énorme bouclier, l'homme est gisant, blessé à mort, sa main droite, d'où le glaive s'est échappé, s'appuie au sol; l'inclinaison de la tête abandonnée et fléchissante, la fixité du regard, l'horripilation du front, tout indique l'approche du fatal instant où son dernier souffle va s'exhaler par sa bouche entr'ouverte. Il voudrait mourir seul, à l'écart, dérober au public la vue de ses traits crispés par l'agonie. Le cirque retentit d'applaudissemens et de clameurs; lui n'entend rien : ses yeux, son cœur, planent au loin. Encore quelques secondes, et son bras raidi s'affaissera, et sa tête immobile reposera dans l'éternel sommeil, en attendant il revoit sa hutte sauvage au bord du Danube, il sourit à sa jeune femme, qui le pleure au pays des Daces tandis que lui expire ici pour le gaudissement du peuple romain. »

C'était donc à régler ces effets et ces poses que s'appliquaient tous ces Antinoüs, ces Apollons, ces Hermès et ces Adonis, dont la plupart se sentaient sous le regard de leurs sultanes. Succomber avec goût, laisser le glaive s'échapper galamment de sa main, mettre de l'harmonie et du style jusque dans le spectacle de sa blessure, c'étaient les principaux attraits d'un gladiateur sur la scène; mais dans cette Rome dépravée d'autres théâtres, non publics, s'offraient à son activité, à ses talens. Comme les grands seigneurs du dernier siècle avaient leurs petites maisons, on avait au fond d'un faubourg la maison de sa nourrice : logis discret, d'apparence modeste, un sphinx de granit égyptien gardait l'entrée, nul n'y pénétrait, nul de ses yeux ne contemplait le luxe et les merveilles des appartemens intérieurs, sinon l'hôte mystérieux appelé, désiré, et qui souvent payait de sa vie la fatale initiation. Dire d'une femme qu'elle avait eu pour amant un gladiateur, aucun outrage n'égalait celui-là, mais chez ces natures dévorées d'appétits malsains le vice l'emportait. Voir fléchir sous le fer meurtrier de l'adversaire ce jeune héros qu'une heure auparavant elles serraient entre leurs bras, voir se

(1) Progrès ou décadence, cette statue du *Gladiateur* marque un pas vers le vrai historique, national, typique. A la beauté abstraite du pur hellénisme, à l'idéal de la forme humaine généralisée, succède l'individuel, le caractéristique. Ce guerrier mourant est bien un Dace. Nous sommes sur la voie du naturalisme, du portrait. Lysippe et son école ont passé par là.

décolorer, blêmir la pourpre de ces lèvres, où le sang naguère affluait en baisers de feu, cruauté féroce dont la seule idée vous épouvante, et que ces aimables vampires de l'antiquité goûtaient comme un raffinement de volupté! C'était du reste pour les superbes curieuses une simple affaire de choix, car jamais plus belle collection de types ne s'offrit. A côté du Nubien taillé en Alcide, l'Africain crépu déployait sa gracilité de faune, et près d'eux se roulait par terre, —avec un tigre,—quelque blanc et nostalgique enfant de la Gaule, insoucieux des regards qui dardaient sur lui des tribunes. L'usage était qu'avant la sortie le prêtre de l'endroit vînt prendre les ordres de la fille de césar, qui négligemment du bout de son masque désignait sa proie. Avec des protections, on se tire de tout en ce monde, et le métier de gladiateur ainsi compris menait souvent un homme à la fortune, aux honneurs. Tous cependant n'acceptaient pas, et Julie elle-même, Julie, trouva sur son chemin des rebelles : chastes fils du septentrion que le souvenir de la patrie vaincue alanguissait jusqu'à la mort, barbares que le pressentiment d'un Dieu nouveau rendait indifférens aux débauches de Rome! Être la première par le rang, la beauté, pouvoir tout, braver tout, s'appeler Julie et compter avec ses caprices, en connaître d'inassouvis! rencontrer devant soi des résistances! Les cheveux dénoués, l'insulte aux lèvres, elle adjurait, gourmandait Vénus, invoquait le Styx, et s'égarait par les nuits obscures, les quartiers déserts.

Morne et farouche, l'Éthiopien toujours sur ses pas, où court-elle? Défier l'ingrate déesse qui la laisse souffrir au mépris de tant d'or versé dans ses temples; son instinct pervers la dirige, malgré trouble et vertige elle arrivera. Le Champ de Mars la reçoit : plaine immense vouée au dieu de la guerre et qu'habite une population à part. D'innombrables abris et constructions militaires forment dans le vaste espace un carré qui s'étend à perte de vue, et au milieu duquel se dresse en airain la statue colossale de Mars projetant sa grande ombre jusqu'au portique de la principale entrée, d'où l'œil plonge sans fin sur une avenue de colonnes. L'armée dort; partout le silence, que seul interrompt l'appel lointain des sentinelles. Tout à coup, de l'obscurité un groupe se détache; des soldats avinés regagnent leur quartier : ils sont quatre. Julie haletante leur apparaît debout sur le degré d'un marbre. Ils l'accostent effrontément. « Prêtresse d'Aphrodite, où vas-tu par ces heures nocturnes? —Et la fille de césar : — Aux mystères de Circé, où l'on voit les hommes se changer en taureaux! »

De pareils procès s'emparent des esprits pour les occuper ensuite pendant des siècles. A tel jour, tel moment, Némésis frappe du pied le sol, et c'est alors comme une volcanique éruption de scandales dans cette atmosphère calme, étouffée. Ce qui hier encore

pouvait s'appeler médisance, calomnie, aujourd'hui devient de l'histoire, et cette odieuse moisson, poussée, mûrie en un clin d'œil, des milliers de mains s'en arrachent les gerbes, les épis, jusqu'à la folle ivraie. « Horrible à la mémoire des hommes, s'écrie Velleïus, effroyable à raconter! La tempête éclata dans la propre maison de l'empereur. Oubliant tous ses devoirs envers son père, toute espèce d'égards envers son époux, Julie porta l'extravagance et le déréglement au-delà des bornes de l'impudence, mesurant sa licence à la hauteur suprême de son rang. » Velleïus, plus rapproché des personnes, s'en tient aux généralités, et, sous le coup de l'événement, n'ose aborder les détails. Si nous voulons des faits, attendons Sénèque, et demandons à ce contemporain de Claude et de Néron le brutal résumé de l'acte d'accusation. « De nuit, on la vit errer par la ville, au milieu d'une escorte d'amans, promenant ses hontes au Forum et prostituant de son dévergondage cette tribune aux harangues du haut de laquelle son père promulgua la loi contre l'adultère. De jour, c'était près de la statue décriée de Marsyas qu'elle donnait ses rendez-vous, et là, mêlée aux dernières créatures de Rome, elle partageait insolemment leurs vils plaisirs. » Et dans un monde pareil, dans cette société où vivait Julie, quelle considération l'eût arrêtée? Plus on est princesse et moins il vous reste de chance de salut. Une fois lancée sur la pente, c'en est fait. Le vice est un abîme, il attire, il a ses degrés qu'on aspire à descendre, ses secrets qu'on veut découvrir. Danser une ronde affolée autour de la statue de Marsyas, pour une princesse, quel attrait! Bientôt s'accroît la frénésie; cette statue, si on la couronnait? La loi punit de mort cet acte infâme, donc le plaisir en serait double. L'émulation est une si belle chose que tout le monde en a, l'âme qui s'élève comme celle qui se dégrade; qui fait le bien cherche le mieux, qui fait le mal rêve le pire, et la fille de césar en vient à couronner la statue de Marsyas.

Le désespoir d'Auguste fut immense; seul retiré à l'écart au fond de ses appartemens, inabordable à ses amis, il n'avait plus devant les yeux que sa honte, et méditait de laver cette honte dans le sang de la coupable. Une des femmes de Julie, Phœbé, son affranchie et sa confidente, s'était pendue pour échapper à la main du bourreau. On rapporte la nouvelle à césar, qui s'écrie : « Pourquoi Phœbé n'est-elle point ma fille? » La princesse a moins de courage qu'une suivante, elle se cramponne à la vie, laisse vider la coupe d'amertume à son père, et lui, que tant d'infamie épouvante, ne sait plus à quel parti se résoudre. Il voudrait reculer, impossible. Cette publicité, ne l'a-t-il pas voulue? n'a-t-il pas déchaîné le scandale? Où sont les fidèles amis et conseillers des jours heureux? Agrippa, Mécène, qu'êtes-vous devenus? Si la mort les eût épargnés, rien de tout cela n'ar-

riverait peut-être; mais à présent on avait devant soi des faits accomplis, on s'était engagé dans la voie rigoureuse, il fallait y marcher. Ici le politique se retrouve et parle; la sûreté personnelle du monarque et le salut de l'état sont en jeu, que le cœur du père se le tienne pour dit, et que jusqu'au dernier mouvement de tendresse et de pardon tout soit comprimé, étouffé. — L'instruction établit que cette brillante jeunesse de Rome ne se contentait pas d'adresser de criminels hommages à la fille d'Auguste, et que, sous couleur de galanterie, tout ce monde-là conspirait plus ou moins contre la vie de l'empereur. Auguste, à soixante et un ans, aimait à célébrer entre amis les charmes de la retraite, racontait volontiers le plaisir qu'au terme d'une si laborieuse existence il aurait à faire passer sur des épaules plus jeunes le fardeau du gouvernement. Pour le coup, il se crut pris au mot, et, si sincère que fût le souhait, s'irrita fort à l'idée que sa fille eût voulu le réaliser avec l'aide d'un de ses amans. Tous furent poursuivis, frappés, qui de la peine de mort, qui du bannissement, et quels noms! Un Appius Claudius, un Quintus Crispinus, un Scipion! Sempronius Gracchus alla dans l'exil, en Afrique, attendre le cadeau de joyeux avénement que lui réservait la haine de Tibère; Antoine, lui, n'attendit point, et sur l'heure même se tua. Ce fils du grand triumvir et de Fulvie était assurément le plus dangereux de la bande; Auguste, écrasant le nid de serpens, pouvait dire de celui-là qu'il l'avait réchauffé dans son sein. A la chute du père, comme si ce n'était pas assez que de le laisser vivre, il l'avait recueilli, élevé. Il l'avait fait préteur, consul, gouverneur de province, et de plus heureux époux de Marcella, fille d'Octavie, renouant ainsi d'anciens liens qui jadis unissaient les deux familles. Auguste eut nombre de ces erreurs, où du reste la magnanimité n'entrait pour rien; sa clémence lui venait moins de la bonté d'âme que d'un profond besoin de vivre en paix avec lui-même. Par malheur, Octave en avait trop fait, et presque toujours Auguste ne trouva que des ingrats. On ne réconcilie pas l'irrévocable; quand vous avez proscrit les pères, il est bien difficile que les fils vous adoptent jamais sincèrement. Ces faveurs, ces grâces propitiatoires sont peine perdue; ils accepteront les bienfaits sans moins haïr le bienfaiteur. La clémence d'Auguste n'avait qu'un but tout égoïste, l'oubli du passé, supprimer d'incommodes filiations de ressentimens; c'était la spéculation d'un bourgeois vieillissant, et qui ne demande qu'à dormir tranquille. Aussi quelle réaction au moment de la catastrophe, et comme il va se retourner soudain contre cette fille, jadis l'objet de tant d'aveuglement et cause aujourd'hui de tout ce desarroi! Le souverain justicier, le vengeur des morales publiques eût peut-être pardonné, le père dépossédé de ses félicités domestiques sera inexorable. Un jour, — l'exil de Julie durait

déjà depuis cinq ans, — le peuple assemblé demande à grands cris grâce pour elle. Auguste d'abord reste sourd; mais, voyant s'affirmer la démonstration : « Je souhaite, dit-il, que les dieux vous envoient de telles filles et de telles femmes, afin que vous soyez à même d'apprécier mes sentimens et de juger de ma conduite ! »

Expulsée de la maison impériale, bannie de Rome, elle ira, loin des yeux de son père et de la patrie, vivre et mourir gardée à vue dans une île déserte. Par une nuit d'automne, une litière fermée que des soldats escortent sort de la grande ville. La princesse hier si haut placée dans la lumière, celle qui naguère de son rayonnement éclipsait tout, s'en va flétrie, dégradée; l'exil l'attend, non, le tombeau, car c'est une sépulture qu'un pareil exil, et plus effroyable châtiment n'atteint pas la vestale impie qu'on enterre vivante. En Campanie, dans ce merveilleux golfe de Gaëte, à six milles environ de la côte, surnagent les îles de Ponza, lieux inhospitaliers qui, sous les derniers Bourbons de Naples, servaient à l'emprisonnement des condamnés politiques. A ce groupe de méchans îlots appartient l'antique Pandataria, vieux cratère éteint dont un millier de pas mesure la largeur, et qui peut avoir une lieue de long : terre pétrie et de lave et de pierres poreuses, sans ombrage, sans verdure, où rien ne pousse à l'exception de quelques carrés de légumes et de quelques plants de vigne, seule ressource des pauvres habitans. Ce misérable roc pelé, désert, battu des flots, la dernière des servantes de Julie eût tenu à supplice d'y séjourner une saison, et c'était là qu'une princesse du sang d'Auguste, la reine du goût, du ton, des élégances, venait échouer pour jamais. Un tel changement et si imprévu, si rapide, a de quoi terrifier. Comment alors ne pas mourir? Le poignard n'est-il plus de ce monde, et dans cet affreux îlot, en cherchant bien, en fouillant les ronces, les broussailles, ne trouverait-on pas un pauvre aspic? C'est que chez les femmes de l'antiquité le suicide est un héroïsme, et presque toujours procède d'une idée morale. Arria se tue pour donner du cœur à son mari, Porcia pour ne pas survivre à Brutus, Cléopâtre pour sauver son honneur de reine. Julie n'avait à sauver que son honneur de femme, ce qui devait être à ses yeux bien peu de chose. Quant à son honneur de princesse, cela regardait l'empereur et l'empire, que probablement elle n'aimait point jusqu'à leur faire le sacrifice de sa vie. Les grands désespoirs ne secourent que les grandes âmes, et les seuls avantages de la beauté, de l'élégance et de l'esprit ne font pas les Cléopâtre. N'importe, si scandaleusement que Julie eût péché, le châtiment fut terrible. On se représente l'état d'esprit de cette malheureuse posant le pied sur ce coin de terre désolé. Je cherche ici Shakspeare; il me manque. Rien n'était omis de ce qui pouvait aggraver la peine : suppression absolue du bien-être dans l'ordi-

naire de la vie; nourriture, vêtemens, mobilier, tout cela réduit au strict nécessaire, ainsi le veut Auguste, dont c'est de plus l'ordre formel que nul individu, quel qu'il soit, esclave ou libre, n'ait accès près de la prisonnière à moins d'un permis de l'empereur portant signalement de la personne. A cette exorbitante surveillance, Sénèque donne pour motif l'éternelle raison d'état. A l'en croire, Julie avait dans Rome de nombreux partisans, toujours prêts à tenter un coup de main, si bien que lorsque, cinq ans plus tard, la triste victime de Pandataria fut transportée à Rhegium, cette mesure eut moins pour objet d'adoucir que d'assurer sa captivité en la mettant sous la garde d'une ville forte. La vieille Scribonia, jusqu'à la fin, partagea cet exil sans espoir, mais non pas sans consolation, car, dans ce tragique tête-à-tête la mère et la fille confondant leurs regrets, confondant aussi leur haine, Julie pouvait se flatter et croire qu'à la mort d'Auguste les choses s'apaiseraient; mais la rude matrone Scribonia connaissait mieux sa Livie, et durant ces quinze atroces années ne se fit pas une illusion. Auguste quitta ce monde, et son testament, loin de renfermer une parole d'amnistie, vint confirmer l'anathème. Julie, de même que sa fille, était exclue de la maison impériale, et le mausolée de famille ne devait pas recevoir ses cendres. Dans la mort comme dans la vie, le père implacable rompait toute communauté avec les indignes rejetons de son sang.

IV.

Après avoir de son côté huit ans langui en exil, Tibère est de retour dans Rome. Il s'agit maintenant de reconquérir le terrain perdu, il s'agit surtout de déblayer la place, car, si les circonstances l'ont débarrassé de l'odieuse créature à laquelle la politique d'Auguste l'avait uni, si l'infâme Julie est mise à l'écart, ses enfans encombrent les avenues. Combien sont-ils? Comptons : d'abord Caïus et Lucius César, héritiers présomptifs, puis Agrippa, leur frère, à peine âgé de quatorze ans, plus une fille, Julie également, héritière des droits de sa mère. C'est trop de monde tout cela pour Tibère. Peu de mois se sont écoulés depuis sa rentrée, et voilà que soudain Lucius César meurt à Marseille, étant sur le point de se rendre à l'armée d'Espagne. Tibère prononce le discours funèbre, et déploie à cette occasion des trésors d'éloquence et de pathétique, les yeux se mouillent à l'entendre, on se dit : « Quel terrible coup vient de le frapper là, fassent les dieux qu'il s'en relève! » Dix-huit mois se passent, et Caïus, l'aîné des trois frères, expire en Lycie. Rendre Livie et Tibère responsables de ces deux morts, dont l'une a lieu dans les Gaules et l'autre dans l'extrême Orient, ce serait affirmer beaucoup; mais le poison n'a-t-il point ses mystères, et voyons-nous que ses

opérations soient toujours bien soumises aux lois de l'espace et du temps?

Ce double accident coïncide avec l'époque où Tibère revint de Rhodes, et, dit l'historien Dion Cassius, « il n'en fallait pas davantage pour que chacun y crût surprendre la main de Livie. » Restait Agrippa, un prince de seize ans, incontinent de mœurs et de langage, garçon vigoureux et dépravé, d'une force herculéenne et d'un médiocre intellect, brutal dans ses appétits et ses colères, ne ménageant ni l'impératrice, qu'il invectivait à tout propos, ni césar, dont l'économie contrecarrait ses prodigalités, et qu'il accusait de détenir son héritage paternel. D'ailleurs pour la fainéantise un lazzarone, la pêche était son plaisir favori et *Neptune* le nom qu'il aimait à s'appliquer. Point de crime à lui reprocher, mais son attitude offensait la dignité de la maison. On mit à son compte un projet d'entreprise contre Auguste, ou plutôt contre Livie et Tibère. Il s'agissait d'arracher Julie, sa mère, à la terre d'exil et de prendre le commandement des cohortes insurgées. Au nombre des personnages compromis dans cette sotte aventure, qu'on dirait montée par des agens provocateurs, nous trouvons le poète de *l'Art d'aimer*, si goûté jadis par la belle Julie, et qui rendait en dévoûment à son infortunée patronne les bienfaits qu'il avait reçus d'elle. Banni de Rome sans jugement et trop heureux de conserver sa tête sur ses épaules, Ovide n'eut qu'à s'enfuir vers les rivages de la Mer-Noire pour y rêver, sous un ciel inclément, au triste sort que les petits encourent à vouloir se mêler aux grands dans leurs intrigues de famille. Quant à ce fou d'Agrippa et à sa sœur Julie, un décret du sénat les atteignit l'un et l'autre. De tout ce sang de Jules destiné à la survivance d'Auguste, ô chef-d'œuvre! il n'en restait plus dans Rome une seule goutte. A Pandataria, la mère, — à Planasia, le fils, — à Trimeri, la fille!

Livie enfin respirait; des trois femmes dont elle avait à redouter l'influence, aucune désormais n'était là pour l'entraver. Octavie morte depuis des années, Julie et Scribonia en exil, les enfans de Julie également écartés, qui donc lui porterait ombrage? Dirigé, soutenu par elle, Tibère s'acheminait vers l'empire d'un pas tranquille et sûr; elle voyait dans l'avenir sa destinée indissolublement liée à celle de son fils, et se sentait si forte qu'elle prodiguait à ses victimes les témoignages d'une bienveillance presque émue. La fille de Julie recevait au loin les secours de son impératrice, dont le public louait ainsi la grandeur d'âme. Auguste ne jurait que par Tibère; sa plus douce consolation parmi tant de désastres était de pouvoir, avant de mourir, passer les rênes de l'état aux mains d'un tel homme de guerre et de gouvernement; sentant venir sa fin, il abdiquait chaque jour davantage. La froide

Livie, pour le mener à sa guise, n'avait plus besoin d'employer la ruse et l'artifice. Brisé d'ennuis, de lassitude, vaincu par l'âge, les malheurs de sa vie domestique, et ces terribles adversités (qu'on les appelle la défaite de Varus ou Malplaquet) qui éclatent au dénoûment des longs règnes, il en était à ce point où l'on se laisse faire. Le vrai génie de Livie fut de savoir gouverner cette faiblesse du vieillard et de l'exploiter avec audace après l'avoir laborieusement amenée. Ses colères séniles, qui sans elle eussent avorté, par elle se changeaient en résolutions capitales, en décrets de bannissement ou de mort. Auguste, en proie au premier accès, se retire au fond de son palais, et, pendant qu'il laisse croître sa barbe et ses cheveux, qu'il use son ressentiment à se lamenter en citant des vers d'Homère, Livie tourne au profit de sa politique personnelle l'accident dès longtemps entrevu, de telle sorte que le vieil empereur, en se réveillant de sa crise, trouve devant lui des faits accomplis.

Auguste se montra-t-il toujours si résigné? Après avoir de son propre mouvement commis tant de crimes dans sa jeunesse, accepta-t-il sans remords tous ceux qui plus tard furent commis en son nom? Sans remords, oui, peut-être, mais non point sans impatience; autrement Tacite n'aurait pas écrit ce qui suit : « La santé d'Auguste empirant, plusieurs soupçonnèrent quelque attentat de sa femme; le bruit courait en effet que, peu de mois auparavant, Auguste, de concert avec divers hauts personnages, et seulement accompagné de Fabius Maximus, s'était rendu à Planasia pour y visiter Agrippa Posthumus. Dans cette entrevue, l'empereur aurait versé beaucoup de larmes et donné des signes de tendresse et d'émotion de nature à faire concevoir des espérances sur un prochain retour du jeune prince dans la maison de son grand-père. Le secret fut confié par Maximus à sa femme Marcia, qui n'eut rien de plus pressé que de le rapporter à Livie. L'empereur eut vent de la chose, et lorsque bientôt après Maximus mourut, — peut-être par le fait d'un suicide, — on entendit à ses funérailles Marcia s'accuser en gémissant d'avoir causé la perte de son mari. » Quoi qu'il en soit, rappelé par une dépêche de sa mère, Tibère dut quitter l'Illyrie en toute hâte. En arrivant à Nola, que trouva-t-il? Auguste vivait-il encore, était-il déjà mort? C'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude, car Livie avait, à grand renfort de troupes, intercepté les abords de la maison et des rues avoisinantes; de temps en temps, on faisait circuler des nouvelles, puis, toutes les mesures de précaution étant prises, on annonça du même coup la mort d'Auguste et l'avénement de Tibère. Dion Cassius raconte également ce bruit, et, parlant de la maladie de cet empereur de soixante-dix-sept ans et

de son décès à Nola, il ajoute : « Un soupçon pesa sur Livie à ce propos. Instruite d'un secret voyage à l'île de Planasia, l'idée lui vint que c'était le dessein d'Auguste de se réconcilier avec Agrippa, et il paraîtrait qu'elle saupoudra de poison plusieurs figues d'un arbre dont Auguste aimait à cueillir les fruits de sa propre main. Tous les deux ensuite mangèrent ensemble de ces figues, Livie ne touchant qu'aux fruits sains et présentant à son époux ceux qu'elle avait médicamentés. »

Nous venons d'entendre l'auteur des *Annales*, puis Dion Cassius, écoutons maintenant Plutarque. « Flavius, ami de l'empereur Auguste, l'entendit un jour se plaindre de l'isolement auquel il était condamné dans sa vieillesse. Ses deux petits-fils, Caïus et Lucius, étaient morts, et le seul qui lui restât désormais, Agrippa Posthumus, vivait proscrit par suite d'une accusation calomnieuse. Ainsi le malheureux empereur en était réduit à prendre pour successeur un fils adoptif, alors qu'il déplorait l'absence de son petit-fils légitime et ne pensait qu'à le rappeler près de lui. Flavius confia cet entretien à sa femme, laquelle en fit part à Livie, sur quoi l'empereur essuya d'amers reproches. Un matin que Flavius, à son ordinaire, se présentait devant son maître pour lui souhaiter le bonjour : — Quant à toi, Flavius, répondit Auguste, je te souhaite un bon entendement. — Flavius comprit. Rentré à la maison, il dit à sa femme : — L'empereur sait que je t'ai livré son secret, je n'ai plus qu'à m'ôter la vie. — Tu n'as que ce que tu mérites, répliqua sa femme. Depuis le temps que nous sommes mariés, n'était-ce pas à toi de connaître mon penchant au bavardage et de t'en garer? En attendant, laisse-moi mourir la première. — Et, s'emparant du poignard, elle se frappa aux yeux de son époux. » L'écrivain le plus rapproché des événemens qui nous occupent, Pline le naturaliste, venu au monde neuf ans après la mort d'Auguste, mentionne également le désir de l'empereur de rappeler Agrippa, sa défiance à l'égard de Fabius, qu'il soupçonnait de l'avoir trahi, enfin « les pensées et les plans » de Livie et de Tibère, objet de ses derniers soucis. Que cet empereur, dont l'énergie allait s'affaiblissant, se soit déchargé de ses regrets, de ses remords, dans le sein d'un ami, qu'il en ait voulu à cet ami d'avoir livré d'intimes confidences, il n'y a rien dans cela que la critique la plus sévère ne puisse admettre, et l'on n'en peut conclure qu'une chose, à savoir que la mort tragique d'Agrippa fut l'œuvre de Livie et point celle d'Auguste. Ordre avait été donné d'avance pour que Posthumus Agrippa eût la tête tranchée à l'instant même où la nouvelle de la mort de l'empereur arriverait à Planasia. Cet ordre fut exécuté, mais non sans peine, car le prince, doué d'une vigueur athlétique, se défendit comme un

beau diable, et, quoique pris à l'improviste et sans armes, força le tribun militaire d'appeler à son aide un de ses plus intrépides centurions.

Tibère, au premier abord, déclina toute espèce de responsabilité. Au centurion qui vint en personne lui faire son rapport, il répondit froidement : « Je n'ai rien ordonné, et l'auteur de cet acte criminel aura à s'en expliquer devant le sénat. » Il voulait décréter l'enquête, et l'affaire ne changea de cours que sur l'entremise pressante de Livie et de Crispus Salluste, neveu de l'historien. Initié aux moindres secrets d'intérieur (1), homme d'état sans emploi distinct, ce Crispus soutenait avoir remis au tribun militaire un ordre de cabinet signé de la propre main de l'empereur défunt. Sitôt en apprenant la résolution de Tibère, il courut chez Livie pour la mettre en garde contre les inconvéniens qu'il y aurait à livrer ainsi à la publicité les mystères de famille, les délibérations du conseil privé, les bons offices rendus par la force armée, disant que de pareilles démarches ne pouvaient que discréditer l'autorité du chef de l'état, et que la bonne constitution d'un gouvernement monarchique voulait qu'un seul eût à demander des comptes; parler de la sorte à Livie, c'était prêcher la plus ardente des converties. Sur ses représentations, le nouvel empereur jugea sage de ne point pousser plus avant, et se contenta de déclarer au sénat que l'exécution d'Agrippa avait eu lieu par ordre spécial d'Auguste.

De tout cela, que faut-il croire? Question délicate et qui se reproduit à chaque instant, quand on se trouve en présence d'un historien romain. Nulle méthode où la critique se puisse appuyer, jamais de notes ni de commentaires justificatifs : *credidere*, *referunt*. Ainsi vous parlent Tacite, Suétone, et si vous prétendez en savoir davantage, si vous leur demandez : Mais qui a cru cela? qui le rapporte? ils vous répondent : Le bruit public; *rumor!* Avec un tel système, altérer la vérité ou, ce qui revient au même, ne l'employer qu'à sa convenance, devient une besogne aisée; mais nous qui sommes l'impartiale postérité, nous qui sommes le tribunal que tout ce monde invoquait de son vivant, comment nous y reconnaître, comment saisir, trier les parcelles d'histoire que roulent en leurs flots ces torrens de rhétorique? Entre Tacite, qui dit oui, et Suétone, qui dit non, quel arbitre prononcera? La psychologie; c'est en effet, dans certaines circonstances, le seul guide à consulter. Prenons ce fait de la mort d'Agrippa, n'envisageons que les acteurs du drame, bornons-nous à conjecturer d'après ce que nous savons de leurs caractères. Cet ordre concernant l'exécution de son petit-fils, il est vraisemblable qu'Auguste avait dû se le

(1) Voyez Tacite, III, 30.

laisser arracher par les obsessions de Livie; mais ce qui reste non moins évident, c'est que dans un de ces momens où la voix de la conscience avertit les plus grands scélérats, le père de Julie, l'aïeul d'Agrippa avait voulu ravoir cet ordre. L'intermédiaire employé par lui à ce dessein fut sans doute l'homme sur le nom duquel Plutarque et Tacite ne sont pas d'accord, et que l'un appelle Flavius, l'autre Fabius. Après avoir accompli sa mission et repris l'arrêt des mains du centurion, cet homme était revenu prendre sa place à la cour, et bientôt, cédant à quelque intempérance de langue, il avait trahi le secret de son maître, ce dont Auguste s'était aperçu par les mouvemens de Tibère et de Livie. Maintenant l'empereur au lit de mort se laissa-t-il extorquer de nouveau cet ordre, et Livie dirigea-t-elle sa main inconsciente, ou le verdict fut-il, de connivence avec Sallustius Crispus, fabriqué et expédié par elle-même au tribun militaire? Ceci demeure un secret que nous n'essaierons point d'éclaircir.

Quel crime n'a cherché son excuse dans la raison d'état? Il paraîtrait que le salut du monde exigeait cette fois qu'on en finît par un massacre immédiat. Agrippa vivant menaçait le trône de Tibère, et le besoin d'un prétendant se faisait tellement sentir, que tout de suite l'Italie en vit surgir un. Le lion égorgé haletait encore, qu'un jeune loup cherchant aventures se glissa dans sa peau. Les circonstances réclamaient un Agrippa quelconque, — la chose s'est depuis rééditée à tout moment : faux Néron, faux Édouard, faux Démétrius; — mais alors l'exemple était neuf, et, disons aussi, consolant, car il prouve qu'en politique une atrocité ne résout rien. L'esclave qui forma ce plan était un homme. A peine informé de la mort d'Auguste, il s'embarque secrètement et vogue vers Planasia pour enlever son prince; mais la galère impériale portant l'ordre d'exécution émané de Nola file plus vite, le devance, et, lorsqu'il arrive, le glaive du centurion a fait sa besogne. Cet homme, — il se nommait Clément, — avait une certaine ressemblance avec le prince. N'ayant pu le sauver, il le vengera; bien mieux encore, il prendra sa place. Pour commencer, il déterre le mort, facile tâche, la petite garnison s'étant enfuie aussitôt le meurtre consommé. Ensuite il passe en Étrurie, se cache dans un trou de rocher, laisse croître sa barbe et ses cheveux. Cependant les chefs du parti veillent, et la nouvelle se répand. « Agrippa n'est pas mort, les dieux l'ont conservé pour la patrie! » Il se montre alors sur divers points, paraît et disparaît; les populations de la Gaule et de la Haute-Italie vont au-devant de lui. Ostie l'acclame, à Rome les têtes s'échauffent; sa présence est annoncée, il vient revendiquer l'héritage de son grand-père.

Tibère fut imperturbable, et pourtant la situation avait ses périls:

dans Rome, la conspiration de Libo, dans les provinces d'Illyrie et de Germanie les légions ameutées. N'importe, il en coûtait trop à son orgueil de s'opposer militairement à semblable entreprise. Envoyer des troupes contre un esclave, jamais il n'eût daigné, car Tibère savait, à n'en pas douter, que ce prétendant n'était qu'un imposteur. Sallustius Crispus fournissait là-dessus à son empereur les renseignemens les plus certains. On s'en remit donc à la ruse. D'honnêtes gens qui se donnaient pour des transfuges se présentèrent au camp du prétendant. Celui-ci les crut sur parole : armes, argent, prit tout ce qu'on offrait, et se tint si peu sur ses gardes, qu'une nuit ses nouvelles recrues, l'ayant enveloppé, saisi et garrotté, le traînèrent à Rome et jusqu'au palais de l'empereur. L'intrépide comédien ne faillit pas une minute au personnage, et la torture, loin de le contraindre au désaveu, ne servit qu'à surexciter son audace. « Comment t'es-tu fait Agrippa? lui demanda Tibère. — Juste comme toi tu t'es fait césar, » répondit-il. On l'égorgea dans un coin du palais. Il n'y eut aucune enquête, l'empereur aima mieux étouffer l'affaire. Des membres de sa famille et nombre de sénateurs s'y fussent trouvés compromis. Livie appuya cette résolution de toute l'autorité de son crédit, alors au faîte.

V.

Pline raconte qu'un peu avant son mariage avec Auguste Livie Drusilla, tranquillement assise à prendre l'air, vit tomber des cieux dans son giron une poule éblouissante de blancheur, qu'un aigle venait de laisser échapper. Émue, mais non troublée, elle admirait ce présage étrange, quand elle s'aperçut que la poule blanche tenait dans son bec un rameau de laurier chargé de graines. Les aruspices consultés déclarèrent que l'oiseau serait élevé à part ainsi que sa couvée, et la branche de laurier soigneusement plantée et surveillée. « L'expérience eut lieu dans la résidence impériale, dans un terrain situé tout près du Tibre, vers la neuvième borne de la voie flaminienne, et qu'on appelle encore aujourd'hui « le champ aux poules. » Quant au brin de laurier, la poussée tint du miracle, et bientôt ce fut tout un bois où l'empereur et ses successeurs vinrent s'approvisionner pour leurs triomphes. L'usage voulut aussi qu'on replantât les rameaux que les empereurs avaient portés à leur main pendant la cérémonie, et ces diverses souches formèrent à leur tour des bosquets qui furent désignés sous les divers noms des césars. Suétone, un demi-siècle après, reprend le mythe en le variant.

Les augures avaient donc parlé dès l'origine, et, s'ils eussent voulu mentir, Livie s'était comportée de manière à les en empê-

cher. Son fils occupait le trône du monde, et sur ce trône nulle autre qu'elle ne s'assoirait, le nouvel empereur n'ayant point contracté de mariage depuis qu'il s'était séparé de Julie. Quelle femme oserait désormais se porter sa rivale? Auguste, par son testament, l'avait introduite dans la famille de César; elle était *Julia Augusta*. De toutes les antagonistes du passé, il n'en restait pas une. L'autre Julie, la vraie Julie, venait de mourir dans son exil, princesse déplorable, à qui cette longue suite d'attentats commis sur elle et sur sa race par l'implacable marâtre méritera bien des indulgences, et que tant d'infortunes jointes à tant d'esprit, de beauté, d'élégance, rendent presque intéressante malgré ses vices. Les suprêmes dispositions de son père, l'avénement de Tibère, la fin tragique d'Agrippa Posthumus, le dernier de ses fils, c'était plus qu'il n'en fallait pour briser une existence, au moral comme au physique si cruellement torturée depuis quinze ans, et on n'a pas besoin de croire au poison de Tibère pour s'expliquer un pareil dénoûment. Quelques mois à peine cette malheureuse avait survécu à son père, et sa fille, également déshéritée et proscrite, gémissait pour le reste de ses jours dans l'île de Trimeri. Quant à Scribonia, elle non plus ne pouvait nuire. Rentrée à Rome après avoir fermé les yeux de sa fille, la stoïque matrone avait eu pour première consolation le procès de son neveu Libo et le spectacle de sa mort. C'était une Romaine des vieux temps de la république, la mère génératrice d'une lignée de césars. Comme elle s'était associée au long supplice de sa fille, elle voulut aussi sa part dans la chute de son neveu. A quatre-vingt-dix ans, elle parcourt la ville en suppliante; on dirait une Niobé debout sur le seuil de l'empire et pleurant l'outrage commis envers elle par Auguste.

Livie en attendant s'emparait de l'heure présente et la gouvernait à son gré. Tibère avait l'empire, mais elle seule désormais allait régner. Pendant les cinquante-deux ans qu'avait duré son union, Livie s'était attribuée une large part dans les affaires; néanmoins cette influence avait des bornes que la sagesse du maître ne permettait guère de franchir. Ces limites ne tomberaient-elles pas d'elles-mêmes aujourd'hui qu'à la place d'Auguste montait ce fils dont elle avait depuis plus d'un demi-siècle préparé, façonné de ses mains la destinée, et dans lequel elle se complaisait à ne voir que le premier ses sujets? Sa longue expérience politique, l'autorité de son âge, lui donnaient des droits absolus à l'exercice du pouvoir. Cet avénement de Tibère au trône, Livie le considérait comme son œuvre à elle, et peut-être avait-elle bien ses raisons. Si, du vivant d'Auguste, Tibère avait présidé au gouvernement et fait à côté du souverain son apprentissage, si tant de jeunes princes qui semblaient fermer à ses pas le chemin étaient tombés à tour de rôle : Marcellus,

Caïus et Lucius César, Agrippa Posthumus, Germanicus, le mérite en devait cependant revenir à quelqu'un, et cela, Tibère le savait, et sa conscience ne cessait de lui parler de tant de crimes commis pour la conquête d'un pouvoir dont ses exploits et ses services l'eussent fait digne. Aussi de quel poids écrasant pesait sur lui cette mère! L'aveugle sénat, en proie à sa fièvre d'adulation, hébété de platitude, se prosternait devant l'idole; Livie fut proclamée mère de la patrie : *mater patriæ, genitrix orbis, magna mater*. La flatterie alla dévaliser en son honneur tous les vestiaires des divinités protectrices. Elle apparut en Junon, en Cybèle, en Cérès : déesse du salut, de la piété, de la justice, de la pudeur! Pour consacrer la mémoire de son admission dans la famille de Jules, elle eut un autel où son nom serait adoré, et des licteurs qui l'accompagneraient en public. A ne croire que la moitié et même que le quart de ce que les historiens ont écrit touchant les susceptibilités, les caprices et les prétentions de l'illustre dame, on admire déjà la patience de Tibère. « Ses exigences, remarque Dion, dépassaient tout ce qu'une femme s'était jamais permis; il fallait que le sénat vînt lui faire la cour; les décrets impériaux furent contre-signés par elle, et les fonctionnaires eurent à lui soumettre leurs dépêches et leurs rapports comme à l'empereur. Enfin, si ce n'est au sénat, aux assemblées populaires et dans les camps, on la voyait partout se montrer et faire la souveraine. » Inaugurant un jour, devant le théâtre Marcellus, une statue dédiée à son époux défunt, elle mit dans l'inscription votive son nom au-dessus de celui de l'empereur régnant : *Tiberii nomen suo postscripserat*. Tibère se contenta de sourire, mais une autre fois, quand le sénat vint lui demander de placer son nom de prince sous l'invocation de la divine Augusta et d'ajouter au titre suprême, dans les actes publics, le titre de fils de Julie, — le maître, qui semblait dormir, se redressa brusquement, et quelques paroles froides et sévères rappelèrent à la modération ces trop zélés dispensateurs d'hommages.

Comme il savait garder la mesure, il voulait qu'on la gardât aussi pour sa mère; d'ailleurs il détestait l'apparât, et toutes ces divinisations de famille le trouvaient incrédule. « C'est affaire aux dieux de venger leurs propres injures, » répondait-il à je ne sais quel délateur accusant un chevalier romain d'offense envers la divinité d'Auguste. L'épigramme pourrait être du grand Frédéric; Tibère avait ce tour d'esprit malin, sceptique, un peu pédant. Assez longtemps après la mort de son fils, il reçut des habitans d'Ilium une adresse assurément fort tardive à ses yeux, et dit à leurs députés que « lui aussi avait des condoléances à leur offrir sur la perte d'Hector. » Simple de mœurs, endurant mal la flatterie, il répugnait à

ces prosternemens des corps politiques. On dit « le sénat de Tibère, » et ce mot vaut une double injure qui vise en même temps et l'assemblée et le tyran; c'est trop, le sénat de Tibère ne fut point l'œuvre personnelle de Tibère, il fut l'œuvre du régime détestable intronisé par Auguste et surtout de ses proscriptions. Nous avons vu ce que deviennent les corps politiques sous le despotisme; à contempler leur abaissement, leur servilisme, on attribue au tyran tout le mal. Erreur! le tyran lui-même n'y peut rien; quelque peine qu'il se donne à vouloir ranimer ce troupeau, il y perdra son initiative, et le despotisme prévaudra contre le despote. Tibère était un assez grand politique pour n'avoir point à redouter d'associer à son gouvernement des hommes libres. Ce sénat, qu'il avait connu sous Auguste et qu'il méprisait longtemps avant d'arriver au trône, ce sénat, loin d'être façonné à son image, fut au contraire la cause constante de ses plus amers découragemens. *Tristissimum, ut constat, hominum,* s'écrie Sénèque en parlant de lui. Combien de sujets ne s'offraient pas à sa misanthropie, à commencer par cette mère dont les obsessions le harcelaient!

Livie, avec toute sa pénétration, se trompa sur le caractère de son fils : homme de pouvoir, entendant gouverner à sa manière et n'aimant point les ingérences, il la consultait cependant, mais lorsqu'il le jugeait à propos, et lui laissait bien voir que prendre son avis dans l'occasion n'était point l'autoriser à se mêler directement des affaires. Il évita même peu à peu les rapports trop fréquens et supprima les entretiens longs et secrets d'où l'opinion pouvait tirer des conclusions erronées. Cette fureur de se montrer partout, d'affirmer à chaque instant son crédit par sa présence, l'importunait outre mesure. Au plein d'un incendie qui venait d'éclater dans les environs du temple de Vesta, comme elle accourait entourée de peuple et de soldats, dirigeant, ordonnant en impératrice régnante, ainsi qu'elle aurait fait au temps d'Auguste, il la prit à partie et l'invita sévèrement à rentrer chez elle, attendu que cette place n'était point celle d'une femme, et qu'elle avait à pourvoir à d'autres soins. Livie sentit le coup et riposta; entre cette impérieuse princesse et ce tyran jaloux, une lutte sourde et systématique s'établit, elle essayant toujours d'empiéter, lui toujours l'écartant, mais d'une main respectueuse et comme il sied au meilleur des fils vis-à-vis de la plus tendre des mères. Cette déférence hypocrite n'était pour Livie qu'un outrage de plus; son impatience, sa colère, s'en augmentaient : éconduite, elle cherchait à nuire, des scènes déplorables se renouvelaient à chaque instant. Elle accablait de récriminations et de menaces ce fils qu'elle se reprochait d'avoir tant aimé, l'ingrat qu'elle seule avait fait empereur. Nulle rupture cependant

n'éclata. Tibère, grave et froid, poursuivait sa marche solitaire, supportant ce qu'il ne pouvait, ne voulait empêcher, et laissant à ses intempérances d'humeur la matrone dont il se contentait de rogner tous les jours davantage la part d'influence dans les affaires.

Ainsi refoulée, Livie changea d'attitude. Elle resta chez elle, son palais devint le centre d'une coterie, les mécontens s'y donnèrent rendez-vous : anciens débris de la république, politiques désœuvrés, coureurs de places et quémandeurs, il en venait de tous les points de l'horizon. Tous les partis, même celui des Jules, pour lequel Livie, — de quoi l'esprit d'opposition n'est-il capable! — se sentait un faible tardif, tous les antagonismes s'empressaient autour de l'auguste Claudienne, que les plus intrépides partisans de la légitimité monarchique traitaient en descendante d'Énée depuis qu'elle vivait en mésintelligence avec son fils. Au nombre des beaux esprits de cette camarilla figurait un certain Fufius Geminus, discoureur agréable, sachant tourner un distique et non moins habile dans l'art de séduire le cœur des femmes; c'est Tacite qui nous le dit : *aptus adliciendis feminarum animis.* Cet ami des femmes était surtout le protégé de l'impératrice, qui trouva plus tard moyen de le faire consul. On a de lui quelques épigrammes sur Tibère, il suffit de les parcourir pour juger ce qu'était l'esprit de médisance et de haine qui s'exerçait dans le cercle de Livie. Ces morceaux qu'on se passait de main en main, et qui voyageaient sous l'anonyme, s'inspiraient tantôt du désaccord entre le fils et la mère, tantôt des vices et des cruautés de Tibère. Il y en avait sur son exil à Rhodes, sur les humiliations à lui infligées par Auguste, sur son ivrognerie, soif de vin où la soif de sang se mêlait (1), sur son inhumanité, sa barbarie, « causes du présent âge de fer succédant à l'âge d'or d'autrefois. » Et ces méchans propos, ces pamphlets égayaient le forum, les carrefours, sans que l'empereur, qui en connaissait les auteurs, qui savait tout, recherchât personne et songeât à rien empêcher. C'est que Tibère avait au fond moins de scélératesse qu'on ne nous raconte. Volontiers je dirais de lui ce que M. Cousin disait de Napoléon III : « C'était un bon tyran! » L'homme,

(1) Pline raconte que dans sa jeunesse Tibère aimait fort le vin. Qu'un soldat en campagne aime à fêter Bacchus, c'est pourtant assez l'ordinaire. De là néanmoins cette plaisanterie inventée sur son nom, qui de Claudius Tiberius Nero devint par sobriquet Caldius Biberius Mero. Il n'en fallait pas davantage pour établir à travers les siècles la réputation de Tibère. Après l'épigramme, la légende, — celle de Pison par exemple, nommé gouverneur de Rome pour avoir trois jours et trois nuits su tenir tête, le pot en main, à son pantagruélique empereur, ou bien encore celle de Novellius Torquatus, l'homme aux dix bouteilles, *tricongius,* — Sheridan n'en comportait que sept (*sevenbottleman*), — et qui fut mandé de Milan à Caprée pour distraire son gracieux maître en lui donnant le spectacle d'une virtuosité sans modèle.

de même que le souverain, nous rappelle Louis XI : défiant, fermé, soupçonneux, plus bourgeois que prince, en tout et partout un avisé et malin compère.

Tacite a trop forcé la note. Cette manie qu'on a dans l'université de tout admirer chez les anciens est une des choses qui nuisent le plus à la considération des lettres classiques, car plus tard, lorsque notre esprit, une fois émancipé, rapproche les jugemens qu'il s'est formés de ceux qu'on lui servait jadis tout accommodés, il se déconcerte à l'idée des innombrables préjugés dont on l'a nourri. Il s'érige alors en arbitre suprême, et des acquisitions du passé répudie tout, le bon comme le mauvais. Encore faut-il savoir discerner, même dans Tacite. Louons chez lui l'ordre chronologique, le mouvement, les réflexions profondes, les vues d'ensemble, le tableau; mais quant à parler de son impartialité d'historien, autant vaudrait célébrer le pittoresque de Suétone, admirable collectionneur d'anecdotes, biographe correct auquel il ne manque pour être un véritable historien qu'un rayon de cette faculté créatrice, de ce sens artiste dont Tacite a tout un foyer. Aussi, comment le grand poète des *Annales* résisterait-il à l'inspiration de ses colères? Haine vengeresse, mais trop facilement portée à voir partout l'horrible, à croire l'incroyable. Lisez ce qu'imprimait Chateaubriand sur le général *Buonaparte;* un légitimiste passionné écrivant l'histoire de la monarchie de juillet ne nous peindrait pas autrement le roi Louis-Philippe. Lorsque Tacite vous émeut, laissez-vous faire, car, si vous prenez le temps de réfléchir, gare aux mécomptes! Orateur, poète, historien, il est à lui seul une littérature; les traditions du passé, les tendances du présent, ce mouvement de renaissance qui, sous les Flaviens, s'empare à la fois de la langue et des âmes, il contient tout. Son génie, enfiévré de liberté, rue par bonds et par saccades, pareil à un jeune taureau; il brise tous les jougs, même la langue. La période cicéronienne, sous son marteau, vole en éclats, et, comme les morceaux en sont bons, il les refond dans sa phrase condensée, pittoresque, archaïque et moderne, mêlant à certaine âpreté républicaine cette exquise fleur littéraire qu'on a pu appeler « le divin poison de Tacite, » poison dont on aime à se laisser pénétrer, et qui au besoin servirait de contre-poison à toute sorte d'infections que dégage l'atmosphère où nous sommes. Le lecteur émerveillé néglige la plupart du temps de se demander ce qui se cache de vérité sous tant de génie et de haine dont cette histoire est faite. C'était aux critiques anglais et allemands d'éclairer la question, car pour nous ce grand et superbe style nous suffisait; l'idée ne venait point à nos savans de se défier d'un si beau texte, où les citations se cueillent à pleine main. Montaigne pourtant, dès 1569, s'en était avisé; il n'y

a que les sceptiques pour avoir de ces pressentimens. Bien avant les Charles Merivale, les Krüger, les Stahr, les Sievers et les William Ihne, l'auteur des *Essais* touchait à ce thème de la vérité historique dans Tacite. « Que ses narrations soient naïfves et droictes, il se pourroit à l'adventure argumenter de ceci mesme, qu'elles ne s'appliquent pas tousjours aux conclusions de ses jugemens, lesquels il suit selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matière qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. J'ai principalement considéré son jugement, et n'en suis pas bien esclaircy partout. »

Ce n'est là qu'un rayon de lumière, mais il suffit pour nous montrer le côté critique de l'historien. Il me semble qu'autant on en pourrait dire de la science psychologique de Tacite. Parlons des traits de style, des fulgurations dans le langage; mais n'allons pas plus loin. La psychologie veut des esprits impartiaux. Shakspeare, Molière, sont des observateurs vrais de l'âme humaine; Tacite n'obéit qu'à son indignation, à travers laquelle il voit tout; c'est Juvénal en prose, et penser que ce même homme se donne pour devise : *sine ira et studio* (1)! Comme on se juge cependant! Aborderons-nous maintenant le chapitre des contradictions? Comment concilier les monstrueuses débauches de Caprée avec ce que Tacite nous raconte du train de vie de Tibère et de ses mœurs, « irréprochables jusqu'à l'âge de cinquante-six ans? » On connaît les maîtresses d'Auguste, on sait les femmes qu'il pensionnait de ses largesses; Tibère n'eut point de ces favorites, ou, s'il en eut, son jeu fut bien caché, car l'histoire n'a conservé le nom d'aucune, et la seule femme qui jamais ait eu sur lui quelque influence fut Livie. Il y a plus, Tibère vécut très vieux, et jusque dans son âge le plus avancé, continua, — toujours au dire de Tacite, — à jouir d'une santé presque imperturbable, phénomène assurément bien curieux chez un vieillard soumis à l'hygiène de Caprée. La corruption des mœurs, pas plus que l'abaissement des consciences, ne vint de lui. Ce monde où trembler devant le maître passait pour le commencement de la sagesse, où la servilité, fruit des longues terreurs d'une époque de proscriptions, le disputait à l'avide soif des jouissances, Tibère l'avait reçu tout façonné des mains d'Auguste, et peut-être Plutarque nous eût-il appris ce que cet héritage lui valut au cœur d'amertume. Malheureusement le témoignage de Plutarque est perdu; nous n'avons ni sa vie d'Auguste, ni sa vie de Tibère : grand dommage, car

(1) C'est bien plutôt à Suétone que la devise conviendrait, au méthodique et laborieux compilateur du cabinet et des archives de l'empereur Hadrien, à l'imperturbable *magister epistolarum* qui froidement, sincèrement, scrute, copie, collige les faits et les éclaire avec le calme et l'indifférence d'un rayon de soleil! Caius Suétonius *Tranquillus*, jamais nom ou surnom ne dit plus vrai!

celui-là s'entend à lire dans les âmes, et, si les invectives ne sont pas des raisons, on n'en peut dire autant de l'analyse.

Ces impures délices de Campanie, cette île de Caprée transformée en caverne de Vénus, quelle mise en scène pour expliquer le volontaire exil d'un homme porté d'enfance à la retraite, et qui jadis, au plein des espérances et des honneurs, — de son propre gré s'en allait à Rhodes! Les motifs ne lui manquaient pas; il avait, hélas! tous ceux des grands ennuyés de ce monde : l'homme ne me plaît pas, ni la femme non plus! Bien d'autres encore s'y pouvaient ajouter d'un ordre personnel. Ce pouvoir l'accablait, le passé l'écrasait de son poids. Il lui fallait renoncer à cette illusion qu'il avait eue de régénérer, — non, de galvaniser ce cadavre d'empire au moyen d'un absolutisme modéré, presque humain : ce sénat, ce peuple, l'écœuraient. « Vil troupeau affolé de servitude, » murmurait-il au sortir de la curie en se rappelant un vers grec! Il sentait son impuissance à faire le bien, et se l'expliquait par cette idée, qu'il n'était pas du sang de Jules, qu'il n'était qu'un intrus dans la famille souveraine légitime. En outre le destin frappait sur lui à coups redoublés, son fils unique venait de mourir, Germanicus déjà depuis longtemps n'existait plus; de ses arrière-neveux, un seul survivait, Caligula, espèce de méchant drôle troublé d'esprit, être féroce, énigmatique, dont le seul aspect l'intimidait, l'épouvantait. Ai-je tout dit? Non, car Tibère avait aussi sa mère.

Aucun doute que dans les raisons qui le poussèrent à s'exiler le besoin de se soustraire à la présence de Livie n'entrât pour beaucoup. Ne voulant bannir cette mère importune, mais au fond considérée et respectée, il s'éloigna. De ce côté, la situation n'était plus tenable. Livie avait outre-passé les bornes; ses manœuvres perfides, ses récriminations, ses colères et ses menaces rendaient tout commerce impossible. Un jour, comme elle exigeait un poste pour quelqu'un qui n'y avait nul droit, l'empereur obsédé répondit oui, mais à la condition de consigner dans son décret que cette faveur lui était arrachée par sa mère. Livie aussitôt rebondit sous l'injure. Ouvrant une armoire secrète, elle en tira d'anciennes lettres d'Auguste toutes remplies d'amers griefs contre Tibère, de plaintes au sujet de son intolérable caractère, et les lui mit devant les yeux. Libre au défunt souverain d'exhaler ses reproches et ses dissentimens; mais qu'une mère eût précieusement conservé cette correspondance pour s'en faire dans l'occasion une arme si cruelle contre son fils, c'était un de ces traits qui ne se pardonnent point. A dater de ce moment, Tibère prit la résolution de quitter Rome, et cependant cette mère qu'il ne voulait plus revoir et dont la mort lui fut une délivrance, il l'avait tendrement aimée. Séjan lui-même, au plus fort de son crédit, n'eût osé s'attaquer à l'autorité de Livie,

« tant chez Tibère était invétéré le culte de sa mère. » Là-dessus nous pouvons en croire Tacite, qui ne prodigue pas ses complimens. Cette attitude pleine d'égard, de déférence, est partout systématiquement maintenue, il se montre obligeant même alors qu'il voudrait le plus demeurer à l'écart. Prenons pour exemple l'épisode de Plancine dans le procès des empoisonnemens de Germanicus. Au sortir du sénat, Pison, voyant sa cause perdue, rentre chez lui, écrit à l'empereur, se met au bain, soupe à son ordinaire. Sur le tard, il ordonne qu'on ferme, et, resté seul, se coupe la gorge; mais Plancine, sa femme et sa complice, qui ne veut pas d'une pareille mort, Plancine, l'amie de cœur de Livie, se retourne alors vers son impératrice, laquelle interviendra près de Tibère. Il ne s'agissait point ici d'une inculpation secondaire. Le crime de Pison était surtout le crime de Plancine, caractère violent, dur, acharné, très grande dame d'ailleurs, un peu sorcière et corsant au besoin la préparation pharmaceutique d'une dose de surnaturel. En inventoriant la maison d'Antioche où Germanicus rendit l'âme, on découvrit, caché dans les murs et le sous-sol, tout un attirail de nécromancie : ossemens à moitié calcinés et rongés de moisissure, disques de plomb agrémentés de signes cabalistiques et portant le nom du jeune prince, nombre d'autres ustensiles qui servaient, selon les croyances du temps, à vouer une vie humaine aux dieux infernaux. Cet abominable sacrilége, Pison l'a payé de sa vie; mais Plancine, elle, n'a rien payé, et pourtant son crime n'était pas moindre. Si le mari a donné le poison, c'est la femme qui l'a préparé avec l'aide de la stryge Marcilla. Donc il faut que Plancine meure, ainsi le veut Agrippine, et Plancine mourra, si la mère de l'empereur ne se charge de la sauver.

Livie comprit ce qu'elle avait à faire et marcha droit. Pour Tibère, la question était délicate, il savait les bruits répandus sur lui et sur sa mère par Agrippine, qui les accusait l'un et l'autre d'être de complicité dans le crime. Assiégé de démonstrations calomnieuses qui la nuit venaient éclater jusque sous les murs de son palais, où ce cri : « rends-nous Germanicus! » l'empêchait de dormir, il aurait voulu laisser son libre cours à la justice; mais Livie, à force d'insister, triompha de sa résistance. Il céda, et Plancine fut renvoyée de la plainte par égard pour l'intervention de l'impératrice-mère : ainsi prononça le verdict du sénat. Plancine était sauvée, du moins pour le moment, car l'expiation qui cette fois vainement l'avait cherchée devait l'atteindre treize ans après. Menacée de nouvelles poursuites, et, sa toute-puissante protectrice n'étant plus là pour la défendre, elle en finit de sa propre main avec la vie. Quantité de traits prouvent non moins que celui-là combien Tibère

poussa loin ses condescendances envers les créatures de sa mère. A la *camarilla* de la vieille Livie appartenait également une personnalité fort excentrique, un de ces types d'aristocratique impertinence qui du reste ne disparaîtront jamais de ce monde, et dont vers le début de notre siècle la cour d'Autriche offrait encore de si plaisantes reproductions. Je veux parler de cette sérénissime Urgulania que l'amitié de sa souveraine avait élevée au-dessus des lois et qui ne manquait pas une occasion d'affirmer ses droits de prédominance et de bon plaisir. Invitée à se rendre devant le sénat pour y témoigner dans un procès, — sommation à laquelle obéissaient les vestales même, — elle répondit qu'elle ne se dérangerait point, et que, si le préteur voulait l'entendre, il n'avait qu'à venir. Intenter à si haute et si puissante dame une action civile n'était pas une simple histoire. Il s'agissait d'une revendication d'argent; Urgulania, — cela va sans dire, — dédaigna la citation et s'en alla porter plainte chez sa souveraine. Alors Tibère paraissant arrêta que de toute façon Urgulania aurait à se soumettre, et qu'elle se présenterait au tribunal; mais, pour donner à sa mère un témoignage public de bon vouloir, il ajouta qu'il viendrait lui-même en personne assister Urgulania devant le préteur. En effet, à l'heure dite, il sortit de son palais accompagné de ses gardes, qui le suivaient à distance respectueuse, et ce ne fut pas pour le peuple un médiocre étonnement de voir l'empereur, causant et flânant, s'acheminer vers l'audience d'un pas grave et ralenti. C'est que Tibère entendait laisser à sa mère le temps de la réflexion, et son calcul eut plein succès. L'impératrice, mieux avisée, coupa court à l'incident, et par un des officiers de sa maison fit remettre la somme au préteur. Ainsi se termina le litige au plus grand honneur de Tibère, qui sous les dehors d'un justicier imperturbable aimait parfois à laisser voir au peuple l'homme de tact et d'esprit. C'était d'ailleurs, à tout prendre, une âme vigoureuse, cette Urgulania; quand son neveu Plautius Silvanus fut décrété d'accusation pour avoir assassiné sa femme, elle lui envoya le poignard afin qu'il eût à se soustraire par le suicide à l'opprobre d'une condamnation. Mutilia Prisca et son amant Julius Posthumus, le futur empereur Galba, combien d'autres on en citerait de ce cercle intime qui durent à la vigilante influence de Livie les honneurs, la richesse et la sécurité de leur existence!

VI.

Livie touchait à ses quatre-vingts ans, et son activité restait la même. Elle avait une de ces natures foncièrement saines que le

temps respecte, lui qui se plaît à briser souvent les plus robustes. Nulle infirmité, jamais de maladie; elle attribuait cet heureux équilibre à certain vin de la côte d'Istria qu'elle buvait à l'exclusion de tout autre, bien qu'il eût, disait-elle, un goût très âpre : merveilleux élixir de longue vie dont un régime absolument végétal complétait l'efficacité. L'impératrice-mère ne vivait que de légumes et de fruits. On cultivait dans ses jardins une espèce de figues qui portaient son nom et que Pline trouve excellentes. Il parle aussi d'un pied de vigne gigantesque ombrageant de son immense frondaison les vastes arcades de Livie et donnant douze muids de moût. L'esprit sans cesse en éveil, oisivement affairée de politique, s'occupant à la fois d'intrigues et de bonnes œuvres, instituant des écoles pour les orphelins de race noble, bâtissant des portiques, mère d'empereur, maîtresse de maison, prêtresse du temple d'Auguste, elle s'affirmait par tous les côtés, et sa popularité n'avait point d'égale. Voici pourtant qu'un jour le bruit se répand que Livie est gravement malade. Aussitôt la ville s'émeut, les forums se remplissent d'une foule inquiète, avide de nouvelles.

Le fait est qu'elle n'en mourut pas. Informé du danger, Tibère, qui se trouvait alors en Campanie, revint à Rome en grande hâte, et devant l'entrevue si pathétique de cette mère et de ce fils, — qui dès cette époque se détestaient cordialement, — Pluton désarmé lâcha sa proie. Les manifestations publiques avaient accompagné la crise, ce fut bien autre chose lorsqu'il s'agit de célébrer le rétablissement. Cérémonies votives, fêtes religieuses, l'hommage s'éleva jusqu'à l'apothéose. Par décret du sénat, Livie eut le droit, toutes les fois qu'elle paraîtrait au théâtre, d'aller prendre place au rang des vestales. Il était aussi question de lui dresser un temple et des autels en Espagne, quand Tibère, fort à propos, enraya le mouvement. On dira ce qu'on voudra, ce tyran avait du bon. Tacite a beau surcharger le tableau, pousser au noir, telle est la puissance de la vérité qu'elle éclate aux yeux malgré l'effort du grand artiste. Beaucoup de sens commun, d'équité, de sagesse, un grand fonds de patience et de modération, je défie les plus chaleureux partisans de Tacite de nier chez Tibère ces qualités qui se dégagent virtuellement de l'ensemble du portrait, si atroce qu'il soit d'ailleurs. Tibère connaissait bien les hommes de son temps, et, les connaissant, il les méprisait, ce qui pour un gouvernant est un malheur; mais en revanche quel philosophe, ce mélancolique de Caprée n'acceptant des honneurs que la part qui lui revient! On a dit depuis : « L'état, c'est moi. » Lui disait : « Les princes passent, et l'état reste. » Il tenait pour une des plus monstrueuses inventions de la vanité humaine cette façon de diviniser après leur mort des êtres entachés

de toutes les misères de notre pauvre espèce. « Il était inflexible dans son dédain pour les honneurs, écrit Tacite, et son bon sens répudiait tout ce qu'on lui offrait en ce genre. » Il n'employait que dans ses correspondances avec les rois et dynastes d'Orient le nom d'Auguste, qui pourtant était bien le sien par droit d'hérédité, et paraissait toujours hésitant sur le titre à s'attribuer. « On n'est, disait-il, empereur qu'en présence de ses soldats, et seigneur que de ses esclaves; prince tout court vaudrait mieux : *princeps*, premier, le premier entre ses concitoyens. » Son discours prononcé au sénat à l'occasion de la dédicace d'un temple dont la province d'Espagne le voulait gratifier témoigne des clartés d'esprit qu'il avait là-dessus. « Je ne suis qu'un être périssable; ce que je fais, ce que je laisserai ne saurait être que d'un simple mortel, et je n'entrevois pas de plus belle gloire que celle de remplir dignement la première place dans l'état. Que la postérité dise de moi que j'ai bien mérité de mes aïeux, bien pourvu à vos intérêts, qu'on m'a toujours trouvé calme dans le danger, imperturbable dans le gouvernement, et je ne réclame rien davantage. Que ce soient là mes temples, mes statues, je n'en connais pas de plus durables, car devant les autres, édifices de pierre ou de marbre, la foule passe indifférente comme devant des sépultures, lorsque plus tard les jugemens ont varié; c'est pourquoi j'implore mes contemporains et les dieux afin qu'ils m'accordent, ceux-ci le calme et les connaissances nécessaires à mon œuvre de justice, et ceux-là, quand je ne serai plus, le sympathique souvenir que mes actes et mon nom auront mérité. » Un homme qui pensait, parlait et se comportait de la sorte devait assurément passer pour un trouble-fête au milieu d'une pareille cour et d'un pareil peuple. Auguste, le plus vain des tyrans sous son masque de paterne simplicité, avait mis à la mode cette espèce de candidature à l'immortalité. Monarque, princes et princesses, tout le monde en voulait; c'était à qui de son vivant passerait dieu ou déesse, et Rome applaudissait à ces métempsycoses, qui lui procuraient des cérémonies, et se passionnait à ces intermèdes comme elle se passionnait pour les combats du cirque et tous les autres jeux de la vie et de la mort. Avec leurs démonstrations joyeuses ou funèbres, ces populations du midi n'en finissent jamais. Quand Rome perdit Germanicus, elle ne voulait plus être consolée; quatre mois durant se prolongea cette affliction éperdue, quatre mois pendant lesquels il ne fut question ni de politique ni d'affaires, et les dieux savent seuls jusqu'où seraient allées ces lamentations, si le morose empereur, un beau matin, n'eût décrété qu'il était temps d'arrêter ce deuil et de courir aux fêtes de Cybèle, ce qu'on ne se fit pas dire deux fois. « Les princes sont mortels, il n'y a d'éternel que

l'état. Donc, que la vie reprenne son cours accoutumé, et, comme c'est justement aujourd'hui la fête des Mégalésiens, tâchons un peu de nous distraire. »

En fait de consécrations, Livie-Augusta les eut toutes. Elle eut celles de la beauté, du pouvoir et de la fortune, elle eut aussi celle de l'âge. Nous l'avons vue à quatre-vingt-deux ans tomber malade et gravement. Elle se releva; plus de six ans encore, elle assista vivante au spectacle des choses de ce monde qu'elle devait ensuite, comme divinité, considérer d'un œil moins facile à s'émouvoir. Le spectacle allait en s'assombrissant; Drusus mourait au plein de la jeunesse, Drusus, l'unique fils de Tibère, l'héritier de son trône, et pendant ce temps la remuante Agrippine et ses fils manœuvraient pour la ruine de la famille régnante. C'était comme un réveil du sang de Jules, la séve remontait aux branches, et le bois sacré commençait à rendre des oracles. Tibère, battu de la foudre, consumé de chagrins, de misanthropie, avait décidément pris le chemin de Caprée. Sur ce roc solitaire, que le flot mouillait de tous côtés, le vieillard tâchait d'oublier. Il régnait toujours cependant : servitude affreuse à laquelle ces maîtres du monde romain ne pouvaient se soustraire que par la mort! Ou le trône, ou le monument, point de milieu! Cette adorable retraite de Caprée, qu'il eût tant goûtée au sein d'un groupe d'amis, de philosophes, il lui fallait s'y retrancher comme une bête fauve, montrant ses griffes, amoncelant les ossemens humains sur le seuil de son antre, condamné qu'il était à vivre par la terreur pour ne pas mourir par la trahison!

Là fut le secret des tardives cruautés de Tibère; s'il eût dans Séjan, au lieu d'un scélérat, rencontré un ministre capable de gouverner sous son nom pour le bien de l'état, que de forfaits épargnés à cette fin de règne! Il y a dans les actes sanglans qui marquent les dernières années du séjour à Caprée je ne sais quelle furie d'un désespoir sans bornes. Partout trahi, déçu, le vieillard à la fin sort de ses gonds : sa misanthropie, qui n'était que d'un tyran somme toute assez débonnaire et fort enclin aux belles-lettres, — sa misanthropie se change en fièvre chaude. Le mélancolique ne voit plus en noir, il voit rouge, tue à distance, et ces exécutions auxquelles il n'assiste plus ont quelque chose d'abstrait. Il frappe à coups redoublés pour tous ses sentimens méconnus, pour tous les efforts de sa politique, pour tous les bons mouvemens de son âme rendus impuissans par la bassesse et la méchanceté des hommes. La coupe d'amertumes était pleine, la trahison de Séjan la fit déborder : dès lors s'ouvrit l'ère des proscriptions, sorte de sacrifice *in extremis* aux dieux infernaux.

En attendant, il goûtait ses premières délices de Caprée, jouissait

de l'île fortunée dont l'enchantement le plus doux était de lui procurer l'oubli. Se souvenait-il seulement d'avoir encore sa mère? Depuis six ans, elle et lui ne s'étaient revus qu'une fois en Campanie, où Tibère passant vint pour quelques jours. Livie, à l'heure de sa mort, ne comptait pas moins de quatre-vingt-huit ans, mais Tibère en avait soixante-dix, à cet âge on ne se déplace guère; d'ailleurs l'hypocondrie, le souci des affaires, le dévoraient. Il voulut d'abord se rendre près de l'auguste mourante, puis remit au lendemain, et si bien différa qu'il fut trop tard; même pour les funérailles, il ne parut point. Rome attendit, elle eût attendu davantage; mais la nature, qui ne s'émeut de rien et ne respecte aucun cadavre, n'admettait point d'atermoiement; force fut donc de procéder sans la présence de l'empereur, lequel n'intervint du fond de sa retraite que pour mettre à la raison les sénateurs qui s'étaient chargés de mener le deuil en son absence. Cette attitude de Tibère ainsi que sa mercuriale furent généralement peu goûtées des Romains. Les mécontens parlèrent d'ingratitude et d'impiété. Tacite met le mot sur la chose : *nihil mutata amœnitate vitæ*; foncièrement désagréable de caractère, le vieillard entendait ne démordre en aucun cas de ses habitudes, et puis, circonstance bien atténuante, il souffrait de corps et d'esprit et s'était vis-à-vis de lui-même engagé par serment à ne plus jamais rentrer dans Rome, une fois après en être sorti.

Rome néanmoins se montra magnifique dans ses hommages. Malgré l'absence de Tibère et son humeur maugréante, les démonstrations éclatèrent. Celle qu'on ne pouvait déifier fut proclamée mère de la patrie, et le sénat décréta qu'un arc de triomphe s'élèverait à sa mémoire, honneur que jusque-là aucune femme n'avait partagé et que Livie recevait pour avoir, selon l'exposé des motifs, « sauvé la vie à nombre de ses concitoyens, nourri, établi en quantité des jeunes garçons et des jeunes filles pauvres. » L'heure fut donc solennelle où les restes mortels de la première impératrice des Romains allèrent dans le mausolée se mêler aux cendres d'Auguste, et les larmes n'y manquèrent pas; il y en eut beaucoup de sincères, d'autres qui l'étaient moins. Tant de gens assistaient à ce deuil, et semblaient le porter dans le cœur, qui ne pardonnaient point à l'illustre dame d'avoir mis au monde cet empereur Tibère, abatteur entêté des vieux priviléges héréditaires, toujours et partout enclin à préférer le mérite à la naissance, et dont le bras pesait si lourd sur l'antique aristocratie. « Une femme en toute chose plus comparable aux dieux qu'aux hommes, et qui savait n'employer sa puissance que pour détourner le péril de vos têtes et faire avancer les plus dignes, » ainsi parle de Livie son contemporain Velleïus Paterculus. Laissons de

côté les exagérations de circonstance. Cependant l'histoire ne nous dit pas un mot des toilettes de cette impératrice ni de ses bijoux, tandis que tous s'accordent à célébrer la façon dont elle usait d'une fortune colossale : main ouverte aux petits comme aux grands et ne comptant avec personne, grande dame ayant partout ses pauvres, à la cour comme ailleurs, et du cercle de son affection n'excluant pas les plus infimes. Son affranchie Andromède, une naine, l'adorait; pour ses bontés, ses esclaves la portaient aux nues, et de récens témoignages nous prouvent qu'ils n'avaient pas tort. Il y a quelques années, dans un immense columbarium, on découvrit les cendres d'innombrables serviteurs ayant appartenu à sa maison; esclaves des deux sexes, affranchis, employés de toute espèce et de tout rang, ils avaient par millions apporté là leur brin de poussière dûment classée, étiquetée, grâce aux bons soins de l'auguste maîtresse. En considérant la sépulture, on songe à ce que devait être le palais quand cet essaim, enfoui depuis des siècles dans la ruche morte, vivait, bruissait, foisonnait autour du diadème. Tout cela sans doute ne fait pas que Livie fût une sainte, et ces vertus privées, dûment et commodément pratiquées au rang suprême, ne sauraient cependant racheter les crimes par lesquels le rang suprême fut conquis. Il est vrai qu'on peut dire à l'excuse de cette âme, à la fois bonne au pauvre monde et passablement scélérate, que ni l'époque où elle vécut ni la place où le choix d'Auguste l'avait mise ne se prêtaient à la culture du sens moral. Environnée de haines et d'intrigues, elle usa des armes dont ses ennemis se servaient contre elle. Oui, mais ces ennemis acharnés, implacables, qui les alla chercher, les défia? Pour cette fille d'un simple chevalier, pour cette compagne errante d'un soldat d'aventure, ce n'était point assez de partager l'empire du monde avec Auguste; il fallait encore que son fils, à elle, héritât du trône des césars. Esprit dominateur et capable de tout, même de céder quand il s'agissait de préparer la victoire, soixante-sept ans elle soutint la lutte. Sa personnalité occupe deux règnes, toujours et partout la bien accueillie sous Auguste, importune, encombrante sous Tibère. Après avoir depuis son mariage, c'est-à-dire pendant une période de cinquante-deux ans, travaillé à fonder le règne de son fils, elle eut ensuite pendant les quinze années qui lui restaient à vivre, à lutter, à déblatérer contre ce règne, « écroulement de ses espérances. » Tacite, si dur pour Tibère, lui fait pourtant la part très belle quant aux deux premiers tiers de sa carrière. Les cruautés, les débauches, ne seraient, à l'en croire, venues que sur le tard, d'où il suit que l'homme mûr, le politique ayant bien mérité, Némésis n'aurait à demander des comptes qu'au seul vieillard. Livie alors nous offri-

rait l'exemple du contraire; criminelle d'abord, elle aurait terminé ses jours dans la pleine satisfaction du but atteint. Tacite va plus loin; il veut que ce soit purement et simplement par égard pour cette mère vénérée que Tibère ait gardé tant de modération pendant la première partie de son règne, et que ses mauvais instincts aient dû pour éclater attendre qu'elle fût morte. Il est vrai que l'auteur des *Annales* ne cite aucun fait à l'appui de cette prétendue bonne influence d'une personne représentée ailleurs sous les traits d'une horrible empoisonneuse. Livie fut le tracas, le chagrin, le désespoir du règne de Tibère, et cela devait être; elle avait calculé faux : dans ce fils, qu'elle comptait gouverner à son gré, Livie avait trouvé son maître.

Le destin a de ces leçons, toujours renouvelées, mais dont personne ne profite. Livie n'était point la première à qui cette histoire d'ambition maternelle déçue fût arrivée. Agrippine, elle aussi, prendra de longue main la cause de Néron; à ce jeu de l'intrigue et du crime, elle apportera plus encore que Livie, laquelle au moins sut réserver sa pudeur de femme. La fille de Germanicus ne réservera rien; par le fer et par le poison, par l'adultère et par l'inceste, elle poursuivra son idéal d'absolue domination. — Eh bien! et après? Les mêmes démêlés, la même histoire. Tibère d'abord éconduit Livie avec toute sorte de révérences, puis, n'en pouvant plus, quitte Rome pour se débarrasser de ses obsessions. Moyen de comédie! Néron emploie le procédé tragique, tue Agrippine; mais la situation ni la moralité ne diffèrent.

Livie n'est pas un caractère; ceux qui prétendent qu'elle avait en vue de réconcilier les deux grandes factions aux prises par ses œuvres, — d'unir et de fusionner le sang des Claude avec le sang des Jules, — lui font très gratuitement honneur de la politique de Tibère. Livie n'eut jamais l'esprit tourné que du côté de ses intérêts. Si l'intrigue est le commencement de la politique, elle ne dépassa point ce vestibule du temple; une fois installée, elle s'y tint et pour la vie. Auguste, bien que sous le charme, la forçait à transcrire sur le moment tout ce qui se disait dans leurs entretiens intimes, ce qui prouve qu'il n'y avait guère à se fier à la parole de Livie. Cette Romaine-là me rappelle une certaine Florentine de notre XVIe siècle : Catherine de Médicis était, comme Livie, née avec d'immenses appétits de domination qui ne furent jamais satisfaits. Incapables de s'imposer aux circonstances, elles eurent toutes deux l'art de les prendre par le dessous, habiles à tracer des circonvallations, à creuser des mines, et sachant au besoin s'effacer pour reparaître au moment favorable. Plonger du regard dans l'avenir, saisir les connexions qu'il peut avoir avec le présent, entrevoir le fruit

dans le germe, facultés viriles également absentes chez l'une et chez l'autre! Les résultats mesquins, les petits profits, voilà ce qui les contente. Leur caractère est d'observer, de laisser courir les choses, leur politique d'en tirer avantage sans jamais se découvrir que le moins possible, leur jeu d'imiter le chat qui pelote, puis tout à coup de sauter sur la proie et de l'étouffer. Livie demeura fidèle à ce programme. Sa lutte avec la fille d'Auguste nous l'a montrée au plein de son activité, de sa puissance et de ses maléfices. La femme honnête et la courtisane se rencontrant dans un de ces conflits tragiques dont l'histoire offre tant d'exemples, — la courtisane fut vaincue. C'était justice; disons mieux, c'était dans l'ordre naturel; entre la beauté, la grâce, l'élégance, l'esprit de frivolité, et la froide, sévère, implacable raison, le combat ne saurait être longtemps douteux. L'austérité, la dignité, le calme des sens, finiront toujours par l'emporter; seulement ayons pour certain que l'exemple n'en sera pas plus moral, car dix fois sur douze l'honnête femme, pour mieux assurer sa victoire sur la courtisane, emploiera des armes déshonnêtes, et je ne vois guère en quoi les dieux et les hommes auront à se réjouir lorsque, tout compte fait, l'hypocrisie, la calomnie, l'esprit d'audace et d'intrigue, seront venus à bout de l'esprit de désordre et de luxure. Les faiblesses humaines vengées par la scélératesse qui se donne carrière sous le masque de la vertu, quelle conscience tant soit peu douée du sens moral un pareil spectacle peut-il satisfaire? Telle fut pourtant la comédie montée à son propre bénéfice par l'impératrice Livie. La fille d'Auguste y succomba; mais, patience, Julie ne meurt pas tout entière. Elle lègue son sang et sa vengeance à sa fille, chez qui l'emportement et la furie vont remplacer l'inconséquence et la légèreté de la mère; puis, pour que la trilogie soit bien complète et que le châtiment ait son cours, à cette première Agrippine succédera la seconde, celle des *Mémoires*, d'où sortiront à leur tour les *Annales*. Tout vient donc à point dans l'histoire, et Livie, après avoir eu du terrible justicier plus qu'elle ne méritait, semble n'avoir désormais qu'à se recommander aux équitables réhabilitations de la critique moderne, qui verra ce qu'elle peut faire pour elle.

HENRI BLAZE DE BURY.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE ET D'ART

V.

SOUVENIRS DU FOREZ.

I. — ROANNE : TROIS PORTRAITS HISTORIQUES. — FEURS : LA STATUE DU COLONEL COMBES.

Roanne ouvre l'entrée du Forez du côté du Bourbonnais; il nous suffira de nous y arrêter quelques minutes. Comme importance et population, Roanne est cependant la seconde ville de cette petite province, dont se compose aujourd'hui le département de la Loire; mais sa destinée a voulu qu'à toute époque elle n'eût jamais qu'un rôle historique assez effacé. Toutes les autres villes de la province ont eu tour à tour la suprématie forésienne, Roanne n'a jamais pu l'obtenir même lorsque les circonstances semblaient lui devoir être favorables. Aux époques féodale et seigneuriale (j'appelle de ce dernier nom l'époque qui va de la mort de Louis XI à la mort d'Henri IV), le mouvement et la vie étaient à Montbrison et dans les localités qui l'avoisinent; puis, lorsque l'époque industrielle arriva, ce fut vers Saint-Étienne, autrement riche en élémens de travail par la houille et le fer que lui livre son sol, que se portèrent l'influence et l'activité nouvelles. Roanne toutefois fit un effort pour profiter de ce courant et se créer un avenir; elle se mit à tisser des cotonnades, et, grâce à cette industrie, elle s'acquit une importance relativement considérable; mais cette importance même, elle n'a pu la conserver intacte, et, pendant le temps de mon séjour dans cette ville, il m'a fallu à plusieurs reprises entendre les plaintes mélancoliques des

habitans sur la concurrence que leur fait dans le nord l'heureux Roubaix. Enfin il n'est pas jusqu'à la petite Feurs, où les lanternes n'ont pas encore pénétré, qui ne présente plus d'importance politique dans le passé et plus d'intérêt dans le présent que Roanne la cossue, toute brillante du moderne éclairage à gaz, tant il est vrai qu'il faut se garder de juger sur la mine les villes aussi bien que les gens.

Une gentille église, dédiée à saint Étienne, et dont le fronton est orné d'une statue moderne du martyr, d'une agréable exécution et d'un bon sentiment, un collége bâti par le célèbre père Cotton, édifice quelque peu lourd, mais bien distribué autour d'une spacieuse cour intérieure, voilà tous les monumens de Roanne. Quelques-uns des livres par moi consultés m'avaient promis des débris de thermes romains; j'ai le regret de les avoir cherchés en vain, et cependant ce n'est pas faute de les avoir réclamés auprès des habitans de la localité. Un hôtel de ville, aujourd'hui condamné et qui attend son successeur, contient un musée composé d'objets de provenance diverse, parmi lesquels sont trois portraits de Forésiens célèbres; ces trois portraits sont les seules choses qui m'aient réellement intéressé à Roanne. Le premier est celui du jésuite Cotton, le confesseur d'Henri IV et de Louis XIII, figure qui arrête et fait réfléchir. Oh! que voilà un visage qui est peu d'un rat d'église et qui est bien fait pour démentir ce type traditionnel du jésuite confit en mièvrerie dévotieuse et en doucereuse humilité que s'est forgé une certaine superstition philosophico-populaire. Une beauté réelle, qui est d'un dandy et d'un cavalier expert à toutes les adresses de l'équitation bien plutôt que d'un religieux, des traits noblement réguliers, arrêtés avec une précision toute classique, un port de tête plein de hauteur, une physionomie marquée d'une fermeté froide et souriante, où se révèle une volonté d'acier à la fois souple et pénétrante, voilà le père Cotton. En regardant ce visage, qui est celui d'un homme du monde accompli, je n'ai plus aucune peine à m'expliquer la séduction profonde et par suite l'influence considérable que Cotton exerça sur Henri IV, à qui l'imagination aurait peine à prêter un confesseur renfrogné et morose, de mine basse, de maintien humble et d'esprit strictement dévotieux. Tout ce qu'il fallait à un roi pareil, entente du monde, connaissance du jeu des passions, liberté de jugement dans l'appréciation des actes, le père Cotton le possédait, où les traits de ce visage seraient fort menteurs. Il est évident qu'un tel homme épargnait au roi un des ennuis les plus mortels qu'il y ait, celui de changer de monde, ne fût-ce qu'un instant, de se dépayser, et que, lorsqu'il approchait son confesseur pour débattre les affaires de son âme, il devait se sentir aussi à l'aise que lorsqu'il

demandait un conseil de prudence à Jeannin ou qu'il soumettait un ensemble de circonstances diplomatiques à l'examen de Villeroy. Comme les plus grandes choses de ce monde tiennent souvent à des causes singulièrement subtiles ou particulières, il est fort possible qu'il faille rapporter à la seule personne de Cotton la longue sécurité dont l'ordre auquel il appartenait a joui depuis Henri IV jusqu'au ministère de Choiseul, et par suite tout le développement de notre histoire religieuse au XVIIe et au XVIIIe siècle, car c'est à lui que la compagnie dut non-seulement son rétablissement, mais, service plus signalé, son affermissement en France. Le rétablissement, il l'obtint d'emblée de Henri IV, qui, nous dit l'évêque Péréfixe, fut charmé de la douceur de ses manières, et il l'obtint avec tous les honneurs d'un retour triomphant, parmi lesquels le renversement de la pyramide élevée sur l'emplacement de la maison de Jean Châtel, où se lisaient diverses inscriptions accusatrices contre la compagnie. Ce rétablissement cependant, Henri IV l'aurait très certainement accordé même quand la demande lui en aurait été faite par un solliciteur de manières moins avenantes que Cotton, car cet acte rentrait dans le plan général de sa politique; mais le rétablissement n'était pas tout, il fallait obtenir la sécurité, et c'était là chose difficile. La partie de l'opinion qui s'était exprimée naguère par la *Satire Menippée* était hostile et toujours prête à accueillir tous les bruits semés par la malveillance, le parlement était ennemi et toujours prêt à profiter des circonstances possibles pour demander la révocation de l'acte de rétablissement. Rien de pareil ne fut plus à craindre lorsque Cotton fut devenu confesseur du roi; ce fut le second triomphe de ses façons polies, et ce fut le plus considérable. A la mort de Henri IV, l'affermissement était déjà assez solide pour que la société pût braver les accusations de complicité dans le crime commis par un ancien ligueur fanatique, et Louis XIII, dont la nature particulièrement dévotieuse est bien connue, n'était pas homme à troubler cette sécurité, qui à partir de ce moment ne fut plus sérieusement menacée. Que de choses dans notre histoire des XVIIe et XVIIIe siècles ont tenu peut-être à ces grâces polies de Cotton! Les querelles du jansénisme auraient-elles été jamais aussi vives? le jansénisme lui-même se serait-il jamais élevé à la hauteur d'une secte? la constitution *Unigenitus* aurait-elle jamais eu de raison d'être?

C'est dans un état de société analogue à celui qu'évoque l'image du père Cotton que nous transporte le second de ces trois portraits, celui de Champagny, duc de Cadore, car ce que le gouvernement d'Henri IV fut pour la France des guerres religieuses, le gouvernement de Bonaparte le fut à nombre d'égards pour la France de la ré-

volution, mais avec combien moins de sagesse, de prudence et de constance, hélas! C'est encore une image de mondain accompli, cette fois sans rien d'altier ni de volontaire; des traits fins et délicats, une physionomie où se mélangent également la dignité et la modestie, une expression de vive intelligence tempérée de réserve, des yeux doucement spirituels ouverts avec une sorte d'étonnement naïf comme s'ils étaient surpris de voir le peu que dure l'œuvre d'un diplomate, tel est ce portrait, bien d'accord par tous ses détails avec le rôle historique du duc de Cadore. Le troisième est celui d'un homme bien plus obscur que les deux précédens, on pourrait dire même tout à fait obscur, et dont le nom ne se rapporte à rien de général, mais qui m'intéresse ici plus particulièrement que les deux autres, car c'est celui de l'homme qui me sert principalement de guide historique dans ces régions du Forez, Antoine de La Mure, de son vivant chanoine à la collégiale de Montbrison, auteur de l'*Histoire des comtes de Forez et des ducs de Bourbon*, et d'une intéressante généalogie des d'Urfé. L'homme est sans génie, et il ne faut lui demander aucune de ces aimables qualités qui nous ont plu chez les érudits ecclésiastiques de la Bourgogne, Lebœuf et Courtépée; mais, si son érudition est mal présentée, elle est abondante, et il est encore le meilleur guide que nous puissions consulter pour la province où nous voici. La lèvre supérieure est ombragée de cette moustache que les ecclésiastiques portaient encore de son temps, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XVIIe siècle; mais cet ornement ne lui communique rien de cavalier, ni d'aimable. La mine est morose et taciturne, l'aspect grognon, ou plutôt, pour parler comme les bonnes femmes, *bougon*; on dirait tout à fait un portrait satirique de quelque vieux membre de l'académie des inscriptions de l'ancienne école. Pendant que je le regarde, il me semble l'entendre me dire avec une expression fort rechignée que même les bouquins ne font pas le bonheur. Hélas! à qui vous le dites, honnête chanoine!

Le Forez a cela de particulier que ses très anciennes villes, celles qui ont tenu historiquement le haut du pavé de la province, sont tombées dans un abandon à ne pas se relever. Comme Montbrison, comme Boën, Feurs est une ville déchue. Elle a été pourtant une manière de capitale, et, par sa position intermédiaire entre le haut et le bas Forez dans cette plaine que traverse la Loire, elle était faite pour rester capitale, si les mouvemens de l'histoire obéissaient toujours aux conditions de la nature; mais, hélas! c'est tout le contraire qui arrive d'ordinaire, et Feurs en a fait la triste expérience. Au moyen âge, alors que la vie était presque entièrement guerrière, il se trouva trop en plaine, et Montbrison, perché plus haut et ca-

pable de meilleure défense, confisqua sa suprématie; aux époques plus pacifiques, il s'est trouvé trop loin des élémens de travail, et la vie s'est écoulée vers Saint-Étienne; enfin, lorsque les anciennes divisions territoriales ont été abolies et que la vie générale a succédé à la vie locale, Feurs, si bien fait pour servir de centre à une population ramassée en tribu provinciale, s'est trouvé moins bien situé que Roanne pour servir d'entrepôt et d'intermédiaire au commerce. Pour retrouver Feurs dans tout son éclat, il faut remonter jusqu'à l'époque romaine, car c'est alors seulement qu'il a profité de tous les avantages de sa situation. *Forum Segusianorum* s'appelait-il à cette époque, le grand marché des Ségusiens, le lieu de foire central de toute cette région. Tout déchu qu'il est, Feurs n'en a pas moins la gloire d'avoir étendu son nom à toute la province qu'il commandait jadis, car ce même mot de *Forum*, qui par corruption est devenu *Feurs*, par une autre altération plus facile encore à saisir que cette première, a donné le nom de *Forez*, étymologie fort évidente, et sur laquelle pourtant les anciens érudits se sont trompés jusqu'au jour où elle fut mise en lumière par la sagacité d'Honoré d'Urfé, qui avait étudié non-seulement en poète, mais en critique, les origines et les antiquités de sa province natale. Naguère encore l'église de Feurs renfermait scellé dans un de ses murs un curieux souvenir de cette lointaine époque, une pierre gravée d'une inscription latine dédiée par les maîtres charpentiers au dieu Sylvain, patron naturel des charpentiers en sa qualité de dieu des forêts. Voilà une inscription qui n'aurait pas manqué de fournir à l'antiquaire de Walter Scott une preuve décisive que, cette province abondant plus particulièrement en bois, c'était bien dans la traduction française du mot latin *sylvæ* qu'il fallait chercher l'étymologie du nom de Forez. Et que de preuves il aurait pu citer à l'appui de cette opinion! Par exemple, les écussons héraldiques de la province à la *Diana* de Montbrison ne présentent-ils pas les figures de faunes et d'hommes sauvages, habitans naturels des forêts? Malheureusement pour cette opinion, l'art héraldique ne s'est avisé de ce calembour que parce que le mot était déjà créé et qu'il se prêtait de lui-même au double sens. L'église de Feurs ayant été réparée il y a déjà un certain nombre d'années, cette pierre en fut retirée sans doute pour lui épargner cette toilette du badigeon qui a recouvert tant de souvenirs intéressans, et elle est aujourd'hui déposée dans une salle du petit hôtel de ville, destinée à recevoir un musée lapidaire. Il est bien vrai qu'une inscription au dieu Sylvain était singulièrement placée dans une église chrétienne, et cependant je regrette qu'elle en ait été enlevée. Dans un musée, ce n'est plus qu'une inscription latine, souvenir mort d'une société

morte; dans l'église, c'était un souvenir vivant qui montrait comment le culte nouveau se reliait au culte ancien, et qui faisait subitement apparaître à l'imagination du promeneur lettré le spectacle de l'affection si prolongée des populations rurales pour les coutumes religieuses du paganisme, affection qui dut être plus particulièrement résistante dans ces régions du Forez. Ce n'est pas sans raison que dans ce célèbre roman de l'*Astrée*, dont il a placé la scène au ve siècle de notre ère, le très érudit Honoré d'Urfé a tracé le tableau d'une société rustique dominée par le vieux druidisme, qu'il montre en querelle non avec le christianisme, mais avec le paganisme romain, qui est venu altérer les croyances gauloises et envelopper de symboles menteurs la nudité des anciens dogmes.

Si le Forez resta jadis quelque peu en retard avec le christianisme, la ville de Feurs l'est restée bien davantage avec les lanternes. Non-seulement, à cette date du XIXe siècle, le moderne éclairage au gaz n'y a pas encore pénétré, mais les simples réverbères de notre enfance, les réverbères d'avant 1789, y sont inconnus. Comme au temps du druide Adamas, les habitans de Feurs s'éclairent la nuit des rayons de la lune, et, lorsqu'il arrive à cet astre de passer la soirée chez Endymion, ces descendans des bergers de la Loire et du Lignon restent plongés dans l'obscurité la plus profonde. Notez que Feurs est une des localités considérables du département de la Loire, qu'elle compte plus de trois mille habitans, et qu'elle est à proximité des houillères de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier, qui lui fourniraient, sans grands frais de transport, le combustible nécessaire à son éclairage. J'ai demandé si cette absence d'éclairage avait une cause, on m'a répondu que Feurs n'était pas une ville assez importante pour avoir une usine à gaz. Soit, mais au moins, ai-je fait observer, avec quatre ou cinq réverbères placés aux bons endroits, on aurait évité aux habitans le désagrément de se heurter de front dans l'obscurité ou le risque d'être écrasés par les camions qui descendent de la gare. — C'est vrai, m'a-t-on dit, aussi était-il venu, il y a six mois, un individu qui présentait un projet pour éclairer la ville, mais l'affaire n'a pas pu aboutir. Un fait historique fort intéressant résulte pour moi de cette absence de réverbères, c'est que, lorsque sous la révolution française les rares jacobins de Feurs s'avisaient de vociférer la fameuse chanson *les aristocrates à la lanterne*, ils parlaient pour la plupart sans bien savoir ce qu'ils disaient et d'une chose qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. C'est ici cependant qu'un des proconsuls de la terreur fit exécuter un nombre considérable d'habitans de Montbrison comme coupables de royalisme, mais il les fit exécuter par la guillotine, car, s'il avait dû les pendre, les réverbères de la ville n'auraient pu lui fournir ni un poteau ni une corde.

Ce fut un des plus sanglans épisodes de la terreur en province que cette révolte de Montbrison, conséquence de la guerre civile qui désola le Lyonnais. Le proconsul, ex-huissier qui répondait au beau nom de Javogue, procéda à la répression avec toute la rigueur propre à sa profession formaliste; saisies, arrêts, exécutions, se succédèrent avec une impitoyable promptitude. Montbrison y perdit pour un temps et son rang de capitale et son nom, qui, par une raillerie sinistre, fut changé en celui de *Montbrisé*, et pour un temps aussi Feurs hérita des titres et apanages de la sanglante condamnée. A l'une des extrémités de la ville s'élève la chapelle expiatoire que le roi Louis XVIII fit élever sous la restauration en mémoire de ces victimes forésiennes. L'édifice est lourd et sans caractère comme tous ceux du même genre qui ont été construits à cette époque, car c'est une circonstance digne de remarque que la révolution n'a pu laisser aucun monument qui la rappelât avec grandeur et beauté, et que les vaincus ont aussi mal honoré leurs victimes que les vainqueurs ont mal glorifié leurs triomphes. Aux quatre coins du monument on a placé, par une fantaisie dont je ne me suis pas bien expliqué la raison, quatre très hautes pierres milliaires que les pluies et les années ont rendues entièrement indéchiffrables. Peut-être est-ce tout simplement pour utiliser ces pierres d'une manière quelconque qu'on en a flanqué cet édifice; quoi qu'il en soit, je leur dois quelques minutes de bien tristes rêveries, et les inscriptions illisibles m'ont parlé avec plus d'éloquence que si elles n'eussent pas été effacées. Nous sommes de vieilles sentinelles du temps, semblent-elles dire, et nous avons charge de vous apprendre qu'il n'est pas en ce monde de souvenir qui puisse échapper à l'oubli. Voyez plutôt, nous n'avons pu retenir nous-mêmes ce qui avait été confié à notre dur granit! Ainsi en adviendra-t-il un jour des événemens de cette époque terrible dont les grandeurs vous inspirent encore tant d'orgueil et les douleurs tant de pitié. Un jour viendra, jour bien lointain, mais infaillible, où ces victoires et ces conquêtes n'éveilleront pas plus d'échos dans la mémoire des hommes qui vivront alors que n'en éveillent aujourd'hui les conquêtes du roi Sésostris, où les cœurs resteront aussi froidement fermés au récit de ces infortunes que les vôtres au récit des vieilles infortunes du passé. Un jour viendra enfin où tout cela, comme nous-mêmes, n'intéressera plus que les rares érudits de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de cette lointaine époque, où tout cela sera devenu de l'*histoire ancienne*, et sondez, si vous le pouvez, les abîmes de silence, de solitude et de ténèbres que recouvre ce mot *ancien!*

Feurs possède encore un autre souvenir de guerre et de mort, mais de guerre honorable cette fois et de mort faite pour inspirer l'amour et le respect de la vie. Sur la grande place de la ville,

en face de l'église se dresse la statue du colonel Combes, tué à l'entrée des Français dans Constantine en 1837. Voilà un emploi de la sculpture monumentale contre lequel nous n'aurons pas cette fois envie de récriminer. Au contraire des savans et des artistes, qui continuent à vivre lorsqu'ils ne sont plus par les œuvres qu'ils laissent derrière eux, les héros, à moins qu'ils ne soient souverains ou qu'ils n'aient tenu la scène du monde pendant une longue suite d'années, sont condamnés à périr tout entiers, acteurs sublimes qu'ils sont, car leur héroïsme c'est leur personne vivante même. A plus forte raison en est-il ainsi lorsque, comme le colonel Combes, ils n'ont qu'un instant pour se révéler et que cet instant est précisément celui qui les anéantit. De ceux-là, il ne restera rien, pas même le souvenir, car la mémoire humaine est de substance lente et dure, et le temps qui fut donné aux héros de ce genre fut trop court pour qu'ils pussent y faire impression. Il y a là pour ceux qui sont témoins du spectacle rapide de ces subits météores d'héroïsme, ou pour ceux qui sentent à l'égal du héros, quelque chose de particulièrement amer qui porte le regret jusqu'à la vivacité de la souffrance. Une âme admirable était parmi nous, et nous ne la connaissions pas ou nous la soupçonnions à peine, et voilà que la minute où elle nous apparaît est celle-là même où elle nous quitte; le temps de la saluer au départ, et c'en est fait pour toujours! La sculpture monumentale n'a pas de destination plus légitime que celle de fixer de pareilles minutes fugitives et de donner à de semblables carrières héroïques ce qui leur a manqué, la durée. Les concitoyens du colonel Combes ont eu raison de ne pas vouloir que le souvenir d'une telle mort fût perdu; il y en a eu qui ont été entourées de circonstances plus brillantes, il n'y en a pas eu de plus stoïques, ni qui témoignent d'une trempe d'âme plus énergique. Voici comment elle est présentée dans les très beaux récits de la guerre d'Afrique laissés par le duc d'Orléans et publiés par ses fils il y a quelques années. « Atteint de deux balles en pleine poitrine, le colonel Combes donne encore ses derniers ordres, puis il vient dans la batterie de la brèche, debout et l'épée haute, rendre compte au général Valée et au duc de Nemours de la situation du combat. — Ceux qui ne sont pas blessés mortellement, ajoute-t-il ensuite, pourront se réjouir d'un aussi beau succès; pour moi, je suis heureux d'avoir pu faire encore quelque chose pour le roi et pour la France. — C'est alors seulement qu'on s'aperçoit qu'il est blessé. Calme et froid, il regagne seul son bivouac, s'y couche et meurt. » Une inscription gravée sur le socle de la statue nous apprend que, par une noble et légitime reconnaissance, le roi Louis-Philippe voulut que ce cœur si digne de battre longtemps et qui ne s'était arrêté qu'en prononçant

son nom fût enseveli au-dessous du monument qui lui était destiné. Rarement héros a été mieux regretté et plus délicatement honoré.

Cette statue est de Foyatier, l'auteur du *Spartacus* des Tuileries, sculpteur à qui cette dernière œuvre a fait une réputation d'énergie, bien que sa nature le portât peut-être plus encore vers les sujets gracieux, ainsi que peuvent en témoigner plusieurs morceaux charmans que nous avons regardés avec plaisir au musée de Lyon. L'artiste a représenté le héros de Constantine dans tout le feu de l'action même où il reçut le coup mortel; la figure, pleine de vie et de véhémence, est lancée d'un mouvement plein d'énergie, des plis du manteau militaire l'épée jaillit soulevée par le bras d'un geste vif et ferme, la tête se retourne en arrière pour crier en avant, tandis que le corps, obéissant lui-même à cet ordre de la bouche, se précipite avec impétuosité dans la direction commandée. La furie du champ de bataille a été heureusement saisie et heureusement rendue; cependant, il faut bien le dire, ces qualités ont été payées du prix de réels défauts. Tout a été sacrifié à l'effet du mouvement, même la vérité, la nature, et ce que j'appellerai, faute d'un autre mot, la logique de l'anatomie. Il est absolument impossible que la tête qui se retourne n'entraîne pas une évolution analogue du reste du corps, et que les membres puissent marcher dans une direction si diamétralement opposée à celle du chef; on dirait une tête posée sur un pivot au-dessus du tronc, et pouvant tourner d'elle-même sans participation de son support. L'effet obtenu eût été peut-être d'une véhémence moins brusque, si la vérité anatomique eût été respectée; cependant je doute que l'artiste ait eu raison de n'en pas tenir compte, car il y a dans les attitudes commandées par cette logique en quelque sorte fatale du corps une harmonie de lignes dont toutes les violences faites à la nature ne compenseront jamais l'heureuse beauté. Peu importent ces défauts toutefois; cette œuvre possède un mérite plus haut qui les efface. Le sculpteur a intelligemment exprimé par cette figure l'originalité propre à notre armée d'Afrique à l'époque qu'on peut appeler l'époque héroïque, et le caractère particulier de cet assaut de Constantine, dont le roi Louis-Philippe put dire justement « que, si la victoire avait plus fait d'autres fois pour la puissance de la France, elle n'avait jamais élevé plus haut la gloire et l'honneur de ses armes. » Éloge mérité, car les Français de 1837 firent autant à Constantine qu'avaient fait leurs pères à Tarragone sous l'heureux Suchet. C'est à ce dernier siége en effet qu'on peut comparer sans crainte celui de Constantine pour l'énergie, l'opiniâtreté et la patience, s'il ne peut se comparer pour l'importance de la lutte et les proportions du théâtre à d'autres siéges mémorables. Ce qui distingua ce fait d'armes, c'est que

ce fut une victoire non de soldats, mais d'officiers et de militaires gradés. La statue de Foyatier exprime à merveille ce caractère : le personnage que voici devant nous est à la fois un officier et un soldat; les hommes auxquels il commande, il les remplace au besoin; le levier de son autorité, c'est l'exemple qu'il donne; son moyen d'ordonner de marcher, c'est de marcher lui-même, et c'est ce que nous le voyons en train de faire dans ce mouvement plein d'impétuosité.

C'est à Feurs, ainsi que s'en souviennent les lecteurs de l'*Astrée*, que la belle Léonide, nymphe de premier rang auprès de la semi-déesse Galatée, vint chercher son oncle, le grand druide Adamas, pour le consulter sur le cas du berger Céladon; mais la réalité ressemble rarement au roman, hélas! Du temps même de la jeunesse de d'Urfé, pendant les guerres de religion et les batailles de la ligue, Feurs avait vu le Lignon et la Loire rouler d'autres corps que ceux d'amoureux évanouis, et nous venons de reconnaître que le cours de l'histoire s'est chargé d'y déposer depuis cette époque des souvenirs qui, même heureux, n'ont rien de commun avec la bucolique, et n'indiquent pas précisément que le règne de la déesse célébrée par d'Urfé, Astrée, mère de la paix, soit près de commencer parmi les hommes.

II. — SAINT-ÉTIENNE.

Le voyageur curieux d'*effets* pittoresques devra s'arranger pour ne débarquer à Saint-Étienne que de nuit, s'il veut se ménager le plaisir d'un spectacle qui lui paraîtra nouveau, même après en avoir vu les analogues dans les régions du nord. De tous côtés, les usines à gaz, les fours ouverts, les fourneaux incandescens, éclairent sa marche de leurs reflets puissans, mornes, sans rayonnement. Devant soi, on n'y voit goutte, et là-bas, à vingt pas, tous les objets se détachent sur ce fond rouge enveloppé d'ombre avec la force et le relief des tableaux présentés par la chambre noire. Comme ces feux se succèdent en nombre infini sur un très long parcours et que les établissemens où ils brûlent sont nécessairement tous grands ouverts, on dirait une ville formée d'habitations où l'atmosphère se composerait de flamme en place d'air; c'est tout à fait la capitale du royaume des salamandres, et l'on a envie de croire que les êtres que l'on voit s'agiter dans le lointain sont les laborieux citoyens de cette nation décrite par les démonologues. Ce spectacle est d'un effet violent à outrance, morose à force d'intensité, d'une ardeur presque sinistre; cependant il est loin d'être monotone : si le ton général reste invariablement sévère, les aspects varient beaucoup selon la qualité des nuits, le degré de transparence de l'air, la nature des ombres,

et avec ces aspects varient aussi les visions qu'ils évoquent. Ainsi comme ces foyers, bien que singulièrement rapprochés les uns des autres, ne se confondent pas et restent chacun avec une *individualité* bien distincte, j'ai cru voir réalisée un certain soir la vision de l'enfer de sainte Thérèse, la plus effrayante certainement que jamais âme humaine ait eue, un enfer composé d'une longue suite de cachots cellulaires séparés par des cloisons épaisses, et dans chacune de ces cellules un damné brûlant en silence sans compagnon d'infortune avec lequel il puisse échanger les confidences de sa douleur. Un autre soir que la nuit était belle et que la lune, rendant les ombres moins épaisses, enlevait à ce spectacle une partie de sa violence sans lui rien enlever de sa sévérité, ma mémoire, sollicitée par le tableau qui flamboyait sous mes yeux, conduisit à mes lèvres ces vers de l'ode célèbre où Horace a peint les enchantemens du printemps romain :

. . . . . Dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.

A la vérité, il manquait ici les nymphes jointes aux grâces dont le poète nous montre les danses sous la présidence de la lune, car il serait bien inutile de les demander à la campagne qui entoure immédiatement Saint-Étienne; mais, si j'avais pu à ce même moment me transporter à deux lieues de là, à Rochetaillée par exemple, j'aurais eu chance de compléter ce tableau d'Horace, dont je n'avais sous les yeux que le coin grave et fort. Quant à ce coin, il était rendu avec une telle réalité, une telle précision et une telle vigueur de coloris, que tout contraste n'aurait pu qu'en diminuer le caractère.

Saint-Étienne n'a pas précisément la réputation d'une ville aimable; cependant un soir que je suis perché sur l'impériale d'un omnibus, j'entends un de mes voisins, contre-maître de la grande usine de Terre-Noire, qui raconte que, lorsqu'il en est absent pendant quelques jours, il éprouve ce malaise et cette tristesse qui sont les signes de la nostalgie. « Quand je n'ai pas vu depuis quelques jours le feu des fourneaux, quand je ne sens plus l'odeur de la fumée, je me dis : Ça va mal, ça va mal, et je me hâte de revenir. » L'Islande est le plus beau pays que le soleil éclaire, disent aussi, au rapport des voyageurs, les modernes habitans de l'île des volcans et des *geysers*. Eh bien! cette affection n'a pour nous rien de grotesque, et nous comprenons qu'on aime Saint-Étienne. A défaut de charmes et d'attraits, cette ville a du caractère, et ce caractère est singulièrement robuste et sérieux. L'aspect en est mâle et populaire, même dans les quartiers nouveaux et qu'on pourrait appeler élégans.

De grandes voies bien éclairées et cependant tristes, bruyamment animées et cependant mornes, des faubourgs spacieux, mais d'où toute joie est exilée, de hautes maisons bien bâties de physionomie grise, des églises sans architecture, des monumens sans goût et sans beauté, voilà Saint-Étienne. Répandez sur le tout un léger badigeon de fumée et semez le sol des grandes voies d'entrée d'un épais tapis de poussière de charbon, et vous aurez le tableau au complet. Si fort est ce caractère de virile vulgarité, qu'il a résisté et qu'il résiste à toutes les tentatives modernes d'embellissement. On a essayé de donner des monumens à Saint-Étienne, on lui a bâti un palais des arts pour loger ses collections; à la cime d'une élévation artificiellement creusée en forme de grotte, on lui a construit une école de dessin qui affecte des airs de palais et à laquelle on monte par deux rampes quasi royales, mais ces édifices, lourds et prétentieux, hors de proportion d'ailleurs avec leur destination, vont à Saint-Étienne comme un habit de fête à un laborieux artisan; la ville en est non embellie, mais *endimanchée* en quelque sorte. Telle la ville, telle la population. Le peuple de Saint-Étienne a la réputation d'être méchant; ce qui est certain, c'est que c'est un des plus moroses que j'aie vus. Je ne l'ai pas surpris à rire, et rarement je l'ai entendu chanter ou vociférer; cependant j'ai séjourné à Saint-Étienne une semaine entière. Cette disposition semble propre, il est vrai, non à Saint-Étienne particulièrement, mais à toute cette région du Lyonnais qu'il avoisine, car le peuple de Lyon, qui passe à trop bon droit, hélas! pour violent, est un des moins bruyans qui existent, et une des choses qui étonnent le plus le voyageur, c'est de trouver si peu tapageuse une cité si grande et où fermentent les volcans dont nous avons vu les explosions. Ajoutons qu'il n'y a rien dans le type physique du peuple de Saint-Étienne pour rehausser cette physionomie morose. Ce type est ingrat, et lorsque la fatigue ajoute ses stigmates à cette absence de beauté, l'aspect en est douloureux sans être attendrissant, car ce n'est que pour les chrétiens à outrance et pour les âmes forcenées de charité que la souffrance non relevée de grâce peut être intéressante. Certes voilà un tableau dur de formes, sec de coloris, sombre de ton; oui, mais l'âme du travail est ici partout présente et a marqué cette ville d'une empreinte ineffaçable, et ce cachet lui crée une originalité qui ne se laisse pas oublier. Bien des villes autrement coquettes, autrement avenantes, autrement gracieuses, ne mordront jamais sur le souvenir avec autant d'énergie, et lorsque la mémoire cherchera leurs images, elle s'étonnera de les trouver si effacées et de voir celle de Saint-Étienne conserver encore toute sa vigueur.

Parmi toutes les villes de France que je connais, il n'y en a

qu'une qui ressemble à Saint-Étienne, c'est La Rochelle; cette ressemblance est aussi étroite qu'elle peut l'être entre une ville du littoral et une ville de l'intérieur des terres. Comme Saint-Étienne, La Rochelle est remarquable par son absence complète de beauté, qui frappe d'autant plus que toutes les villes voisines de l'Angoumois et de la Saintonge sont remarquablement jolies. Pas plus que celle de Saint-Étienne, les enjolivemens modernes n'ont réussi à égayer la physionomie grave et soucieuse de La Rochelle. A la vérité, Saint-Étienne emporte la palme pour la laideur des monumens, car la nature de son emplacement lui refuse l'analogue de cette admirable entrée du port de La Rochelle, qui forme l'un des plus magnifiques sujets de paysages marins à la façon de Claude Lorrain et de Joseph Vernet qu'un grand peintre puisse rêver, et la fortune de son histoire lui a refusé l'analogue de ce noble hôtel de ville qui fait passer comme un courant de l'air vivifiant de la renaissance à travers l'atmosphère quelque peu lourde de la cité marchande; en revanche, les églises de l'une et de l'autre ville n'ont rien à s'envier pour la mauvaise grâce et l'absence d'intérêt. Eh bien! en dépit de tout, l'image de La Rochelle, comme celle de Saint-Étienne, s'enfonce profondément dans le souvenir, et, pour les mêmes raisons, elle a de la force et du caractère.

Le travail, voilà quel fut de tout temps le génie de Saint-Étienne; il serait vain d'en chercher un autre. Ce n'est pas que Saint-Étienne n'ait pas d'histoire, mais cette histoire est pour ainsi dire de contre-coup et de choc en retour; aucun des mouvemens de notre existence nationale n'est originairement parti de ces régions. Aussi la trace du passé y est-elle bien peu marquée, et a-t-on bientôt fait de glaner les quelques souvenirs qui y conservent encore existence de mânes. Entrons par exemple dans les églises, qui sont partout aujourd'hui en France des manières d'archives vivantes, les seules d'ailleurs que nous voulions consulter dans ces excursions, parce qu'elles sont les seules qui se lient à quelque chose ayant encore forme et couleur, ou palpitant encore d'un reste de grandeur et de passion. Dans la plus spacieuse, dédiée, je crois, à Notre-Dame, j'aperçois un pauvre *bébé* du peuple qui trotte de toute la vitesse de ses petits pieds nus pour aller baiser des reliques exposées à la vénération des fidèles; ce sont celles de saint Ennemond, un vieux saint de l'époque mérovingienne, resté célèbre dans cette région, où plusieurs localités lui doivent leur origine et qui combattit le véritable bon combat de son temps, car il fut compagnon zélé du grand saint Léger dans sa lutte contre Ébroïn. Dans les églises dédiées à saint Louis et à saint Étienne, je rencontre le souvenir de religieux morts au XVIIe siècle en soignant les pestiférés, ce

qui me rappelle que cette ville fut en effet visitée pendant plus d'un siècle par les épidémies avec une insistance particulièrement cruelle. C'est tout, et ce tout est peu, comme vous voyez; maintenant, si j'abandonne les témoignages des monumens pour repasser en ma mémoire les faits dont cette ville a été le théâtre, je n'en vois guère qu'un seul qui me présente quelque intérêt : c'est que Saint-Étienne est une des cités qui ont payé les frais de l'apprentissage militaire de Henri IV. Il était encore presque enfant, seize ans à peine, et servait dans l'armée de Coligny, qui croyait ne mener alors à sa suite que l'espoir du parti protestant, et ne se doutait pas qu'il veillait sur une bien plus grande fortune, celle de la France même. Quant à notre histoire morale et intellectuelle, je ne vois pas que Saint-Étienne y ait pris une part beaucoup plus grande qu'à notre histoire politique. Ceux de ses enfans qui se sont fait un nom dans les lettres et les arts sont peu nombreux et appartiennent tous à notre époque, Fauriel, Jules Janin, Antonin Moine. Encore est-il vrai de dire que, si les uns et les autres sont Stéphanois, ils le sont par le seul hasard de la naissance, et non par la nature du talent, car il est à peu près impossible de surprendre chez aucun l'influence du pays natal. On ne voit pas quels germes Saint-Étienne a jamais pu déposer dans une intelligence de la nature de celle de Fauriel, qu'on imaginerait Provençal ou Catalan encore mieux que Forésien, au moins à ne consulter que ses préférences littéraires. Pour les deux autres que nous avons cités, Jules Janin et Antonin Moine, un des caractères les plus marqués de leurs talens, c'est précisément l'absence complète de tout élément local. Rien chez eux ne sent particulièrement le terroir; l'un et l'autre se sont développés en jetant leurs racines à la façon de nénufars dans l'élément littéraire ambiant de leur époque, c'est-à-dire le courant romantique. Si Saint-Étienne est par hasard pour quelque chose dans la verve fantasque de Janin et dans la grâce tourmentée d'Antonin Moine, cet atome est si subtil que nous renonçons à le distinguer.

En dépit de ces aptitudes très exclusivement industrielles, Saint-Étienne offre beaucoup plus de ressources aux curieux d'art qu'on ne pourrait le supposer. Ses églises sont fort laides comme architecture, cela est vrai, et la principale se présente même dans un tel état de délabrement qu'elle en est à la fois aussi indigne du culte que d'une grande cité. Elles n'en contiennent pas moins plus d'une œuvre agréable et intéressante. Dans l'une, celle qui précisément est si délabrée, je distingue une statue de la Vierge de M. Montagny, sculpteur stéphanois, d'une charmante exécution et d'une expression de pureté naturelle, de chasteté naïve et souriante, tout

à fait conforme au type que peut se former une imagination pieuse et un peu populaire, qui ne cherche pas à mettre trop de philosophie dans sa croyance. Dans une autre, c'est une Vierge de M. Fabisch, le délicat artiste qui a tant fait pour la décoration de Lyon, où nous le rencontrerons si souvent, œuvre minutieusement étudiée, pleine de distinction comme toutes celles de ce sculpteur, et qui semble comme un reflet de quelqu'une des belles figures de Vierges de la renaissance italienne. Plusieurs des autels de ces églises sont très richement sculptés et ornés de bas-reliefs à la manière lyonnaise, car pour cette décoration intérieure des édifices sacrés Saint-Étienne a suivi l'inspiration et le goût du Lyonnais, dont il est d'ailleurs si proche. Un de ces autels, dédié à saint Charles Borromée, présente en bas-reliefs quelques-uns des épisodes de la vie du saint, entre autres la communion des pestiférés de Milan, composition dont nous admirerions la pathétique ordonnance, si nous ne nous apercevions qu'elle n'est qu'une traduction par la sculpture d'un superbe tableau de Gaspard de Crayer que possède le musée de Nancy. Toutes les œuvres de ces églises sont exclusivement modernes; quant aux œuvres anciennes, Saint-Étienne n'en possède pas à proprement parler; mais, à défaut d'œuvres, elle a su réunir dans son musée une très riche collection de précieux débris du passé qui mérite plus d'une visite.

Ce musée est double en quelque sorte, ou du moins se compose de deux sections bien tranchées. L'une, particulièrement intéressante dans cette cité traditionnelle des armuriers, est une belle collection d'armes de toutes époques et de tous pays, dont le noyau principal, cadeau du maréchal Oudinot, est formé de pièces rassemblées par la curiosité militaire de cet illustre homme de guerre. Comme la plupart de ces pièces sont des armes de luxe et de grands seigneurs, et par conséquent travaillées avec un soin excessif, on peut y prendre une notion très complète des arts particuliers de l'armurerie aux trois derniers siècles : ciselures des poignées, sculptures des crosses, incrustations d'ivoire, damasquinage des lames; mais ce qui est plus curieux encore, c'est de voir à quel point les génies des différens peuples sont restés fidèles à eux-mêmes dans ces arts de détail. Entre une arme allemande, une arme italienne et une arme française, il n'y a d'autre ressemblance que leur destination commune, qui, pour toutes les trois, est de donner la mort avec le plus de certitude possible. Les armes allemandes, de forme généralement forte et lourde, sont ornées d'incrustations et de figurines raides et naïvement gauches, d'un goût gothique, où l'on reconnaît les compatriotes d'Albert Dürer. Les armes italiennes, simples de forme ou compliquées par un seul détail sur lequel la

pensée du fabricant s'est portée isolément, sont ornées de riches arabesques et quelquefois de simples figurines dans le style des décorations de la renaissance. Les armes françaises, conformes au goût français traditionnel, sont légères de forme et embellies d'incrustations et de ciselures qui cherchent surtout la grâce et l'élégance, et qui sont comme réglées par une fantaisie sobre. La seconde section de ce musée est une collection rétrospective d'objets de toute provenance des industries d'art d'autrefois, meubles et coffres, faïences et porcelaines, ivoires et tapisseries. La collection céramique, qui est fort belle, se partage à peu près également entre les faïences provençales, fort gaies avec leurs paysages en miniature se détachant sur un fond d'une blancheur éclatante, tout à fait comme les villages et les aspects de ces beaux pays se détachent sur le fond lumineux du ciel méridional, et les faïences de vieux Rouen, celle de toutes les anciennes fabriques qui a le mieux compris à mon gré le genre de décoration à la fois riche et sensé que comportent des vases qui, pour si soignés qu'on les veuille, sont destinés cependant à un service commun et journalier.

Parmi cette foule d'objets divers, il en est deux que nous voulons distinguer de préférence, non parce qu'ils sont parmi les plus beaux, mais parce que quelques atomes de notre âme nationale y sont restés attachés en quelque sorte et qu'ils ont provoqué en nous un retour de quelques instans sur la vie morale de nos pères et les destinées que leur firent les croyances qu'ils adoptèrent avec tant d'enthousiasme. L'un est un meuble du dernier siècle dont les deux battans sont ornés de deux petits tableaux de genre qui ressemblent à des Meissonier sculptés sur bois. Sur l'un des battans, un jeune seigneur en jabot de dentelle et en perruque correctement frisée est assis, écrivant sur un pupitre chargé de papiers et surmonté de quelques rayons de bibliothèque. C'est un des élégans laboratoires où les nobles esprits de l'époque s'occupent à rechercher les moyens de créer la lumière afin de la répandre sur le monde avec une générosité que n'avaient pas connue les âges passés. Sur l'autre battant, nous revoyons le même laborieux sanctuaire, mais occupé par un hôte tout différent, un jeune homme en costume populaire, peut-être un serviteur, peut-être même un frère de lait familier dans la maison, car il a l'air d'être là comme chez lui. Les lumières se propagent, vous le voyez : du jeune seigneur du premier battant, elles sont descendues au jeune plébéien du second; lui aussi connaît maintenant le prix de la science, lui aussi veut savoir ce que contiennent les livres de son maître. L'incroyable enthousiasme moral et la généreuse illusion de l'époque Louis XVI ressuscitent dans l'âme en contemplant ce meuble, devant lequel on

se sent pour quelques minutes le contemporain de Turgot, de Franklin et du Voltaire des derniers jours. Temps de sainte lubie qu'on ne peut s'empêcher de respecter tout en en souriant et surtout d'envier, car il eut ce double bonheur d'avoir oublié ce qu'est la nature humaine et de n'avoir pas eu encore la douleur de le réapprendre! Temps de chimère fatale, mais si noble que, même lorsqu'on en est désabusé, on ne veut pas perdre tout espoir en elle! Le peuple répondit avec ardeur à cette invitation de ses sages, et nous le voyons en effet fort curieux de s'instruire à cette fin du siècle, ainsi qu'en témoigne certaine anecdote racontée par Besenval, qu'aucun historien semble n'avoir aperçue et qui en dit cependant fort long sur l'état des esprits au début de la révolution. C'était dans les jours qui précédèrent la prise de la Bastille, et, comme on sentait venir l'orage, Besenval ne cessait d'aller et de venir entre le maréchal de Broglie et Louis XVI. Un soir, il entre chez le roi et lui remet un message que ce dernier reçoit et décachette debout; or à ce moment le valet de pied qui l'avait introduit et qui n'était pas sorti de l'appartement avance la tête par-dessus l'épaule du roi pour tâcher de lire la teneur du message. Le roi vit le geste, dit Besenval, et s'arma des pincettes; puis ses yeux se remplirent de larmes.

Le second objet présente la nature humaine sous un jour diamétralement opposé; c'est une grande tapisserie qui appartient au XVIIIe siècle, mais qui ne s'est inspirée que des côtés cyniques et de la fantaisie philosophico-libertine de cette époque. Cette tapisserie représente une forêt des régions tropicales peuplée de singes, qui s'y abandonnent à tout l'enjouement de leur pétulante nature. Quelques-uns grimpent aux arbres et s'y suspendent dans toute sorte de postures effrontées, d'autres s'agacent de caresses amoureuses, d'autres encore se tiennent assis, prenant le frais au seuil de leur antre, et jacassent ensemble comme de bons voisins par un soir d'été. Au milieu de tous ces jeux se détache un épisode assez obscur, mais fort spirituel, quelle qu'en soit la signification. Un homme d'âge mûr et de physionomie douce et respectable, une sorte de philosophe, ou, comme on disait alors, d'ami de la nature et des hommes, le dos chargé d'une grande cage remplie de singes, monte péniblement une côte en s'aidant d'un long bâton. Il est assez difficile de dire si ce sont les singes qui sont les captifs de l'homme, ou si c'est l'homme qui est le captif des singes. Je penche plus volontiers pour cette dernière opinion; ce sont évidemment les singes qui se font voiturer pour leur plaisir à travers la campagne par le moyen de ce philosophe, attelage d'un pied moins sûr que celui d'une bonne mule, mais de caractère beaucoup plus docile. Cette cage est leur carrosse, on le voit bien à leurs mines joyeuses; des

captifs auraient l'air plus abattu ou plus courroucé. Il me semble qu'on lit assez facilement dans cette allégorie une leçon épigrammatique à l'usage des philosophes et des philanthropes, qui si souvent croient transporter des hommes et ne transportent que des singes. Probablement encore y a-t-il ici un souvenir transformé de la terrible peinture que l'amer Swift, au début de ce même XVIIIe siècle, traça du peuple des Yahos, peinture qui, lorsqu'elle parut, fit frissonner les uns d'épouvante et souleva les colères des autres, mais que Sarah, duchesse de Marlborough, n'en déclara pas moins le portrait le plus vrai qu'on eût tracé de la nature humaine, et elle s'y connaissait, car elle avait vu les Yahos sous toutes les formes et sous tous les costumes, en velours et en dentelles à la cour de la reine Anne, et sous les vêtemens des mariniers de la Tamise, lorsqu'elle était descendue par jeu dans les rues de Londres déguisée en marchande d'oranges.

Des grands établissemens industriels de Saint-Étienne, je n'ai visité que les deux plus considérables, la manufacture d'armes et l'usine de Terre-Noire. M. le commandant Marduel, à qui j'étais recommandé, a bien voulu me servir de guide à travers ces grands ateliers, dont il a la direction, et dont le spectacle est curieux à d'autres points de vue encore que celui de la fabrication des armes. Ce spectacle est celui d'un peuple de machines servi par un peuple d'ouvriers. Ce n'est pas sans raison que je m'exprime ainsi, car là les machines sont les ouvriers véritables et les hommes ne sont que leurs auxiliaires. Chacune de ces machines a sa spécialité dont elle s'acquitte à merveille. Celle-ci coupe le fer du canon à la longueur voulue, celle-là lui donne la première façon, cette autre achève la forme, cette quatrième le rabote, cette cinquième le lime et le polit, cette sixième le perfore, cette septième le creuse, cette huitième y marque les rayures, cette neuvième les complète, et il faut voir avec quelle intelligence elles accomplissent leur tâche, avec quelle précision ce lourd mouton tombe sur le fer en détonant comme un bruit d'artillerie, avec quelle adresse cette machine bien dentée tire du canon de longs et délicats rubans d'acier, avec quelle impassibilité cette autre scie le dur métal! Même chose pour les pièces qui composent l'âme et le jeu du fusil, même chose pour le sabre-baïonnette qui lui est adjoint, même chose pour le bois de la crosse. En toute opération, la machine se charge du plus difficile et ne demande à l'homme que le *minimum* le plus réduit d'intelligence : c'est le triomphe le plus complet de la méthode de la division du travail. Aussi n'ai-je éprouvé aucune surprise en apprenant que parmi cette multitude d'ouvriers il n'y en a qu'un très petit nombre qui fussent capables de monter un fusil et qui soient véritablement armuriers; quant aux autres, c'est à peine s'ils peuvent

dire qu'ils savent travailler le fer, car pour la besogne qu'ils ont à faire il a suffi de l'apprentissage le plus sommaire. Un fait qui me causa beaucoup plus d'étonnement, c'est que, malgré la rapidité d'exécution obtenue par cette extrême division du travail, il s'écoule cependant plus de cinq mois entre le moment où un fusil est commencé et le moment où il est achevé; mais M. le commandant Marduel m'expliqua très clairement cette singularité en me montrant comment on est obligé de procéder par grandes masses, en sorte que, bien que l'opération de chaque machine soit pour chaque pièce de quelques minutes seulement, comme on est obligé de la répéter sur une très grande quantité de pièces à la fois, afin que le travail n'ait jamais de temps d'arrêt, il s'ensuit nécessairement une série de retards. Par exemple, il ne suffit pas qu'un canon ait reçu sa forme pour passer à l'opération suivante, il lui faut attendre que tous les canons de la masse dont il fait partie aient successivement reçu les leurs. Les nécessités de la distribution du travail retardent donc l'exécution en même temps que la division du travail l'accélère; mais c'est sur la masse des produits obtenus que les avantages de cette méthode sont sensibles.

Comme j'avais également pour Terre-Noire un guide aimable et complaisant, M. de Chavigné, sous-chef du laboratoire de chimie dans cette grande usine, j'ai pu suivre dans tous ses détails l'opération d'ailleurs fort simple de la production de l'acier, ou plutôt du fer aciéré, selon la méthode Bessemer. Beaucoup de nos lecteurs savent certainement en quoi consiste cette méthode mieux qu'ingénieuse, car elle relève d'un esprit véritablement scientifique. Étant donnée une fonte d'une nature déterminée, il s'agit de la transformer en acier en la débarrassant des élémens qui empêchent la conversion, ce qui se fait en introduisant dans le récipient où est versé le métal un courant d'air amené par une soufflerie qui produit l'inflagration et la combustion des élémens hostiles ou rebelles, puis en ajoutant, selon les cas et selon la nature de la fonte, une certaine quantité de matières aciéreuses. C'est un spectacle pyrotechnique de la plus grande splendeur. D'abord la fonte descend des hauts-fourneaux, fleuve de feu liquide, d'où les gaz s'échappent sous forme de flammes rouges et bleues, tout à fait comparable au Phlégéton de l'enfer classique, — qui dut probablement son origine à quelque phénomène de ce genre, — ou mieux encore à quelque courant de notre planète alors qu'elle n'était qu'un immense océan de métal en fusion. La fonte une fois descendue, on la transporte dans le récipient bien nommé *le convertisseur;* on chauffe, on souffle, et alors se produit un ravissant feu d'artifice : des milliers d'étincelles métalliques se dégagent du récipient, chacune de ces étincelles se divisant en parties toujours égales qui se disposent dans un ordre

toujours identique, et prennent la forme invariable d'une étoile, au moins telle que l'éloignement et l'erreur de nos sens nous la figurent, ou plus exactement encore la forme d'une croix de la Légion d'honneur; c'est dans de vastes proportions le même spectacle que celui de ces légères fusées, dites fusées japonaises, aux étincelles courtes, sèches et étoilées, dont les salons de Paris s'amusaient il y a quelques années. A ce fourmillement d'étincelles viennent bientôt s'ajouter les jets d'une flamme bizarre, d'un violet à la fois vif et pâle, tirant sur la nuance des pierres d'améthyste de choix; mais plus bizarre que sa couleur est sa forme : elle s'élance du métal, nette, rigide, tranchante et perçante comme la pointe d'une épée bien aiguisée ou le fer d'une lance, tout à fait semblable dans sa subtilité à cet acier d'où elle se dégage. Enfin les derniers élémens étrangers sont éliminés, le métal est affiné au degré voulu, on vide le convertisseur, et l'acier descend en nappes d'une blancheur éblouissante comme le rayonnement d'un soleil sans impuretés ni alliages; pour la première fois, en le regardant couler, je comprends dans toute sa vérité cette comparaison de l'*Apocalypse*, dans la description du fils de l'homme à la bouche armée des deux épées : « et ses pieds étaient pareils à l'airain fin qui sort de la fournaise. »

J'ai été curieux de savoir quels étaient les salaires des ouvriers employés à cette opération; on m'a répondu qu'ils pouvaient varier entre 12 et 14 francs par jour. Le métier est dur, fatigant, et il n'est pas sans dangers, les explosions sont possibles, la plus légère éclaboussure de ce métal embrasé est irrémédiable; ces jolies étincelles dont nous admirions tout à l'heure la forme et le jeu peuvent aveugler; néanmoins on peut dire que voilà un beau salaire en échange d'un honnête travail. Remarquez en effet que des diverses conditions qui contribuent à élever plus ou moins les salaires des diverses professions, — la participation de l'intelligence au travail, la longue durée de l'apprentissage, le capital plus ou moins considérable exigé pour l'éducation, le jeu des chances favorables ou défavorables qui font ou ne font pas réussir dans la profession adoptée, enfin les risques du métier, — il ne s'en rencontre ici qu'une seule, la dernière, encore ces risques ne sont-ils pas de telle nature qu'on ne puisse les éviter avec un peu d'attention et de prudence. Ce salaire s'élève donc, et de beaucoup, non-seulement au-dessus de la moyenne des salaires des métiers qui doivent réunir les conditions diverses, difficiles et coûteuses énumérées ci-dessus, mais de la moyenne des salaires des professions dites libérales. Rien n'indique mieux l'esprit et le courant de l'époque que ce renversement radical et désormais définitivement accompli entre les salaires des diverses professions; ce sont celles qui exigent le moins de con-

ditions qui l'emportent. L'équilibre aujourd'hui rompu se rétablira-t-il jamais? J'en doute fort; mais ce qui est certain, c'est qu'il faut qu'il se rétablisse, sous peine de déchéance rapide, car au fond le maintien de cet équilibre, — on s'en apercevra un jour, on s'en aperçoit peut-être déjà,—n'est pas autre chose que le maintien même de la civilisation. Non-seulement c'en serait fait de la civilisation, si cet équilibre devait être rompu pour toujours, mais c'en serait fait d'une chose plus restreinte et moins importante, c'est-à-dire de la démocratie elle-même, qui serait la première emportée par un pareil état social.

Il est évident en effet que, le jour où l'on reconnaîtrait que les professions les plus difficiles subissent un désavantage trop marqué, ces professions se verraient de plus en plus abandonnées, que la masse du peuple cesserait de fournir des candidats aux professions intellectuelles et s'interdirait de courir les chances redoutables de ces carrières libérales, dont le jeu ne vaudrait pas la chandelle, et que les paysans eux-mêmes refuseraient de faire des prêtres, ce qui est encore aujourd'hui le but suprême de leur ambition. Le peuple resterait donc avec ses beaux salaires, et les fonctions sociales de toute nature, les emplois de l'intelligence, aussi petits qu'ils fussent, retourneraient nécessairement, fatalement, aux seuls riches et aux très rares individus qui présenteraient, soit par le fait de la naissance, soit par le fait de la faveur capricieuse de la fortune, une très forte assiette sociale. On aimait naguère à parler de questions sociales, sans bien se demander où elles étaient; cette fièvre s'est aujourd'hui quelque peu calmée, et l'orateur le plus intelligent de la démocratie, fatigué sans doute de récriminations dangereuses que démentaient les faits, a pu même déclarer un certain jour qu'il n'y avait pas de questions sociales; il y en a cependant, seulement elles ne sont pas toujours là où on les cherchait. Peu importe au reste, tout travail est digne de salaire, et tout individu est en droit de tirer de son travail le plus d'avantages possible; mais alors il faut supposer que par compensation la paix sociale est d'autant mieux assurée que le mécontentement et l'indignation ont moins de raisons d'être légitimes, que le bien-être et l'aisance sont plus également répartis, et que la richesse générale s'est accrue dans de plus grandes proportions. Sans doute les haines entre les classes sont inconnues, les diverses conditions, satisfaites de leur sort, ignorent l'antagonisme et l'envie, les hommes sont plus disposés à la justice, les individus comprennent et observent mieux le respect qu'ils se doivent mutuellement. Il en doit être certainement comme nous venons de le dire, car, s'il n'en est pas ainsi, où est le profit social de cette plus grande équité dans la rétribution du tra-

vail, et où est pour l'individu le profit moral, le progrès d'âme? Toutes les fois que je rencontre un fait analogue à celui que je viens de signaler dans mes courses à travers cette France si absolument démocratique, et où la paix devrait avoir si peu de raisons sérieuses d'être troublée entre ses enfans, j'achète pour le prix modeste de 50 centimes une édition populaire des *Lettres persanes* de Montesquieu, et je relis pour la centième fois l'histoire de ces Troglodytes qui n'avaient pour richesses que leur amour de la justice, leur haine du mal, et le mutuel respect qu'ils se portaient les uns aux autres.

Les guides m'ont manqué malheureusement pour les houillères de Ricamarie et de Firminy; aussi n'ai-je pu, à mon grand regret, pénétrer dans les mines. J'ai dû me contenter de regarder monter et descendre la longue chaîne des bannes qui portent le charbon, et d'assister aux opérations du triage des diverses qualités de houille et du tamisage des charbons réduits en fragmens ou en poussière, spectacle monotone, salissant et peu intéressant. En allant et en revenant, je vois un peuple de femmes et d'enfans munis de paniers, essaimés sur ces tertres énormes que forment si rapidement autour des mines et des usines les débris des forges et les scories de toute nature du travail; ils y font le glanage des fragmens de houille et de coke qui restent mêlés à ces amas, comme en d'autres régions les pauvres gens font le glanage du bois mort et la récolte des bruyères. Ainsi il ne se perd pour ainsi dire pas un atome de la précieuse substance; mais que peuvent bien devenir ces amas de matière stérilisée sur lesquels ils recueillent leur chauffage? Ils ne laissent pas que d'être embarrassans, car à certains endroits ils forment de véritables montagnes, et chaque jour, dans toutes les régions industrielles de l'Europe, il en naît de nouvelles. Il est difficile de croire que la vie reparaisse jamais dans ces débris d'où tous les élémens créateurs ont été soutirés, ou bien la transformation serait si lente que le monde aurait le temps de cesser d'être avant qu'elle ne fût accomplie. Nous assassinons notre planète lentement, mais sûrement; chaque jour nous lui retirons une partie de sa matière vivante, et nous lui rendons en échange une matière plus que morte, c'est-à-dire stérilisée. Jusqu'à nos jours, ce meurtre de notre planète a été si lent que c'est à peine si les coups ont marqué à sa surface et fait plaie à ses flancs; mais, comme il a pris de notre siècle une activité fébrile qui désormais non-seulement ne connaîtra pas de temps d'arrêt, mais ira s'augmentant d'année en année, il est impossible que quelque redoutable catastrophe ne réponde pas un jour à tant de laborieuse violence. Peut-être abrégeons-nous à notre insu la durée de notre race? Peut-être, dans

notre ardeur d'augmenter les ressources de la vie, réalisons-nous ce vers du poète latin :

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Et la nature de cette région? Dans la préface de son *Arcadie*, curieux chapitre d'autobiographie personnelle mêlé de critique, Bernardin de Saint-Pierre rapporte le fragment suivant d'une conversation qu'il eut un jour avec Jean-Jacques Rousseau. « A propos des bergers du Lignon, dit Rousseau, j'ai fait une fois le voyage du Forez tout exprès pour voir les pays de Céladon et d'Astrée dont d'Urfé nous a fait de si charmans tableaux. Au lieu de bergers amoureux, je ne vis sur les bords du Lignon que des maréchaux, des forgerons et des taillandiers. Ce n'est qu'un pays de forges. Ce fut ce voyage du Forez qui m'ôta mon illusion. Jusqu'à ce temps, il ne se passait pas d'années que je ne relusse l'*Astrée* d'un bout à l'autre; j'étais familiarisé avec tous ses personnages. Ainsi la science nous ôte nos plaisirs. » Que voilà bien l'âme de Jean-Jacques, aussi prompte à s'enthousiasmer que prompte à se rebuter! Que voilà bien ses amours de tête et ses injustes mépris! Probablement il n'a pas bien cherché, ou s'est désenchanté dès le premier aspect et le premier jour, car outre que dans le pays proprement dit d'Astrée et de Céladon, c'est-à-dire Montbrison et ses environs, les forges devaient être assez peu abondantes à son époque, ne l'étant pas encore beaucoup de la nôtre, il aurait pu trouver dans la région industrielle même plus d'un paysage harmonieusement sauvage qui lui aurait rappelé sans désavantage sa Suisse et sa Savoie. Tel est par exemple aux environs de Saint-Étienne le paysage que l'on traverse pour aller au barrage du Furens, ingénieux ouvrage qui a permis d'emmagasiner ou, pour mieux dire, de capitaliser les eaux capricieuses de ce torrent qui allaient trop souvent s'éparpillant sans profit, car nous sommes ici au point le plus élevé du bassin de la Loire, et la ville était souvent à sec. La route court tout le long des flancs d'une montagne qu'elle coupe à peu près aux deux tiers de sa hauteur. La partie de la montagne qui domine le voyageur est l'aridité même, rien que rochers et maigre terre où poussent à grand'peine quelques touffes de triste bruyère; mais au-dessous de la route la fertilité, qui se montre d'abord timidement, va en augmentant toujours davantage à mesure que l'on approche du ravin, et sur le versant opposé de ravissantes prairies en pente, où paissent des troupeaux rapetissés par la distance, font contraste à cette stérilité. En contemplant du haut de l'altière, mais morne éminence où l'on est placé, ce tableau charmant, on se prend à envier le sort de ces heureux troupeaux qui paissent dans ces profondeurs, et l'on se dit que dans la nature,

comme dans le monde, le bonheur est dans la vallée et les lieux bas couverts d'ombres. Quel thème mieux approprié au génie de Jean-Jacques que celui que nous indiquons, et que n'aurait pas manqué de lui fournir ce paysage, s'il l'avait vu? Tout à coup, au moment où l'on va toucher la crête de la montagne, le spectacle d'un poste de guerre des anciens jours surgit devant vos yeux avec le relief puissant de sa porte encore intacte et de sa forteresse ruinée, bâtie sur un rocher qui sert de diadème à cette élévation. C'est le village bien nommé de Rochetaillée, village tout féodal et qui n'a pas à craindre de perdre son caractère, car il ne fait qu'un avec son rocher, qui lui impose sa forme et ses limites, et ne lui permet ni de monter plus haut, ni de descendre plus bas. Au sommet du rocher, le château; sur une éminence inférieure et formant plateau, l'église; autour de ses flancs, des sentiers de courte étendue, mais montueux à l'excès, ce sont les rues du village. *Ostium non hostibus*, ce n'est pas là une porte qui s'ouvre aux ennemis, lit-on encore à l'entrée de ce village fait à souhait pour la guerre; rarement devise dut être mieux justifiée. Au-dessous de Rochetaillée, on descend à la gorge qui mène à la cascade du Furens, et l'on suit avec délices un paysage d'une sauvagerie complète, où l'on s'attarde sans se lasser. Tant qu'il reste une heure de jour au ciel et un souffle de chaleur dans l'air, on veut contempler cette montagne fauve aux tournans brusques et bien dessinés, chargée de pins aux aiguilles d'un vert sombre, on veut jouir de cette solitude rafraîchissante dont ne parviennent à troubler le silence ni la cascade du Furens à la faible voix, ni le bruit des habitations placées sous vos pieds dans les profondeurs du ravin. Certes, s'il avait fait ce voyage, Jean-Jacques Rousseau n'aurait pas eu à se désenchanter de l'*Astrée*, car il aurait dû reconnaître que les bergèrs de d'Urfé ne purent jamais trouver de théâtre plus propre à leurs méditations amoureuses que ces gorges charmantes, que Polémas et Clidamant ne purent jamais posséder de forteresse mieux assise que Rochetaillée, et que le druide Adamas ne connut jamais de lieu de retraite plus favorable aux soliloques d'une âme pieuse que cette solitude de la cascade du Furens.

III. — MONTBRISON. — LE TOMBEAU DE GUY IV. — LA DIANA.

La colline où s'élève Montbrison était sous les vieux Gaulois consacrée à la déesse des songes, et le plus joli monument de la ville, par une de ces altérations de mots dues à cette heureuse ignorance populaire qui a produit parfois des noms si poétiques, s'appelle la *Diana*. Il n'a tenu qu'à moi pendant mon séjour à Montbrison de croire que ces antiques et toujours jeunes déesses avaient voulu me

faire les honneurs de leur ville, car j'y ai été favorisé d'une succession de clairs de lune admirables dont je n'avais pas vu les pareils depuis vingt-cinq ans; j'en ai joui comme si j'étais encore à cet âge où j'aurais pu me figurer que c'était pour moi qu'ils brillaient. Enfin je les revois, ces clairs de lune du printemps et de l'automne de mes régions d'Aquitaine, ces clairs de lune à la si douce splendeur, dont la lumière, comme heureuse de traverser un air plus pur, pénètre tout atome de ce cristal impalpable, fluide et vivant qui nous enveloppe! Ce n'est pas la mélancolie rêveuse et élégiaque des clairs de lune des régions du nord, ce n'est pas la vigueur lumineuse aux fortes ombres des belles nuits d'Italie, toute pareille à une beauté du Titien ou de Véronèse ressortant avec éclat des flots d'un riche velours noir : c'est quelque chose de limpide, de transparent, de gai et de jeune, de moins fait pour la rêverie que pour la réalité du bonheur, de moins fait pour le repos songeur que pour l'activité du plaisir. Ce n'est pas de ces clairs de lune que Lorenzo aurait pu dire à Jessica : « Regarde comme le clair de lune s'est assoupi sur ce banc de gazon, » car ils sont au contraire fort éveillés, et paient même cette vivacité par une certaine absence de mollesse et de langueur. Ils sont trop francs peut-être aussi, trop sans mystères, trop complaisans à répandre sur tous objets une pâleur intéressante : une si douce lumière transformerait tout Ragotin en un sympathique Pierrot blafard, et le visage de Maritorne elle-même en acquerrait la *morbidesse* d'une figure d'Hébert. Du long boulevard planté d'arbres qui entoure la ville, ils ont fait un beau parc seigneurial, aux allées profondes et aux nobles massifs, où les réverbères à gaz brillent comme les lustres d'une fête qui serait présidée par Diane elle-même, car la vieille déesse est ici tellement présente que chaque soir, en me promenant de longues heures sur ce boulevard où je suis seul à me rafraîchir de sa lumière, l'invocation du petit Medoro, cherchant le roi sarrasin, son ami, parmi les guerriers morts, s'échappe de mes lèvres comme une prière involontaire :

O santa dea che dagli antiqui nostri
Debitamente sei detta triforme,
Ch' in cielo, in terra, et nell' inferni mostri
L'alta bellezza tua sotto più forme,
E nelle selve, di fere e di monstri
Vai cacciatrice seguitando l'orme;
Mostrami ove 'l mio re giaccia fra tanti,
Che vivendo imitò tuoi studi santi.

Cette stance de l'Arioste n'a pas voulu me sortir de l'esprit pendant tout le temps de mon séjour à Montbrison; l'image de cette ville restera maintenant pour toujours dans ma mémoire associée à cette prière de Médor et enveloppée de la douce lumière de ce clair de lune persistant.

La physionomie de Montbrison est très particulière, et nous voudrions en bien marquer la nuance. Ce n'est pas celle d'une ville antique, car elle est d'origine fort moderne; ce n'est pas celle d'une ville autrefois vivante et maintenant morte, car même à l'époque de sa plus grande splendeur elle ne dut jamais être beaucoup plus bruyante qu'aujourd'hui; c'est celle d'une ville qui a doucement vieilli, et qui s'est retirée de bonne heure des affaires de l'histoire. Telle a été en effet la destinée de Montbrison : entrée tard dans la carrière, cette ville en est sortie tôt. Montbrison est entièrement une création de la féodalité, et encore de la féodalité de la seconde époque, car elle ne vint au monde que lorsque les comtes issus de la maison fameuse des dauphins du Viennois eurent succédé d'une manière stable aux dominations plus ou moins passagères qui gouvernèrent la province pendant la longue période d'anarchie qui va de la dissolution de l'empire carlovingien à l'établissement assuré de la dynastie capétienne, comtes de Lyon, comtes de Gévaudan, etc. Jusqu'alors, ainsi que nous l'avons déjà dit, Feurs avait été la capitale du Forez; mais, lorsque commencèrent les temps de guerres féodales, les désavantages de la situation de cette ville se firent sentir aux maîtres de la province, comme siége du pouvoir militaire, et ils s'appliquèrent à chercher un lieu de meilleure défense. Ils crurent d'abord l'avoir trouvé à Sury-le-Comtal, gentille petite ville que l'on aperçoit en allant de Saint-Étienne à Montbrison, assise au pied d'une colline coquette, couronnée de la pittoresque carcasse d'un vieux prieuré : le surnom de cette ville garde d'une manière durable le souvenir du séjour passager qu'y firent les comtes forésiens. Enfin au XIIe siècle les maîtres du Forez, sans abandonner Sury, firent choix plus particulièrement de Montbrison, et alors naquit la ville, qui prit son extension complète au XIIIe siècle. Son éclat dura deux cents ans, après quoi ayant été enclavée, par suite du mariage du duc Louis II avec l'héritière du Forez, dans les états des ducs de Bourbon, elle perdit son autonomie propre, et passa dans une condition de demi-dépendance dont ne put que médiocrement la consoler le titre de capitale du Forez, que lui donna, vers le milieu du XVe siècle, le duc Charles Ier de Bourbon. C'était lorsqu'elle n'en portait pas le titre qu'elle avait été réellement capitale; mais dans les choses de l'histoire combien de fois le titre arrive lorsque la puissance n'est déjà plus! Ce titre de capitale, déjà fort illusoire à l'époque où il lui fut officiellement donné, le devint bien davantage quatre-vingts ans plus tard, lorsque le Forez fut étroitement rattaché à la couronne par la confiscation des domaines des ducs de Bourbon, conséquence de la défection du connétable. Montbrison ne fut plus dès lors qu'une ville de province, mais, se souvenant de son origine, il se montra toujours fort atta-

ché aux choses du passé, car rien ne rattache davantage au passé que d'être obligé de se tourner vers lui pour y trouver ses jours de puissance, et ce fut là le cas de cette ville. Aux deux périodes les plus importantes de notre histoire moderne, Montbrison témoigna vaillamment de son esprit conservateur. Pendant les guerres religieuses, cette ville fut ligueuse à toute outrance, et ligueuse même passé la dernière heure et lorsqu'il n'y avait plus de ligue; toutes les cités rebelles s'étaient rendues successivement à Henri IV, Mayenne en avait fini depuis longtemps avec ses tergiversations tortueuses et sa diplomatie à triple jeu, Mercœur lui-même avait déjà entamé des pourparlers avec le roi, que Montbrison tenait encore sous le jeune Nemours avec une obstination digne d'une cause plus sensée. Un fait intéressant pour notre histoire littéraire se rattache à cette défense enragée de Montbrison, car nous verrons qu'il y faut très vraisemblablement chercher la cause première qui donna naissance à l'*Astrée*. Sous la révolution, Montbrison se montra aussi royaliste qu'il avait été ligueur au XVIe siècle, et lutta contre la terreur avec autant d'énergie qu'il avait lutté contre le premier roi bourbon; mais cette énergie lui fut plus fatale, l'huissier Javogue n'ayant pas précisément le même cœur que Henri IV. Cette robuste origine première et cet attachement constant aux traditions établies ont marqué Montbrison de leurs empreintes; par ses monumens, c'est une ville féodale de la plus belle époque; par sa physionomie, c'est une ville de l'ancien régime monarchique dans ce qu'il eut de meilleur et de plus aimable. Ce caractère très prononcé est encore beaucoup plus sensible lorsqu'on arrive directement d'une ville appartenant tout entière au mouvement contemporain, comme Saint-Étienne par exemple; alors le contraste entre ces deux genres de population s'accentue à merveille, et l'on éprouve un sentiment de repos à se trouver au milieu de braves gens dont la bonhomie de ton et la simplicité d'habitudes compensent quelque peu de lenteur dans les mouvemens et quelque gaucherie dans les façons. Il est si bon, par le temps où nous vivons, d'habiter parmi des gens qui ne sont jamais pressés; on est au moins rassuré par là contre toute témérité agressive et toute ridicule présomption. L'*Astrée*, dont les personnages agissent avec une lenteur si marquée et n'osent jamais prendre une résolution qu'après des hésitations prolongées, donne précisément ce même sentiment de sécurité et de repos, et de nos jours cet esprit traditionnel de Montbrison, fait de douceur d'habitudes et de piété envers le passé, a trouvé son expression dans la poésie à demi familière, à demi mystique de M. de Laprade.

Les monumens de Montbrison, ai-je dit déjà, nous font remonter directement à l'époque d'adolescence et de jeunesse de cette ville, sous la domination de ces comtes issus des dauphins du Viennois qui

dura près de trois siècles. De tous ces princes, un seul nous importe aujourd'hui, Guy IV, parce qu'il est le seul dont le souvenir reste debout. Il est vrai que le souvenir est considérable, car ce n'est rien moins que la belle collégiale de Notre-Dame, et son tombeau, ou du moins ce que les huguenots et les jacobins en ont épargné, se voit encore au chevet de l'église, sur l'un des côtés du chœur. Nous l'avons déjà rencontré sans le nommer dans nos excursions précédentes; ce comte de Forez dont nous avons mentionné la domination passagère en énumérant les maîtres successifs du Nivernais, c'est lui. Quoiqu'il soit mort très jeune, il eut le temps d'être marié trois fois, avec une héritière de Bourbon, avec une héritière d'Auvergne, et enfin avec Mathilde, héritière de la maison quasi royale de Courtenay et veuve d'un usurpateur féodal heureux, Hervé de Donzy, comte de Nevers, qui, dans ces temps d'incessantes guerres de clochers, l'avait acquise, comme son domaine, à la pointe d'une épée vaillante et sans scrupules. C'est par ce dernier mariage que Guy se trouva comte de Nevers, titre qu'il ne transmit pas à ses descendans. Guy fut contemporain de la naissance de la nationalité française, et nous trouvons son nom associé pour sa petite part à cette heure mémorable qui fut saluée par les populations d'alors avec un trépignement de joie dont peuvent à peine donner une idée les acclamations les plus bruyantes qui depuis aient jamais salué parmi nous l'avénement des régimes les plus populaires. Guy s'était mis en route pour venir combattre sous la bannière de Philippe-Auguste lorsque ce grand roi fut assailli par la formidable coalition de Ferrand, comte de Flandre, du comte de Boulogne et de l'empereur Othon IV; mais le roi lui fit rebrousser chemin, « ayant été averti, dit l'historien du Forez, que l'oncle dudit Ferrand, nommé par le vulgaire *le bougre d'Avignon,* remontait par la Provence avec de grosses troupes qui devaient fondre sur le Lyonnais et le Forez, et de là passer dans d'autres pays pour aller joindre celles de Ferrand (1). » S'il ne prit pas directement part à la journée de Bouvines, il la facilita en arrêtant sur son propre domaine ces forces qui allaient grossir la coalition. Le *bougre* fut défait et amené prisonnier à Paris, où se trouvait déjà en captivité son neveu Ferrand, et où il put entendre et prendre sa part des quolibets ironiques dont le peuple saluait le comte de Flandre chaque fois qu'il l'apercevait : « Le roi vous a ferré, comte Ferrand. » Guy prit également part à l'autre très grand événement de cette époque, la croisade contre les albigeois, événement sanglant et lamentable, mais sur lequel, même aujourd'hui, un jugement droit ne se sent pas libre de prononcer condamnation, car il servait la même cause que nous venons de voir triompher à Bou-

(1) Antoine de La Mure, *Histoire des comtes de Forez et des ducs de Bourbon,* édition de M. de Chantelauze.

vines. Si nous avons salué à Bouvines l'aurore de la nationalité française, il nous faut bien reconnaître, malgré les larmes, dans le meurtre exécuté avec une si atroce énergie de la charmante civilisation du midi, le premier pas décisif et vigoureux vers la formation de l'unité française. Guy n'assista pas en personne à cette sanglante croisade, qui eut cela de très caractéristique, que tous les seigneurs du pays de France y contribuèrent par leurs troupes, mais en s'excusant autant qu'ils purent d'y coopérer par eux-mêmes, ou en profitant de la plus légère circonstance pour s'en retourner chez eux, ce qui est à peu près comme s'ils avaient dit : « Bonne cause, vilains moyens; j'approuve l'entreprise, mais j'aime autant que ce soient d'autres que moi qui l'exécutent. » Ce sentiment nous paraît expliquer en partie ces désertions si rapides et si souvent répétées des chefs croisés, que nous entendons le fanatique chroniqueur Pierre de Vaulx-Cernay nous dénoncer avec indignation, et la quasi-solitude où nous voyons que fut réduit plusieurs fois Simon de Montfort. Quel que soit le motif qui l'ait retenu dans son domaine, Guy se contenta d'envoyer ses hommes qu'il confia à son cousin, Humbert VI, comte de Beaujolais, issu comme lui des dauphins du Viennois; ce furent ces troupes forésiennes qui prirent Castelsarrasin.

Le tombeau de Guy IV semble avoir été d'une extrême magnificence. Six figures ou cariatides soutenaient la table de ce monument, placé dans le milieu du chœur. Mutilé par les huguenots du trop fameux baron des Adrets lorsqu'ils entrèrent dans la ville, réparé en partie après les guerres religieuses, il est sorti de la révolution réduit à la table de pierre sur laquelle est étendue la statue funèbre du comte. Cette statue est sans mutilations apparentes; seulement, comme elle a été réparée plusieurs fois, il est assez difficile de distinguer, surtout sous la couche de badigeon blanc qui la recouvre, jusqu'à quel point elle a pu être altérée. Toutefois l'œuvre est encore assez belle, même dans l'état où nous la voyons, pour nous permettre de reconnaître qu'elle ne fut pas indigne de la seconde moitié de ce grand XIIIe siècle, auquel elle appartient; elle offre en outre plusieurs particularités intéressantes.

Le comte est étendu, dans toute la raideur de la mort; le visage, qui est d'un homme très jeune encore, — Guy avait trente-huit ans lorsqu'il mourut, — présente des traits de la plus grande beauté, et ces traits, par une singularité remarquable qui est à noter et à retenir, sont exactement ceux de Philibert le Beau de Savoie, tels que nous les montre le monument de Brou à Bourg. Guy et Philibert sont séparés par un intervalle de deux siècles et demi; mais, comme nous savons que dès cette époque il y avait eu des mariages entre la maison de Savoie et la maison du Dauphiné, il est plus que probable que c'est à l'action d'un même sang qu'il faut attribuer cette

ressemblance entre les deux princes. L'effigie de Guy, — comme celle de beaucoup de seigneurs de cette époque, — est revêtue non de l'armure de guerre, mais d'une simple tunique d'étoffe, collante au corps, descendant à peine jusqu'aux genoux et se plissant à la jupe en petits tuyaux, vêtement assez analogue en somme à l'uniforme d'un de nos officiers d'infanterie. Cette tunique est serrée à la taille par un ceinturon auquel est accrochée l'épée du mort, serrée étroitement dans sa gaîne et descendant tout le long de la cuisse; gaîne et ceinturon sont semés de la manière la plus familière et la plus amusante d'innombrables petits poissons qui sont là pour représenter le blason parlant du comte, mais qui ressemblent plus à de petites carpes qu'à des dauphins. Aux deux côtés de Guy, deux anges sont agenouillés : l'un soulève un reste de guirlande, l'autre soulevait un encensoir, aujourd'hui séparé de sa main. Ces anges, qui dans les deux siècles suivans vont devenir un des ornemens ordinaires des monumens funèbres, mais qui sont beaucoup moins communs dans les tombeaux de cette époque, ont ici plus qu'une valeur d'ornement, ils ont charge de rappeler la piété de Guy, de son vivant grand donateur et fondateur d'établissemens religieux, tels que l'abbaye de Valbenoîte, près de Saint-Étienne, et cette collégiale même de Notre-Dame. Enfin l'œuvre, prise dans son ensemble, est remarquable par sa conformité avec la condition du mort qu'elle précise avec honnêteté, sans exagération d'orgueil et sans pointe de vanité princière; le rang du comte dans l'échelle de la souveraineté féodale s'y révèle avec exactitude; c'est la statue d'un vassal puissant et non celle d'un suzerain véritable, d'un chef militaire et politique du premier rang plutôt que celle d'un prince. Avant de nous éloigner de cette statue de Guy, n'oublions pas de jeter un regard sur un autre tombeau de la fin du XIIIe siècle qui lui fait face. Ce monument, plus digne d'être remarqué qu'il ne semble l'avoir été jusqu'à présent, est celui d'un vieux légiste ecclésiastique, Pierre ou Jean de Verneto. Il est d'une exécution simple, mais habile dans sa modestie, qui dit bien que l'homme dont il présente l'image fut un des studieux, non un des puissans de ce monde, et d'une expression pieuse où règne cette douceur souriante que l'imagination aime à prêter aux honnêtes morts et qui s'y rencontre quelquefois.

C'est en 1223 que sur l'invitation de son oncle et tuteur, Renaud de Forez, archevêque de Lyon, Guy jeta les fondemens de cette église de Notre-Dame de l'Espérance où il fut enseveli, et dont il confia le gouvernement à un collége de chanoines; mais l'œuvre mit plus de deux siècles à se compléter, ce qui peut expliquer comment ce bel édifice offre beaucoup plutôt les caractères du gothique des époques qui suivirent que ceux de l'époque où elle fut fondée; si j'essaie de formuler l'impression qu'elle m'a laissée, je trouve

qu'à tort ou à raison c'est la même que laissent les belles églises de style plantagenet, c'est-à-dire une impression d'ampleur lumineuse, d'aisance noble et de majesté princière. Dans un voyage au Forez où nombre de détails propres à cette province ont été bien saisis et bien rendus, publié par un jeune écrivain connu dans la presse parisienne (1), je rencontre une impression tout opposée. « Du pavé à la voûte, c'est comme un élan irrésistible, une sorte de *furia* lyrique. » J'en demande bien pardon au jeune écrivain, mais il me semble qu'il s'est trompé sur la nature de cette hardiesse qu'il dénonce très justement. L'effet très grand que cette église produit sur le spectateur est le résultat de deux causes, l'espèce de liberté que les nefs doivent au vaste espace qu'elles enserrent, et l'absence de transept qui leur permet de se prolonger sans interruption jusqu'à l'extrémité de l'édifice comme des avenues royales. Si ce n'est pas la plus sublime, c'est *la moins étouffée* des églises, caractère que n'atteignent pas toujours les édifices même de dimensions pareilles; de l'air, de la lumière, de l'espace à flots. La hauteur, il est vrai, est en proportion de cette largeur, mais cette hauteur reste plus purement matérielle, et ce n'est pas en elle qu'il faut chercher le secret de l'effet moral produit. Ces colonnes montent vers la voûte avec vaillance plutôt qu'avec amour, et cette vaillance est confiante, assurée en elle-même, sans impétuosité téméraire ni élancement. Pour me résumer en un seul mot, cette église ne vole pas, elle *se dilate;* il semble voir un immense cétacé de formes pures et de proportions harmonieuses dans leur énormité qui, gonflant ses flancs et soulevant sa poitrine, respire avec une régularité aussi puissante que bien rhythmée. Quant à l'extérieur de l'église, sans être à dédaigner, il est loin d'être en rapport avec l'admirable beauté de cet intérieur; le portail a été construit au milieu du XVe siècle seulement par le duc Charles Ier de Bourbon; il est généralement loué pour la finesse et la sobriété de son architecture, c'est la partie de l'édifice qui nous en plaît cependant le moins; il est simple sans être grand et sobre sans être sévère, ne charme pas l'œil et laisse l'imagination dans le plus tranquille repos.

Par derrière la collégiale s'élève un ravissant petit édifice qui communiquait autrefois avec elle par un cloître aujourd'hui détruit, c'est l'ancienne salle capitulaire, ou salle du décanat, devenue *la Diana* par une de ces altérations populaires qui donnent si souvent aux choses un nom poétique, en transformant celui que leur avait donné leur destination. Cette salle capitulaire a vu d'autres

(1) *Voyage au pays de l'Astrée,* par Mario Proth, livre d'une lecture agréable et qui le serait bien davantage encore, si l'auteur n'en avait pas employé les deux tiers en polémiques acharnées contre les jésuites et les universitaires, qui probablement ne lui ont rien fait.

réunions que celles des chanoines, car la noblesse du Forez y tenait ses assemblées sous la présidence de ses comtes, et de fait c'est ce dernier usage qui a donné à l'édifice, sinon son architecture première, au moins sa décoration et le caractère avec lequel il est arrivé jusqu'à nous. Ce bijou architectural est très particulièrement aristocratique. La façade, à la fois mignonne et forte comme une belle fille de la noblesse rustique et provinciale, tranche par sa décoration d'une originalité robuste avec la délicate décoration gothique; rien de fleuri, ni de fouillé, quelques ornemens, mais pleins et parlans. Au centre, une rosace environnée de jolies lucarnes qui lui font cortége comme une étoile environnée de petits satellites; au-dessous de la rosace, les armoiries des comtes de Forez avec leur poisson bizarre; au-dessous des lucarnes, quelques figurines humaines très en relief, et tout au sommet de l'édifice, comme suprême couronnement, deux grands lévriers bien allongés dans une attitude de repos, de l'effet le plus inattendu et le plus charmant, décoration qui, comme vous le voyez, répond au nom de l'édifice. C'est bien *la Diana*, ces deux lévriers en font foi. Entrons maintenant dans la salle; c'est tout à fait le local approprié à des réunions de caste, dont les membres sont comptés, aussi nombreux qu'ils soient, et n'ont pas à craindre d'être augmentés par un hasard de curiosité d'un surcroît de visiteurs. Voûtée en ogive et cependant formant berceau comme une longue tonnelle, elle m'a rappelé la forme de ce temple rustique élevé par Céladon à sa déesse Astrée en rapprochant les cimes des arbrisseaux encore flexibles. La décoration de cette voûte, imaginée au commencement du XIVe siècle par le duc Jean Ier, est entièrement héraldique. La surface est divisée en quarante-huit bandes, et chacune de ces bandes est coupée à son tour en trente-six petits carrés. Ces quarante-huit bandes représentent les quarante-huit maisons appartenant à la noblesse du Forez, ou ayant des droits ou des intérêts majeurs dans la province, et le blason de chacune de ces maisons est répété trente-six fois par les carrés de la bande qui lui appartient. Sur la muraille, au point de départ de l'ogive, une longue bande de décorations se déroule tout le long de la salle comme une bordure peinte autour d'une tapisserie; ce sont, comme toujours, des figures héraldiques, des dauphins, — de vrais dauphins cette fois, et non plus de vulgaires poissons, ce qui suffirait pour indiquer que cette décoration est déjà bien loin du temps grossier où le blason des comtes forésiens prit naissance, — des centaures encapuchonnés, des satyres, blason de la province même et non plus de ses maîtres. Une chose à remarquer dans cette bordure, c'est qu'elle n'a rien de gothique et qu'elle rappelle jusqu'à un certain point, par la manière dont elle est trai-

tée, quelques-unes des variétés des décorations antiques; en tout cas, le système des arabesques de la renaissance est déjà là tout formé. Enfin au centre, au-dessus d'une belle cheminée gothique, les armes des comtes, des ducs de Bourbon et de la province de Forez sont distribuées entre plusieurs grands écussons. Si jamais salle de parlement fut aristocratique, c'est bien celle-là : la féodalité est encore là très vivante et très parlante.

« Il y a maintenant bien de ces maisons qui n'existent plus, » me dit, pendant que mes yeux errent sur les blasons de la voûte, le concierge de *la Diana*, ami des traditions, comme il convient que le soit d'ailleurs le gardien d'un tel édifice; puis il conclut par cet axiome de l'économie sociale propre au peuple quand il est conservateur : « ce qui est dommage, parce que d'une grande maison il y a plus à tirer que d'une petite. » Du temps de d'Urfé, nombre de ces familles n'existaient en effet déjà plus; depuis lors, les d'Urfé eux-mêmes ont disparu et bien d'autres à leur suite. Cependant la plupart de ces noms éteints n'appartiennent pas à la noblesse proprement dite du Forez et du Lyonnais, car les familles forésiennes ne figurent qu'en nombre restreint sur la voûte de *la Diana*, où il faut chercher surtout les blasons des maisons de toute province et même de toute contrée alliées aux comtes de Forez. Les plus puissantes et les plus considérées des familles du Forez à l'époque où fut décorée *la Diana* y occupent seules un rang; de ces vieux blasons forésiens particulièrement favorisés, un de ceux qui me semblent subsister encore aujourd'hui de la manière la plus certaine est celui de la maison de Damas. Il s'en est fallu de bien peu que la reliure ne suivît le livre, c'est-à-dire que ce joli édifice de *la Diana* ne suivît dans la mort et l'oubli ces dominations éteintes et ces noms effacés dont elle conserve les insignes. Je vois, par une note du livre publié en 1839 par M. Auguste Bernard sur les *d'Urfé*, qu'à cette date *la Diana* menaçait ruine, et même qu'elle appartenait à un particulier qui parlait de la démolir. Heureusement il s'est rencontré pour cet édifice un protecteur excentrique et puissant. C'est dans cette salle que, sous le dernier règne, M. de Persigny venait exposer chaque année ces théories du pouvoir césarien et de la monarchie démocratique qui lui étaient particulières; son influence aida le bon vouloir des nombreux habitans de Montbrison qui regrettaient la dégradation d'un si intéressant édifice, et *la Diana*, restaurée par M. Viollet-Le-Duc avec le soin et le goût qui sont propres à cet habile homme, et accaparée par les lettrés de la province qui ont voulu se former en société littéraire sous l'invocation de son nom, fut désormais à l'abri de la ruine et des brutalités du hasard.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES ORIGINES

DE LA

MARINE MODERNE

I.

La découverte du Nouveau-Monde, en ouvrant aux navires à voiles un champ forcément interdit aux bâtimens à rames, donna naissance à une marine nouvelle. Les progrès de l'artillerie en assurèrent bientôt sur toutes les mers la prééminence. Le corps royal des galères, créé sous Charles VI, conserva néanmoins en France jusqu'en 1749 son organisation propre, ses crédits spéciaux, ses officiers militaires et ses officiers de finances. Les vaisseaux ronds, — ce fut le premier nom sous lequel on désigna les vaisseaux à voiles, — auront eu, malgré leur perfection relative, une moins longue existence; ils n'auront guère duré plus de deux siècles. Ces deux siècles comprennent toute l'histoire de la marine moderne, histoire héroïque et sanglante qui a traversé dans le court espace de deux cents années trois phases bien distinctes. La première de ces périodes est remplie par les luttes successives que l'Espagne soutient contre les Provinces-Unies, contre l'Angleterre, et en dernier lieu contre la France. Le gros des flottes se compose alors de navires d'une centaine de tonneaux, de trois ou quatre cents tout au plus. C'est le temps où, après en être venu aux mousquetades, on s'efforce de jeter à la faveur de la fumée les grappins sur le bâtiment ennemi. Les piques rendent alors plus de service que les canons. Dans la seconde période, l'Angleterre et la Hollande se disputent la suprématie des mers. Nous assistons à de grands combats éclairés par la lueur d'immenses incendies; ce sont les vaisseaux

qui ébauchent la victoire, ce sont les brûlots qui l'achèvent. Une troisième époque enfin semble s'ouvrir avec l'apparition de la marine de Louis XIV. Les lignes deviennent plus serrées et plus régulières, l'action du canon est plus efficace. Les véritables combats d'artillerie commencent, ils vont se prolonger jusqu'à nos jours. La marine à voiles a en quelque sorte trouvé sa position d'équilibre; elle ne subit plus que des transformations de détail presque insignifiantes. C'est au contraire parce qu'elle se transformait dans ses dispositions les plus essentielles que, pendant presque toute la durée du XVIIe siècle, on la voit modifier sans cesse ses procédés de combat.

Qu'étaient les vaisseaux ronds au début? De grandes barques munies d'un seul mât et pour la plupart non pontées. Quand il partait de Saint-Valery pour envahir l'Angleterre, Guillaume le Conquérant n'emmenait pas moins de neuf cents de ces vaisseaux. Trois cents ans plus tard, Édouard III en conduisait près de sept cents à la bataille de l'Écluse. Ces flottes, jusqu'à un certain point pareilles à celle qui aborda aux rives de la Troade, étaient-elles autre chose que des flottes de chaloupes? Mais lorsque vers la fin du XIVe siècle les Vénitiens eurent introduit l'usage de l'artillerie à bord des bâtimens de guerre, toute une révolution dans l'art naval se laissa soudain pressentir. Les canons furent d'abord placés sur le pont, et tirèrent en barbette par-dessus la lisse des navires. Un constructeur breton inventa les sabords, et à dater de ce moment les étages chargés de bouches à feu de tous les calibres commencèrent à se superposer rapidement les uns aux autres. Fernand Cortès entreprenait la conquête du Mexique, Magellan partait de San-Lucar pour se rendre aux Moluques quand on vit pour la première fois apparaître sur les mers ces grands châteaux ailés qui dans leur inexpérience trébuchaient encore à la moindre brise. Henri VII à Erith, la duchesse Anne à Morlaix, font construire presqu'à la même époque l'un le *Great-Harry*, l'autre la *Cordelière*. Ces deux vaisseaux jaugeaient de 1,000 à 1,200 tonneaux. Ils portaient sur leurs flancs de trente à quarante pièces de 18 et de 9, une dizaine de pièces destinées à tirer en chasse ou en retraite, et de plus une foule de petits canons offrant une certaine analogie avec nos perriers et nos espingoles. Pour se mouvoir, ils avaient quatre mâts, y compris le beaupré, — pour loger leur nombreuse artillerie, trois étages. La batterie supérieure ne s'étendait cependant pas d'une extrémité à l'autre du navire. Coupée par le milieu, elle offrait à la proue, aussi bien qu'à la poupe, un réduit complétement fermé d'où l'on dominait le pont de la seconde batterie et où l'on se retirait à la dernière heure pour repousser l'abordage.

Les caraques des Vénitiens, les galions des Espagnols, le grand vaisseau des Suédois, le *Non-Pareil*, qui portait deux cents canons, et qui périt en 1564, étaient, comme le *Great-Harry* et la *Cordelière*, des navires à plusieurs étages, mais ces constructions massives ne figuraient encore dans les armées navales qu'à l'état d'épouvantail. La gaucherie de leur manœuvre leur réservait généralement un sort funeste. Il était surtout périlleux de les aventurer dans les mers étroites, où tout semblait leur manquer à la fois : l'espace, le fond et les abris. « Ce qui est tempête à un petit vaisseau, écrivait en 1643 l'auteur de l'*Hydrographie de la mer*, le révérend père Fournier, n'est que bon temps à un galion; mais le galion est difficile à loger, car il y a fort peu de havres où il puisse entrer. Aussi les Anglais, les Hollandais et les Portugais, qui se servent de galions, ne reviennent-ils jamais chez eux qu'en été, où les nuits sont courtes, et où l'on peut de loin reconnaître les côtes. »

Le nom de galion emportait l'idée de pesanteur, celui de frégate l'idée de vitesse. La frégate avait d'abord été une sorte de galère pontée, construite pour naviguer à la voile aussi bien qu'à la rame. Il y eut des frégates anglaises plus grandes que la plupart des vaisseaux hollandais; on en compta dont la taille dépassait à peine les dimensions d'une chaloupe. Les charpentiers avaient commencé par donner pour largeur aux vaisseaux le tiers de la longueur. Les Anglais les premiers changèrent cette proportion; ils allongèrent les anciens galions ou, suivant l'expression de Seignelay, ils les *frégatèrent*. En 1626, sous le règne de Charles Ier, les navires de la marine royale furent pour la première fois partagés en six classes distinctes. Les vaisseaux de premier rang eurent trois batteries couvertes et deux gaillards, c'est-à-dire deux portions de pont complétement isolées l'une de l'autre. Le deuxième rang comprit quelques vaisseaux à trois ponts avec un seul gaillard. Le plus grand nombre des navires de cette classe n'eut que deux ponts complets et deux gaillards. Les vaisseaux de troisième et de quatrième rang présentèrent deux ponts et un gaillard d'arrière, ceux du cinquième et du sixième un seul pont et un seul gaillard.

Les charpentiers de la Grande-Bretagne montraient dès cette époque une judicieuse tendance à réduire autant que possible l'antique échafaudage qu'une routine opiniâtre s'efforçait partout ailleurs de conserver. « Ils ménagent, disait Seignelay, jusqu'à un pouce de hauteur, de telle sorte qu'un vaisseau de 2,000 tonneaux construit en Angleterre n'a guère plus d'apparence qu'un vaisseau de 1,200 sorti des mains des charpentiers de France ou de Hollande. » Non contens de réduire à 6 pieds 1/2 la hauteur de leurs batteries, les constructeurs anglais furent les premiers à donner

aux parties hautes du navire une *rentrée* considérable. Rien de plus intéressant que de voir éclore, dans l'espace de quarante ou cinquante ans, sous une lente et graduelle incubation, le vaisseau qui doit suffire, sans modification sensible, à quatre ou cinq générations d'hommes de mer. La poupe des vaisseaux, pareille à celle des barques, avait été d'abord plate et quadrangulaire. Vers le milieu du XVIIe siècle, les Anglais l'arrondissent et en rattachent les bordages à l'étambot. On n'avait, dans le principe, divisé la coque en plusieurs étages que pour y placer des canons. Recevait-on quelque projectile au-dessous de la batterie basse, il fallait dresser des échelles dans la cale pour arriver jusqu'à la voie d'eau. Ce furent encore les Anglais qui songèrent à établir au-dessus des barriques, au-dessus des cordages, un pont léger sur lequel les charpentiers pouvaient circuler pendant le combat. Telle fut l'origine du *faux-pont* actuel.

Quand on étudie de près tous ces détails, on est étonné du peu de différence qui existe entre la coque d'un vaisseau de 1672 et celle d'un vaisseau de 1840. Ce n'est plus que par la voilure et par le gréement que les navires du XVIIe siècle peuvent encore nous sembler étranges. De ce côté en effet, le progrès fut très lent. Les anciennes nefs faisaient surtout usage de leurs basses voiles. Quand par-dessus la basse voile on eut établi le hunier et, plus haut encore, le perroquet, il fallut bien des années pour qu'on sût trouver le moyen de donner quelque solidité aux mâtereaux qui portaient ces voiles supplémentaires. Les basses voiles demeurèrent pendant plus d'un siècle les voiles de résistance, celles sous lesquelles on mettait à la cape quand on se trouvait « chargé d'un gros temps. » Déjà cependant on savait, au témoignage du marquis de Seignelay, prendre des ris aux huniers, c'est-à-dire, suivant la définition de l'auteur, « diminuer ces voiles par en haut lorsque le vent est assez fort pour qu'il y ait danger de démâter, si on les laissait plus étendues. » Rien ne marqua d'ailleurs dans l'antique voilure un progrès plus notable que l'adoption de ces voiles triangulaires qui portent le nom de *focs* et vont de l'extrémité du beaupré à la tête du mât de misaine. Au temps où les Anglais et les Hollandais se disputaient l'empire de la Manche, la voilure était balancée par un appareil bien autrement compliqué. Sous le beaupré des vaisseaux, on voyait se déployer alors une grande voile carrée, traînant jusqu'à la mer, qui servait à favoriser les mouvemens d'arrivée; c'était ce qu'on appelait la *voile de civadière*. On désignait sous le nom de *perroquet de beaupré* une autre voile légère hissée, à la façon des huniers, sur un mâtereau branlant que soutenait le mât horizontal déjà chargé de la voile de civadière.

Dans tous les arts, mais surtout dans l'art de la navigation, il est merveilleux de voir par quelles complications il a fallu passer avant d'arriver à la solution la plus simple. Les focs ne font leur apparition sur la scène navale que dans le cours de la guerre de sept ans, la brigantine ne remplace la voile de poupe enverguée sur la longue antenne qui portait le nom d'*ource* que peu d'années avant la guerre d'Amérique.

N'insistons pas davantage sur de pareils détails, et considérons la marine de ces temps déjà reculés dans son ensemble. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, on ne rencontre rien qui rappelle à un degré quelconque la constitution actuelle de nos armées navales. Charles II et Louis XIV furent les premiers souverains qui entreprirent de donner à leur marine le caractère de permanence sur lequel repose aujourd'hui la sécurité des grands états. Menacée depuis plusieurs années d'une formidable invasion par le roi d'Espagne, la reine Élisabeth ne possédait en propre, quand il lui fallut repousser cette agression, que trente-six bâtimens jaugeant à peine douze mille tonneaux. Ce furent les ports de commerce qui fournirent à la couronne la majeure partie de la flotte qu'on opposa au gigantesque armement de Philippe II. A cette époque, on levait des vaisseaux comme on continuait à lever des soldats, par une sorte d'appel féodal. Chaque paroisse était taxée à un certain nombre d'hommes, chaque ville du littoral à un certain nombre de navires. Cette milice navale se rassemblait autour de la bannière de l'amiral, et c'était l'amiral qui la partageait en escadres et en divisions; c'était également ce grand-officier de la couronne qui choisissait parmi les capitaines le vice-amiral et le contre-amiral destinés à commander l'avant-garde et l'arrière-garde de l'armée.

La distinction entre le navire de guerre et le navire de commerce ne fut pas dans le principe aussi tranchée qu'elle l'est aujourd'hui. Le commerce se faisait au XVIe siècle à main armée, et la course était une industrie des plus répandues. Les ordonnances de François Ier et de Henri II nous peuvent encore donner une idée de ce qu'étaient ces armemens dont les navires de Jean Ango sont restés le type un peu légendaire. Des particuliers s'associaient et obtenaient « congé de l'amiral de faire sortir un bâtiment du port pour aller faire la guerre aux ennemis. » Le bourgeois du navire fournissait le vaisseau d'artillerie, de boulets, de plomb, de cuirs verts, d'avirons, de piques, d'arbalètes (1), de compas et de lignes à sonder. L'avitailleur se chargeait de l'approvisionner de vivres, de poudre, de lances à feu, de lanternes et de gamelles. Le quart du

(1) Instrument servant au XVIe et au XVIIe siècle à prendre les hauteurs des astres.

butin appartenait à ces deux associés, le dixième à l'amiral, le reste aux compagnons de guerre, c'est-à-dire à l'équipage, soldats ou matelots.

De la course à la piraterie, en ces temps troublés, il n'y avait qu'un pas. Aussi fut-il ordonné en 1543 que « de toutes les prises faites en mer, deux ou trois prisonniers au moins, des plus apparens, seraient amenés devers l'amiral, son vice-amiral ou son lieutenant, afin, si la prise avait été bien faite, de la déclarer telle, sinon de la restituer à ses légitimes possesseurs. » Il fallut prendre également des mesures pour prévenir le pillage et la fraude de la part des compagnons de guerre. Ces bandits, à la fois sacriléges et parjures, ne craignaient pas de faire venir un prêtre et de prêter serment en sa présence, sur le pain, sur le vin, sur le sel, de ne rien révéler de tout ce qu'ils pourraient dérober à bord des prises. L'autorité royale édicta contre cet abus les peines les plus sévères. Elle dut s'occuper à la même époque de mettre un terme « à ces mutinations et querelles » par lesquelles les équipages contraignaient si souvent les capitaines « à se soumettre à leur simple vouloir. » Le roi Henri II autorisa, en pareille circonstance, l'emploi des moyens les plus énergiques. Il voulut que les capitaines « restassent les plus forts. » Sur l'avis de sept « des principaux du navire, » la seule vérité du fait étant connue, la sentence était prononcée, et, fût-ce sentence de mort, elle était exécutée sur-le-champ. Il n'y avait à cette époque, on le comprendra sans peine, que des âmes fortement trempées qui pussent affronter ce qu'on appelait déjà, mais avec infiniment plus de raison qu'aujourd'hui, les hasards de la mer. La famine, la peste, le naufrage, étaient les épreuves habituelles de la plupart des expéditions. Quelque sédition grondait toujours au sein des équipages; on n'attendait pas de quartier de l'ennemi, on ne songeait pas à lui en faire. Telle fut la marine au XVIe siècle, la marine des gueux de mer, des corsaires normands et des aventuriers anglais.

Avec le XVIIe siècle s'ouvre une autre époque; les flottes régulières commencent à se constituer. Les deux grandes puissances du nord, la Suède et le Danemark, devancèrent dans cette voie non-seulement la France, qui n'eut une marine que sous Richelieu, mais l'Angleterre même et les Provinces-Unies. La Suède possédait à la fois le bois, le fer et le cuivre; la main-d'œuvre y était à vil prix. Elle ne tarda pas à fabriquer des navires et des canons pour tous les peuples. On comptait en 1643 dans ses arsenaux 8,000 bouches à feu et 50 navires de guerre portant pour la plupart cinquante canons de fonte.

Uni à la Norvége, le Danemark n'en tenait pas moins la flotte

suédoise en échec. Dès l'année 1564, il avait fait passer la victoire de son côté. Plein de vigueur et de courage, le peuple norvégien montrait une merveilleuse aptitude pour les choses de la mer. Le sang des anciens pirates scandinaves ne s'était pas démenti, et les Hollandais eux-mêmes s'estimaient heureux quand ils avaient pu attirer sur leurs flottes ces marins énergiques, qui n'avaient pas alors leurs pareils en Europe. La Flandre avait été, pendant plus d'un demi-siècle, la grande école de guerre des soldats. La Baltique devint, grâce aux rivalités des deux états qui s'y disputaient la suprématie, une école non moins instructive pour les marins de toutes les nations. Elle partagea cet honneur avec la Méditerranée, où l'on trouvait toujours à faire la chasse aux Barbaresques.

Ce n'était cependant ni dans la Méditerranée, ni dans la Baltique que devaient avoir lieu les grandes luttes du XVIIe siècle. L'Angleterre et les Pays-Bas remplirent, pendant près de vingt ans, la Manche de leurs vaisseaux, et la marine moderne naquit de l'acharnement de leur querelle. L'industrieuse et vaillante population des provinces néerlandaises n'entendait pas se contenter de l'étroit territoire qu'elle avait deux fois conquis, — sur l'océan d'abord, sur les armées de Philippe II et de Philippe III ensuite. Son indépendance n'était pas encore reconnue par l'Europe qu'elle faisait déjà flotter sa bannière sur toutes les mers du globe. Les Espagnols et les Portugais virent avec étonnement le nouveau pavillon apparaître dans les Indes. Comment ces pêcheurs de harengs, ces gueux de mer à peine émancipés avaient-ils pu arriver jusqu'aux parages presque fabuleux d'où venaient les épices? Toutes les routes qui y conduisaient ne leur étaient-elles pas interdites? Toutes les stations de repos et de ravitaillement n'étaient-elles pas occupées par leurs ennemis? Pour pénétrer dans les mers orientales, les Hollandais s'étaient d'abord portés jusqu'aux solitudes inexplorées du pôle. Repoussés par les glaces, ils reprirent à regret les voies qu'avaient suivies Vasco de Gama et Magellan. Quand, après avoir échappé à la tempête, aux piéges des princes malais, aux violences et aux trahisons de leurs rivaux, ces honnêtes marchands d'Amsterdam et de Flessingue avaient enfin réussi à remplir la cale de leurs vaisseaux de poivre et de girofle, c'était encore à coups de canon qu'ils devaient se frayer un passage jusqu'aux embouchures de la Meuse. On ne cède pas aisément des richesses si péniblement acquises. Combattant avec leurs épices sous les pieds, les Hollandais se montrèrent en toute occasion héroïques, la plupart du temps invincibles. Aussi entreprenans qu'économes, ils exploitaient par la pêche les mers du nord, par le trafic les mers de l'Europe et les mers de l'Orient. La compagnie des Indes tripla en moins de sept années son capital; le port d'Amsterdam devint l'entrepôt du monde.

Le commerce de l'Angleterre ne prenait pas, pendant cette période, un moins rapide essor. La dynastie des Stuarts avait le goût de la paix; aussi s'appliqua-t-elle à donner à l'activité nationale une direction pacifique. Jacques Ier fonda la compagnie à laquelle devait échoir, deux siècles plus tard, l'empire de l'Hindoustan. Les habitans de Londres avaient fait construire, dans la huitième année de son règne, un vaisseau de 1,200 tonneaux, qui alla malheureusement se perdre aux mers lointaines où il fut expédié. Jacques Ier en fit sur-le-champ bâtir un autre dont la capacité égalait presque celle de nos modernes frégates. Ainsi grandissaient parallèlement, en face l'une de l'autre, ces deux marines destinées à se mesurer bientôt avec un bruit formidable.

Dès que les Hollandais reconnurent la nécessité de placer leurs richesses sous la garde d'une marine de guerre permanente, ils instituèrent cinq conseils électifs qui prirent le nom d'amirautés et furent chargés de disposer des fonds affectés à l'entretien de la flotte. Chacun de ces conseils fut composé de sept députés nommés pour trois ans. La première amirauté fut celle de la Meuse. Elle eut pour siége Rotterdam. Celle de Zélande fut installée à Middelbourg. La troisième amirauté ne comprit qu'une seule ville dans son ressort, Amsterdam. Le conseil du Nord-Hollande s'établit tantôt à Hoorn, tantôt à Enkhuizen. Celui de la Frise fixa sa résidence à Harlingen. Fallait-il entrer en campagne, les cinq arrondissemens maritimes recevaient l'ordre de rassembler chacun leur contingent. Le chiffre à peu près constant de l'armée navale était fixé à cent cinquante-neuf vaisseaux. L'amirauté d'Amsterdam était tenue d'équiper à elle seule le tiers de la flotte. Rotterdam y contribuait pour un quart; la Zélande, la Frise et le Nord-Hollande par portions égales fournissaient le reste.

L'organisation des arsenaux se trouvait singulièrement simplifiée dans cette république marchande. La Hollande n'était alors qu'un vaste marché, le plus riche et le mieux assorti de tous les marchés du globe. Elle tirait les bois de construction des bords du Rhin et de la Norvége, le fer et les canons de la Suède, le cuivre du Japon, l'étain de l'Angleterre ou des Indes, le goudron de la Moscovie. Quant aux toiles et aux petites armes, elle les fabriquait elle-même. L'état n'avait pas d'autres magasins que ceux du commerce; il puisait à pleines mains dans ces approvisionnemens sans cesse renouvelés par une infatigable industrie.

Outre son conseil dirigeant, chaque province avait son corps distinct d'officiers : un amiral, un vice-amiral, un contre-amiral, un chef d'escadre, un certain nombre de capitaines entretenus. L'amirauté d'Amsterdam maintenait en tout temps vingt capitaines dont la solde annuelle était de 1,500 livres, monnaie de France. Tous

ces capitaines avaient commencé par être mousses; c'était en montant de grade en grade qu'ils avaient, par leur expérience et par leurs services, obtenu leur commission. Ils levaient eux-mêmes leurs équipages et étaient chargés de les nourrir.

Il n'y avait pour toute la Hollande qu'une seule armée navale; mais dans cette armée on comptait autant de flottes ou de divisions qu'il existait d'amirautés. L'amiral de Rotterdam commandait à tous les autres. S'il était tué, l'amiral de Zélande arborait le pavillon; les amiraux d'Amsterdam, de Nord-Hollande et de Frise prenaient à leur tour le commandement dans l'ordre assigné à ces trois amirautés.

Pour avoir la première marine du monde, il ne manquait aux Provinces-Unies que des ports d'un accès plus facile et d'une profondeur plus grande. La Hollande n'était pas à cet égard aussi richement dotée que l'Angleterre. La ville d'Amsterdam ne pouvait faire sortir de son arsenal que des vaisseaux sans lest, sans canons et sans vivres. Rotterdam, Middelbourg et Flessingue offraient sans doute de meilleures conditions. Les vaisseaux hollandais n'en étaient pas moins tous construits à fond plat. Ce mode de construction avait ses inconvéniens; il présentait aussi ses avantages. La flotte néerlandaise, tirant fort peu d'eau, dérivait beaucoup; elle pouvait du moins s'échouer avec une impunité relative et trouvait aisément, en se jetant au milieu des bancs de la côte de Flandres, un refuge où les armées ennemies hésitaient à la suivre. D'un échantillon en général très faible, assemblés presque entièrement avec des chevilles de bois, charpentés pour la plus grosse part en sapin, ces vaisseaux duraient peu et passaient pour « ne point faire de résistance au canon; » mais les bonnes gens des Provinces-Unies, tout en faisant vigoureusement la guerre, voulaient rester économes. Ils se seraient reproché d'exposer à de si grands hasards des constructions trop somptueuses, et ce n'était pas sans raison qu'ils comptaient sur le courage de leurs marins pour abréger la durée des combats en passant promptement de la canonnade à l'abordage.

Les Hollandais, sur plus d'un point, avaient été obligés de forcer la nature. Les Anglais trouvèrent le terrain mieux préparé. Des rades immenses, des ports profonds, des fleuves pareils à de longs bras de mer, s'ouvraient pour recevoir les flottes qu'ils allaient bâtir. Les plus grands navires qui fussent alors connus pouvaient remonter la Tamise et arriver jusqu'à 4 milles de la capitale. La marée même, insuffisante sur les côtes des Pays-Bas, secondait merveilleusement sur celles de la Grande-Bretagne les constructions navales et les radoubs. Porté par le flot dans le havre factice que l'on creusait à terre, le navire y restait à sec quand l'eau se retirait. Ces bassins, qu'on n'a pu se procurer qu'à grands frais et

après maints essais infructueux dans les pays où le mouvement diurne de la mer n'a qu'une amplitude peu considérable, les Anglais les possédèrent dès le début de leurs armemens. Ils y construisirent leurs navires, ils les y firent entrer pour les caréner. Le roi d'Angleterre avait établi ses arsenaux dans les ports de Woolwich, de Deptford, de Portsmouth et de Chatam; sa flotte en 1671 se composait de cent trente-deux vaisseaux montés par 29,000 hommes. Les forêts royales du comté de Sussex et de la Cornouailles lui fournissaient du chêne en abondance. Il faisait venir de Suède ses canons; les bois de sapin, le goudron, et les mâtures de Hambourg ou de Lubeck.

Toutes les forces navales de l'Angleterre étaient sous les ordres du grand-amiral. Le *navy-office* ou cour d'amirauté présidait à la construction, au radoub, à l'armement et à l'équipement de la flotte, mais c'était le grand-amiral qui nommait les capitaines et faisait, au moment d'entrer en campagne, expédier par le secrétaire du *navy-office* les brevets de commandement. Ces commissions étaient essentiellement temporaires; la Hollande fut pendant bien des années la seule puissance navale qui crût nécessaire et juste de conserver en temps de paix des capitaines pensionnés sur les fonds de l'état.

L'état-major d'un vaisseau anglais de premier rang comprenait, vers la fin du XVIIe siècle, outre le capitaine, trois lieutenans, un *master*, un pilote, trois aides-pilotes, trois aides-masters et huit *midshipmen*. Pendant plus de deux siècles, les fonctions de ces officiers sont restées à peu de chose près ce qu'elles étaient au début de la marine anglaise. Sous Charles II, comme plus tard sous les princes de la maison de Hanovre, le capitaine était avant tout le commandant militaire du navire. Le pilote dirigeait la route, le master se chargeait de la manœuvre. Un agent spécial, le *purser*, surveillait la distribution des vivres, qui lui étaient fournis, non pas, comme en Hollande, par le capitaine, mais par un munitionnaire-général.

Composés pour les deux tiers de matelots, pour l'autre tiers de soldats, les équipages se recrutaient autant que possible par des enrôlemens volontaires. Cependant, en cas d'urgence, le capitaine recevait de l'amiral un *warrant*, en vertu duquel il pouvait faire embarquer sur son vaisseau tous les marins, tous les gens sans aveu qu'il parviendrait à saisir. Il y avait sur la flotte britannique trois classes de matelots : la première classe touchait 24 shillings, la seconde 18, la troisième 14. Les mousses ne recevaient pas de paie. On citait déjà les Anglais comme les meilleurs canonniers qui fussent au monde. « Un canonnier anglais, disait-on, pourra tirer cinq coups de canon dans le temps qu'un Français ou un Hollandais mettrait à en tirer quatre. » On n'embarquait cependant que deux

ou trois canonniers de profession par vaisseau, mais tous les matelots étaient régulièrement exercés deux fois par semaine à la manœuvre du canon. Le service de l'artillerie était ainsi, sur la flotte britannique, le dernier qui pût courir le risque de rester en souffrance.

Tels étaient le degré d'organisation, le développement de puissance, auxquels étaient parvenues les deux marines rivales d'Angleterre et de Hollande quand Louis XIV entreprit de faire jouer un rôle maritime à la France.

II.

Si l'on veut retrouver les origines de notre établissement naval, ce n'est pas à Colbert, c'est jusqu'à Richelieu qu'il faudra remonter. Henri IV, en mourant, avait laissé 41 millions de francs dans les coffres de l'état, pour plus de 12 millions d'armes et de munitions dans les arsenaux. La prospérité de la France disparut avec lui. Richelieu rétablit l'ordre dans les finances après l'avoir ramené dans les esprits; en quelques années, il éleva le chiffre des revenus de 23 millions à 80 millions. Les charges léguées par un passé désastreux exigeaient un prélèvement annuel de 46 millions; les dépenses du département de la guerre en absorbaient à peu près 18; il en fallait réserver 4 ou 5 pour la maison du roi, pour celle de la reine et des princes, autant pour les pensions. Ce fut donc le signe d'une politique toute nouvelle que d'attribuer 2 millions 1/2 aux dépenses de la marine, quand on ne consacrait que 300,000 livres à l'entretien et à l'agrandissement des bâtimens royaux. On a cherché à établir par des calculs plus ou moins ingénieux la valeur de l'argent à diverses époques de notre histoire. Le prix du pain et des autres denrées s'est accru de 1 à 6 dans l'espace de trois siècles. Les 80 millions perçus par Richelieu représenteraient donc de 400 à 500 millions de notre monnaie; mais la valeur absolue des fonds consacrés par ce grand ministre à l'entretien de la marine française n'est pas ce qui importe; ce qui mérite surtout d'être constaté, c'est la part considérable qu'il voulut faire à ce grand intérêt. Il lui réserva d'abord le dixième et plus tard le cinquième des revenus disponibles.

Au début du XVIIe siècle, les notions du droit des gens étaient encore fort confuses. On pillait, on rançonnait sans merci et sans scrupule tout bâtiment qui n'était pas couvert d'un pavillon puissant et respecté. Les pirates barbaresques désolaient la Méditerranée; ceux de Salé et de Larache osaient se lancer en plein Océan. N'ayant point de flotte de guerre qui pût protéger notre navigation marchande, nous nous résignions à rester tributaires du commerce

étranger. Sur trois cents lieues de côtes, on n'eût pas trouvé en 1626 vingt navires français. La Hollande et l'Angleterre auraient dû nous encourager dans cette apathie; elles cédèrent maladroitement à la tentation d'en abuser. Des édits empreints de l'esprit étroit et jaloux du temps réservèrent à l'industrie ainsi qu'à la navigation nationale l'exploitation exclusive des comptoirs et des plantations fondés au-delà des mers. Tout débouché extérieur se trouvait ainsi fermé aux produits de nos manufactures; les épices ne nous seraient plus livrées qu'à des prix exorbitans, le sucre à près de 4 francs la livre, et, ce qui était peut-être plus grave encore, tous ces objets devenus de première nécessité, il faudrait les payer aux puissances coloniales argent comptant, puisque la voie des échanges nous était désormais interdite. Une semblable situation n'était point acceptable pour un grand pays où l'ordre commençait à renaître et qui pouvait se rendre aisément compte des admirables ressources que la nature lui avait départies. Nous avions, remarquaient avec raison les notables de 1626, plus de havres que les Anglais, plus de bois de construction et du meilleur. Nos Biscayens, nos Bretons, nos Normands, composaient la majeure partie des équipages qui montaient les navires partant des ports d'outre-Manche; nous fournissions à l'Angleterre les toiles, les cordages dont elle faisait usage, le cidre, les vins, les salaisons, qu'elle embarquait sur ses vaisseaux. Pourquoi donc ne ferions-nous pas pour notre propre compte le trafic qui enrichissait nos voisins, et qui les enrichissait surtout à nos dépens?

La question cependant était complexe. Pour s'affranchir d'un tribut onéreux, il fallait à son tour fonder des colonies; pour avoir des colonies, il fallait se mettre en mesure de les approvisionner et de les défendre. Par l'octroi de priviléges exclusifs accordés aux grandes compagnies commerciales de Saint-Christophe, du Canada et de Madagascar, par le concours des principaux personnages du royaume à ces entreprises, Richelieu parvint à jeter, de 1626 à 1642, les bases de notre établissement colonial. Dans le même espace de temps, il créa la flotte qui devait protéger ces possessions lointaines et empêcher que les sujets du roi ne fussent « déprédés en haute mer. » Nos flottes avant cette époque ne se composaient que de bâtimens loués ou achetés en Hollande et en Suède; on avait même vu en 1621 un amiral de France obligé de combattre sous le pavillon des Provinces-Unies. Richelieu nous donna une marine nationale. Il voulut s'assurer le moyen de construire dans nos propres ports les navires que nous avions jusqu'alors demandés à l'étranger, car il avait reconnu, notamment dans la guerre dirigée contre les habitans de La Rochelle, les graves inconvéniens qui pouvaient résulter de cette dépendance.

La construction des vaisseaux avait pris peu de développement en France avant l'année 1626; ce n'en était pas moins une industrie reconnue et réglementée par la sollicitude de nos rois depuis près d'un siècle. Dès l'année 1557, le roi Henri II remarquait que « les charpentiers et les calfateurs compromettaient souvent par leur négligence la vie des équipages et le succès des voyages. » Il prescrivait en conséquence que « nul ne pût être maître avant d'avoir été apprenti pendant trois ans et d'avoir fait chef-d'œuvre en présence des gardes établis par l'amiral. » Ces prescriptions demeurèrent insuffisantes, car en 1634 on se plaignait encore « que les bâtimens construits en France, faute d'avoir été bien liés, s'ouvraient souvent les uns de leur propre poids et sans naviguer, les autres à la mer avec perte d'hommes et de marchandises. »

Si nous n'avions pas de vaisseaux en 1626, nous avions du moins des arsenaux où l'on en pouvait bâtir : dans la Méditerranée, Marseille, — dans l'Océan, Brest et Brouage à l'embouchure de la Seudre, — dans la Manche, Le Havre de Grâce et Calais. Richelieu établit sur ces divers points des chantiers, mais il exigea qu'à l'avenir on ne construisît aucun navire pour le service du roi sans que les plans en eussent été soumis à un conseil composé de six ou sept capitaines, qui devraient prendre en outre à ce sujet l'avis de deux maîtres charpentiers « anglais ou flamands. » Qui ne voit déjà poindre dans cette ordonnance l'institution des conseils de marine auxquels sera déféré pendant plus de cent cinquante ans l'examen de toutes les constructions projetées (1)? Il est bien peu de nos institutions dont nous ne puissions ainsi retrouver la source dans les dispositions édictées à cette époque par le grand ministre de Louis XIII. La flotte construite, il fallait aviser à la conserver. Richelieu prescrivit que tous les vaisseaux du roi seraient à leur retour de la mer conduits dans les ports de Brouage, de Brest ou du Havre. Les canons étaient mis à terre, les agrès rangés dans des magasins; des agens spéciaux dressaient l'inventaire de tous les objets. Un chef d'escadre et un commissaire-général de marine s'en partageaient la garde avec des attributions très distinctes. Le premier avait sous ses ordres un capitaine et deux lieutenans; le capitaine résidait à terre, les lieutenans à bord de vaisseaux désarmés. De ces deux vaisseaux, l'un était posté au fond du port, l'autre en occupait l'entrée. Trois commissaires et deux contrôleurs assistaient le commissaire-général. La police, la défense de l'arsenal, appartenaient au chef d'escadre, le soin des radoubs revenait à l'autorité administrative. Les travaux s'exécutaient généralement au rabais, c'est-à-dire avec toutes les

(1) Les conseils de marine ont été remplacés en 1831 par un conseil central des travaux siégeant à Paris.

garanties que pouvait offrir une honnête et sérieuse concurrence. L'ordre arrivait-il d'équiper un vaisseau, le maître du port remettait au commissaire-général la liste des objets nécessaires à l'armement; le commissaire-général prescrivait la délivrance, le garde-général des magasins l'exécutait; l'écrivain du navire opérait la recette et la constatait par ses écritures. A dater de ce moment, c'était l'écrivain seul qui devenait responsable du matériel embarqué. Il devait en faire connaître l'emploi et le justifier par la présentation d'ordres écrits émanant du capitaine. Au retour, il rendait ses comptes; les objets qui n'avaient pas été consommés rentraient dans les magasins. On peut reconnaître aisément dans cette grossière ébauche les principaux traits d'une organisation qui subsiste encore aujourd'hui. Le génie maritime seul chercherait en vain sa place dans l'ordonnance de 1631 : il n'y est représenté que par les maîtres de hache : ces habiles charpentiers, dont la science était presque toujours un héritage de famille, seront devenus des savans de premier ordre avant qu'on ait songé à leur faire la moindre part dans l'administration des arsenaux.

Le service du commissariat devait être, aux yeux d'un ministre économe et soupçonneux, la branche la plus importante de l'organisation générale à laquelle il semble avoir prêté une attention soutenue pendant plusieurs années. Aussi ce service fut-il le premier constitué. Ce ne fut que plus tard qu'on vit naître l'embryon de ce qui devait être un jour le grand corps par excellence, le corps royal de la marine. Au XVIe siècle et dans les premières années du XVIIe, quand les chefs d'escadre de Guyenne, de Bretagne, de Normandie, de Provence, avaient reçu du roi l'ordre « d'équiper une flotte, » ils se mettaient sur-le-champ en quête de capitaines qui sussent « faire tirer à propos le canon et empêcher que le feu ne prît aux poudres, » sur lesquels on pût compter pour « bien placer les mousquetaires, manier avec jugement les voiles et gagner le dessus du vent, aborder enfin le vaisseau ennemi avec le moins de perte possible. » Les officiers de valeur étaient alors connus, on pourrait presque dire cotés sur toutes les places maritimes de l'Europe. Les uns appartenaient à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, les autres avaient servi sur les corsaires de Dieppe, sur les flottes de Suède ou sur celles de Hollande. Pour s'assurer leurs services, il suffisait d'y mettre le prix. On pouvait être ainsi à peu près certain de confier ses vaisseaux à des commandans « gens de cœur, assurés dans les périls, prudens et expérimentés, incapables de baisser pavillon tant qu'il leur resterait une goutte de sang dans le corps. » Une pareille faiblesse eût été plus qu'une félonie ordinaire; l'état, fidèle à son rôle d'armateur, l'aurait presque considérée comme une trahison commerciale. Un vaisseau de guerre, aux termes du contrat passé entre le souverain et le ca-

pitaine, pouvait « être forcé l'épée à la main, » pouvait « être brûlé; » il ne devait jamais « être rendu à l'ennemi. » — « Ceux qui manqueront de faire leur devoir pour la gloire des armes du roi, sa majesté leur fera couper le cou. » Voilà le code militaire dans sa simplicité primitive. L'ordonnance de 1689 ne se montrera pas sous ce rapport moins rigoureuse et moins exigeante que l'ordonnance de 1634. Les progrès de l'artillerie viendront seuls modifier en 1765 ces doctrines par trop absolues. Le jour où il sera établi qu'un navire de guerre peut être détruit à distance, on cessera d'imposer au commandant l'obligation de ne rendre son épée qu'à celui qui viendra la prendre; on se contentera de lui demander de prolonger autant que possible la résistance et de défendre son vaisseau « jusqu'à la dernière extrémité. »

III.

Ces capitaines, dont on louait les services au moment du besoin et qu'on licenciait aussitôt que la campagne était terminée, vivaient du métier de la mer et n'hésitaient pas à porter en tous lieux leur industrie. Quelques-uns faisaient la course pour leur propre compte; d'autres s'adonnaient paisiblement au commerce, aucun ne s'endormait sur sa gloire passée. Leurs services antérieurs ne leur créaient aucun droit. L'état, qui les employait, ne cherchait pas parmi eux le plus ancien, le plus élevé en grade; il confiait le commandement supérieur au plus digne. Les illustrations vieillies, les bras fatigués ne pouvaient s'attendre qu'à un froid accueil. Il y avait bien quelque avantage à ce mode de recrutement, qui rappelle assez celui pratiqué en temps de guerre civile; un pareil système devait toutefois pécher par l'ensemble : rassemblés de tous les points du globe, les capitaines généralement ne se connaissaient pas, s'entendaient mal et s'obéissaient encore moins.

Par ce procédé d'armement, on pouvait avoir d'intrépides corsaires, on ne constituait que difficilement une flotte. Richelieu résolut de garder au service un certain nombre de capitaines et de lieutenans qu'il choisit avec soin parmi les plus capables. Le trésorier de la marine reçut l'ordre de leur payer une pension annuelle indépendante de la solde ordinaire de cent écus par mois qui leur était allouée lorsqu'ils commandaient. C'était un premier jalon posé pour arriver à une organisation permanente. Les officiers ainsi entretenus se trouvaient du même coup mis en possession d'une sorte de privilége. L'amiral lui-même ne pouvait les destituer, s'il ne les avait préalablement convaincus « d'avoir contrevenu aux ordonnances. » Ce n'était point toutefois de semblables aventuriers que le grand cardinal se proposa de composer le corps de la marine; il

les voulait seulement conserver comme instituteurs des jeunes seigneurs qu'il embarquerait sous leurs ordres. Dans la pensée de Richelieu, la noblesse française ne pouvait ambitionner de plus grand honneur que celui de commander les vaisseaux du roi. Le roi de son côté n'avait-il pas sujet d'espérer que cette généreuse élite, formée par de bons maîtres, lui fournirait bientôt « des capitaines économes, sachant beaucoup mieux les fonctions de tous les officiers que ces officiers eux-mêmes, charitables envers les malades et envers les blessés, et surtout craignant Dieu? » On vit en effet sous le règne de Louis XIII « plusieurs personnes de condition » faire leur apprentissage sous les chefs d'escadre et les capitaines entretenus, se préparant ainsi à exercer à leur tour le commandement. La marine française fut dès lors *un corps;* elle cessa d'en former un lorsque la parcimonie du ministre d'Anne d'Autriche eut fait descendre de 5 millions de livres à 300,000 le chiffre des sommes affectées aux dépenses navales.

Avait-on, sous cette administration nécessiteuse et avare, armé quelques vaisseaux, on se croyait encore en droit de parler bien haut de la marine et des escadres du roi, mais après quelques mois de campagne tout rentrait de nouveau dans le néant. Les capitaines étaient licenciés; ils ne se trouvaient pas alors seulement sans emploi, ils se trouvaient aussi sans pension. La marine de Richelieu ne lui avait pas survécu; Colbert n'en retrouva plus que les ruines. S'il ne rencontra pas au milieu de ces décombres les matériaux dont il avait besoin pour ériger un nouvel édifice, il y découvrit du moins des fondations qui lui parurent assez fermes encore pour qu'il n'hésitât pas un instant à y asseoir son œuvre.

L'ordonnance promulguée en 1634 a servi de base à tous les travaux d'organisation qui ont suivi. Au temps où parut cet édit mémorable, les Hollandais étaient les meilleurs guides que l'on pût consulter; aussi fut-ce à leurs institutions maritimes que l'on crut devoir faire les plus larges emprunts. Les capitaines qui s'assemblèrent à Brouage sous la présidence du sieur de Manty (1), chef d'escadre de la province de Guyenne, ne copièrent cependant pas servilement les maîtres qu'ils avaient choisis pour modèle. Ils surent accommoder leurs prescriptions à nos traditions, à nos habitudes, à notre tempérament national. Ce travail, achevé en quelques mois, nous frappe encore aujourd'hui par sa clarté et par sa précision.

(1) M. Jal, s'appuyant sur une signature dont il donne le fac-simile, a cru devoir appeler « De Mantin » le chef d'escadre qui en 1636, montant le vaisseau de quarante canons l'*Europe*, fut chargé « de dresser par écrit un mémoire des choses sur lesquelles il était besoin de donner des ordres. » L'examen de la signature reproduite par M. Jal ne m'a pas convaincu. Tous les documens que j'ai consultés portent *De Manty*. C'est bien là, je crois, le véritable nom du vice-amiral de Guyenne.

Tout ce qui est essentiel y figure. Bien des règlemens sont intervenus depuis lors; ils ont été plus explicites, sont entrés dans de plus minutieux détails; ils n'ont pas mieux tranché les grandes questions de principes.

Pour assurer le bon armement des vaisseaux du roi, la première chose à faire était de déterminer la composition normale des équipages. Richelieu voulut que nos vaisseaux « fussent toujours garnis d'un nombre suffisant d'officiers, de matelots et de gens de guerre dont le courage et l'expérience fissent espérer dans les occasions de bons succès. » La même préoccupation a motivé de nos jours l'ordonnance de 1827 et plus tard le décret de 1856. On n'a pas seulement tenu à mettre un nombre de bras suffisant à bord de nos vaisseaux; on s'est proposé en même temps d'y réunir toutes les aptitudes qu'exige la nature complexe de notre service. Quelque prévoyans que nous ayons été à ce sujet, nous n'avons fait que marcher sur les traces des auteurs du règlement de 1634. Suivant les propositions que la conférence de Brouage fit agréer au cardinal, il devait y avoir sur chacun des grands bâtimens de la flotte 32 officiers mariniers. Il semble que ce nom d'*officiers mariniers* soit venu aux hommes spéciaux dont il marquait la fonction subalterne de l'obligation qui leur était imposée d'être avant tout marins, tandis que les officiers proprement dits, — le capitaine, le lieutenant, l'enseigne, — pouvaient à la rigueur se dispenser de l'être. Cette disposition était sur nos vaisseaux, aussi bien d'ailleurs que sur les vaisseaux anglais, où elle persista plus longtemps, un reste des usages et des mœurs militaires d'une autre époque. Au moyen âge, les chevaliers s'embarquaient pour combattre; ils ne songeaient pas à s'occuper de la manœuvre; ce soin était laissé « à de petites gens » qui en faisaient, dès l'enfance, l'objet de leurs études. Il y avait des officiers mariniers pour les diverses branches et pour tous les détails du service : 1 maître, 2 contre-maîtres, 4 quartiers-maîtres, 2 maîtres de misaine ou esquimans, 3 pilotes, 1 maître-canonnier, assisté de 3 compagnons, 1 maître-valet et 1 cuisinier ayant chacun leur aide, 2 calfats et 2 charpentiers, 1 trainier ou faiseur de voiles, 1 tonnelier, 3 caporaux, 1 dessaleur et 1 prévôt.

Les fonctions de ces bas officiers étaient beaucoup moins humbles que les noms par lesquels on les désignait ne sembleraient l'indiquer. Le *maître* avait la charge du gréement et le commandement de la manœuvre. Il ne connaissait de supérieurs que le capitaine de son lieutenant, d'égaux que le maître-valet et le maître-canonnier. C'était lui qui faisait « appareiller les voiles et mouiller les ancres. » Tous les matelots devaient être « attentifs à ses ordres. » Il les instruisait « doucement » et leur apprenait à observer le silence. Nul avant le combat n'avait une plus minutieuse inspection à passer,

n'avait de plus importantes dispositions à prendre. Il lui fallait « apprêter son funin, » placer les hommes aux bras, aux cargues et aux écoutes, veiller à ce que les charpentiers fussent munis de plaques et de tampons, les calfats de goudron, de mousse et d'étoupe pour boucher les coups de canon à fleur d'eau.

Le *pilote* devait être avant tout « bon connaisseur de côtes et savoir parfaitement bien compter les marées, » car le soin de diriger la route lui était abandonné sans réserve. De son expérience et de celle du maître « dépendait, après Dieu, tout le bon succès des voyages. » Il devait, aidé de ses cartes réduites et de son arbalète, pouvoir se reconnaître en haute mer. Aussi réservait-on pour ces officiers mariniers, imbus des élémens d'une astronomie pratique, le nom de *pilotes hauturiers;* on les distinguait ainsi des pilotes côtiers, dont la responsabilité cessait aussitôt qu'on avait perdu la terre de vue. Le vaisseau la *Couronne*, partant en 1638 de l'embouchure de la Seudre pour aller croiser sur les côtes septentrionales d'Espagne, avait, outre ses deux pilotes hauturiers, six pilotes côtiers : deux pour le fond du golfe de Gascogne, deux pour les côtes de Saintonge, deux enfin pour les côtes de Bretagne. Il fallait ces précautions infinies pour suppléer à l'imperfection de l'instrument naval, à l'inexpérience des mains auxquelles on le remettait.

Le *master* anglais de nos jours a cumulé les fonctions du *maître* et du *pilote* de 1634. Nous retrouverons à peu de chose près dans le *contre-maître* de cette époque le *maître d'équipage* de 1827. Seulement la découpure des ponts, qui faisait alors de l'avant et de l'arrière du vaisseau deux îlots séparés par une sorte d'abîme, cette découpure, qui n'a complétement disparu que depuis un demi-siècle, limita longtemps le domaine du contre-maître et de son compagnon. Ces deux officiers mariniers n'avaient à s'occuper que du grand mât et du mât d'artimon. Les *esquimans* (1) ou *maîtres de misaine* gouvernaient le mât d'avant et le mât de beaupré. Le contre-maître avait sous sa dépendance les pompes et le cabestan; l'esquiman mettait les ancres à poste et jetait le grappin sur le navire ennemi.

Dès que l'action était engagée, le *maître-canonnier* apparaissait dans toute la plénitude de son rôle. Il faisait distribuer les gargousses, ayant soin de choisir, pour les passer de main en main par les écoutilles, « les hommes les meilleurs et les plus sages. » — « Pour tirer le canon à propos, » on attendait ses ordres; il donnait le signal, et six, sept, ou huit pièces partaient à la fois, car on

(1) *Esquiman*, du hollandais *schieman*, composé de *man*, homme, et de *schieff*, chaloupe (voyez Jal, *Glossaire nautique*, p. 659). Les anciennes ordonnances écrivent *les esquimauts*, probablement par une de ces erreurs de typographie si fréquentes dans les documens qui nous sont parvenus du XVIIe siècle.

jugeait alors avantageux de tirer « par volées (1). » Ce n'était pas uniquement pendant le combat que le maître-canonnier avait l'œil sur ses coulevrines. Dans les gros temps, il devait constamment prendre garde que ces énormes masses venant à se détacher ne fissent « courir grande fortune au navire. » La nuit venue, lui et ses compagnons parcouraient les batteries avec des lanternes sourdes : ils s'assuraient que les canons ne jouaient pas dans leurs amarrages, faisaient resserrer au besoin les cordages qui les assujettissaient, plaçaient en arrière des roues des coins « pour les empêcher de branler. » Les pièces, communément chargées à l'avance pour éviter toute surprise, étaient bouchées « avec du liége et du suif par-dessus. » Le maître-canonnier ne s'en faisait pas moins un devoir « de visiter la poudre des canons tous les huit jours, de rafraîchir l'amorce tous les soirs. » Dans sa chambre étaient rangés « en bel ordre et suivant les calibres » les porte-gargousses, sur chacun desquels se trouvait inscrit en grosses lettres le poids de la charge de poudre. La même indication était reproduite au-dessus de chaque sabord. Déjà le canon était devenu « la principale force du navire, celle qui termine le plus tôt les combats, » mais on en tenait encore le maniement pour « fort dangereux et d'un très grand soin. » S'agissait-il de remettre en batterie la pièce qui venait de tirer, il fallait, pour peu que la brise fût fraîche, « la reconduire doucement au sabord. » Le canon qui heurtait trop brusquement la membrure l'ébranlait à ce point qu'on eût dit, — suivant la judicieuse remarque de l'ordonnance de 1634 — « que le vaisseau allait se crever. » Dès cette époque, on le voit, la plupart des précautions que nous observons aujourd'hui étaient prises, et on s'étonne vraiment que nous ayons eu si peu à y ajouter.

S'il est un lieu où la sécurité soit inséparable du bon ordre, c'est à coup sûr cet empire flottant contre lequel tous les élémens de temps à autre se conjurent. La police du navire était confiée au prévôt. Le *prévôt* était au XVIIe siècle ce qu'est de nos jours le *capitaine d'armes*. « Il faisait monter l'équipage au quart et tenait les clés des prisons. » Pour chaque délinquant qu'il mettait aux fers, il recevait 5 sous. Il prélevait en outre un tiers de toutes les amendes; les deux autres tiers étaient pour les pauvres.

Le *maître-valet*, lui, ne régnait qu'au fond de cale, mais il y régnait sans partage. Il donnait reçu à l'écrivain de tout ce qu'il engouffrait dans ce sombre domaine; il lui rendait compte chaque jour de ce qu'il en avait laissé sortir. C'était lui qui distribuait à l'équipage pour la semaine le pain tous les samedis, le fromage et le

(1) Ce fut aussi l'avis de l'amiral Bruat aux combats de Sébastopol et de Kinburn.

beurre au jour fixé. Chargé de l'achat du poisson et des viandes salées, il fallait qu'il fût « homme entendu et soigneux. » Nos *contre-maîtres de cale* ne sont plus que le pâle reflet de ce personnage important, en qui se concentraient les triples attributions du *contre-maître*, du *commis aux vivres* et du *magasinier*.

Le *cuisinier* apprêtait déjà au XVIIe siècle ce brouet noir du matelot qui n'a guère changé depuis deux cents ans, — « potage au gras, potage de pois ou de fèves. » — Ce maigre festin était servi à l'équipage trois fois par jour. L'ordonnance de Mgr le cardinal assignait d'ailleurs au cuisinier une place fort honorable dans la hiérarchie militaire. Le cuisinier était officier marinier tout aussi bien que le maître, le canonnier, le prévôt ou le pilote. En revanche, il lui était recommandé « d'être fort propre de linge et de nettoyer soigneusement ses chaudières. »

Il faudrait tout citer, si l'on voulait montrer à quel point M. de Manty et ses collaborateurs s'étaient montrés prévoyans; bornons-nous à indiquer sommairement les fonctions spéciales des officiers mariniers que nous n'avons pas mentionnés encore. Le *charpentier* « visitait ce qui était affaire de charpenterie et de calfatage; » le *trainier* « ne souffrait pas dans la voilure un trou grand comme un pois qui ne fût raccommodé; » le *tonnelier* « devait être perpétuellement auprès de ses tonnes et de ses barriques; » le *caporal*, « soldat hardi, » apprenait à ses hommes l'exercice du mousquet; les *quartiers-maîtres* se tenaient près du gouvernail pour s'assurer que les *timoniers* suivaient exactement la route qui leur avait été donnée. Telle était en 1634, sur un vaisseau de premier rang monté par 400 ou 500 hommes d'équipage, la composition de ce que nous nommons aujourd'hui le petit état-major. Le grand état-major se composait : du capitaine, du lieutenant, quelquefois d'un enseigne, du chapelain, de l'écrivain, du chirurgien et de son barbier. Le *lieutenant* faisait le second quart de nuit et la seconde veille de jour. Il assistait aux repas de l'équipage « pour aviser aux crieries et disputes qui pouvaient arriver (1). » Son principal office était de suppléer le capitaine en cas d'absence, de le remplacer en cas de mort ou de maladie. L'*enseigne* n'était, à proprement parler, qu'un second lieutenant, un lieutenant aux gages de 50 livres. Le temps vint, s'il faut en croire les déclarations de Colbert, où, la faveur présidant sans discernement à la distribution des emplois, plus d'un capitaine dut payer de ses propres deniers un supplément de solde au lieutenant, dont le concours était indispensable à son insuffisance; une

(1) Les lieutenans se dispensent aujourd'hui de ce soin. Ils s'y astreignaient encore quand je suis entré dans la marine.

fois engagé dans ce sentier, il n'y avait pas de raison pour ne point aller jusqu'au bout. Le capitaine, le lieutenant et l'enseigne finirent par se trouver également incapables de conduire le navire qu'on leur avait imprudemment confié; ils se cotisèrent alors pour entretenir à leurs frais un quatrième officier qui leur pût apprendre ce qu'ils avaient à faire « dans les occurrences. »

Le service de Dieu ne pouvait être négligé dans un règlement préparé par les ordres d'un prince de l'église. Ce que Richelieu demandait surtout au *chapelain*, c'était d'être « homme de bonne vie et de bon exemple, » d'instruire l'équipage « par ses actions tout autant que par ses paroles. »

Le *chirurgien* devait, avant de quitter le port, faire garnir son coffre « de scies et de crochets, d'onguens, d'huiles de lis, de rose et de camomille, de thériaque, de rhubarbe, de séné, de poudres céphaliques, — myrrhe, encens, mastic et limon. » — Pendant le combat, il se tenait dans la cale, au pied du grand mât, « ses fers au feu, ses emplâtres et ses ligatures rangées autour de lui. » C'est là qu'il attendait les blessés, prêt à cautériser les chairs vives, à lier les artères, à répandre sur les plaies saignantes ce fameux « astringent » dans la composition duquel on avait fait entrer, avec le poil de lièvre, la cendre de crâne humain. Le chirurgien ne faisait office de médecin qu'en cas de nécessité, et encore lui était-il prescrit « de ne pas rançonner les malades. » Les escadres un peu nombreuses étaient généralement suivies d'un ou de deux navires-hôpitaux. Là seulement se trouvait représentée d'une façon digne d'elle la savante faculté. Le chirurgien et son barbier, si un médecin se fût par hasard rencontré sur le vaisseau qu'ils montaient, n'auraient eu « qu'à suivre son avis et à garder de point en point ses ordonnances. » Livrés à leurs propres lumières, ils ne pouvaient donner aux malades que l'assistance qu'ils tiraient de leur coffre et les rafraîchissemens qu'ils réussissaient quelquefois à obtenir de la libéralité du capitaine.

Le *capitaine* était chargé de la fourniture des vivres et du paiement de la solde; il recevait à cet effet pour chaque homme embarqué 10 écus par mois. Les autres dépenses ne le concernaient pas. L'*écrivain* seul était comptable de tout ce qui s'embarquait et de tout ce qui se consommait à bord du vaisseau; pendant le combat, il présidait au passage des poudres, non-seulement « pour y empêcher le désordre, » mais aussi « pour *écrire* les coups de canon qui étaient tirés (1). » Les fraudes en tout genre étaient à cette

(1) Je m'explique maintenant comment *le commissaire* se rencontre à un poste qui ne semblait pas appeler spécialement l'intervention de l'officier comptable.

époque très fréquentes; l'écrivain avait la mission spéciale de les prévenir. Il était l'œil du prince, et le prince était le bourgeois du navire. Jamais Richelieu ni Colbert n'auraient consenti à laisser sortir du port un vaisseau sans avoir pris leurs sûretés contre l'inexpérience ou la mauvaise foi du capitaine. Il leur fallait mettre les intérêts du roi sous bonne garde. L'action de leur représentant, de leur fondé de pouvoirs, s'il est permis d'emprunter à la langue des affaires cette expression, s'étendait jusque sur la discipline. L'écrivain faisait aux équipages lecture des ordonnances; il avait vis-à-vis des capitaines un droit de remontrance pour en assurer l'exécution.

Ces ordonnances, il faut bien le dire, n'étaient en majeure partie que la sanction légale d'usages séculaires, transmis aux gens de mer de tous les pays de génération en génération. Elles se distinguaient généralement par une sévérité outrée et n'admettaient que l'emploi d'une justice sommaire. La moindre infraction entraînait les plus rudes châtimens corporels : était attaché au mât et battu par le quartier-maître celui qui jurait le nom de Dieu, — trois fois plongé du haut de la grand'vergue dans la mer celui qui, lorsqu'on battait la caisse pour mettre le navire en rade, ne se hâtait pas de s'embarquer, — qui négligeait de se pourvoir des armes dont il était tenu de se fournir lui-même, — qui répandait inutilement le vin ou jetait un ustensile quelconque à la mer, — qui tentait d'enlever de force des vivres « hors de la bouteillerie (1), » — qui osait « pétuner (2) » après le soleil couché, — qui frappait « de colère » avec le poing, avec un bâton ou avec une corde. Quant au malheureux convaincu d'avoir « tiré le couteau dans le navire, » son sort était plus rigoureux encore; n'eût-il blessé, n'eût-il atteint personne, on lui clouait de ce même couteau la main contre le mât. S'il tuait son compagnon, le vivant et le mort étaient attachés dos à dos, puis jetés dans la mer. Quand le code a contre la violence de telles pénalités, il importe de s'habituer de bonne heure à maîtriser ses instincts. Aussi le législateur prenait-il le soin paternel de recommander « aux jeunes garçons qui commençaient d'apprendre le métier de matelot » de n'être « ni blasphémateurs, ni querelleurs, et de bien vivre avec leurs compagnons. »

La dureté des lois a le plus souvent pour effet d'imprimer une brutalité sauvage aux caractères. Les marins du XVIIe siècle étaient, si l'on en doit croire l'édit de l'éminentissime cardinal, « des hommes de diverses humeurs, pour la plupart incivils et brutaux, n'ayant que

(1) La cambuse.
(2) Fumer.

peu ou point de reconnaissance pour les bienfaits qui leur étaient départis. » Les rigueurs de la discipline ne les décourageaient pas. Ils venaient en foule s'offrir à monter les vaisseaux du roi, parce que là du moins ils étaient certains « d'avoir à boire et à manger, » — certitude assez rare en France à cette époque. Leur humeur inconstante les portait-elle à promettre leurs services à deux capitaines, il n'en fallait pas davantage pour qu'ils fussent pendus sans pitié. On les pendait encore, s'ils recevaient ou s'ils écrivaient des lettres à l'insu de leurs chefs; on se contentait « de les châtier sévèrement à coups de bouts de corde » quand il ne s'agissait que « de leur faire perdre la mauvaise coutume de crier, » — « coutume » déjà reprochée aux matelots français.

IV.

Le premier besoin qu'on éprouve quand on se transporte par la pensée au milieu de ces flottes qui ont rougi de tant de sang l'Atlantique et la Manche, c'est de les faire revivre dans leur réalité et telles qu'elles étaient au jour du combat. Alors seulement les mouvemens ordonnés trouvent leur explication, la bataille se dessine, la tactique mise en œuvre se dégage. Les Anglais et les Hollandais nous offriront les premiers l'appareil d'armées navales régulièrement constituées et se heurtant, sur de vastes étendues, dans des chocs opiniâtres. Nous aurons enfin sous les yeux des escadres. La marine moderne est fondée. Les mâtures toutefois sont encore mal assujetties, la voilure est très imparfaitement balancée; l'exécution de certains mouvemens giratoires est loin d'avoir le degré de sûreté que maints progrès de détail lui feront plus tard acquérir. De là une part plus grande à faire aux moindres variations du vent, à l'influence alternative des marées; mais ce qui modifie le plus les conditions essentielles du commandement, c'est l'extrême difficulté que le chef éprouve à transmettre ses ordres. La langue des signaux n'est encore qu'un bégaiement imparfait; les vaisseaux, suppléant à la taille par le nombre, sont répandus sur un immense espace. Dans ces parages sillonnés par les courans les plus capricieux, il est impossible de songer à ranger une flotte sur de longues lignes continues. Il faut former ses bâtimens en groupes, en paquets, en divisions. L'amiral a sous ses ordres deux ou trois lieutenans et plusieurs chefs d'escadre. Il leur fait connaître à l'avance ses intentions. Des chefs d'escadre, l'impulsion arrive aux capitaines. Le rôle le plus important peut-être, c'est celui que la tactique navale de cette époque se voit forcée d'attribuer aux vaisseaux qui marchent en tête ou qui occupent la queue de chaque colonne. Ce sont ces chefs de file et ces serre-files qui, selon que l'armée na-

vigue en ordre naturel ou en ordre renversé, remplissent l'office du bélier au cou duquel le berger a pris soin d'attacher la sonnette; ils savent où l'amiral veut se rendre, à quelle distance il désire se tenir de terre. Ils agissent en conséquence; les autres vaisseaux les suivent dans toutes les inflexions de leur route.

Rarement on en vient aux mains sans s'être disputé, quelquefois pendant plusieurs jours, l'avantage du vent. Celui des deux amiraux que les circonstances ont favorisé ou qui, par son habileté, a réussi à primer son adversaire de manœuvre, se porte, par un mouvement d'ensemble, par une arrivée générale, vers la flotte ennemie. Il cherche ainsi à la faire plier, il se tient prêt à profiter du désordre qui va se mettre dans les rangs. Les brûlots jusque-là ont été tenus à couvert; le moment est venu de les faire avancer. C'est l'heure solennelle, l'heure vraiment critique de la bataille. Chaque commandant de division dispose d'un certain nombre de ces enfans perdus. S'il manque de sang-froid ou de coup d'œil, s'il n'appuie pas assez énergiquement les navires incendiaires qui attendent ses ordres, il les aura sacrifiés sans profit. Victimes résignées, les brûlots sont sortis de la ligne; ils poussent droit devant eux. Combien atteindront le but qu'on leur désigne? Quelques-uns s'abîment sous les volées de canon qu'ils bravent, d'autres se consument inutilement en route, abandonnés trop tôt par leurs équipages ou détournés par les chaloupes qui se sont portées à leur rencontre. L'ennemi rassuré fait tête : il n'y a plus qu'une ressource; il faut l'enlever à l'abordage. Les vaisseaux s'accrochent, les équipages se mêlent, on fait feu des mousquets, on combat l'épée à la main. Pendant ce temps, le vent tombe, la fumée envahit le champ de bataille. Des divisions entières se trouvent à leur insu entraînées par le courant. Le calme les retiendra-t-il loin de l'amiral? un souffle favorable les ramènera-t-il à sa portée? L'aspect du combat, les chances de la bataille vont se modifier ainsi plusieurs fois avant que le soleil se couche. Près de faiblir, les courages se relèvent tout à coup, ranimés par la vue d'un secours qu'ils avaient cessé d'espérer; la victoire échappe au contraire à qui la croyait tenir. La lutte recommence, plus terrible et plus acharnée encore. La nuit seule vient mettre un terme au carnage.

Il règne dans ces combats une ardeur sanguinaire, une soif d'extermination qu'on ne retrouvera pas cent cinquante ans plus tard. Les Hollandais ont à couvrir leurs flottilles de pêche dans la mer du Nord, à escorter leurs convois marchands dans la Manche. Dès que les deux armées se rencontrent, elles montrent un égal désir d'en venir aux mains. De part et d'autre, on se charge avec furie. Le plus souvent ce sont les Hollandais qui, pour mettre à l'abri leurs richesses, font les premiers mine de battre en retraite. Ils reculent

lentement, presque toujours en bon ordre, vers les bancs que leurs vaisseaux seuls peuvent franchir. S'ils se sentent serrés de trop près, quelles qu'aient été leurs pertes, ils reprennent sans hésiter l'offensive. Tromp et Ruyter ont soutenu plus d'un assaut avec un tronçon d'épée. On ne ménage point les navires à cette époque, on ménage encore moins les hommes. La mer est couverte de malheureux qui surnagent; défense est faite aux chaloupes de les recueillir. Tromp, abordé, fait sauter le tillac de son vaisseau pour se débarrasser des Anglais qui s'en sont rendus maîtres. Il est telle bataille qui, après avoir duré trois jours, a coûté à chacune des deux flottes près de 1,500 morts. Ce sont d'ailleurs en toute occasion les vaisseaux-pavillons qui supportent le plus gros effort. Dans un engagement où les Hollandais eurent trente vaisseaux détruits, de neuf vaisseaux-pavillons il ne leur en resta qu'un seul. Chez les deux adversaires, l'héroïsme est le même, et ce qui sera notre éternel honneur, c'est que le jour où la fortune les aura réunis contre nous, nos capitaines se montreront de taille à les combattre, de force quelquefois à les vaincre.

La marine française peut dater ses débuts du ministère de Richelieu; ce n'est cependant qu'à partir du règne de Louis XIV que ses annales s'appuient sur des documens constamment sérieux et authentiques. Avec Colbert, nous entrons de plain-pied dans le domaine de la réalité. Nous assistons jour par jour à la création méthodique d'une œuvre admirable. Il semble que le génie qui lui donna naissance l'ait vraiment trempée dans le Styx. Les escadres s'effondrent, les corps d'officiers disparaissent; la marine française survit à toutes ces catastrophes. Dès qu'un rayon de soleil réussit à percer la nuée et vient de nouveau briller sur la France, c'est encore de nos gloires celle qu'on trouve la plus prompte à refleurir. D'où a pu venir cette vitalité, sinon de la valeur des institutions dont nous avons souvent modifié l'économie, dont nous avons toujours fort heureusement respecté le principe? L'étude des ordonnances promulguées par Richelieu, par Colbert, par M. de Choiseul, par MM. de Boyne, de Sartines et de Castries, devra tenir une grande place dans toute histoire maritime qui voudra être complète. Cette étude pourra en effet éclairer notre route, nous arrêter souvent dans des modifications imprudentes, nous en suggérer d'autres fois de nécessaires; mais ce qui touche à l'administration concerne particulièrement l'homme d'état; pour le marin, comme pour le soldat, il y a quelque chose de plus essentiel à connaître, quelque chose qui prime à la fois les questions théoriques et les détails purement pratiques du métier. « La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur et de l'artilleur, a dit l'empereur Napoléon Ier, peuvent s'apprendre dans des traités à peu près comme la géométrie;

la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'acquiert que par l'étude des campagnes et des batailles des grands capitaines. » Sur mer, ces campagnes et ces batailles sont peu nombreuses. Du règne d'Élisabeth et de Philippe II à celui de Napoléon Ier, on n'en trouverait peut-être pas plus de vingt ou trente dont le souvenir méritât d'être recueilli. L'empereur n'en comptait que quarante sur terre, et il remontait jusqu'à Annibal. Nous avons donc intérêt à ne pas trop limiter notre horizon. L'historien qui ne voudrait étudier que les combats livrés par nos flottes, qui négligerait l'expédition espagnole de 1588, expédition non moins merveilleusement préparée et encore plus malheureusement déçue que ne le fut l'expédition française de 1805, qui omettrait de propos délibéré le récit des grandes luttes auxquelles notre marine ne prit part qu'à dater de l'année 1672, nous priverait des enseignemens les plus applicables à la situation présente. La science navale, il ne faut pas l'oublier, a fait depuis vingt ans un retour bien étrange sur elle-même. Ces deux longues allées de peupliers qui, dans les tableaux contemporains du règne de Louis XVI, ont la prétention de représenter des combats d'escadre, nous disent assez combien à cette époque les procédés de guerre différaient de ceux des flottes actuelles, dont les flottes de l'avenir surtout nous commanderont impérieusement l'emploi. Tout au contraire, ces gros corps de bataille derrière lesquels s'abritent des flottilles de brûlots, ces vaisseaux qui s'avancent de pointe, ces navires enflammés qu'ils escortent, ces lignes qui se traversent, ces combats qui se rétablissent et se renouvellent sans cesse, toutes ces manœuvres brusques, toutes ces confusions sanglantes, que nous a retracées le pinceau des peintres du XVIIe siècle, ne sont-elles pas l'image des mêlées qu'il nous faut de nouveau prévoir aujourd'hui?

Et pourtant ce n'est pas de ce côté technique que doivent nous venir les leçons les plus profitables. Le spectacle des épreuves par lesquelles ont passé les hommes appelés à exercer le commandement des armées ou des flottes est bien autrement instructif. Les plus hautes renommées ont eu de tout temps leurs vicissitudes; les plus éclatans triomphes n'ont pas été exempts d'inquiétantes péripéties. Tout événement militaire est un drame dans lequel la fortune et les hommes jouent leur rôle. Il n'en est pas moins vrai que si l'on veut se défendre soigneusement « de convertir l'accident en principe, » on pourra discerner encore, à travers les surprises incontestables et multipliées du sort, le chemin qui mène à la victoire.

E. Jurien de La Gravière.

LES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

EN AUTRICHE

LE BANAT DE TEMESWAR.

I. *Eisenbahn-Jahrbuch der Oesterreichischen-Ungarischen Monarchie*, von Ignaz Kohn, 1873. — II. *Guide de l'architecte et de l'ingénieur à Vienne*, 1873. — III. *De l'Assainissement des villes et des cours d'eau*, par M. Ronna, 1874. — IV. *Le Banat historique, géographique et industriel*, par M. Ad. Barré, 1874. — V. *Une Excursion aux domaines*, par M. Ch. M., administrateur de la Société autrichienne, août 1873.

L'agrandissement des villes, le développement de la richesse publique, dont notre dernier gouvernement a cru pouvoir s'attribuer le mérite spécial, n'ont pas été, tant s'en faut, particuliers à la France. Un mouvement irrésistible pousse dans cette voie toutes les nations dotées d'une civilisation identique; il se produit même dans les circonstances les moins favorables. La guerre par exemple, au lieu de l'entraver, le précipite; nous en avons fourni la preuve récente. Avant nous, l'Autriche, frappée également par des événemens cruels, avait présenté les mêmes résultats en apparence illogiques : depuis Sadowa, l'industrie et le commerce y ont prospéré; depuis Sadowa, Vienne a doublé, et l'Autriche s'est métamorphosée entièrement.

La grande solennité pacifique qui attirait l'an dernier dans la capitale de la Cisleithanie tant d'étrangers et de visiteurs conduits par des motifs d'étude, de plaisir ou de curiosité, a offert sous ce rapport un spectacle plein d'enseignemens. Dix-huit ans auparavant, au moment où était créée l'entreprise dont nous nous proposons de faire connaître le caractère spécial et qui intéresse un grand nombre de nos compatriotes, le voyage de Paris à Vienne éveillait

de tout autres sentimens et laissait d'autres impressions qu'en cette année de l'exposition universelle, à laquelle l'Autriche a convié le monde de l'industrie et des arts, et où la *Société des chemins de fer de l'état* a occupé une place honorable. Avant de retracer la naissance et le progrès de cette société elle-même, il ne sera pas inopportun de constater le contraste qu'à ces deux dates ont présenté et la ville et l'empire où elle a été créée.

En 1854, de la frontière française jusqu'à Vienne, c'était le monde du passé qui s'offrait seul aux regards : depuis Strasbourg, en passant par les petits duchés de Gotha et de Weimar, par Dresde, la Florence allemande, par Prague, encore pleine des souvenirs du moyen âge féodal et religieux, on arrivait à la ville de Sobieski, dominant ses trente-quatre faubourgs de ses remparts crénelés, protégée encore par ses glacis et ses fossés contre les incursions des Turcs. Vienne était à cette date une forteresse au centre de laquelle le palais de l'empereur, les résidences aristocratiques, les administrations, tout ce qui forme le cœur d'un grand empire, s'entassait dans un espace moindre que celui d'un de nos quartiers de Paris; les magasins, les ateliers, les fabriques se répandaient à l'aise dans les faubourgs. A ce moment, la population de Vienne ne dépassait guère 500,000 habitans. Il n'en est plus de même aujourd'hui : Vienne renferme plus de 900,000 âmes; Vienne n'est plus une place forte. L'*Innere Stadt* est toujours restée le cœur de la capitale, et a conservé le caractère antique que lui donnent des édifices tels que le *Burg*, résidence impériale datant de Charles-Quint, l'église Saint-Étienne, un des plus beaux spécimens de l'art gothique, et d'autres bâtimens moins importans; mais à côté d'eux, élevés sur l'emplacement des remparts, des fossés et des glacis, les maisons et les palais des nouveaux quartiers ont un air tout moderne : de larges et belles rues forment une série d'anneaux concentriques autour de l'ancienne ville, qui semble s'être développée comme un arbre augmentant de diamètre par la superposition de nouvelles couches. De la transformation de Vienne, la partie la mieux réussie, et celle qui avait réclamé les plus urgentes améliorations, est sans contredit le service des eaux.

Située non loin du principal cours du Danube, le plus irrégulier des fleuves, Vienne était traversée par un bras qu'on appelle improprement *Canal du Danube*, par une petite rivière fangeuse, la Wien, et deux faibles ruisseaux le plus souvent à sec. Un système de conduits étroits, creusés sous les rues à chaussée bombée, versait dans chacun de ces cours d'eau non-seulement les eaux ménagères, mais les déjections de toute sorte de chaque maison; de grands soupiraux au ras du sol étaient ménagés pour recevoir les eaux des pluies qui tombent avec abondance dans un climat capricieux, variable et

excessif. On conçoit quelles exhalaisons, par les temps de sécheresse, s'échappaient de ces ouvertures, et, par les orages, quelles inondations devaient se produire sur des terrains plats, marécageux. Ajoutez à ces inconvéniens celui d'une alimentation d'eaux salubres insuffisante, de sources rares ou malsaines, et l'on aura une idée de ce qu'il fallait faire pour y parer. Sur ce dernier point, on a réussi entièrement : les eaux salubres se sont augmentées de deux sources sortant du Schneeberg, à 95 kilomètres, arrivant au sud-ouest de la ville, très pures, très fraîches, dont le débit moyen est de 70,000 mètres cubes par jour, et qui peuvent donner quotidiennement 74 litres par habitant. Vienne possède aujourd'hui une des plus remarquables distributions d'eaux potables de l'Europe. L'écoulement des eaux insalubres présentait plus de difficultés; on a peu à peu obvié au mal. Dans les rues et dans les maisons, les conduites, les égouts, ont été élargis et les pentes augmentées autant que possible, mais il aurait fallu tout refaire. La décharge des eaux pluviales et ménagères se fait dans le Canal du Danube, par les collecteurs de la Wien, par les deux ruisseaux qui traversent la ville et qui ont été voûtés l'un et l'autre. Les trop-pleins des eaux, de celles qui proviennent surtout des pluies d'orage, sont versés par des canaux spéciaux, dont deux ont reçu le nom significatif de *canaux du choléra*, dans la Wien directement, sans que les matières solides quittent le radier des égouts où elles sont entraînées. Ce système serait irréprochable, si les collecteurs, si la Wien elle-même et le Canal du Danube avaient un courant et une pente suffisans; il n'en est malheureusement pas ainsi.

Avant la crise financière de 1873, la municipalité viennoise, fière des résultats obtenus en si peu de temps pour la transformation de la capitale, avait accueilli des projets luxueux pour la canalisation de la Wien. C'est ainsi que l'idée de la voûter, pour en faire un grand collecteur au-dessus duquel serait établi un chemin de fer local, a été débattue. Aujourd'hui, afin d'améliorer le régime des eaux insalubres, on devra se préoccuper avant tout du Canal du Danube; le dragage de ce canal, en abaissant le lit, mettra les égouts latéraux et les quartiers riverains à l'abri des inondations, trop fréquentes jusqu'ici; il faudra aussi construire des collecteurs le long des rives. Déjà, à l'embouchure du canal, on a établi tout récemment un bateau-porte pour empêcher l'entrée des glaces qui, aux débâcles du printemps, refoulent les eaux et causent des dommages considérables. Enfin une entreprise plus importante est la dérivation même de la partie principale du fleuve au nord de la ville et le creusement d'un lit profond, presque droit et rapide, à la place de l'ancien Danube aux replis fréquens, qui sera comblé afin de substituer aux marécages qui empoisonnent l'air des terrains secs

et solides où la spéculation songe à fonder une ville immense.

C'est dans ce milieu assaini et agrandi, dans cette capitale toute moderne d'un empire tout moderne lui-même, que le voyageur français, en 1873, a pu juger des progrès accomplis en dix-huit ans.

I.

En 1854, la guerre de Crimée menaçait de s'étendre de l'Orient en Europe et d'entraîner l'Autriche, la première, dans une lutte générale; son budget de 1853 s'était réglé avec un déficit de 150 millions de francs, et en 1854 trois emprunts, dont l'un appelé *emprunt national*, avaient été émis jusqu'à concurrence de 2 milliards. Ce n'était pas encore assez pour parer à tout, et le gouvernement impérial crut devoir s'assurer une ressource plus sûre que celle de la souscription de rentes dont une grande partie était payable en papier; il négocia donc la vente des propriétés de l'état à des capitalistes étrangers. A ce moment, l'Autriche était bien en arrière des autres pays pour la construction des chemins de fer. Le plus ancien, celui du nord, dit de l'empereur Ferdinand, devant aller de Vienne à Brünn, Olmütz et Cracovie, datait, par acte de concession, de 1836. En 1841, le gouvernement avait décidé que les chemins de fer seraient construits aux frais de l'état, mais en 1854 il n'avait encore achevé d'un côté que la ligne s'embranchant sur le chemin du nord à Brünn au nord-ouest de Vienne et au sud-est à Marchegg, et de l'autre le chemin qui se poursuivait à travers la Hongrie vers Szegedin par Presbourg et Pesth. La longueur de ces tronçons achevés était de 924 kilomètres. L'état construisait aussi le chemin de Szegedin au Danube, à la frontière turque, sur 113 kilomètres. Si l'on ajoute à cette ligne du nord et aux chemins construits par l'état une petite ligne de Vienne à Raab et à Comorn, la place forte de la Hongrie, longue de 159 kilomètres, et la grande voie de Vienne à Trieste, qui assurait les communications avec les possessions de la Lombardo-Vénétie, on aura l'ensemble des voies ferrées existant en 1854 dans tout l'empire d'Autriche. Il y avait donc nécessité de poursuivre plus activement et d'une autre manière un rôle que le gouvernement, pressé d'ailleurs par les éventualités de la guerre, ne pouvait point remplir. Le système adopté en 1855 a eu le double résultat de procurer à l'Autriche une ressource importante, grâce à laquelle il lui a été permis de jouer le rôle de médiateur entre la Russie et les puissances alliées, et de provoquer l'essor des chemins de fer en les livrant à l'industrie privée et en accueillant avec faveur la coopération du capital étranger.

Le 1er janvier 1855, le ministre de l'intérieur, baron de Bruck, signait, avec les barons de Sina et Eskeles, M. J. Pereire et le duc

de Galliera, un traité de concession par lequel l'état aliénait pour quatre-vingt-dix ans, à partir de 1858, terme fixé pour l'achèvement des lignes, les chemins de fer lui appartenant (hors ceux de la ligne de Vienne à Trieste) en exploitation ou en construction, il cédait de plus en toute propriété, c'est-à-dire à perpétuité, un ensemble de domaines ruraux et forestiers situés principalement dans le banat de Temeswar, enfin des mines et usines dans la même localité et en Bohême. L'ensemble de 1,100 kilomètres de chemins de fer concédés avec le matériel était vendu pour 170 millions de francs, les mines, usines et domaines pour 30 millions! L'état garantissait sur ce capital un minimum de revenu de 5 2/10 pour 100.

Les concessionnaires fondèrent à la même date la société dite *Société autrichienne des chemins de fer de l'état*, qui comprenait, outre les lignes reprises au gouvernement, celle de Vienne à Raab, rachetée à ses propriétaires, et qui, en dehors de l'exploitation des usines, des mines et des domaines concédés, dut pourvoir à la fabrication des machines à Vienne dépendant de l'acquisition de Raab, à celle des canons de fer pour le compte de l'état (1), enfin à la fourniture des charbons pour les besoins de la marine et la consommation des bateaux à vapeur. En Bohême, il y avait au nord de Prague des mines de houille en exploitation, des gisemens de lignites non encore exploités. Dans le Banat, outre des mines de houille se trouvaient des mines métalliques, fer, cuivre, zinc, argent et or, les domaines et les forêts. L'ensemble des propriétés renfermait 130,000 hectares, dont 91,000 de bois de la plus grande richesse. La société avait donc à la fois à construire et à exploiter des lignes de fer, à fabriquer des machines, à fondre des canons, à extraire du charbon, à forger et fondre tous les métaux, cuivre, fer, acier, à aménager des forêts, enfin à administrer un vaste territoire, à pourvoir en un mot aux intérêts de toute sorte des villages dont les terrains occupent 100,000 hectares et renferment 135,000 habitans. On peut affirmer qu'aucune société de ce genre n'existe en aucun autre pays.

La création de la société appelée à Vienne *Staats-Bahn* et en France la *Société autrichienne* est le point de départ d'une ère toute nouvelle dans l'industrie des chemins de fer en Autriche : avec les facilités qu'elle donna au gouvernement pour relever son crédit, elle stimula l'esprit d'entreprise, et son succès suscita de nombreux imitateurs. Quelques années après, le 13 avril 1858, le chemin du sud était concédé pour 250 millions de francs aux fondateurs de la ligne lombardo-vénitienne, et devait fournir un trajet direct de la capitale de l'empire aux chefs-lieux des provinces italiennes, Trieste,

(1) Cette fabrication ne dura pas plus d'un an.

Venise, Milan, pendant que des branches détachées du tronc commun s'étendraient à droite et à gauche vers la Carinthie et le Tyrol d'un côté et la Hongrie de l'autre. De toutes les sociétés de chemins de fer en Autriche, la Compagnie des chemins du sud, *Sud-Bahn*, est de beaucoup la plus importante. Ses deux réseaux autrichien et italien comprennent 4,300 kilomètres. Après les événemens qui ont rendu la liberté à la Lombardo-Vénétie, la compagnie devait se diviser en deux entreprises indépendantes; jusqu'à présent la séparation n'a pu se faire. La partie qui composerait la Société du sud *autrichienne* comprendrait la ligne principale de Vienne à Trieste, à droite l'embranchement qui, traversant la Carinthie de Marburg à Brixen, s'étend dans le Tyrol, entre à Inspruck et descend en Italie par le passage du Brenner, à gauche les nombreuses ramifications qui desservent la Hongrie et remontent à Ofen-Pesth, enfin la ligne de Croatie par Agram et la jonction avec Fiume.

En même temps qu'était formée la Société du sud, la création de la ligne de Salzbourg à Vienne, *Elisabeth-Bahn*, a sanctionné un traité conclu dès 1851 avec la Bavière. Le chemin de l'impératrice Élisabeth s'étend sur plus de 700 kilomètres; il va de Vienne à Linz, remonte à Passau et descend à Salzbourg, où l'on rencontre la ligne venant de Munich; c'est aujourd'hui la route la plus courte pour aller de France à Vienne. Plus tard, à la fin de 1866, la constitution de la Société du François-Joseph pour la création du chemin de Vienne à Pilsen, allant à la rencontre des lignes bavaroises et saxonnes, et bientôt la concession d'une seconde ligne, celle du nord-ouest, située entre le François-Joseph et le Chemin de l'état, s'étendant à côté de celui-ci dans la vallée de l'Elbe, établirent avec le centre de la Bohême une communication indispensable et vers Prague deux routes plus directes encore que celle qui existait par le chemin du nord et celui de l'état. Si l'on ajoute à ces lignes le chemin de raccordement à Vienne des lignes du sud et du nord, et les deux petits chemins de montagne destinés à faire jouir la population des magnifiques paysages que l'on découvre du haut du Kahlenberg et qui ont été l'application du système de notre ancien chemin de Saint-Germain et de celui du Righi en Suisse, on a l'ensemble, non de toutes les lignes créées au *nord de la Leitha*, mais de celles dont les six gares occupent aujourd'hui les faubourgs de Vienne, et on se rend compte du système qui a prévalu pour la construction des chemins de fer dans l'Autriche proprement dite. A l'imitation de ce qui avait été constitué en France pour nos grands réseaux, le gouvernement a voulu faire rayonner de la capitale aux diverses frontières, vers le sud, vers le sud-ouest, vers le nord-ouest, le nord et le nord-est, des lignes ferrées dont les trajets directs ont été augmentés peu après par des embranchemens nombreux.

On ne saurait prétendre que, dans toutes ces concessions, l'intérêt particulier n'ait pas quelquefois commis des empiétemens sur l'intérêt d'autrui, et que la spéculation ou les caprices de la concurrence n'aient pas déterminé quelques tracés; en somme, le progrès a été rapide, et la prospérité générale s'est énormément accrue. Le total des lignes construites et en exploitation dans la Cisleithanie atteignait à la fin de 1872 le chiffre de 9,200 kilomètres contre 5,000 dans la Transleithanie (Hongrie), soit en tout 14,200 kilomètres. La *Staats-Bahn* et la *Sud-Bahn*, qui ont chacune une partie de leur réseau dans la Transleithanie, entrent dans ce total, la première pour 1,596 kilomètres, et la seconde en dehors de tout son réseau italien pour 2,182.

Si le développement des chemins de fer dans la seconde moitié des états de l'empereur François-Joseph n'atteint pas le même chiffre que dans la première, c'est qu'en Hongrie le mouvement ne date que de l'établissement du dualisme. Pesth a voulu devenir le centre d'où les voies ferrées doivent rayonner à toutes les extrémités de la terre magyare. Depuis bien peu de temps, la Hongrie a commencé de réaliser le rêve longtemps caressé de posséder enfin une vraie capitale. Sans remonter aux invasions des Turcs qui obligeaient les souverains de Hongrie à rétrograder jusqu'à Presbourg, les vicissitudes politiques et les discordes intestines avaient empêché la ville principale des Magyars de se donner un régime stable, une forme définitive. Séparées par le Danube et reliées par un pont suspendu, les deux villes de Pesth et de Bude, celle-ci cité officielle et résidence du roi, celle-là centre du commerce, et où siégeaient déjà les deux chambres, présentaient l'aspect le plus dissemblable et avaient conservé jusqu'à ces derniers temps chacune son octroi, son régime administratif et judiciaire. Pour celui qui préférait suivre de Vienne à Pesth le cours majestueux du Danube et visiter en passant Presbourg, Comorn, la forteresse vierge, rempart de l'indépendance nationale, Raab et Graan, l'arrivée entre les deux villes, l'une, Bude-Ofen, située à droite sur la montagne, l'autre, Pesth, s'étendant à gauche dans la plaine du Danube, offrait le curieux spectacle, moins riant peut-être, mais agrandi, de notre Lyon avec son magnifique coteau de Fourvières, dont l'église serait remplacée par un splendide château royal. La rive gauche du Danube est bordée de larges et grandes constructions neuves, les quais sont garnis d'une flotte de magnifiques *steamers*; de larges rues, qui se coupent à angle droit, y aboutissent : tout est neuf, moderne, tandis qu'à Bude tout est ancien, étroit, provincial presque.

La population de Pesth dépasse maintenant 600,000 habitans. Le patriotisme hongrois, satisfait par la transformation politique du pays, a cherché à en développer la richesse, et comme premier

moyen a poursuivi pour la Transleithanie l'établissement d'un système de voies ferrées analogue à celui de l'Autriche. C'est à chacune de ses frontières que le gouvernement hongrois a voulu diriger les lignes de fer. Vers la Russie au nord-est et vers la Prusse au nord, il a fait construire le *Chemin de l'état hongrois*, qui se reliera au réseau galicien en joignant Pesth à Cracovie d'une part et à la Silésie autrichienne de l'autre. Au nord-ouest, la Société autrichienne peut offrir, avec le concours de la Compagnie du sud, deux routes sur Vienne, par chacune des rives du Danube. A l'ouest, le réseau de la même Compagnie du sud, que nous appelons à Paris la « Compagnie des Lombards » et l'Ouest hongrois fournissent de faciles débouchés vers les provinces de l'Autriche. C'est maintenant surtout au sud et à l'est que le gouvernement hongrois se propose d'étendre ses communications. Au sud, en achevant quelques tronçons appartenant à l'état et en rachetant les lignes de la Compagnie lombarde qui partent d'Ofen, il veut arriver à l'Adriatique et faire du port croate de Fiume le rival de Trieste, dont l'Istrie le sépare; ce projet semble en ce moment celui qui occupe le plus vivement l'attention publique. A l'est, le gouvernement, en achetant une grande partie des actions des chemins de fer de la Theiss, s'est assuré une influence prépondérante sur les relations avec la Roumanie, et, dans les négociations qu'il poursuit avec la Société des chemins autrichiens, comme dans les projets qu'il suscite pour la construction des lignes partant de Pesth vers Belgrade, il tente de créer des lignes stratégiques et politiques du côté de la Serbie.

La réalisation de ce plan dépendra de l'état des finances hongroises, et peut-être le gouvernement ferait-il sagement d'imiter la conduite de l'Autriche en 1855 et en 1858, c'est-à-dire de renoncer au système de la construction des chemins par l'état en appelant à son aide le capital étranger; dans ce cas, il est vrai, l'intérêt commercial proprement dit devrait avoir le pas sur l'intérêt politique, et c'est là un point très délicat à toucher devant le parlement de Pesth. Quoi qu'il en soit, le projet de doter la Hongrie d'un port sur l'Adriatique, comme de mettre Pesth sur le plus court chemin de Constantinople à la Mer du Nord et à la Russie, d'associer au royaume des Magyars les populations orientales de la Roumanie, de la Serbie, de la Bosnie, est très louable, et les efforts déjà faits semblent en garantir l'exécution. Que de progrès en effet depuis 1854, cette année des grands emprunts, alors que l'Autriche demandait, entre deux autres emprunts à l'étranger, une somme de 1,500 millions de francs à une souscription nationale qui avait tous les caractères d'un emprunt forcé, et vendait à une compagnie française ses chemins de fer et ses domaines! Malgré deux guerres désastreuses et un changement politique important, c'est depuis cette époque que

les travaux et l'industrie ont renouvelé l'aspect du pays. Nous avons vu combien était peu étendu en 1854 le réseau de chemins de fer : en 1861, il y avait en Autriche 2,885 kilomètres construits, et en Hongrie 1,680; en 1867, au moment de l'établissement du dualisme, on en compte 3,716 dans la Cisleithanie et 2,065 dans la Transleithanie; en 1872, c'est 9,200 pour la première, 5,000 pour la seconde, soit plus du double. Le total des lignes exploitées et concédées à la fin de 1873 s'élève pour les deux pays à près de 17,000 kilomètres; en six années donc, de 1866 à 1872, l'empire-royaume a ouvert près de 6,000 kilomètres. En France, de 1866 à 1872, nous n'avons progressé que de 14,200 à 17,846 kilomètres exploités; au 30 juin 1873, l'étendue n'est encore chez nous que de 18,374. Il est vrai que nous avons augmenté par de nouvelles révolutions le nombre des changemens à vue qui en un demi-siècle nous ont fait user deux royautés, un empire, deux républiques et deux présidences, tandis qu'en dépit de la guerre étrangère et de la guerre civile la famille de Habsbourg n'a cessé d'être la base de l'édifice social sur les deux rives de la Leitha, ce ruisseau de quelques kilomètres qui sépare nominalement les deux siéges de la royauté autrichienne et hongroise.

La *Staats-Bahn* ou la Société autrichienne comprenait en 1854 1,100 kilomètres environ : en 1873, l'ensemble de son réseau autrichien et hongrois est de 1,596; c'est une augmentation de 50 pour 100 seulement. Il ne lui a pas été donné, il est vrai, de s'étendre vers des centres plus importans et de desservir de nouvelles contrées : la principale partie de sa tâche a consisté à souder entre elles, à Vienne, les deux parties sud et nord, interrompues autrefois par la ligne de l'empereur Ferdinand, et à rejoindre par des embranchemens spéciaux les usines et les domaines de la société. Elle avait surtout à terminer et à perfectionner les ouvrages de la construction, à mettre son matériel au niveau des besoins de l'exploitation. Le tout constituait une grande dépense, puisque, tant pour le réseau principal que pour le réseau complémentaire, de 200 millions de francs le capital s'est élevé à 275 millions en actions et à 363 millions environ en obligations dites anciennes et nouvelles. La création de titres nouveaux, différens des anciennes obligations, auxquels la garantie de l'état n'était pas attachée, a été décidée en 1870 pour la pose d'une double voie dans les parties où les besoins du trafic le réclament et pour l'établissement du réseau complémentaire; enfin en 1873 la société a émis pour 15 millions de florins d'obligations spéciales destinées à la construction d'un embranchement de la ligne du nord vers Breslau, c'est-à-dire pour joindre par la voie la plus courte Vienne à Berlin et à Stettin sur la Baltique. Ainsi assu-

rée contre toute concurrence vers le nord, c'est dans le sud, à l'extrémité du réseau hongrois et à l'est du côté de la Roumanie, que la Société autrichienne doit aujourd'hui poursuivre le complément de son réseau et s'assurer le trafic international qu'on ne saurait lui disputer au nom des intérêts politiques ou stratégiques qu'elle peut d'ailleurs servir mieux que tout autre.

Quand on examine, en regard des dépenses faites, les revenus de chacun des réseaux de la Société autrichienne, on est frappé d'une contradiction singulière. Les lignes du nord qui traversent la Bohême, le pays le plus peuplé, le plus fertile, voisin des provinces les plus industrieuses de l'Allemagne, ont progressé beaucoup moins que celles de la Hongrie. Sur une période de dix ans, en prenant pour point de départ l'année 1860, on voit que le réseau du nord avait donné cette année 9 millions de florins de recette : en 1867, après l'établissement du dualisme, la recette dépasse 11 millions, et en 1870 approche de 14. Le produit du réseau hongrois au contraire dépasse 8 millions en 1860, 13 en 1867 et 16 millions en 1870. Dans le premier cas, l'augmentation n'est que d'environ 50 pour 100; elle est supérieure à 100 pour 100 dans le second. — Pour la petite ligne de Vienne à Raab, les recettes restent stagnantes.

La principale cause de cette différence tient sans doute à ce que les lignes de Hongrie servent à la fois à un trafic local et à un trafic international, la *Staats-Bahn* étant encore la seule voie pour diriger vers le nord les produits des provinces danubiennes et de l'Orient. Il ne faut pas toutefois considérer comme de peu d'importance le trafic local de la Hongrie. Cette vaste plaine de terre d'alluvion, où les populations sont agglomérées dans des centres séparés par de grandes distances, qui semble par ce fait médiocrement peuplée, où les bois sont rares, où les routes existent à peine, faute de pierres pour les construire, est un véritable grenier d'abondance. Dans les années fertiles, le trafic des céréales est énorme, et les recettes des chemins de fer, qui constituent le principal mode de transport, s'élèvent en proportion. La variation des récoltes entraîne forcément la variation du produit des lignes de fer. C'est pour assurer un revenu à peu près stable que l'administration de la société a prélevé sur les bénéfices annuels des réserves hors de proportion avec ce qui se fait dans aucune autre entreprise de ce genre et qui dépassent aujourd'hui le chiffre de 30 millions de francs.

Le produit des lignes de Bohême ne s'est pas accru comme celui des lignes de Hongrie, mais il partait d'un chiffre plus fort, et il reste encore plus élevé. « En 1872, il a été de 198,000 florins par mille contre 152,000 en Hongrie. » On doit trouver ce résultat d'autant plus important que, dans son réseau du nord, la *Staats-Bahn* a cessé de jouer le rôle important et exclusif qui lui avait été réservé

à ses débuts, celui d'être la voie directe qui conduisait de Vienne par Prague à la frontière saxonne et de servir au transit vers la Prusse, l'Allemagne et la France; mais les progrès de la prospérité locale ont été tels qu'en dépit des concurrences, de la construction de nouvelles lignes, les produits du trafic ont atteint des chiffres égaux ou supérieurs à ceux des pays les plus favorisés. L'Elbe, que le chemin de l'état côtoie avant d'atteindre cette riante Suisse saxonne, est un des grands cours d'eau en Europe, comme le Rhin, le Mein et l'Oder, qui sur les deux rives possèdent une double voie ferrée. Le chemin du nord-ouest est établi tout à fait sur les bords du fleuve, concurremment à la ligne de la Société autrichienne. Le François-Joseph, qui de Vienne se dirige d'abord à l'ouest vers le sud de la Bohême, remonte par un embranchement vers le nord et aboutit ainsi doublement à Prague. Entre cette ville et Vienne, où il n'en existait qu'un en 1854, on trouve en 1873 cinq accès par chemins de fer. La Bohême est maintenant, si on les compare par unité de surface, sillonnée de plus de voies ferrées que la France, et occupe dans la statistique européenne, par rapport à l'étendue du territoire et à la population, le quatrième rang, au point de vue de ces voies de communications : tandis que la Hongrie, avec peu de routes de terre et un nombre restreint de cours d'eau navigables, doit aux chemins de fer presque exclusivement ses relations, la Bohême est pourvue d'un réseau de routes et de chemins vicinaux dont la Belgique offre seule le pareil. Aussi l'on peut dire que l'augmentation du trafic de la *Staats-Bahn* en Hongrie présente l'image exacte du développement de la richesse publique, mais que l'augmentation de ce même trafic sur les lignes de Bohême ne donne pas une juste idée de l'accroissement de la prospérité générale. La Société autrichienne a fait dresser une carte où l'on voit groupés autour des chemins de fer nouvellement créés tous les établissemens industriels qu'ils ont suscités. C'est une véritable fourmilière humaine : du côté de la Saxe, les grandes usines de produits céramiques, chimiques, les verreries, les mines de charbon, — du côté de la Silésie, les filatures et surtout ces sucreries dont 230 ont été ouvertes sur la seule ligne de Moravie, et qui offrent cette particularité d'être des entreprises communes aux habitans d'une localité où chacun apporte ses produits et a sa part de propriété. Dans les montagnes du nord-est de la Bohême, où s'est réfugiée l'industrie du tissage, les métiers les plus perfectionnés se trouvent dans les plus modestes habitations jusqu'à une hauteur où l'hiver semble devoir arrêter toute communication : l'instruction populaire y est répandue à un degré que nulle part encore on n'a dépassé. Ces provinces, par lesquelles l'invasion prussienne a pénétré en 1866, semblent vraiment posséder la plus grande somme de biens qu'il soit possible d'assurer à une population.

La prospérité de la Société autrichienne dans son réseau du nord, due aux progrès de la richesse générale, ne saurait donc être l'objet d'un doute pour l'avenir, car elle tient à une cause dont rien ne peut faire prévoir la fin, et l'embranchement qu'elle poursuit vers Breslau et Stettin lui assure la jonction la plus directe avec l'Allemagne du nord. Pour le réseau du sud en Hongrie, elle est aussi appelée spécialement à fournir le plus facile accès vers cet Orient qui semble à la veille de sortir de son engourdissement séculaire, et à qui la Hongrie peut seule aujourd'hui rouvrir les portes du monde européen dont elle l'avait elle-même repoussé. Le rôle qu'une modeste société industrielle doit jouer dans cette phase de l'histoire apparaît surtout par la situation qui lui a été faite à l'extrémité même de l'empire, c'est-à-dire dans le banat de Temeswar.

II.

Nulle part plus qu'en Hongrie, l'exposition de Vienne de 1873 n'a été l'objet des préoccupations publiques. Le pays tout entier s'est couvert de comités locaux, ardens à exciter le zèle des exposans; c'était pour la première fois que la Hongrie devait affirmer aux yeux du monde ses forces productives et son existence industrielle. A l'exposition de Paris, en 1867, elle était confondue avec l'Autriche; en 1873, dans l'exposition de Vienne, elle a occupé, tant par le nombre de ses exposans que par sa place, le troisième rang, et des commissaires spéciaux avaient montré un soin jaloux à séparer la section hongroise de toutes les autres par des barrières, des drapeaux, des emblèmes de toute sorte, aux couleurs nationales. Il est ressorti de cette exhibition la preuve manifeste que la Hongrie est un état d'agriculture par excellence : la production consiste en vin, en laines, en blé. Les vins, qui ne peuvent lutter avec les nôtres, auront des débouchés de plus en plus larges vers le nord et l'est. Le blé rouge de Hongrie est le plus riche de tous en gluten; il laisse bien loin derrière lui les blés d'Amérique : entre tous, le froment du Banat a le poids le plus lourd. — Sous le rapport industriel, la Hongrie occupe un rang plus modeste, la plupart de ses fabriques même se rapportent à l'agriculture, et les moulins à vapeur en particulier s'y sont construits avec une rapidité qui dépasse les besoins de la consommation. L'immense développement de l'industrie minotière en Hongrie n'est cependant pas arrivée à son terme, puisque sous la forme de farines les produits agricoles se prêtent mieux à l'exportation, et que chaque jour les relations s'étendent avec l'étranger. Déjà les moulins de Pesth, Temeswar, Szegedin, exportent en quantités importantes des farines de blé en Égypte, au Brésil, à La Plata. La question du

prix des transports peut seule arrêter cet essor; mais les chemins de fer hongrois, la navigation fluviale, permettent d'amener les marchandises aux lieux de consommation, à Kehl par exemple et à Marseille, à des prix correspondans au prix des blés d'Amérique, grâce au bon marché du blé sur les lieux de production. En 1867, année de grande disette, l'hectolitre de froment de première qualité valait à Pesth 20 fr. : année commune, il ne dépasse pas 14 fr. La Hongrie produit en moyenne 100 millions d'hectolitres par an, et peut fournir à une population double de la sienne. L'exportation dépasse 15 millions de quintaux métriques. Malgré de grands progrès réalisés surtout depuis l'abolition des droits seigneuriaux, l'agriculture a beaucoup à faire encore pour arriver au plein de la production.

Parmi les annexes que la commission hongroise avait ajoutées à son exposition principale, on a remarqué : 1° la *czarda*, où étaient débités les vins rouges de la Hongrie et aussi le champagne, qui s'y fabrique en très grande quantité; 2° le village transylvain, avec la maison du colon saxon et celle du Szekler (Hongrois), dont les ameublemens différens représentaient des mœurs spéciales, et la charmante église en bois qui renfermait tous les produits forestiers de la contrée. On a distingué aussi le pavillon particulier construit par la *Staats-Bahn*, contenant la collection des minerais et de tous les objets fabriqués dans les usines de la compagnie, mais seulement de celles qui font partie de la Hongrie proprement dite, car on avait laissé au dehors et élevé sur une double colonne prismatique, à la porte du pavillon, le spécimen du charbon des mines exploitées en Bohême par la compagnie. Telle qu'elle avait été disposée, l'exposition des produits de ces domaines vendus par l'état à la Société autrichienne offrait un si clair aperçu des richesses du pays lui-même, et pouvait donner sur l'avenir de cette société des indications si utiles, que l'on avait pensé un moment à transporter à Paris et à exposer en un lieu public, au Jardin d'acclimatation par exemple, le pavillon même du Prater. On ne lira donc pas sans intérêt quelques détails sur les richesses de ces domaines et les industries qu'ils renferment.

Ces domaines sont situés à l'extrémité sud-est du banat de Temeswar, qui confine lui-même au sud de la Transylvanie, à laquelle il se rattache étroitement par la population, le climat et la végétation. Le Banat, comme la Transylvanie, est riche en mines de toute sorte, cuivre, fer, plomb, zinc, etc., et couvert dans la partie montagneuse de forêts séculaires; la terre est fertile, propre à la culture de la vigne, à l'élevage du bétail. On y parle le hongrois, l'allemand et le valaque. Chacune des trois races qui se partagent le sol a gardé son costume national, ses mœurs et ses aptitudes professionnelles, chacune vit agglomérée à part. Les colonies dites de Marie-Thé-

rèse, formées d'Allemands, renferment la partie de la population la plus aisée et la plus laborieuse, comme les Szeklers la plus belliqueuse, et les Valaques la plus patiente aux travaux d'ordre inférieur. Les domaines de la *Staats-Bahn*, qui s'étendent sur 130,000 hectares, contiennent deux groupes d'exploitation de houille, à Steyerdorf et à Reschitza, reliés l'un et l'autre par des embranchemens à la ligne de fer de Vienne à Bazias, et qui en 1872 ont produit 230,000 tonnes de charbon, la moitié moins que les mines de houille de Bohême, qui appartiennent aussi à la société. Les mines de fer se partagent en six groupes et ont produit 80,000 tonnes de minerai. Les usines métalliques ont dans la même année livré du cuivre, du plomb, de l'acide sulfurique, et les usines de fer des quantités considérables de fonte, de rails d'acier Bessemer; la fabrique de machines de Reschitza joue pour les lignes nouvelles de Hongrie le rôle que la fabrique de Vienne remplit pour satisfaire aux besoins du réseau principal. Enfin, dans les forêts, la production de bois s'est élevée à près de 600,000 mètres cubes. Des moulins à vapeur ont été établis à côté des moulins à turbine; la société produit jusqu'à du ciment et de la chaux. Le revenu net de ces mines, usines et domaines dépasse aujourd'hui de beaucoup l'intérêt du capital de 30 millions, pour lequel était estimée cette part de propriété. Si l'on note que la société a toujours appliqué une grande partie des recettes à augmenter les travaux de construction et l'outillage, si on se rend compte du développement agricole et industriel que réserve l'avenir, et surtout si on remarque qu'au contraire des concessions de chemins de fer, destinées à faire retour à l'état, la propriété de ces mines et de ces domaines est perpétuelle, il sera facile de se faire une idée du caractère tout particulier des actions de la *Staats-Bahn* et de leur valeur intrinsèque.

Lorsque la domination turque cessa dans cette portion de l'ancienne Dacie et que les Hongrois reprirent possession d'un territoire qui avait appartenu à la couronne de saint Étienne, il fallut régler le sort des populations et l'état de la propriété. C'est par la loi appelée *Urbarium du Banat* que Marie-Thérèse constitua le domaine aujourd'hui dévolu à la Société autrichienne. Les forêts, les mines appartinrent à l'état et formèrent une seigneurie; les habitans reçurent chacun un lot de terre passible de corvées ou de rentes; après le partage fait, les terres restant libres devinrent encore l'apanage du seigneur. Pour délimiter toutes ces propriétés, un cadastre fut nécessaire. Quand l'abolition des corvées et des droits féodaux substitua l'impôt territorial par classe de terres au cens, le travail de classement dut être poursuivi avec plus de rigueur; il n'a pris fin qu'en 1858. Le livre foncier a été rédigé contradictoirement avec les propriétaires, l'impôt, qui en était le but prin-

cipal, se perçoit d'après des documens certains. La Compagnie autrichienne, qui possède aujourd'hui ces 130,000 hectares de forêts et de domaines au même titre que les habitans des villages les 100,000 hectares de leurs territoires, n'a conservé des anciens droits seigneuriaux que celui de débit de vin, de mouture, de marché, de brasserie, d'exploitation de charbon, enfin le droit de *collation* sur certaines églises catholiques romaines et catholiques grecques. Le droit de chasse lui appartient en vertu de la loi de 1872, comme à tout propriétaire dont le bien forme un tenant de 100 *jochs* (57 hectares) et qui peut en user lui-même ou le louer. Les forêts de la compagnie, qui se composent de deux grands tenans, — l'un à l'ouest, dans les plaines et sur des collines où les taillis prédominent, l'autre, le plus grand, à l'est, sur le versant des montagnes où les hautes futaies sont aménagées de quatre-vingts à cent ans, — offraient aux exploits cynégétiques des seigneurs un vaste théâtre. Sous l'administration de l'état, le gibier nuisible avait prospéré au point de devenir un danger pour le paysan. Il n'en est pas de même aujourd'hui; de fortes sommes sont accordées pour la destruction des ours, des loups, des chats sauvages; on a multiplié les chevreuils, les lièvres, etc. Dans le compte-rendu de l'administration des domaines pour 1872, on trouve mentionnées comme existantes 81 bêtes noires, 119 gelinottes, et 195 perdrix seulement; par contre on ne compte plus que 2 ours, 20 aigles et éperviers, 55 martres et 5 loutres. La société a enregistré comme dépenses de chasse 881 florins et comme recettes 972, dont 130 pour vente de fourrures.

C'est par d'autres résultats et par d'autres services que les nouveaux propriétaires des terres du Banat ont signalé leur gestion. Ces terres se divisent en trois parties dont les produits diffèrent, et sur chacune desquelles de grandes améliorations ont été introduites : la *plaine*, les *collines*, la *montagne*. La *plaine* ou pays bas à terre végétale est la continuation de la grande et fertile plaine du Danube, qui s'étend de la Basse-Autriche à travers la Hongrie jusqu'à la Valachie. Traversée par des rivières à pente faible et peu profondes, qui, après un cours lent et sinueux, vont se jeter dans le Danube, elle est inondée périodiquement. Un système de canalisation générale serait nécessaire pour la mettre en pleine valeur. Au pays bas se joint le pays ondulé, dont l'extrémité inférieure se prête à la culture des céréales, et dont la partie supérieure est occupée par des pâturages jusqu'à la région montagneuse des centres miniers. Le pays bas du Banat, dont l'altitude varie de 80 à 110 mètres au-dessus du niveau de la mer, jouit d'un des plus chauds climats de la monarchie autrichienne; l'été et la durée de la végétation sont longs, l'hiver court, doux et sans neige. La vigne, la pêche, y prospèrent. Dans les contrées des *collines*, le tiers environ se prête

peu à la culture arable, tant à cause de l'imperméabilité du sous-sol que de l'escarpement des ravines. C'est là que poussent, au milieu des chênes, les cerisiers, les pruniers, les noyers, les noisetiers, les arbres à fruits sauvages et les essences des bois du sud. A la *montagne* appartiennent le hêtre rouge, puis le bouleau, enfin les pins noirs et blancs.

Ce qui manque le plus au Banat, c'est l'eau, l'eau des ruisseaux aménagée et l'eau de pluie, dont la quantité annuelle ne dépasse pas 40 centimètres. Dans l'été, les pâturages se dessèchent, et après les doux hivers, une petite gelée au printemps ou les froides et sèches bourrasques qui pénètrent par les ouvertures des montagnes détruisent souvent la végétation. Ces ouragans et les brusques variations de température rendent nuisible aux habitans le climat, à tous autres égards salubre, du Banat. La fièvre intermittente est le seul mal par lequel il soit en arrière des autres parties de l'empire. Il résulte des rapports des médecins de la compagnie que dans les mines elle figure pour un chiffre qui varie de 23 jusqu'à 37 pour 100, et dans les domaines seulement de 6 à 7 pour 100 sur le nombre des cas de maladie. Il est vrai que l'intempérance des ouvriers mineurs ne contribue pas médiocrement à la propagation du mal. La mortalité des enfans atteint un chiffre très élevé, et la durée de la vie moyenne ne dépasse pas vingt-cinq ans. Il est certain que les ouvriers forestiers vivent plus longtemps que les mineurs; pour les uns comme pour les autres, les habitudes qui tiennent à la moralité et à l'instruction exercent une grande influence sur la santé; les conditions de la vie matérielle y ont aussi une grande part: sous tous ces rapports, une administration vigilante doit réaliser de grands progrès. Celle de la société s'exerce, en dehors de l'action du directeur-général et de son directeur central à Vienne, par les soins d'administrateurs spéciaux qui résident dans chacun des districts. De concert avec les fonctionnaires de l'état hongrois, juges, administrateurs politiques des districts, etc., l'administration de la société pourvoit à tous les besoins de la population qui habite son vaste domaine, et qui dépasse 134,000 individus, dont la moitié vit directement de ses salaires et l'autre moitié travaille ou spécule pour faire vivre celle-ci. Près de 32,000 catholiques et plus de 85,000 grecs ou orientaux obéissent à un clergé que nomme et subventionne la société. Les catholiques romains sont Allemands, Krassoveniens ou Slaves, les catholiques grecs ou orientaux sont Roumains et Valaques. Les Allemands descendent des colonies fondées par Marie-Thérèse avec une organisation toute spéciale. Ces colonies ont conservé leurs franchises et leur autonomie; le Banat leur doit tous ses progrès. Les Krassoveniens sont les fils des catholiques bulgares qui, en 1526, se sont établis à Krasso ou Krassova. Cette partie de la

population du Banat donne les forestiers les plus habiles, les hommes les plus robustes, les femmes les plus belles.

Quand on veut visiter les propriétés de la compagnie, après un séjour à Pesth, il faut prendre le chemin de fer qui parcourt la ligne du sud-est jusqu'à Temeswar; on traverse d'abord des centres de population importans, tels que Czegler, Szegedin, etc., qui comptent jusqu'à 60,000 habitans, mais auxquels on ne peut donner que le simple nom de villages, vu l'absence de tout monument, la rusticité des habitations et l'état des voies de communication. C'est encore le système des agglomérations de cultivateurs parsemées à grandes distances dans des plaines sans fin où ondulent des blés à perte de vue. Au-delà de Temeswar, l'aspect change, les villages se rapprochent, les constructions ont plus d'importance, le pays est plus varié, enfin le voisinage des forêts s'annonce. Les montagnes détachées de la chaîne des Carpathes se dressent dans le lointain. Les deux centres principaux d'activité des possessions de la Compagnie autrichienne sont Oravitza et Steyerdorf; c'est à Oravitza qu'on se rend en premier lieu. Comme tous les villages du Banat, il se divise en deux sections parfaitement distinctes, le village allemand, le village roumain. L'un a gardé l'organisation qui date de Marie-Thérèse, mais il a pris les habitudes, les costumes modernes; dans l'autre, la race semble n'avoir été modifiée par aucun croisement. Tandis que l'Allemand, au type et aux noms lorrains, se prête à tous les métiers d'adresse, à toutes les transformations de l'industrie, le Roumain, aux cheveux noirs, au nez aquilin, à la lèvre fière recouverte d'une moustache épaisse, cultive la terre et conduit les chars à bœufs, vêtu de la chemise de toile blanche, de la veste soutachée et des larges pantalons flottans. Dans les jours de fête, qui se terminent par des danses bruyantes et de trop copieuses libations, rien n'est pittoresque comme la variété des couleurs qui distinguent le costume des belles Roumaines, sœurs par le nom et la physionomie des Transtévérines de Rome. Une large chemise serrée à la taille, ornée au cou et sur les épaules de broderies rouges, une ceinture aux couleurs voyantes, qui maintient sur les hanches un double tablier, dont le devant est d'étoffe mélangée rouge ou verte, et dont le pan de derrière est terminé par une longue frange, un fichu blanc sur la tête retenu par des rubans et des torsades, composent l'ensemble le plus charmant à l'œil, quand il n'est pas sali dans les rudes travaux des champs, auxquels les femmes valaques restent soumises.

Tout n'est pas malheureusement à louer dans les habitudes physiques et morales de cette robuste population, et la société, chargée de l'entretien du culte et de l'instruction, a fort à faire pour remédier à l'ignorance du clergé grec en général et à la brutalité de

certaines coutumes. La corruption des mœurs est grande dans des familles, où, pour toucher la dot de ses brus, le père marie ses fils encore enfans à des filles déjà nubiles, qu'il respecte rarement lui-même, où l'hospitalité vis-à-vis des étrangers s'exerce à la façon du vers de La Fontaine :

Bon souper, bon gîte... et le reste!

L'inceste et l'avortement sont des crimes communs dans cette contrée comme dans les pays où la race valaque domine.

D'Oravitza, bâtie dans une situation agréable, au pied des premières collines du Banat, où la société a construit un moulin à vapeur, une usine à raffiner les huiles minérales, et qui est le centre d'une grande exploitation de mines de fer, on se rend à Dognacska et à Reschitza, districts miniers où se traitent le fer, le cuivre, le plomb et l'argent, par de magnifiques forêts de hêtres, et l'on suit d'abord les deux grands réservoirs à écluses établis à la fin du siècle dernier par le comte de Mercy, gouverneur de Temeswar, pour la conduite des bois; puis on arrive par un petit chemin de fer de montagne au pied d'un immense plan incliné, dont le modèle a figuré à l'exposition de Vienne, destiné à mettre en communication le bas de la vallée avec les exploitations de minerais du niveau supérieur. Avant d'arriver à Reschitza, il faut s'arrêter à Morawicza, qui n'a point d'usine, et dont les mines de fer sont ordinairement attaquées à ciel ouvert en faisant sauter la roche par des explosions de dynamite, qui sont pour toute la contrée presque des cérémonies officielles et des expériences intéressantes. Entre tous ces points, la Compagnie autrichienne a créé des embranchemens, de même que pour le service du combustible des usines elle utilise les eaux courantes. En 1872, elle a élevé sur la Berszawa un moulin de trois tournans mus par une turbine, entouré de chênes séculaires qui rappellent les ombrages de Windsor et de Hampton-Court. Reschitza, qui se divise en deux villages, l'un roumain, l'autre allemand, est le plus important établissement de cette partie du domaine. C'est là que se fabrique l'acier d'après le procédé Bessemer, introduit pour la première fois en Hongrie; c'est là que l'on construit les machines et le matériel nécessaires aux besoins des lignes hongroises de la société, et que sont placés l'atelier du lavage des charbons et les fours à coke des mines de houille du Banat, enfin l'atelier de la carbonisation du bois.

Cette dernière opération, par la quantité des matériaux sur laquelle elle s'exerce et par les moyens employés pour amener le bois à l'usine, est la plus intéressante à suivre dans tous ses détails. Du bord des immenses bassins où les bois flottés se sont successivement accumulés, et qui se vident rapidement par un système

d'écluses et de canaux qui les amènent à l'usine, il faut remonter jusqu'au sommet des montagnes, sur la pente desquelles des rigoles alimentées par un lac supérieur conduisent aux bassins les arbres abattus et débités. Les trois quarts du domaine forestier, situés sur des montagnes, ne pouvant en effet être mis en communication par des routes régulières avec les centres industriels, on a dû employer comme combustible des bois de quatre-vingts ans, hêtres et sapins, qu'il eût été plus profitable d'utiliser comme bois d'œuvre, et encore a-t-il fallu pour cela se servir des cours d'eau qui prennent leur source sur les plateaux supérieurs, et que l'on amène dans de larges coulisses ou glissoires en bois jusqu'à l'extrémité inférieure des coupes. L'eau, poussée par une énorme pente, chasse devant elle avec une force irrésistible les bûches de 1 mètre à 1m,50 de long et les précipite dans ces larges bassins, où elles s'entassent. Lorsque la quantité est suffisante, le travail des glissières s'arrête, on ouvre les écluses du lac supérieur, situé dans la partie la plus élevée du canton de Franzdorf et dont les eaux ont été soigneusement aménagées par des barrages; l'amas des bassins se soulève d'abord lentement, puis un bruit singulier se fait entendre, et en quelques minutes le tout est jeté pêle-mêle dans la Berszawa, qui, à 30 kilomètres en aval, traverse l'usine de Reschitza, d'où le charbon est transporté par un petit chemin de fer spécial à forte pente et à courts rayons.

L'aspect du vaste domaine forestier est admirable; la hauteur et la grosseur des arbres égalent ce que la France et l'Angleterre elle-même offrent de plus beau, et sans aucun doute la compagnie, si elle pouvait les utiliser mieux, y trouverait des produits incalculables : en effet, sur 86,000 hectares de forêts on ne compte pas moins de 32,000 hectares de bois de cent ans, 4,600 de quatre-vingts à cent et autant de soixante à quatre-vingts ans. L'essence de ces bois, hêtres rouges et sapins, est propre aux emplois les plus rémunérateurs : dans les parties où les taillis prédominent, on trouve en quantité des chênes magnifiques; la compagnie améliore de plus en plus le régime de l'aménagement, de la reproduction et de l'exploitation de ses forêts. Pourvue de directeurs expérimentés, avec les ouvriers bulgares, très habiles bûcherons, elle tire de plus en plus parti de ses richesses; mais pour établir un système de viabilité suffisant et propre à amener aux lieux de consommation les bois destinés à la main-d'œuvre, il faudrait exécuter des travaux beaucoup trop coûteux eu égard au prix auquel on pourrait vendre les produits. Le Banat n'offre aucun moyen de les utiliser, et les consommateurs possibles sont trop loin. La carbonisation est donc l'emploi principal de la production des forêts, et c'est au profit des usines qu'elle s'exerce. Depuis l'origine de la société jusqu'à 1872,

il avait été livré aux usines 6 millions 1/2 de mesures de charbon représentant plus de 1,300,000 toises de bois.

Après Reschitza, le centre le plus important des usines de la société est Steyerdorf. C'est à l'entrée de ce district qu'est situé le village de Krassova, d'origine bulgare, comme Steyerdorf est d'origine styrienne. Les usines créées sur le cours de l'Anina sont entourées d'habitations élevées par la société et louées à bas prix aux ouvriers ou construites quelquefois par eux-mêmes sur des terrains donnés gratuitement à ceux qui aspirent à devenir propriétaires; dans ces conditions, la moralité, l'instruction, se développent rapidement. A Reschitza comme à Steyerdorf, le même système a donné les mêmes résultats; dans l'un et l'autre de ces deux centres, des hôpitaux et des écoles ont été fondés par la compagnie : le nombre de ces dernières est considérable; à Reschitza, on en compte cinq, une protestante, une du rite grec non uni, une du rite grec uni, deux catholiques. A l'Anina, les deux écoles catholiques ont chacune 200 élèves, à Franzdorf il y en a 130. Si la société bâtit des églises et des écoles, crée des hôpitaux, subventionne le service médical, construit des maisons pour les ouvriers, contribue dans une très forte proportion aux caisses de secours et de retraites fondées en partie avec des retenues de salaires, elle a aussi pensé aux employés et à la classe qu'on peut appeler la bourgeoisie de ses domaines : ainsi ont été ouvertes à ses frais dans plusieurs localités des sociétés de lecture ou des casinos, des sociétés philharmoniques, des compagnies de tireurs et des orphéons. En étendant son patronage sur toute la population, on peut dire avec raison qu'elle fait vivre non-seulement les 14,000 ouvriers qu'elle emploie directement, mais toutes leurs familles, qui forment un total de 60,000 individus de tout âge, les cultivateurs qui les alimentent, font les charrois et transportent les produits des usines, enfin les marchands et les industriels qui pourvoient aux besoins locaux, car il n'y en a pas d'autres à desservir. Depuis que la société est créée, on a constaté une grande hausse dans les salaires, qui ne s'élèvent encore pourtant pour les hommes qu'à 70 ou 90 centièmes de florin par jour, soit à peine 2 francs en moyenne au cours actuel du florin (2 fr. 30 cent.), — pour les femmes à 1 fr. 25, pour les enfans à 80 centimes. Par contre, le prix du blé s'est maintenu de 5 fr. 65 cent. à 7 fr. 54 cent. l'hectolitre, — la livre de bœuf à 35 ou 45 centimes, la pomme de terre de 6 fr. à 8 fr. l'hectolitre, le quintal de porc à 87 francs. Pour les producteurs, ces prix représentent un rendement en progrès; pour les consommateurs, ils n'égalent pas la hausse des salaires. Outre les districts de Reschitza et d'Oravitza, reliés à la ligne de Pesth-Temeswar-Bazias par deux embranchemens, dont le premier part de Votjek pour se rendre à Reschitza, et le second, tout à fait au sud, commence à Jassenowa pour remonter

par Oravitza jusqu'à Steyerdorf, le domaine de la compagnie s'étend dans deux petits districts à l'est d'Oravitza, celui de Czaska et celui de Moldowa, tout à fait au sud du Banat et près du Danube. Le premier contient des mines de fer; dans le second, on fabrique de l'acide sulfurique : sous cette latitude méridionale, la vigne peut se cultiver avec succès, et la Société autrichienne a exposé dans son pavillon du Prater des échantillons du vin de Moldowa.

Dans l'évaluation des domaines de la compagnie, nous n'avons point parlé de la fabrique des machines de Vienne et nous n'avons fait que mentionner les mines de Bohême. La fabrique de machines entre dans le compte des profits de 1872 pour plus de 700,000 florins; dans la même année, elle a livré 93 locomotives, 250 wagons, et pourvu aux réparations de toute nature. Les mines de la Bohême se composent de deux gisemens houillers, Brandeiss et Kladno, aux environs de Prague, dont le rendement a été en 1872 de 441,000 tonnes et le produit de 1,400,000 florins. L'ensemble des produits des domaines a été en 1872 de 4,330,000 florins contre 2,280,000 florins de dépenses. On est loin du temps où le prix de la propriété des domaines, fixé à 13 millions de florins, avait en regard un revenu de 490,000. Dans l'inventaire de 1872, malgré le produit actuel, le capital représenté par cette partie de l'actif social n'est encore évalué qu'à 18 millions de florins, y compris les plus-values, composées de tous les travaux d'amélioration, de perfectionnement, les créations de tout genre dont la dépense a été prélevée sur les recettes.

Le produit des 1,600 kilomètres de chemins de fer du réseau actuel, qui atteint près de 60,000 francs par kilomètre, est proportionnellement bien supérieur à celui des domaines. Dans un délai assez court, il s'élèvera encore, quand le raccordement vers le nord de l'Europe sera assuré par l'achèvement de la petite ligne Chotzen-Braunau, et lorsque vers l'est, par la ligne de Temeswar-Orsowa, la jonction sera faite avec le réseau roumain, ainsi qu'au sud avec les chemins serbes et la Turquie, par une pointe poussée vers Belgrade. C'est donc dans le rendement des chemins de fer que consiste principalement la prospérité de la Société autrichienne; toutefois on peut considérer comme une réserve importante, et qui doit survivre à l'amortissement des actions, à la reprise de possession par l'état des lignes de fer, cette possession à titre indéfini d'un territoire qui égale le tiers d'un de nos grands départemens français et qui donne à une société privée un rôle si multiple, si important, si particulier.

Depuis le jour où fut fondée cette association de capitaux autrichiens et français, l'alliance des forces internationales s'est maintenue dans les intérêts et dans les hommes pour le plus grand bien commun. Non-seulement les titres de cette société, actions et obligations, sont de toutes les valeurs étrangères celles qui

prédominent en France et y trouvent le plus large marché; non-seulement le conseil d'administration, dont le président actuel est le baron de Wodianer, le financier le plus autorisé de l'Austro-Hongrie, se compose toujours des deux mêmes élémens et continue d'être représenté à Paris par un comité spécial que préside M. I. Pereire, mais sur place le haut personnel actif se recrute en grande partie de fonctionnaires français dont l'aptitude ne donne à Pesth et à Vienne que des motifs de persévérer dans la voie suivie depuis dix-huit ans. Le premier directeur de la compagnie, celui qui en a créé tous les services, M. Jacques Maniel, revenu en France pour prendre place au conseil général des ponts et chaussées, avait conquis en Autriche une position tout exceptionnelle : il y a laissé des souvenirs ineffaçables. Son successeur, M. Bresson, membre comme lui du corps des ingénieurs de l'état, ses collaborateurs français, ont fait et font honneur chaque jour à notre pays par leur droiture, leur initiative, leur dévoûment. Ils n'inspirent ni jalousie, ni froideur aux collègues autrichiens qui les secondent et qui comptent à leur tête des hommes capables tels que M. d'Engerth, si connu par ses créations techniques et sa participation à la dernière exposition. La colonie française, comme on appelle nos ingénieurs résidant en Autriche, attachés à bien d'autres entreprises qu'à celles de la *Staats-Bahn* et de la *Sud-Bahn*, a servi plus qu'on ne peut le dire à nous conquérir des sympathies dans tous les rangs de la société et dans toutes les classes de la nation. C'est un éloge sérieux qu'on ne saurait marchander à des hommes pour qui la vie à l'étranger n'apporte pas toujours les avantages matériels ou les jouissances qu'on suppose. Si l'on se représente enfin tout ce que la cause de la civilisation gagne dans ces entreprises, dont le résultat est d'améliorer la vie de populations nombreuses, on se fera une idée meilleure des spéculations industrielles, on nous permettra de louer la partie morale de ce que bien des gens appellent dédaigneusement les préoccupations des « hommes d'affaires. » Certes une affaire comme celle de la Société autrichienne, qui a coopéré à cette immense circulation des produits hongrois, grâce auxquels la disette n'existe plus pour nos nations d'Occident, qui a favorisé pour une bonne part les progrès inouis de l'industrie en Bohême, qui travaille à mettre en valeur des forces humaines et des richesses matérielles non utilisées, qui sert de principal instrument à la mission de l'empire austro-hongrois en Orient, mérite non-seulement l'attention des financiers, mais tous ceux qui ont souci des intérêts les plus élevés de la civilisation lui doivent aussi leur sollicitude et leurs éloges.

BAILLEUX DE MARISY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars 1874.

Depuis que l'assemblée nationale se retrouvait à Versailles le 5 novembre dernier après des vacances agitées par une campagne de restauration monarchique plus bruyante qu'heureuse, près de cinq mois sont passés, et nous voici ramenés à de nouvelles vacances parlementaires, aux vacances du printemps. Ces cinq mois qui viennent de s'écouler ont-ils du moins servi à simplifier la situation, à rassurer les intérêts, à résoudre toutes ces questions de finances, de réorganisation militaire ou administrative qui pèsent sur le pays?

Elle s'est principalement déroulée, cette session laborieuse et peu fructueuse, à travers les conflits intimes, les interpellations et les incidens qui se sont multipliés jusqu'à la dernière heure, jusqu'à cette proposition de M. Dahirel venant mettre l'assemblée en demeure de fixer le jour prochain où elle choisira une forme définitive de gouvernement, c'est-à-dire où elle rétablira la monarchie. La vérité est que depuis cinq mois on n'a cessé de se débattre dans une certaine confusion, laissant en suspens les choses de première importance, telles que les nouveaux impôts et l'équilibre du budget, courant surtout aux luttes passionnées ou s'égarant dans une stratégie parlementaire féconde en surprises, en coups de théâtre et en contradictions. L'autre jour, un député s'écriait d'un accent de plainte inutile : « A force de faire et de défaire, on jette l'inquiétude dans tous les esprits. C'est la permanence qui expose ainsi l'assemblée à cette perpétuelle incertitude. » Hier encore on disait à l'intrépide chevalier de la légitimité, M. Dahirel : « La monarchie, vous ne pouvez pas la faire, et vous troublez le pays, » à quoi M. Dahirel répondait fièrement d'un ton de défi : « Faites la république, vous qui parlez ! » Nous voilà bien avancés au bout d'une longue session, moins de cinq mois après le vote du septennat ! Faire et défaire, passer entre la république et la monarchie, mettre en doute un gouvernement qu'on vient à peine de fonder, s'arranger de façon à ce qu'une

porte ne soit ni fermée ni ouverte, c'est, à ce qu'il paraît, le triomphe de la politique pour les raffinés; c'est le dernier mot de certains partis tout entiers à leur mauvaise humeur, à leur dépit ou à leurs fantaisies agitatrices bien plus qu'aux affaires nationales. Depuis quelque temps surtout, ils se sont remis en campagne, comme s'ils craignaient que cette malheureuse nation ne vînt à s'apaiser trop vite dans le recueillement et dans le travail, comme s'ils tenaient à rappeler incessamment que, s'ils ne peuvent rien faire par eux-mêmes, ils peuvent du moins essayer de tout empêcher.

A vrai dire, si ce n'était la France et tout ce qu'elle a souffert et tout ce qu'elle peut souffrir encore, s'il ne s'agissait pas des intérêts les plus sérieux, ce serait un spectacle qui ne laisserait pas d'être comique; on s'amuserait presque de cette stratégie de certains partis autour d'un gouvernement dont ils sont occupés à faire le siége, qu'ils voudraient confisquer à leur profit et qui leur échappe, qui est nécessairement conduit par la force des choses à jouer son rôle de gouvernement en faisant de son mieux pour se dégager de toutes ces solidarités compromettantes. Ils sont là, bonapartistes et légitimistes, tour à tour doucereux ou provocans, donnant la comédie de leurs manifestations et de leur diplomatie, harcelant de leurs flatteries, de leurs menaces ou de leurs interprétations subtiles un pouvoir réduit à se défendre par des affirmations toujours nouvelles, par les déclarations les plus nuancées. C'est là toute la politique aujourd'hui à cette fin de session; c'est la question qui apparaît partout, dans l'interpellation de M. Challemel-Lacour à propos de la loi des maires comme dans la proposition de M. Dahirel, dans la discussion sur la prorogation des conseils municipaux comme dans les interminables délibérations de la commission des trente. La situation serait cependant assez simple, si on le voulait. Il y a cinq mois, on crée un gouvernement pour sept ans, et, comme pour couper court à toute incertitude, il est expressément entendu que cette durée de sept ans est dès le jour du vote définitive, irrévocable. Ce n'est pas tout : M. le président de la république prend lui-même le soin d'expliquer qu'il ne comprendrait pas le pouvoir qu'on va lui confier sans des lois constitutionnelles destinées à l'affermir, à le régulariser et à lui donner les moyens de vivre. « Je dois désirer plus que tout autre, dit-il dans un message, que les lois constitutionnelles nécessaires pour déterminer les conditions d'exercice des pouvoirs publics soient discutées *prochainement*, et l'assemblée voudra certainement exécuter *sans retard* la résolution qu'elle a déjà prise sur ce point. » Sept ans, c'est sept ans en bonne arithmétique, direz-vous; de plus voter le septennat en pleine connaissance des conditions qu'y mettait M. le président de la république, c'était moralement s'engager à réaliser *sans retard, prochainement*, ces conditions. Quoi de plus simple à première vue pour les esprits sincères? C'était, sous une forme nouvelle, une trêve prolongée des par-

tis, une stabilité relative, une période de sécurité promise à tous les intérêts, un gouvernement organisé avec une certaine durée et certaines institutions plus précises.

Eh bien! non, ce n'est point cela, ce n'est point ainsi que l'entendent les partis. Ils s'inquiètent fort peu, les partis, que le travail chôme, que la misère s'accroisse, que les ressources du pays diminuent à mesure qu'on lui impose des charges nouvelles, que la confiance tarde à renaître, ils ne s'inquiètent pas de ces minuties. L'essentiel pour eux est de ne pas se laisser oublier, de prouver que, lorsqu'on n'a pas le gouvernement de son choix, le mieux est de n'avoir pas de gouvernement du tout, de s'arranger une petite vie libre et commode où chacun va faire ses dévotions, qui à Chislehurst, qui à Frohsdorf, et où le pays devient ce qu'il peut. L'important pour les chevaliers de l'empire et de la légitimité, c'est de ne pas laisser à un régime né d'hier cette illusion qu'il peut avoir réellement une existence sérieuse, qu'il peut compter jusqu'au bout sur la durée qu'on lui a promise. Le septennat, un gouvernement organisé, des lois constitutionnelles, y pense-t-on? Le maréchal de Mac-Mahon, on peut le tolérer personnellement, on s'empresse de lui rendre ses devoirs, et en même temps on part pour l'Angleterre! On quitte Versailles, on déserte l'assemblée où se discutent les affaires du pays, et on va saluer à Chislehurst la majorité du prince impérial.

Rien n'est assurément plus étrange et plus triste que cette fête du 16 mars, où trois ans après la guerre le bonapartisme vient de publier son manifeste et ses espérances par la bouche d'un jeune homme de dix-huit ans. Voilà donc toutes les marques de respect et de sympathie que le bonapartisme a su trouver pour cette France ravagée, ruinée et démembrée par sa faute! On nous parle de la « grande mémoire » de celui dont la dernière journée sur la terre française fut « une journée d'abnégation et d'héroïsme. » Pour les désastres du passé, pour les souffrances infligées au patriotisme français, ce jeune homme au précoce sang-froid n'a pas même un mot. En revanche, il a une préoccupation toute particulière de notre avenir, de nos « destinées futures; » il est au courant des inquiétudes de la France, et, après de longues méditations, il a trouvé que le plébiscite seul était « le salut et le droit. » On lui fait dire que, si la France choisissait un autre gouvernement, il s'inclinerait devant la décision du pays, que, « si le nom des Napoléon sort pour la huitième fois des urnes populaires, il est prêt à accepter la responsabilité que lui imposerait le vote de la nation. » Il a vraiment des dispositions, ce jeune prince de dix-huit ans, à qui on a enseigné qu'il faut commencer par avoir « foi en soi-même, » et qui sait si bien jouer du plébiscite dans ses discours!

Certes cette manifestation du 16 mars, qu'il ne faudrait ni exagérer ni diminuer, montre assez le chemin qu'on a laissé faire au bonapar-

tisme. Il n'avait pas le langage si fier, il ne publiait pas le bulletin de ses succès, il n'allait pas faire des pèlerinages en Angleterre lorsqu'il y a trois ans, le 1er mars 1871, à Bordeaux, l'empire, frappé de déchéance par l'assemblée, trouvait à peine cinq ou six voix fidèles. Il était alors sous le poids des désastres qu'il venait d'attirer sur le pays, qui parlaient à tous les cœurs, qu'on était réduit à expier et à payer de la fortune nationale, de deux provinces, d'une occupation étrangère, après avoir arrosé pendant six mois de torrens de sang nos campagnes jusqu'à la Loire, à la Sarthe et à la Saône ! Maintenant qu'on a réparé à demi ce qui était réparable dans ses œuvres, maintenant que la France a recommencé à respirer, il est rentré en scène, exploitant habilement les excès révolutionnaires des uns, les divisions, les tergiversations des autres, l'incertitude universelle, et c'est pour sûr une fatalité du 24 mai d'avoir eu besoin de ce concours pour s'accomplir. Le bonapartisme se croit évidemment aujourd'hui en mesure de se réhabiliter, de faire oublier son passé, du 2 décembre à Sedan, de se poser à son tour en candidat pour les « destinées futures, » pour le gouvernement définitif. Il se trompe gravement sans doute, il n'est pas encore maître de la maison au point de dire aux autres d'en sortir; mais il le croit, il s'en vante, et, en bon prince qu'il est, il prend même des airs protecteurs à l'égard du gouvernement; il n'oublie pas le maréchal de Mac-Mahon, « ancien compagnon des gloires et des malheurs » de Napoléon III. Le maréchal de Mac-Mahon, à qui on affecte de rappeler qu'il porte le titre de duc de Magenta, a son rôle tout tracé dans les vues bonapartistes; il protége de son épée l'ordre matériel. On a dans sa loyauté « un sûr garant qu'il ne laissera pas exposé aux surprises des partis le dépôt qu'il a reçu. » Bref, le maréchal de Mac-Mahon est chargé de tenir une place qu'on ne voudrait pas voir occupée par d'autres. S'il le faut, on sera accommodant, on ne disputera pas même sur les sept années, sauf le chapitre des « incidens imprévus et divers » qui peuvent survenir. Que M. le président de la république garde la place jusqu'à « l'heure venue, » qu'il ne s'inquiète pas du reste, qu'il ne s'occupe pas surtout de lois constitutionnelles qui ne serviraient qu'à donner une illusion du définitif : on l'entourera de respects, on le soutiendra contre les royalistes, contre les libéraux et les républicains. C'est là le genre d'appui que, dans le camp bonapartiste, on promet au septennat. On l'aime jusqu'à l'étouffer au moment voulu, et d'abord pour s'en servir si on le peut, pour obtenir de lui une sorte de rentrée en possession inaperçue et régulière de tous les emplois qui donnent le crédit et l'influence.

Que font de leur côté les légitimistes absolus qui se sont engagés depuis quelque temps dans une si étrange campagne? Ils jouent à l'égard du septennat le jeu des bonapartistes, mais avec une connaissance bien moins sûre du terrain et sans avoir l'avantage de pouvoir se servir

pour leur cause de tous ces mots retentissans de plébiscite, d'appel au peuple, de souveraineté nationale. Il est bien clair maintenant que, même en dehors des sept ou huit les plus intraitables, M. Dahirel, M. de Franclieu, M. Du Temple, M. de Belcastel, etc., qui ont refusé absolument leurs suffrages à la prorogation, bon nombre d'entre les légitimistes n'ont voté le septennat qu'avec peine et avec une arrière-pensée. D'abord c'était comme un expédient de stratégie imaginé ou accepté par eux pour couvrir une retraite après la déroute des espérances monarchiques, et puis évidemment ils ne prenaient pas eux-mêmes trop au sérieux ce qu'ils faisaient. Ils croyaient tout simplement faire face à une circonstance imprévue, au danger d'une crise qui pouvait être fatale à leur parti. Le septennat, c'était un moyen de gagner du temps, et pendant ce temps, à l'abri d'un pouvoir protecteur, on pourrait peut-être renouer tous les fils des combinaisons monarchiques. Ils sont pleins de finesse et de diplomatie, ces habiles gens qui depuis le premier moment ont toujours semblé dire en clignant l'œil : Sept ans, sept ans, oui sans doute, c'est bon pour les autres, bon contre les républicains, contre M. Thiers. Les sept ans ne sont rien pour nous, ils n'auront de valeur que si nous ne réussissons pas; si une occasion favorable se présente, le gouvernement est à nous, le maréchal de Mac-Mahon sera trop heureux de nous rendre volontairement le pouvoir que nous lui avons confié. — Ils l'ont cru, et, en politiques moins habiles encore que naïfs, ils ont compté sur les miracles, les processions et de nouveaux pèlerinages pour réussir là où la diplomatie de M. Chesnelong a si bizarrement échoué le dernier automne. Sans trop y réfléchir, ils ont prétendu faire de M. le président de la république une sorte de gérant temporaire et commode d'un interrègne, en attendant que la grâce efficace fît surgir du sein du pays un mouvement royaliste, du sein de l'assemblée une majorité monarchique. On aurait pu attendre longtemps.

Assurément légitimistes et bonapartistes ont un but et des procédés différens; ils ne s'entendent que sur un point, ils ne veulent sérieusement ni de la prorogation, ni de l'organisation constitutionnelle du septennat, ni d'un régime existant par lui-même, offrant au pays des garanties de régularité, de fixité. Or de deux choses l'une, ou M. le président de la république, pour se prêter aux arrière-pensées des uns ou des autres, aurait été nécessairement conduit à tromper quelqu'un, — ou, pour rester dans la loyauté de son rôle, il n'avait qu'une politique à suivre : s'affranchir de tous les calculs de partis, s'en tenir à la position qui lui a été faite, aux pouvoirs qui lui ont été confiés, aux conditions dans lesquelles on est convenu d'établir son gouvernement. M. le maréchal de Mac-Mahon n'a point eu certainement de peine à faire son choix, et, puisque de tous les côtés on lui a si souvent rappelé le mot qu'il prononçait un jour sur le bastion de Malakof : « j'y suis, j'y reste! » il n'a tout simplement qu'à répéter aujourd'hui que, placé

au pouvoir pour sept ans, il y restera sept ans avec les lois constitutionnelles qu'on lui a promises et qu'on lui doit. C'est l'intérêt des partis d'obscurcir cette pensée, c'est l'intérêt du gouvernement de dissiper toutes les obscurités, de préciser ses intentions et sa politique. Le gouvernement semble bien être le premier à le sentir. Il a peut-être fort à faire de se débrouiller lui-même au milieu des influences qui l'environnent et le serrent de près. Le ministère se croit visiblement obligé de mesurer, de calculer son langage, surtout quand il est devant l'assemblée. Il emploie les circonlocutions, les détours et les nuances habiles. Il avance cependant pas à pas; ce qu'il hésite quelquefois à dire devant l'assemblée, il le dit ailleurs, et, chose à remarquer dans ce travail compliqué qui n'est pas un des phénomènes les moins curieux du moment, à mesure que les déclarations se renouvellent et se multiplient, elles vont en s'accentuant. Ce septennat ressemble un peu à une œuvre mystérieuse qui ne se dévoile que par degrés, mais qui, au bout du compte, finit par se découvrir tout entière.

Déjà l'autre mois, dans une visite au tribunal de commerce de Paris, M. le président de la république n'avait point hésité à parler de façon à calmer les inquiétudes, à encourager le travail par la perspective d'une sécurité durable, en déclarant que pendant sept années il saurait « faire respecter de tous l'ordre de choses légalement établi. » Depuis, à l'occasion de l'interpellation de M. Challemel-Lacour sur la loi des maires ou plutôt sur la politique générale, M. le président du conseil, avec bien des ménagemens il est vrai, avec bien de la réserve, a de nouveau affirmé le septennat, qu'il a placé au-dessus de toute contestation, qu'il a caractérisé d'un mot en l'appelant « incommutable. » Qu'avait donc d'extraordinaire une telle déclaration pour qu'un jeune champion de la légitimité, M. Cazenove de Pradines, se crût autorisé à venir faire des réserves en faveur de la monarchie, et même à laisser entendre qu'au besoin on comptait sur le désintéressement, sur la démission spontanée de M. le président de la république? L'intervention de M. Cazenove de Pradines n'a eu d'autre effet que de provoquer une lettre de M. le maréchal de Mac-Mahon lui-même confirmant de sa parole l'interprétation du septennat telle que l'avait donnée M. le duc de Broglie et rappelant sa propre déclaration au tribunal de commerce de Paris. Peu après, le ministre de l'instruction publique, présidant la distribution des prix de l'association polytechnique, est allé plus loin encore dans un discours aussi brillant que sensé. M. de Fourtou n'a pas craint de dire nettement les choses, d'avouer tout haut le « droit irrévocable » du gouvernement, son intention de ne point laisser affaiblir son autorité, de la « fortifier au contraire par une organisation loyalement promise, » et il a même ajouté : « Le gouvernement du maréchal, *quels que soient ses conseillers*, protégera, soyez-en sûrs, pendant sept ans, de sa fermeté et de sa prudence le développement des affaires publi-

ques. » Ces jours derniers enfin, M. le duc de Broglie, comparaissant devant la commission des trente, a prononcé des paroles qui ne sont pas moins significatives, qui relèvent le caractère du septennat en l'affranchissant de toute solidarité avec une politique exclusive, en replaçant le chef de l'état dans une sphère de haute impartialité, et M. le vice-président n'a fait, selon son aveu, que reproduire la pensée du maréchal lui-même en disant : « Libre de tout engagement envers aucun parti, c'est avec le concours de tous qu'il désire et entend gouverner. »

De ces déclarations successives qui s'enchaînent et se complètent, les unes peuvent répondre aux jactances bonapartistes, les autres répondent évidemment aux prétentions légitimistes; elles tendent toutes, par une sorte de développement graduel, à élever le septennat au rang d'une institution supérieure, indépendante et irrévocable; mais c'est ici que se dévoile le jeu des partis déconcertés, irrités, manifestant leur mauvaise humeur croissante tantôt par les réserves du jeune M. Cazenove de Pradines, tantôt par la déclaration de guerre de la proposition Dahirel, un jour par une motion de M. de Franclieu revendiquant la souveraineté de l'assemblée, un autre jour par une lettre acerbe de M. le vicomte d'Aboville. Bref, il est clair que les légitimistes intransigeans, aiguillonnés par la menace d'un régime de quelque durée, sont en train de devenir des ennemis pour le gouvernement, et M. le président de la république lui-même n'est point épargné.

Quoi donc! est-ce que le septennat va maintenant avoir la prétention de se prendre au sérieux? est-ce qu'il a été fondé pour cela? Il est donc vrai, et des ministres eux-mêmes l'avouent, le maréchal pourrait prendre ses conseillers là où il le trouverait bon! il « désire et entend gouverner avec le concours de tous les partis! » Des ministres pris peut-être dans le centre gauche, des lois constitutionnelles, la république septennale organisée! mais, s'il en est ainsi, rien n'est plus clair, nous allons aux radicaux, à la révolution, à la commune. « Alors, dit-on naïvement, pourquoi avoir renversé M. Thiers? Sous son principat, notre commerce intérieur languissait moins et la France n'était pas plus insultée à l'étranger qu'elle ne l'est aujourd'hui. » Non, le commerce ne languissait pas sous M. Thiers, la France se relevait peu à peu, et au moment où l'ancien président de la république a été renversé, il venait de signer les derniers traités consacrant la libération du territoire; mais M. Thiers avait commis un grand et irrémissible crime qu'on lui a fait expier. Il avait refusé de se faire lui-même l'instrument d'une restauration royale qu'il jugeait impossible, et, puisque le maréchal de Mac-Mahon commet le même crime, puisqu'il ne « craint pas de répondre au roi » qu'il pourra « repasser en 1880, » il est tout simple qu'on traite le président de la république d'aujourd'hui comme le président de la république de l'an dernier. Et voilà ce qu'on a gagné! Le chef du ministère, M. le duc de Broglie, n'a

qu'à se tenir ferme, on lui déclare qu'il ne fera pas plus longtemps des dupes, et le maréchal lui-même est fort menacé de n'être plus considéré d'ici à peu que comme un radical déguisé, comme un simple précurseur d'une commune nouvelle!

Que parmi les légitimistes il y ait des esprits sensés qui se résignent à la nécessité des choses, à ce qu'ils ne peuvent empêcher, qui acceptent le septennat après l'avoir voté, oui assurément, il y en a. Il ne faut pas s'y tromper cependant, il y a une terrible logique dans ces opinions absolues. Les modérés suivent les violens, et les différences sont souvent dans le langage, dans le tempérament, bien plus que dans la pensée et dans les conclusions définitives. M. Dahirel veut en finir au plus vite, sans s'inquiéter du vote du 20 novembre 1873. M. Cazenove de Pradines a rêvé pour M. le maréchal de Mac-Mahon le rôle d'un gardien prêt à ouvrir les portes et à remettre les clés de la citadelle au « roi de France, » s'il se présente. Hier encore M. de Kerdrel, qui combattait l'autre jour l'urgence pour la proposition Dahirel, qui semblait jusqu'à un certain point reconnaître l'autorité du septennat, M. de Kerdrel, dans la commission des trente, appelait le septennat un vestibule, — « un vestibule où il n'y a rien à construire! » Tout cela se ressemble étrangement. Admettons un instant, si l'on veut, que les légitimistes aient le droit de garder l'espérance et la volonté de rétablir le roi. Jusque-là, ils ont la liberté de leurs convictions et de leurs sentimens; mais peuvent-ils songer à rappeler leur roi? Aperçoivent-ils quelque chance favorable après tout ce qui s'est passé? S'ils peuvent restaurer la monarchie, que ne le font-ils, au lieu de tant parler et de se plaindre de tout le monde? Et si, ne le pouvant pas, ils s'obstinent à empêcher ce qui serait possible, à refuser au pays toute organisation, à retenir la France dans un « vestibule » où l'on ne doit rien construire, s'ils cèdent en un mot à cette préoccupation unique, exclusive, de laisser une place vide pour réserver à leur cause le bénéfice incertain, hypothétique de l'imprévu, c'est donc qu'ils subordonnent tous les intérêts nationaux à un misérable calcul de parti! Ils sont plus légitimistes que conservateurs, de même que d'autres sont plus bonapartistes que conservateurs, en s'efforçant, eux aussi, de tenir tout en suspens, de faire croire à l'impossibilité de créer un régime régulier en dehors de leurs combinaisons. C'est l'éternelle histoire, c'est la moralité de ces campagnes conduites par l'esprit de parti.

Et maintenant le ministère voit-il le danger de cette équivoque qui fait sa faiblesse, qui pèse sur lui comme sur le pays et qu'on l'a souvent sollicité de dissiper dans son intérêt comme dans l'intérêt public? L'équivoque, elle est dans cette situation où le gouvernement est obligé de compter avec ceux qui lui refusent jusqu'aux moyens de s'organiser et de s'affermir, jusqu'au droit de vivre, de telle sorte qu'il flotte inces-

samment dans cette alternative de voiler sa politique, de la diminuer et de l'immobiliser, s'il veut maintenir la cohésion artificielle des élémens discordans sur lesquels il s'appuie, — ou de s'exposer à une dislocation de majorité, s'il veut faire un pas. Cette situation arrive visiblement aujourd'hui à sa période aiguë et extrême. Les partis sont impatiens et ne peuvent plus se contenir. Le gouvernement de son côté sent le péril, et laisse entrevoir l'intention de préciser son attitude, d'affirmer ses desseins. Les contradictions éclatent sous toutes les formes, les incompatibilités sont flagrantes, la lutte est à peu près inévitable.

Comment sortir de là? Il n'y a pas mille moyens, il n'y en a qu'un : c'est la reconstitution d'une majorité nouvelle par l'alliance de toutes les fractions modérées de l'assemblée sur le terrain créé par le septennat. Cette alliance, les événemens l'ont rompue, la nécessité peut la reconstituer. Entre ces hommes et ces groupes divers qui peuvent se réunir pour une œuvre collective de patriotisme, où sont donc les dissentimens profonds, sérieux? Est-ce qu'il y a pour eux deux manières d'envisager la politique étrangère qui s'impose à notre pays? S'ils ont des opinions différentes sur des détails de l'organisation constitutionnelle, est-ce qu'ils ne sont pas d'accord sur la nécessité de donner à la France des institutions fixes, régulières, sous la présidence de M. le maréchal de Mac-Mahon? On n'arrivera pas encore, dit-on, à former une majorité, les centres réunis ne font pas une majorité, on sera abandonné par la droite et on succombera. Eh bien! c'est là l'erreur, ou du moins c'est une crainte exagérée qui conduit tout simplement à se débattre au milieu de toutes les impossibilités de peur de courir le risque d'une crise, qu'on ne peut cependant arriver à dominer qu'en l'abordant sans faiblesse et sans arrière-pensée. Si le ministère, entrant dans cette voie, prenait hardiment son parti, s'il allait devant l'assemblée exposer la situation, les conditions nécessaires de gouvernement, les obligations de prévoyance et de patriotisme qui s'imposent à tous et doivent dominer les sentimens personnels, selon le mot récent de M. le président de la république aux jeunes élèves de Saint-Cyr, si le ministère agissait ainsi il aurait immédiatement l'autorité active et décisive que donne une idée simple et nette servie par une volonté résolue. Il entraînerait sans nul doute toutes les opinions sincères et désintéressées; il serait suivi, quoi qu'on en dise, non par les intrépides et les purs du droit divin, mais par la masse de la droite elle-même, qui comprendrait aussitôt qu'en dehors de cette politique il ne reste plus que la dissolution. Tenir le gouvernement en échec, lui créer une impossibilité de vivre, on y regarderait à deux fois, on saurait bien que c'est là un jeu redoutable au moment présent, que, s'il y avait une crise violente née de l'incohérence et de l'impuissance des partis, la France ne périrait pas assurément pour une épreuve de plus, mais ceux qui auraient provoqué cette crise y resteraient ensevelis infailliblement.

C'est au gouvernement de donner aujourd'hui la direction, l'impulsion, non de l'attendre des partis déçus, divisés et inquiets. Le terrain sur lequel il peut se placer et agir est naturellement indiqué par ces lois constitutionnelles qui sont l'expression d'une pensée d'organisation nécessaire et loyalement promise, selon le mot de M. de Fourtou. Ces lois, on ne peut plus évidemment les ajourner désormais, elles sont pour ainsi dire le programme inévitable de la session qui se rouvrira au mois de mai. La loi électorale, après un enfantement laborieux, a fini par être présentée. Ces jours derniers, M. le duc de Broglie traçait à grands traits devant la commission des trente l'ébauche d'une chambre haute telle qu'il la comprend. Il y a ici du moins un avantage, c'est que la plupart des points principaux sont admis, presque universellement acceptés. Ainsi, malgré une certaine minutie de formalités probablement assez inefficaces, le suffrage universel n'est point mis en question dans le projet de loi électorale. La nécessité d'une seconde chambre n'est pas contestée. Il reste encore, il est vrai, la question du pouvoir exécutif avec ses conditions d'existence et de transmission. C'est là, on le sent bien, la difficulté, le point délicat. Pourquoi chercherait-on à l'éviter? On n'évitera rien, il faudra bien y arriver, et le mieux est de s'en tenir à la solution pratique et possible à l'heure actuelle. C'est dans la discussion et dans le vote de ces grandes mesures de réorganisation politique que peut se refaire cette alliance des fractions modérées de l'assemblée qui, après avoir constitué et régularisé le régime nouveau, en demeurerait la garantie. Il y a bien des raisons pour qu'on n'hésite plus, et la première, celle qui domine toutes les autres, c'est qu'on en aura fini pour assez longtemps avec toutes ces questions qui prolongent une incertitude énervante en laissant aux prises toutes les passions, en tenant en éveil toutes les espérances. On aura créé une certaine fixité, donné un cadre à la vie publique, des armes au gouvernement, et découragé des ardeurs, des prétentions de partis qui s'éteindront dans un pays pacifié, rendu à la sécurité et au travail. Tant que ces problèmes ne sont pas résolus, si sûre que soit la parole de M. le président de la république, elle ne peut être que le gage des bonnes intentions de M. le maréchal de Mac-Mahon, elle ne peut suppléer à une organisation légalement et irrévocablement consacrée. Qu'en résulte-t-il? La situation économique du pays est la première à ressentir le contre-coup de ces incertitudes. L'esprit d'industrie hésite à s'engager dans de vastes entreprises, les ateliers se dépeuplent, le travail se ralentit. Une des expressions les plus significatives de cette stagnation est certainement la diminution sensible de notre commerce au commencement de cette année. Nos exportations ont faibli de 60 millions au mois de janvier. Or il faut toujours en revenir là : si les ressources créées par le travail diminuent à mesure que les charges s'alourdissent, comment les crises économiques ne s'aggraveraient-elles pas? Et comment l'activité

du travail reprendrait-elle tout son essor, si la politique, par ses troubles et par ses incohérences, la laisse sans protection et sans sécurité? Eh! sans doute, on a raison lorsqu'on parle de ce malaise qui frappe tous les regards; mais qui donc en est responsable? Qu'on se pose cette simple question : est-ce qu'il est provoqué, ce malaise, par la menace de l'organisation constitutionnelle qu'on prépare? N'est-il pas au contraire la triste et inévitable conséquence des passions de parti acharnées à tout empêcher, à perpétuer et à se disputer un provisoire précaire au prix du repos et des intérêts du pays.

Ce n'est pas tout, l'assemblée elle-même souffre visiblement de ces divisions, de ces agitations qui l'épuisent. Tout entière aux préoccupations et aux combinaisons de partis, elle ne porte aux affaires qu'une attention distraite, intermittente, fiévreuse. Depuis le mois de décembre, elle n'a cessé de discuter sur le budget, sur les nouveaux impôts dont M. le ministre des finances a besoin. Or, après trois mois de discussion entrecoupée et incohérente, à quoi est-elle arrivée? Elle a fini par ne plus y voir trop clair, elle s'est perdue dans toute sorte de propositions, d'amendemens contradictoires, et aujourd'hui elle prend son congé sans avoir voté tous les impôts qu'on lui demandait et sans les avoir remplacés, laissant dans le budget un déficit de 20 millions que M. Magne comblera comme il pourra. A la dernière heure cependant, avant de se séparer pour six semaines, l'assemblée a consacré deux séances à une des plus sérieuses questions militaires, non point encore à la reconstitution de nos défenses nationales si violemment ébréchées par la guerre, mais aux fortifications nouvelles de Paris. On était pressé par le temps, on sentait l'approche des vacances, le vote a été enlevé un peu au pas de course, non sans avoir été préparé par une savante et lumineuse discussion où se sont succédé M. Thiers, le général de Chabaud-Latour, le général Chareton, le général Changarnier, le colonel Denfert.

Un instant, on a eu la velléité de demander le comité secret pour cette discussion. C'était, à vrai dire, un excès de scrupule qui semblait laisser supposer qu'il y avait des choses mystérieuses dans le projet sur les fortifications de Paris, ou qu'il pouvait être dangereux d'appeler l'attention jalouse de l'étranger sur la reconstitution de nos défenses. Il ne faut rien exagérer, et M. le ministre des affaires étrangères est intervenu avec un juste sentiment d'indépendance pour assurer l'assemblée qu'elle pouvait discuter en toute liberté, publiquement. M. le duc Decazes a sagement compris que le secret n'était ici qu'une fiction, qu'on pouvait au contraire abuser des priviléges d'une discussion intime pour dire des choses qui ne devraient pas être dites, et qui seraient ensuite divulguées, dénaturées, exagérées. D'ailleurs à quoi sert le secret dans de pareilles matières? Est-ce que M. de Moltke a besoin d'écouter ce qui se dit à Versailles pour être au courant de nos af-

faires militaires? Ne citait-il pas l'autre jour, en plein parlement allemand, les chiffres les plus précis sur nos forces, sur nos armemens? Il n'en sera ni plus ni moins. Les fortifications de Paris ont eu l'étrange fortune d'être bien souvent discutées et de tromper tous les calculs, toutes les prévisions. Ainsi, lorsqu'elles ont été construites, on croyait presque qu'elles suffisaient pour décourager un ennemi de toute attaque directe contre Paris; on était persuadé, on s'était fait cette illusion, qu'elles rendaient tout investissement impossible, et l'investissement le plus étroit, le plus invincible, s'est trouvé accompli en un jour! Les fortifications avaient été élevées dans la pensée de préserver Paris d'un coup de main, non dans la prévision d'un siége prolongé, qu'on croyait à peine possible, — et Paris a résisté cinq mois, seul, sans un secours extérieur.

Que faut-il conclure de cette terrible expérience? C'est là justement la question qui s'est agitée l'autre jour à Versailles. Faut-il se borner à compléter les fortifications actuelles en couvrant les points reconnus vulnérables,? Faut-il au contraire étendre la ligne des fortifications bien au-delà, de façon à rendre l'investissement réellement impossible cette fois? La lutte s'est engagée entre les deux systèmes. C'est le système étendu, présenté, soutenu par la commission de l'armée, qui a triomphé malgré la séduisante et instructive éloquence que M. Thiers a mise au service du système restreint. Il est bien clair que la perte de nos provinces de l'est a singulièrement changé la situation en faisant de Paris une place frontière que nous devons nous efforcer de rendre désormais inexpugnable. D'un autre côté, ne court-on pas le risque d'altérer jusqu'à un certain point l'esprit guerrier de la France en donnant à nos armées, à nos chefs militaires, la tentation de se réfugier au premier revers dans ce vaste camp retranché? Une réflexion vient cependant à l'esprit en présence d'un débat comme celui qui s'est déroulé l'autre jour à Versailles : pourquoi l'assemblée ne multiplie-t-elle pas de telles discussions au lieu de se perdre trop souvent en conflits sans issue? Elle y gagnerait de se pacifier elle-même au contact des grands intérêts nationaux, en laissant le pays à la fois plus tranquille, plus instruit et plus fort.

CH. DE MAZADE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LE SPHINX, comédie en quatre actes, par M. Octave Feuillet.

Plus que tout autre de nos écrivains, M. Octave Feuillet a horreur des vulgarités, il s'écarte instinctivement du sentier battu, et c'est dans la fine analyse que son tact extrême, sa distinction innée, se trouvent le

plus à l'aise et brillent avec le plus d'éclat. Que, sans l'avoir prémédité, il choisisse pour sujet d'étude un repli inconnu du cœur, qu'il soit tenté de soulever des voiles dont presque personne n'oserait toucher le coin, rien de plus naturel; mais plus ses audaces sont accentuées, et plus les moyens qu'il emploie pour les faire admettre sont discrets et contenus. Point de violences ni d'éclats, point d'oppositions brusquées, d'effets à sensation; c'est dans les momens les plus dramatiques qu'il est plus sobre et plus réservé, il semble qu'alors il s'écarte, se boutonne, si j'ose dire, et qu'après avoir fait naître l'émotion dans l'âme des spectateurs il lui laisse la responsabilité de ses larmes et de ses frissons. Chez lui, rien qui sente le labeur de l'œuvre : de la façon la plus simple en apparence, avec l'aisance des vieux conteurs, il entame son récit comme à l'aventure, au gré de ses souvenirs. Il peint ses personnages par touches isolées : c'est un geste, un mot, une légère silhouette, qui peu à peu vous révèlent leur caractère, en sorte qu'on entre dans leur intimité sans savoir au juste comment et avant même de les connaître.

Cet art exquis de tout oser sans rien risquer, cette faculté de rendre le lecteur combustible à ce point qu'une étincelle l'enflamme, M. Feuillet y excelle, et, dans *Julia de Trécœur* (1) en particulier, il y est inimitable. Aussi avons-nous tremblé lorsque nous avons appris que cette œuvre, à la fois si hardie et si délicate, allait être transportée au théâtre et subir les réalités de la scène. Très probablement M. Feuillet lui-même ne se doutait pas dès l'abord que le peu de souplesse de ses nouveaux instrumens et les rudes exigences dramatiques l'obligeraient à autant de concessions et de changemens. En fin de compte, dans *le Sphinx* du Théâtre-Français on reconnaît à peine *Julia de Trécœur*. La pièce et le roman n'ont guère de commun que l'idée première, et aussi les grands succès qui les accueillent tous deux.

Dans son roman, M. Octave Feuillet a mis à contribution toutes les ressources de son art pour nous faire faire la connaissance de l'angélique petit démon dont il voulait pousser si loin l'étrangeté. Il nous parle de son enfance, des conditions exceptionnelles où s'est developpée cette plante devenue sauvage à force de culture. Avec un art merveilleux, il nous éclaire les côtés aimables de son caractère, il la fait séduisante, sympathique parfois. On sent qu'il l'aime, et l'on est tenté de faire comme lui. A coup sûr, elle est excentrique, mais ses bizarreries sont indiquées si discrètement qu'elles vous attirent, loin de vous repousser.

Il ne serait pas inutile de relire le roman avant d'aller voir la pièce, et d'étudier un peu intimement Julia de Trécœur pour comprendre cette Blanche de Chelles, qui nous apparaît dès le début de la pièce déjà mariée à un officier de marine, pour le moment en expédition, et installée dans le somptueux château de son beau-père, l'amiral comte de Chelles.

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1873.

Ses impertinences au milieu de cet essaim d'amoureux qui l'assiégent, son agitation, sa soif de canotage, tout en elle, jusqu'à cette manie de porter dans le chaton de sa bague un poison foudroyant, étonnent péniblement. Ce sont là les touches un peu dures d'un portrait forcément hâté par les nécessités de la scène, mais auxquelles toutes les physionomies ne se prêtent pas. Pour être juste, il faut avouer que M. Feuillet ne pouvait faire ni mieux ni autrement; il fallait que son héroïne se révélât sphinx tout d'abord, rapidement, et qu'elle le fît par des actes et des paroles. Comment éviter ces franchises un peu crues alors que l'espace et le temps manquent pour raconter le passé de toute une vie? N'était-ce pas à l'actrice d'atténuer ces rudesses inévitables en faisant comprendre par son jeu, ses allures, son regard, par son silence même, les nuances infinies qui veulent cent pages pour être indiquées? La femme que l'auteur a voulu peindre n'est pas seulement une excentrique vicieuse, une malade passionnée, ses brusqueries ne suffisent pas à expliquer l'irrésistible séduction qu'elle provoque autour d'elle, elle a un charme; puis elle est fille de race, grande dame jusque dans ses folies, élégante, aristocratique jusque dans ses toilettes. Qu'elle parle et agisse en grisette, si l'on veut, mais qu'il soit évident qu'elle ne l'est pas au fond. Il faut que l'on devine le perpétuel démenti qu'elle se donne à elle-même. L'actrice qui est chargée de ce rôle singulier le rend avec une franchise d'allure qui en simplifie les difficultés, mais le dépouille un peu trop. Elle ne nous montre qu'une des faces de ce caractère, qui en a beaucoup, et cette face unique est par malheur celle qui devrait servir de repoussoir aux autres, j'entends la face vulgaire. Il semble qu'elle évite à dessein les demi-teintes fines et qu'elle se réserve pour les violences passionnées des deux derniers actes, où elle montre, je dois le dire, une fort grande vigueur.

Mais revenons à la pièce, dont nous voulons au moins indiquer la charpente. Au moment où la toile se lève, nous sommes en fête au château de La Chesnay. On vient de dîner, on dansera ce soir, et Mme Blanche de Chelles, en pleine crise d'excentricité, malmène à plaisir les nombreux adorateurs qui l'entourent. Cette jolie femme n'est pas une coquette ordinaire; elle a quelque chose de malsain dans l'âme, et il faut que son amie d'enfance et sa cousine, Mme Berthe de Savigny, la plus tendre et la plus douce des créatures, l'aime bien profondément pour ne point être inquiétée par ces étranges façons. Cependant elle ne les eût jamais remarquées sans doute, si son jeune mari, M. de Savigny, sortant tout à coup de sa froide réserve, ne lui en signalait l'inconvenance et ne lui déclarait qu'elle doit cesser toute relation avec une femme aussi peu soucieuse de sa dignité et de sa réputation. Bien mieux, pour couper court à toute hésitation, M. et Mme de Savigny renonceront à passer l'été dans le château qu'ils habitent aux environs de La Chesnay et partiront immédiatement pour Nice. C'est sous l'impression des paroles de son mari que

la jeune femme va trouver Mme de Chelles et la conjure en termes touchans de renoncer à ses excentricités. « Si j'étais autre, je serais pire, » répond Blanche. Qu'a donc au fond du cœur cette femme effrayante, d'où lui vient ce mépris de tout le monde, ce dégoût de la vie, pourquoi nie-t-elle en termes aussi violens l'honneur, la vertu, l'honnêteté? Berthe ne peut pas comprendre ces noirceurs de l'âme, et ne croit pas sans doute à la sincérité de ces aveux, car ses yeux s'emplissent de larmes lorsqu'elle annonce à son amie que des raisons de santé l'obligent à partir pour Nice. Mme de Chelles se redresse alors avec un mouvement de lionne blessée. « Cette détermination, dit-elle, ne vient pas de toi; elle est de ton mari, qui depuis longtemps me poursuit de sa haine. Je veux le voir, je veux lui parler, lui demander la cause de ses insultans dédains... » Et c'est Berthe qui d'elle-même va chercher M. de Savigny, l'amène auprès de Blanche, puis s'éloigne en lui recommandant l'indulgence et la douceur. Vient alors une scène des plus dramatiques. Mme de Chelles s'attache à ce brave garçon comme à une proie. Si elle est fantasque, étrange, c'est qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes, c'est qu'elle a dans l'âme des hauteurs de sentimens qu'elle veut cacher à tous, c'est qu'elle souffre, c'est qu'elle aime d'un amour immense que tout le monde ignore, même celui qui en est l'objet, et, comme M. de Savigny écoute froidement ces révélations : « Restez ici deux minutes, et je vous en fournirai la preuve, » dit-elle en s'éloignant. Cependant le jeune homme a perdu quelque peu de son assurance, une singulière pensée lui a traversé l'esprit : serait-il par hasard l'objet de ces ardeurs passionnées? Mais non, cela ne peut être vrai!.. Et bientôt il a recouvré son sang-froid, en sorte qu'il est à peu près calme lorsque rentre Mme de Chelles, tenant à la main quelques papiers. « On se confie d'ordinaire à un ami, dit-elle. C'est à mon ennemi que je veux tout avouer. Voici des lettres où j'ai mis tout mon cœur. Elles ont été écrites pour n'être lues par personne, pas même par celui à qui elles sont adressées, et dont le nom est resté en blanc. Lisez, monsieur, je vous livre ces lettres. » M. de Savigny refusant de les accepter, elle les jette sur un divan.

En ce moment-là même, l'amiral, qui entre sous je ne sais quel prétexte, aperçoit ces papiers, qui semblent oubliés; il s'en empare et va les examiner. S'il en lit une ligne, Blanche est perdue. Le jeune homme s'avance alors, et, reprenant des mains de l'amiral ces fatales lettres : « C'est, dit-il, le rôle que madame me destine dans la pièce que nous devons jouer, et qu'elle a bien voulu me copier de sa main. » Un instant après, se trouvant seul, il arrache d'une main fiévreuse le lien qui réunit ces feuilles, et les lit avec avidité tandis que la toile s'abaisse lentement. L'effet de cette fin d'acte est saisissant. Rien de plus émouvant que cette situation, qui reproduit tout le pathétique du roman, quoique d'une façon moins intime. J'ai fait remarquer que le jeu de Mlle Croi-

sette donnait au rôle terrible de Blanche un caractère d'âpre réalité et de violence brutale qui certainement dépassait le but de l'auteur; disons par contre avec quelle finesse et quel tact Mlle Sarah Bernhardt a compris et rendu le caractère charmant de Berthe de Savigny. D'un bout à l'autre, cela est parfait, et, pour tout dire, consolant.

M. de Savigny a été vivement atteint par la lecture de ces lettres diaboliques, et il n'a point eu assez de force pour dissimuler complétement son émotion, car sa chère et digne femme, tout à l'heure si confiante, est, lorsque nous la retrouvons au second acte, profondément troublée. « Berthe, lui dit son mari, serais-tu jalouse? » Et comme, en dépit d'elle-même, des larmes s'échappent de ses yeux, il s'agenouille à ses pieds, lui prend les mains, la presse sur son cœur et la rassure avec une chaleur et une éloquence qui prouvent en même temps la conscience qu'il a du danger dont il est menacé, et aussi la ferme volonté de n'y point succomber. La scène est merveilleusement bien écrite et parfaitement bien jouée. M. Delaunay, qui en beaucoup d'endroits se montre un peu indécis, est là d'une franchise d'émotion, d'une tendresse convaincue, qui font du bien. Cependant Mme de Chelles, qui a assisté, cachée derrière un rideau, à cette scène de tendresse conjugale, se croit irrévocablement dédaignée par M. de Savigny. Poussée par je ne sais quelle rage, elle fait demander l'un des invités de son beau-père, un certain lord Astley que nous avons vu dès le début fort épris de la belle séductrice, puis elle oblige sa cousine Berthe à écouter l'entretien qu'elle va avoir avec le noble Écossais. Or cet entretien peut se résumer en ces quelques mots : « Vous m'avez proposé, milord, d'être votre maîtresse et de m'emmener avec vous dans vos forêts d'Écosse. Je fus blessée par cette offre impertinente, mais, en y réfléchissant, l'idée de ce voyage me séduit; la lune est superbe; soyez cette nuit au carrefour des Trois-Chênes qui est à la lisière du parc de M. de Savigny. Ayez une voiture de poste, et je vous suivrai, vous avez ma parole. » L'aristocratique Écossais se retire un peu accablé par ce trop facile triomphe, et Berthe éperdue se précipite dans les bras de son amie : « Blanche, s'écrie-t-elle, renonce à ce projet fatal, je t'en conjure, ma sœur, ma chérie!.. » mais elle est interrompue par l'arrivée de M. de Savigny, qui vient chercher sa femme. La soirée est si belle qu'il a renvoyé sa voiture et se propose de rentrer à pied en compagnie de lord Astley. — Berthe accepte sans entendre; les deux femmes s'embrassent, et l'on se sépare au grand déplaisir de l'aimable amiral, qui ne comprend pas que l'on se quitte ainsi avant d'avoir dansé le cotillon.

Le décor du troisième acte mériterait à lui seul une description particulière : nous sommes dans l'endroit le plus mystérieux et le plus poétique du parc : au fond, un lac entouré de grands arbres apparaît éclairé faiblement par la lune; au milieu, un chêne séculaire se dressant parmi les rochers moussus. C'est là que la route se bifurque

en deux chemins, dont l'un mène au château de Savigny, qui est proche, et l'autre conduit au carrefour des Trois-Chênes. C'est là aussi que lord Astley doit se séparer de ses compagnons de route. A peine a-t-il pris congé d'eux, que Berthe saisit le bras de son mari et lui révèle la folle détermination de Mme de Chelles. « Qu'elle parte donc, s'écrie-t-il, et nous rende le repos! » Mais Berthe lui fait honte de ces paroles, le supplie de tenter un suprême effort pour empêcher la malheureuse de tomber dans l'abîme. Le jeune homme cède enfin aux instances de sa femme, promet d'agir sur l'heure, et Mme de Savigny regagne seule le château, dont elle aperçoit déjà les lumières. Cependant, une fois seul, il hésite encore, — qui sait si cette fuite n'est point une comédie? — lorsqu'il aperçoit dans l'ombre Mme de Chelles elle-même, s'avançant ainsi qu'un blanc fantôme et se rendant au rendez-vous où lord Astley l'attend. Il va droit à elle, et, croisant les bras : « Où allez-vous? lui dit-il. — Je vais me perdre, répond-elle; laissez-moi passer. » Alors il la conjure avec une insistance croissante, et peu à peu, se laissant aller à l'ivresse qui le gagne, il lui ordonne avec une violence et une autorité que la passion peut seule expliquer de ne pas faire un pas de plus. « Enfin, vous m'aimez donc! » s'écrie Blanche; elle pousse un cri et tombe pâmée dans ses bras. Au milieu de ces transports, on entend un bruit, tous deux écoutent avec anxiété. « C'est ma femme, fuyez, » murmure le jeune homme. C'est en effet Mme de Savigny, qui, au cri poussé par Blanche, est revenue sur ses pas et a tout vu, tout entendu. Elle est pâle, brisée de douleur, mais pas un reproche ne s'échappe de ses lèvres; elle n'a pas un geste d'indignation. Il n'est pas possible de mettre dans une scène presque muette plus de cœur, de dignité, de désespoir contenu. Voilà le vrai rôle, c'est celui-là qui devrait être le pivot de la pièce, l'âme du drame; en l'écrivant, M. Octave Feuillet a retrouvé tous les trésors de son talent : n'est-ce pas justice que Mlle Sarah Bernhardt y soit très bonne d'un bout à l'autre et vraiment admirable en deux endroits?

Le dernier acte, qui est superbe, se passe chez Mme de Savigny, et est contenu presque tout entier dans une scène dramatique écrite avec une vigueur et une netteté qui sentent le maître. Mme de Chelles, qui depuis quelques jours déjà est la maîtresse de M. de Savigny, apprend par lui que les fameuses lettres ont disparu et sont probablement entre les mains de Berthe; elle veut à tout prix savoir la vérité et interroge Mme de Savigny, lui reproche sa froideur, lui en demande la cause, doucement d'abord, puis avec une insistance dont Berthe ne peut plus bientôt supporter la cruauté. — « Ce sont tes lettres que tu veux? s'écrie la pauvre femme en éclatant tout à coup, tu ne les auras pas; elles sont là, et si tu ne t'éloignes immédiatement, je les livre à l'amiral. » — Tel est en deux mots le sens de cette scène superbement développée. Mlle Croisette y est d'une vigueur et d'une sauvagerie assurément fort remar-

quables, et qui ne font que mieux ressortir le grand art de Mlle Sarah Bernhardt, qui, dans l'expression des ardeurs les plus passionnées, reste toujours noble. Devant les menaces de Berthe, Mme de Chelles devient inflexible. De son regard haineux, effrayant, elle suit Berthe, qui se dispose à ouvrir la fenêtre pour appeler l'amiral. Enfin, persuadée qu'elle est irrévocablement perdue, elle ouvre le chaton de sa bague et verse dans un vers d'eau le poison qui y est renfermé. Cependant Mme de Savigny n'a point eu le courage de pousser jusqu'au bout sa vengeance. « Non, non, dit-elle en s'éloignant de la fenêtre, je ne peux pas commettre une infamie; voici tes lettres, prends-les! » et, vaincue par l'émotion, s'affaissant sur le canapé : « Donne-moi de l'eau, dit-elle, j'étouffe. » Le poison est là, tout préparé; Blanche touche le verre, regarde sa rivale, hésite, puis, frémissant d'horreur devant l'affreuse pensée qui vient de lui traverser l'esprit, elle se jette au cou de Mme de Savigny, lui arrache un baiser, retourne vers le fatal verre d'eau et l'avale d'un trait.

C'est ainsi que se termine ce drame émouvant. La scène d'empoisonnement, qui lui sert d'épilogue, n'en fait pour ainsi dire pas partie; elle ne lui ajoute rien qu'un sentiment de dégoût et d'horreur dont je ne veux pas assurément rendre M. Feuillet responsable. Que vient faire là cette scène d'hôpital, jouée avec une si prodigieuse vérité? pourquoi ces hoquets de l'agonie, ces contorsions hideuses, ces grimaces funèbres de ce visage qui se décompose? Comment se fait-il que M. Feuillet, qui a passé sa vie à étudier les délicatesses du cœur, à en poétiser les nuances, ait permis à Mlle Croisette de se livrer à ce dévergondage d'analyse réaliste? Tout Paris voudra voir ce tour de force horrible, la chose est claire, et c'est précisément cet appel aux curiosités malsaines du gros public qui rend cette audace plus choquante encore; mais passons. Le drame tel que M. Feuillet l'a conçu et écrit se suffit à lui-même, et n'a pas besoin, pour être applaudi, des séductions qu'on a cru devoir ajouter en dépit des traditions respectées jusqu'alors à la Comédie-Française. Laissons donc à Mlle Croisette le gros succès que lui vaudra la scène muette de la fin, laissons aux décorateurs la gloire de leurs chefs-d'œuvre, au pianiste polonais ses effets de dos et de perruque. Rappelons enfin à l'administration cette vérité, devenue proverbiale parmi les gens de goût, qu'un cadre trop éclatant de dorure et trop richement sculpté dévore la peinture qu'on lui confie; rappelons-lui qu'il y a fort grand danger pour la littérature à transporter au Théâtre-Français les féeries de l'Opéra, qu'il faut laisser aux établissemens spéciaux certaines exhibitions, et qu'il n'est pas décent de chercher dans une œuvre littéraire des prétextes à spectacle.

Le directeur-gérant, C. Buloz.